OEUVRES COMPLETES DE SIR WALTER SCOTT







ŒUVRES

COMPLÈTES

DE SIR WALTER SCOTT.

TOME TRENTE-DEUXIÈME.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, n° 8.

PEVERIL

DU PIC.

« Si mes lecteurs venoient jamais à remarquer
« que je suis par moment ennuyeux, ils peuvent
« être persuadés que ce n'est pas sans quelque
« raison cachée. » *Les Moralistes anglais.*

TOME SECOND.



PARIS,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE, RUE DE SEINE, N° 12.

M DCCC XXIII.

PEVERIL DU PIC.

CHAPITRE XXIV.

« Nous nous vîmes... Hélas! comme on voit dans un songe
« Un fantôme léger, produit d'un doux mensonge.
« On voit son corps agir, ses lèvres se mouvoir,
« Mais d'aller jusqu'à vous nul son n'a le pouvoir;
« Ou sa voix, si parfois il vous semble l'entendre,
« N'est qu'un vague murmure, impossible à comprendre. »

Le chef de clan.

Nous avons dit en terminant le précédent chapitre, qu'une femme parut à la porte de Moultrassie-Hall, et que Julien entendit les accents bien connus d'Alice Bridgenorth qui se félicitoit du retour de son père, dont la visite au château de Martindale lui avoit semblé très-dangereuse.

Julien, dont le cœur palpitoit en suivant le major, fut introduit dans un vestibule bien éclairé. Il étoit préparé à voir celle qui régnoit sur son cœur se précipiter dans les bras de son père. A peine avoit-elle reçu les embrassements du major, qu'elle aperçut, à sa grande surprise, le compagnon qu'il avoit amené. Sa vive rougeur, aussitôt remplacée par une pâleur mortelle qui bientôt fut effacée par un nouvel incarnat, apprit à son amant que sa présence imprévue étoit loin

de lui être indifférente. Il la salua profondément, politesse qu'elle lui rendit avec le même cérémonial; mais il ne se hasarda pas à en approcher de plus près, sentant tout à coup combien leur position respective étoit délicate.

Bridgenorth fixa sur chacun d'eux tour à tour un regard froid et mélancolique. — Bien des gens à ma place, dit-il gravement, auroient évité cette entrevue; mais j'ai confiance en l'un et l'autre, quoique vous soyez jeunes et entourés de piéges auxquels votre âge est exposé. Il se trouve chez moi des personnes qui doivent ignorer que vous vous connoissiez déjà, soyez prudents, et agissez comme si vous étiez étrangers l'un à l'autre.

Julien et Alice échangèrent ensemble un coup d'œil, pendant que le major se détournoit pour prendre une lampe à l'entrée du vestibule, et s'avançoit vers une porte conduisant dans un appartement intérieur. Il n'y avoit rien de bien consolant dans le regard rapide qu'Alice et Julien s'adressoient mutuellement, car celui d'Alice exprimoit la crainte et la tristesse, et celui de son amant le doute et l'inquiétude. Mais au même instant Alice, courant à son père, prit la lampe qu'il tenoit à la main, et elle précéda le major et Julien dans le grand salon, déjà indiqué comme l'appartement dans lequel Bridgenorth avoit passé ses jours d'affliction depuis la mort de son épouse

et de ses autres enfants. Il étoit éclairé comme pour y recevoir de la compagnie, et cinq ou six personnes y étoient assises, portant le costume noir, simple et sévère, qu'affectoient les puritains à cette époque, pour témoigner leur mépris pour le luxe qui régnoit à la cour de Charles II, où un excès d'extravagance dans les vêtements n'étoit pas moins à la mode que les excès en tout autre genre.

Julien ne jeta d'abord qu'un coup d'œil sur les figures graves et austères de ceux qui composoient cette société. C'étoient des hommes sincères peut-être dans leurs prétentions à une pureté scrupuleuse de conduite et de morale; mais on pouvoit leur reprocher tant d'affectation dans leur costume et dans leurs manières, comme à ces anciens pharisiens qui mettoient au grand jour leurs phylactères, et vouloient qu'on les vît jeûner et s'acquitter avec une ponctualité rigoureuse de tous les devoirs imposés par la loi. Leur costume presque uniforme étoit un habit noir de la coupe la plus simple, sans galons ni broderies, un gilet semblable, des pantalons noirs d'étoffe de Flandre, et des souliers carrés noués par de grandes rosettes de ruban de serge. Deux ou trois d'entre eux portoient de larges bottes, et presque tous avoient une rapière suspendue par une courroie à un ceinturon uni de peau de buffle ou de cuir

noir. Un ou deux des plus âgés, dont les cheveux avoient été éclaircis par le temps, avoient la tête couverte d'un bonnet de soie noire, ou de velours de même couleur, qui, collé sur la tête de manière à ne laisser apercevoir aucune partie de la chevelure, et passant derrière les oreilles, les mettoit au jour, selon cette mode peu gracieuse qu'on remarque dans d'anciens portraits, et qui avoit fait donner aux puritains, par leurs contemporains, les sobriquets de *Têtes Rondes* et d'*Oreilles Dressées.*

Ces dignes personnages étoient rangés le long du mur, chacun assis sur une chaise antique à longs pieds et à grand dossier, sans regarder ce qui se passoit autour d'eux, sans paroître discourir ensemble, mais plongés dans leurs propres réflexions, ou semblant attendre, comme une assemblée de quakers, que l'un d'eux fût animé par une inspiration divine.

Le major Bridgenorth, d'un maintien non moins grave, traversa sans bruit cette compagnie silencieuse, fit une pause devant chacun de ses hôtes, sans doute pour leur communiquer ce qui venoit de se passer, et le motif qui amenoit à Moultrassie-Hall l'héritier du château de Martindale. Tous semblèrent se ranimer en entendant ces courts détails. On auroit dit une rangée de statues, placées dans un château enchanté, qui

recevoient la vie à mesure qu'un talisman les touchoit. La plupart d'entre eux, tout en écoutant le récit du major, jetoient sur Julien un regard de curiosité, avec cet air de dédain orgueilleux que leur inspiroit le sentiment intérieur de leur supériorité spirituelle, quoiqu'on pût remarquer sur les traits de quelques-uns des symptômes d'une compassion plus douce.

Peveril auroit supporté avec moins de patience cette espèce de revue que tous les yeux lui faisoient subir, si les siens, pendant ce temps, n'eussent été occupés à suivre tous les mouvements d'Alice. Traversant l'appartement d'un pas léger, elle s'arrêta pour répondre quelques mots à voix basse à une ou deux personnes qui lui adressèrent la parole, alla s'asseoir près d'une dame âgée, vêtue tout-à-fait à l'antique, la seule femme qui se trouvât dans la compagnie; et s'entretint avec elle d'une manière assez vive pour n'avoir besoin ni de lever la tête ni de porter les yeux sur aucun de ceux dont se composoit la société.

Son père lui fit pourtant une question à laquelle elle fut obligée de répondre. — Où est mistress Debbitch ? lui demanda-t-il.

— Elle est sortie peu après le coucher du soleil, répondit Alice, pour aller voir quelques anciennes connoissances dans le voisinage.

Le major fit un geste qui indiquoit du mécontentement, et il annonça que sa résolution étoit bien prise de ne pas garder plus long-temps à son service dame Debora. — Je ne veux chez moi, dit-il tout haut, sans s'inquiéter de la présence de ses hôtes, que des gens qui sachent se tenir dans les bornes honnêtes et décentes d'une famille chrétienne. Quiconque prétend à plus de liberté doit nous quitter, car il n'est pas des nôtres.

Un murmure emphatique, par lequel les puritains applaudissoient alors aux doctrines débitées dans la chaire par un prédicateur favori, comme aux discours tenus dans la société quand ils avoient le bonheur de leur plaire, prouva l'approbation des auditeurs, et sembla assurer le renvoi de la malheureuse gouvernante, convaincue ainsi d'être sortie des bornes honnêtes et décentes d'une famille chrétienne. Peveril même, quoique, dans les premiers temps de sa liaison avec Alice, il eût profité du caractère mercenaire de la bavarde gouvernante, ne put entendre prononcer ce congé sans un sentiment de satisfaction intérieure, tant il désiroit que, dans les moments difficiles dont il croyoit l'Angleterre menacée, Alice pût être sous la protection et recevoir les avis d'une personne de son sexe avec des manières plus cultivées et une probité moins suspecte que mistress Debbitch!

A peine cet arrêt venoit-il d'être rendu, qu'un domestique en deuil avança son visage maigre et ridé dans l'appartement, pour avertir, d'une voix qui sembloit être une invitation à des funérailles plutôt que l'annonce d'un banquet, que des rafraîchissements étoient préparés dans une chambre voisine. Bridgenorth, marchant gravement entre sa fille et la vieille dame dont nous avons déjà parlé, se mit à la tête de ses hôtes, qui, sans faire grande attention à l'ordre ni à la cérémonie, le suivirent dans la salle à manger, où un repas substantiel les attendoit.

Ce fut ainsi que Peveril, quoique, suivant les règles du cérémonial ordinaire, il eût droit à quelque préséance, droit auquel on attachoit alors autant d'importance qu'on en attache peu aujourd'hui, se trouva du nombre des derniers qui sortirent du salon; il auroit même été tout-à-fait à l'arrière-garde, si un homme de la compagnie, qui étoit lui-même parmi les traîneurs, ne l'eût salué, en lui cédant le rang que les autres avoient pris sans façon.

Cet acte de civilité excita naturellement l'attention de Julien, et il tressaillit en apercevant, entre un bonnet de velours bien serré et une fraise unie, la figure de son compagnon de la soirée précédente, de Ganlesse, comme il s'étoit appelé. Il fixa les yeux sur lui à plusieurs reprises, sur-

tout quand tous les convives eurent pris place à table, et qu'il eut occasion de le regarder encore, sans paroître y mettre de l'affectation. D'abord il flotta dans le doute, et crut que sa mémoire le trompoit; car la différence de costume étoit assez grande pour apporter un changement considérable dans sa physionomie; et ses traits, loin d'avoir rien de remarquable et de saillant, n'offroient qu'un de ces visages ordinaires qu'on voit presque sans y faire attention, et qui ne laissent aucune trace dans le souvenir dès qu'on ne les a plus sous les yeux. Cependant la première impression étoit la plus forte, et elle le détermina à examiner de plus près les manières de l'individu qui excitoit son attention.

Un très-long *benedicite* précéda le repas, et fut prononcé par un homme de la compagnie, que, d'après son rabat et un pourpoint de serge, Julien prit pour le président de quelque congrégation de non-conformistes. Il remarqua, pendant cet acte de dévotion, que l'inconnu qu'il épioit avoit cet air de réserve et de gravité qu'affectoient ordinairement les puritains, et qui sembloit une caricature du respect religieux qu'exige la prière. Ses yeux étoient levés en l'air de manière à n'en laisser apercevoir que le blanc, et son grand chapeau rabattu, à larges bords et à forme haute, tenu devant lui dans ses deux mains, sembloit,

en s'élevant et en s'abaissant alternativement, battre la mesure et marquer chaque phrase du *benedicite*. Cependant, lorsque le petit bruit qui se fit entendre quand chacun s'arrangea sur sa chaise se fut calmé, les yeux de Julien rencontrèrent ceux de l'étranger, et il vit briller dans ceux de cet être mystérieux une expression satirique et un air de mépris qui sembloient annoncer qu'il tournoit intérieurement en ridicule la gravité dont il affectoit l'apparence.

Julien chercha à rencontrer une seconde fois ses regards pour s'assurer qu'il ne s'étoit pas mépris sur leur expression passagère; mais l'inconnu ne lui en fournit pas l'occasion. Il auroit pu le reconnoître au son de sa voix; mais Ganlesse, si c'étoit lui, parla peu et toujours à voix basse, comme en général faisoient tous les convives, qui avoient l'air de gens assistant à un repas de funérailles.

La simplicité présidoit à ce festin, quoique l'abondance y régnât; et par conséquent, d'après l'opinion de Julien, les mets devoient avoir peu d'attraits pour un homme comme Ganlesse, qui s'étoit montré la veille si capable de goûter et de critiquer en gourmand de profession les ragoûts délicats que les soins de son compagnon Smith lui avoient fait préparer vingt-quatre heures auparavant. Aussi Julien remarqua-t-il qu'il laissa

sur son assiette, sans y toucher, tout ce qu'on lui servit, et qu'il ne prit littéralement pour son souper qu'une croûte de pain et un verre de vin.

Le repas fut dépêché avec la hâte de gens qui regardent comme une honte, pour ne pas dire un péché, de faire d'une jouissance purement animale le moyen de perdre le temps ou de se livrer au plaisir; et, pendant que chacun s'essuyoit la bouche et les moustaches, Julien vit l'objet de sa curiosité se servir d'un mouchoir de la plus fine batiste, ce qui n'étoit guère d'accord avec son extérieur simple et presque grossier. Il remarqua aussi en lui, pendant son repas, des manières qui n'étoient en usage qu'aux tables de la plus haute société; et dans tous ses gestes il crut distinguer un air de courtisan sous la simplicité rustique dont il cherchoit à se couvrir.

Mais s'il étoit vrai que ce fût le même Ganlesse qu'il avoit rencontré la veille, et qui s'étoit vanté de la facilité avec laquelle il pouvoit jouer tel rôle qu'il lui plaisoit, quel pouvoit être le motif de son déguisement actuel? Il étoit, s'il devoit ajouter foi à ses propres paroles, un personnage de quelque importance, qui osoit braver les dangers que faisoient courir ces espions et ces délateurs devant lesquels tout trembloit à cette époque; et il n'étoit pas vraisemblable, comme le pensoit Julien, que, sans une raison très-puis-

sante, il se fût assujetti à une mascarade qui ne pouvoit être que très-pénible à un homme qui paroissoit être aussi léger dans sa vie que dans ses opinions. Étoit-ce dans de bons ou dans de mauvais motifs qu'il se trouvoit en telle compagnie? L'arrivée de cet être singulier avoit-elle rapport à son père, à lui-même ou à la famille de Bridgenorth? Le maître de la maison, inflexible comme il l'étoit sur tout ce qui touchoit la morale et la religion, savoit-il quel étoit véritablement ce Ganlesse? S'il ne le savoit pas, les intrigues d'un cerveau si subtil ne pouvoient-elles pas compromettre la paix et le bonheur d'Alice?

Telles étoient les questions que se faisoit Perevil, et toutes ses réflexions ne le mettoient pas en état d'y répondre. Ses yeux se tournoient alternativement sur Alice et sur l'étranger; et de nouvelles craintes, des soupçons confus, qui avoient pour objet la sûreté de cette fille si aimable et si aimée, se mêloient aux inquiétudes dont son esprit étoit déjà fort agité, relativement à la destinée de son père et à celle de sa maison.

Il étoit assailli par ce conflit d'idées, quand, après des actions de grâces qui durèrent autant de temps qu'en avoit pris le *benedicite*, la compagnie se leva de table, et fut avertie que la prière de famille alloit commencer. Des domestiques aussi graves, aussi sombres, aussi tristes

que leurs maîtres, entrèrent pour assister à ce nouvel acte de dévotion, et se rangèrent à l'extrémité inférieure de la salle. La plupart étoient armés du sabre droit que portoient les soldats de Cromwell; quelques-uns avoient des pistolets, et plusieurs portoient des cuirasses qu'on entendit retentir lorsqu'ils s'agenouillèrent pour la prière. L'homme que Julien avoit regardé comme un prédicateur ne joua pas le principal rôle en cette occasion. Le major Bridgenorth lut un chapitre de la Bible, en l'accompagnant de commentaires énergiques sans doute, mais qu'on auroit eu de la peine à défendre du reproche de fanatisme. Il avoit choisi le dix-neuvième chapitre de Jérémie, dans lequel, sous l'emblème d'un vase de terre brisé, le prophète prédit la désolation des Juifs. L'orateur n'étoit pas naturellement éloquent, mais une profonde et sincère conviction de la vérité de ce qu'il disoit lui prêta un langage plein de feu lorsqu'il fit un parallèle entre l'abomination du culte de Baal et la corruption de l'église romaine, sujet si cher à tous les puritains de ce siècle; et lorsqu'il dénonça contre les catholiques et ceux qui les favorisoient la désolation prédite à Jérusalem par le prophète. Il ne fit aucune application particulière de ce passage, mais ses auditeurs y suppléèrent en jetant sur Julien des regards pleins d'orgueil qui sembloient

lui dire que ces malédictions effrayantes s'étoient déjà appesanties en partie sur sa maison.

Après cette lecture et les commentaires, Bridgenorth invita la compagnie à s'unir à lui en prière; et un léger changement qui se fit dans les places, tandis que chacun s'agenouilloit, mit Peveril à côté de l'objet de toute son affection, prosternée pour adorer humblement son Créateur. On accorda un court intervalle à la prière mentale, et pendant ce temps il put l'entendre supplier le ciel à demi-voix d'accorder à la terre les bienfaits de la paix, et d'inspirer aux enfants des hommes un esprit d'union et de concorde.

La prière qui suivit fut dans un style tout différent. Elle fut faite par le même individu qui avoit rempli à table les fonctions de chapelain, et qui parla du ton d'un *Boanerges*, ou d'un fils du tonnerre, d'un dénonciateur de crimes, d'un homme invoquant la vengeance du ciel, presque d'un prophète de destruction et de malheurs. Il n'eut garde d'oublier les événements et les crimes du jour; il appuya sur le meurtre mystérieux de sir Edmondbury Godfrey, et offrit au ciel un tribut d'action de grâces de ce que la nuit témoin de leur assemblée n'avoit pas vu un autre sacrifice d'un magistrat protestant, offert à la vengeance des catholiques altérés de sang.

Jamais Julien n'avoit trouvé si difficile, pen-

dant un acte de dévotion, de maintenir son esprit dans l'état d'humilité convenable à la prière; et, quand il entendit le prédicateur rendre grâce au ciel de l'abaissement et de la chute de sa famille, il fut violemment tenté de se lever, pour l'accuser d'offrir devant le trône de la vérité même un tribut souillé par le mensonge et la calomnie. Il résista pourtant à une impulsion à laquelle c'eût été folie de se livrer, et sa patience ne resta pas sans récompense; car, lorsque sa belle voisine se leva, après la longue prière, il remarqua qu'elle avoit les yeux remplis de larmes; et un regard qu'elle jeta sur lui en ce moment prouvoit qu'elle prenoit à lui, dans sa situation précaire, et malgré sa mauvaise fortune, plus d'intérêt et d'affection qu'elle ne lui en avoit montré lorsque sa position dans le monde sembloit s'élever bien au-dessus de celle du major.

Fortifié par la conviction qu'il existoit dans là compagnie un cœur qui prenoit compassion de ses infortunes; heureux de penser que ce cœur étoit celui dont l'intérêt lui étoit surtout précieux, il se sentit le courage de tout supporter, et il soutint sans se laisser abattre le regard de mépris hautain que lui lancèrent tous les membres de la congrégation, en passant devant lui pour se rendre dans la chambre destinée à chacun d'eux, comme s'ils se fussent fait un plaisir d'ac-

cabler de leur air triomphant un homme qu'ils regardoient comme un ennemi captif.

Alice passa aussi devant son amant, les yeux baissés, et elle lui rendit son salut sans les lever sur lui. Il ne restoit alors que Bridgenorth et son hôte ou son prisonnier; car il seroit difficile de dire sous lequel de ces deux rapports Julien devoit se considérer. Le major prit sur une table une vieille lampe de bronze, et dit à Peveril en passant devant lui: — Il faut que je sois le chambellan peu courtois chargé de vous conduire dans un lieu de repos où vous ne trouverez probablement pas les recherches du luxe auxquelles vous avez été accoutumé.

Julien le suivit en silence, et se rendant dans une tourelle, ils montèrent un escalier en limaçon. Sur le plus haut palier étoit un petit appartement dont une couchette à bas piliers, deux chaises et une petite table de pierre composoient tout l'ameublement.

— Votre lit, continua Bridgenorth, comme s'il eût désiré prolonger l'entretien, n'est pas des plus doux, mais l'innocence dort aussi bien sur la paille que sur le duvet.

— Le chagrin, Major, répondit Julien, ne dort pas mieux sur l'un que sur l'autre. Dites-moi, car vous semblez attendre de moi quelque question, quel doit être le sort de mes pa-

rents, et pourquoi vous m'avez séparé d'eux ?

Bridgenorth, pour toute réponse, lui montra du doigt la marque occasionée par l'explosion du coup de pistolet que lui avoit tiré Julien, et que son front portoit encore.

— Non, répliqua Peveril, ce n'est point là la véritable cause de votre conduite à mon égard. Il est impossible que vous, qui avez été militaire, qui êtes homme, vous soyez surpris de ce que j'ai fait pour défendre mon père. Vous ne pouvez croire, surtout, et je dirai même que vous ne croyez pas que j'eusse levé la main contre vous, si j'avois éu un seul instant pour vous reconnoître.

—Je puis vous accorder tout cela ; mais à quoi vous serviront ma bonne opinion et la facilité avec laquelle je vous pardonne d'avoir attenté à ma vie. Je suis chargé de votre garde, comme magistrat, et vous êtes accusé d'être complice du complot infâme, sanguinaire, impie, tramé pour le rétablissement du papisme, le meurtre du roi, et le massacre général de tous les bons protestants.

— Et quels motifs peut-on avoir pour oser m'accuser, me soupçonner même d'un pareil crime ? A peine ai-je entendu parler de ce complot ; je ne le connois que par les bruits vagues qui courent ; et, quoique chacun en parle, on

ne rencontre personne qui puisse dire rien de précis à ce sujet.

— Il me suffira de vous dire, et c'est peut-être déjà vous en dire trop, que vos intrigues sont dévoilées. Vous êtes un espion espionné; vous êtes porteur de messages entre la comtesse papiste de Derby et le parti catholique à Londres. Vous n'avez pas conduit vos affaires avec assez de discrétion pour les rendre impénétrables On a acquis des preuves suffisantes. A cette accusation, dont vous ne pouvez contester la vérité, Dangerfield et Everett sont disposés, d'après le souvenir qu'ils ont de vos traits, à en ajouter d'autres qui vous coûteront certainement la vie, lorsque vous serez traduit devant un jury protestant.

— Ils mentent comme des scélérats, s'écria Julien, ceux qui m'accusent d'avoir pris part à aucun complot contre le roi, la nation ou la religion. Et, quant à la comtesse, elle a donné trop de preuves de loyauté pour qu'elle puisse être atteinte par des soupçons si injurieux.

— Ce qu'elle a déjà fait contre les fidèles champions de la pure religion, répliqua Bridgenorth, dont les traits prenoient une expression plus sombre en parlant ainsi, a suffisamment prouvé ce dont elle est capable. Elle s'est réfugiée sur son rocher; elle s'y croit en sûreté, comme l'aigle

dans son aire après son festin sanglant; mais la flèche du chasseur peut encore l'atteindre; l'arc est bandé, le trait est prêt, et l'on verra bientôt lequel triomphera d'Amalec et d'Israël. Quant à toi, Julien Peveril, pourquoi te le cacherois-je? Mon cœur te chérit comme une mère chérit son premier né; je te donnerai donc, aux dépens de ma réputation personnelle, au risque de me rendre suspect moi-même, car qui peut se flatter d'être à l'abri du soupçon dans ce temps de troubles? je te donnerai, dis-je, des moyens de t'évader, ce qui te seroit impossible sans mon secours. L'escalier de cette tourelle conduit au jardin, la porte de derrière n'en est pas fermée; à main droite est l'écurie; vous y trouverez votre cheval, prenez-le, et rendez-vous à Liverpool. Je vous remettrai une lettre pour un de mes amis, je vous recommanderai à lui sous le nom de Simon Simonson, comme un homme persécuté par les prélats, et il facilitera votre sortie du royaume.

— Je ne veux pas vous tromper, Major, répondit Julien. Si j'acceptois la liberté que vous m'offrez, j'en ferois un usage plus important que de songer à ma propre sûreté. Mon père est en danger; ma mère est dans l'affliction; la voix de la nature et celle de la religion m'appellent à leurs côtés. Je suis leur fils unique, leur seule espérance; je veux les secourir, ou périr avec eux.

— Ce seroit un acte de folie, dit Bridgenorth; tu ne peux les sauver, mais tu peux périr avec eux, et même hâter leur perte, car les accusations dont ton malheureux père est déjà chargé ne seront pas peu aggravées, quand on saura que, tandis qu'il nourrissoit le projet d'appeler aux armes les catholiques et les partisans de l'épiscopat des comtés de Chester et de Derby, son fils étoit l'agent confidentiel de la comtesse de Derby, l'avoit aidée à maintenir sa forteresse contre les commissaires protestants, et avoit été envoyé par elle à Londres pour lui ouvrir des communications secrètes avec le parti des papistes.

— Voilà la seconde fois que vous me reprochez d'être l'agent de la comtesse, dit Peveril, qui ne vouloit pas que son silence pût être interprété comme un aveu, quoiqu'il sentît fort bien que l'accusation n'étoit pas tout-à-fait sans fondement; quelle preuve avez-vous de ce fait?

— Pour vous prouver que je suis parfaitement au fait de tout ce mystère, répondit Bridgenorth, suffira-t-il que je vous répète les derniers mots que vous adressa la comtesse, lors de votre départ du château de cette femme Amalécite? — Je suis une malheureuse veuve, vous dit-elle, et le chagrin m'a rendue égoïste.

Peveril tressaillit, car ces mots étoient précisément ceux que la comtesse avoit prononcés;

mais il se remit à l'instant. — De quelque nature que soient les rapports qui vous ont été faits, répondit-il, je nie qu'il puisse en résulter aucune inculpation contre moi, et je défie surtout qu'on la prouve. Il n'existe pas un homme plus éloigné d'une pensée déloyale, plus étranger à tout projet de trahison. Et ce que je dis pour moi, je le dirai et le soutiendrai, en tant que je puis le savoir, pour la noble comtesse à qui je dois mon éducation.

— Péris donc dans ton obstination! s'écria Bridgenorth; et, se détournant à la hâte, il sortit de la chambre, et Julien l'entendit descendre l'étroit escalier avec précipitation, comme s'il se fût défié de sa résolution.

Le cœur rempli d'inquiétude, mais avec cette confiance en une Providence toute-puissante qui n'abandonne jamais l'homme vertueux, Peveril se jeta sur l'humble couche qui lui avoit été destinée.

CHAPITRE XXV.

« Du vent qui passe au nord en quittant le midi,
« Du ruisseau qui circule à travers la prairie,
« Le cours est plus constant que celui de la vie.
« Frêle jouet du sort, l'homme, en un même jour,
« Peut se voir encenser et flétrir tour à tour.
« Tel le feuillage épars qu'a secoué l'automne
« Suit chaque impulsion que le zéphir lui donne.
« Et, recevant la loi de son souffle orgueilleux,
« Tantôt rase le sol, tantôt s'élève aux cieux. »

Anonyme.

Tandis qu'épuisé de fatigues et accablé d'inquiétudes, Julien Peveril cherchoit à s'endormir dans la maison de son ennemi héréditaire, la fortune préparoit sa délivrance par un de ses caprices qui confondent l'attente et les calculs de l'esprit humain ; et, comme elle se sert souvent d'agents fort étranges pour accomplir ses desseins, elle n'employa pas en cette occasion un personnage moins important que mistress Debora Debbitch.

Excitée sans doute par quelques souvenirs des anciens temps, cette dame prudente et considérée ne se vit pas plus tôt dans le voisinage des lieux où elle avoit passé sa jeunesse, qu'elle pensa à faire une visite à la vieille femme de charge du

château de Martindale, dame Ellesmere, qui, retirée depuis long-temps du service actif, occupoit la maison du garde forestier, située à l'ouest du château, et y demeuroit avec son neveu Lance-Outram, vivant du produit des économies qu'elle avoit faites pendant ses jeunes années, et d'une petite pension que lui avoit accordée sir Geoffrey, en considération de ses longs et fidèles services.

Il s'en falloit pourtant de beaucoup que dame Ellesmere et mistress Debora eussent jamais été amies aussi intimes qu'on pourroit le conclure d'après une si prompte visite. Mais les années avoient appris à Debora à oublier et à pardonner; ou peut-être n'étoit-elle pas fâchée, sous prétexte d'aller voir dame Ellesmere, d'éprouver quels changements le temps pouvoit avoir produits sur son ancien admirateur le garde forestier. Tous deux étoient dans leur maison quand Debora, après avoir vu son maître partir pour son expédition au château, et vêtue de sa plus belle robe, traversa prairies, monts et vallées, frappa à leur porte, et en souleva le loquet, à l'invitation hospitalière qui lui fut faite d'y entrer.

La vue de mistress Ellesmere étoit si affoiblie, que, même à l'aide de ses lunettes, elle ne put reconnoître dans une femme mûre et d'un embonpoint remarquable la jeune fille leste et fringante qui, fière de sa bonne mine et comptant

sur une langue bien pendue, l'avoit si souvent irritée par son insubordination. De même son ancien amant, le redoutable Lance, ne se doutant pas que l'ale avoit donné de la rotondité à sa propre taille, jadis si leste et si dégagée, et que l'eau-de-vie avoit fait passer sur son nez les couleurs vermeilles qui siégeoient autrefois sur ses joues, fut incapable de découvrir que le bonnet français de taffetas et de dentelles de Bruxelles que portoit Debora, ombrageoit des traits pour l'amour desquels il avoit essuyé plus d'une réprimande du docteur Dummerar, quand il permettoit à ses yeux, pendant les prières, de se tourner trop souvent vers le banc occupé par les servantes.

En un mot, la dame fut obligée de se nommer pour se faire reconnoître; mais une fois reconnue, elle fut accueillie par la tante et le neveu avec la plus sincère cordialité.

On lui offrit l'ale brassée à la maison, et l'on y ajouta quelques tranches de venaison sautées dans la poêle, qu'on prépara sur-le-champ; d'où il est permis de présumer que, lorsque Lance-Outram, en sa qualité de garde forestier, fournissoit le garde-manger du château, il n'oublioit pas de pendre quelque chose à son propre croc. Un verre d'excellente ale et un morceau de venaison bien assaisonné eurent bientôt mis De-

bora parfaitement à l'aise avec ses anciennes connoissances.

Quand elle eut fait maintes questions sur l'état du voisinage, et la santé de ses anciens amis, la conversation commença à languir; mais Debora eut l'art d'y donner un nouvel intérêt en communiquant à ses hôtes que son maître actuel, le major Bridgenorth, avoit été requis, par de grands personnages arrivés de Londres, de se transporter à Martindale pour les aider à arrêter son ancien maître sir Geoffrey. — Tous les domestiques du major, dit-elle, et plusieurs autres individus qu'elle nomma, tous attachés au parti des puritains, avoient assemblé une force formidable pour surprendre le château; or, comme sir Geoffrey étoit maintenant vieux et goutteux, on ne pouvoit s'attendre qu'il se défendît comme il l'auroit fait autrefois. Cependant il avoit tant de courage, comme on le savoit, qu'on ne pouvoit pas supposer qu'il se rendît sans coup férir, et que, s'il étoit tué, comme cela étoit vraisemblable, puisqu'il avoit affaire à des gens qui ne chercheroient pas à le ménager, elle ne pourroit guère regarder lady Peveril que comme une femme morte, d'où résulteroit nécessairement un deuil général dans tout le pays, puisqu'ils y avoient tant de parents et d'alliés, ce qui feroit renchérir le prix des soieries, et par conséquent

enfler la bourse de M. Lurestring, marchand mercier à Chesterfield. Quant à elle, n'importe comment les choses tourneroient, si jamais monsieur Julien devenoit maître du château de Martindale, elle pourroit dire tout aussi bien qu'un autre qui en seroit vraisemblablement la maîtresse.

Le texte de ce discours, ou, en d'autres termes, le fait que Bridgenorth étoit parti à la tête d'une troupe de gens armés pour attaquer sir Geoffrey dans son château, parut si étrange à ces anciens serviteurs de la famille du chevalier, que ni l'un ni l'autre ne furent capables de faire attention à toutes les conséquences que Debora en tiroit, ni de l'interrompre dans le débit rapide de son discours. Enfin, quand elle fit une pause pour respirer, tout ce que la pauvre dame Ellesmere put faire, fut de s'écrier avec emphase : — Bridgenorth aller braver Peveril du Pic! Cette femme est-elle donc folle?

—Allons, allons, dame Ellesmere, dit Debora, ne m'appelez pas femme, je vous prie. Je n'ai pas tenu le haut bout de la table du major, et reçu le titre de mistress pendant tant d'années, pour que vous veniez m'appeler femme. Et quant à ma nouvelle, elle est aussi vraie qu'il est sûr que je vous vois assise ici avec une coiffe blanche sur la tête; et vous la changerez pour une noire avant qu'il soit long-temps.

— Lance-Outram, dit dame Ellesmere, si tu es un homme, sors à l'instant, et informe-toi de ce qui se passe au château.

— S'il s'y passe quelque chose, s'écria Lance-Outram, je ne suis resté ici que trop long-temps. Et, saisissant à la hâte son arbalète et quelques flèches, il se précipita hors de la maison.

— Eh bien! eh bien! dit mistress Debora, voyez si ma nouvelle n'a pas fait partir Lance-Outram tout effrayé, lui que rien, disoit-on, ne pouvoit épouvanter. Mais calmez vos alarmes, dame Ellesmere. Si le château et les terres passent entre les mains du major Bridgenorth, comme cela est assez probable, car j'ai entendu dire qu'il lui est dû une grosse somme sur le domaine, je vous promets que je lui parlerai en votre faveur, et je vous garantis que ce n'est pas un méchant homme, quoiqu'il aime un peu trop à prêcher et à prier, et à se mêler des vêtements des gens de sa maison, ce qui ne convient pas à un homme comme il faut, je l'avoue, toute femme sachant fort bien ce qui lui sied. Quant à vous, qui portez à votre ceinture un livre de prières et un trousseau de clefs, et qui ne changez jamais rien à la forme de votre coiffe blanche, je vous réponds qu'il ne vous refusera jamais le peu dont vous avez besoin, et que vous n'êtes plus en état de gagner.

— Sors d'ici, vile effrontée, s'écria dame Ellesmere, dont tous les membres trembloient de crainte et de colère; ne prononce plus un seul mot, ou je trouverai des gens qui, à coups de fouets, te feront déguerpir. N'as-tu pas mangé le pain de notre noble maître? N'est-ce pas assez d'avoir trahi sa confiance et abandonné son service? Faut-il encore que tu viennes ici, comme un oiseau de mauvaise augure que tu es, nous prédire son malheur et en triompher.

Quant à cela, dame Ellesmere, répondit Debora, à qui la violence de sa vieille connoissance en imposoit, ce n'est pas moi qui parle ainsi, c'est le mandat du parlement.

— Je croyois que nous étions débarrassés de ces mandats depuis le bienheureux 29 mai, dit la vieille femme de charge du château de Martindale; mais je te dis que j'ai vu de pareils mandats faire tourner la pointe de l'épée dans le gosier de ceux qui s'en étoient chargés; et je te dis que c'est ce qui arrivera aujourd'hui s'il reste au château un homme qui en mérite le nom.

Comme elle finissoit de parler, Lance-Outram rentra dans la maison. — Ma tante, dit-il avec un air de consternation, je crains que ce qu'elle dit ne soit que trop vrai. La tour est aussi noire que mon ceinturon. On ne voit pas briller

l'étoile polaire de Peveril. Qu'est-ce que cela signifie?

— Mort, ruine, captivité, s'écria dame Ellesmere. Pars donc pour le château, vaurien, bats-toi pour la maison qui t'a nourri et élevé, et si tu meurs enseveli sous ses ruines, tu mourras en homme.

— Oui, oui, ma tante, répondit Lance-Outram; on me verra au château, et je ne frapperai pas de main morte. Mais voici des personnes qui nous en diront davantage, j'en réponds.

Deux servantes, qui avoient fui pendant l'alarme, entroient en ce moment dans la maison. Chacune faisoit une version différente des événements; mais toutes deux annonçoient qu'un corps d'hommes armés étoit en possession du château, et que le major Bridgenorth avoit emmené le jeune M. Julien prisonnier à Moultrassie-Hall, lié et garrotté sur un cheval, ce qui étoit un spectacle affreux à voir; — un si beau jeune homme! un jeune homme si bien né!

Lance-Outram se gratta l'oreille, et, quoiqu'il sentît quel devoir lui étoit imposé, comme fidèle serviteur, devoir que les cris et les exclamations de sa tante ne lui auroient pas aisément permis d'oublier, il sembloit hésiter sur ce qu'il avoit à faire. — Plût à Dieu, dit-il enfin, que le vieux Whitaker vécût encore, avec ses longues

histoires de Marston-Moor et d'Edgehill, qui nous faisoient tant bâiller en dépit des tranches de lard et de la bonne bière dont il les assaisonnoit. On le regrette, quand on sent le besoin d'un homme, comme on dit; et je donnerois une bonne pièce d'or pour qu'il fût ici pour arranger cette affaire, car elle n'entre pas dans mes attributions : je ne suis qu'un garde forestier, moi, et je n'entends rien à la guerre. Mais du diable pourtant s'ils emmènent le vieux sir Geoffrey sans qu'il y ait un coup d'arbalète de tiré. Écoute-moi, Nell, dit-il à une des servantes fugitives. Non, non; tu n'as pas plus de cœur qu'une poule, et tu as peur de ton ombre au clair de la lune. Mais toi, Cis, tu es une gaillarde résolue, et tu sais distinguer un daim d'un bouvreuil, aussi sûr que tu désires trouver un mari. Écoute-moi donc, Cis; retourne au château, et rentres-y, tu sais bien par où : tu es sortie plus d'une fois par la poterne pour aller danser, comme je le sais fort bien. Vois milady, ils ne peuvent pas t'en empêcher; or milady a une tête qui en vaut vingt des nôtres. S'il faut que j'amène du secours, allume le feu sur la tour, et n'épargne pas le goudron, cela me servira de signal. Tu peux le faire bien aisément; je réponds que les Têtes Rondes ne sont occupées qu'à boire et à piller... Un moment donc! dis à milady que je suis allé trouver les mi-

neurs à Bonaventure. Hier encore les drôles faisoient les mutins pour leur paie; ils n'en seront que mieux disposés pour un coup de main, n'importe contre qui. Qu'elle m'envoie ses ordres, ou plutôt apporte-les-moi toi-même, tu as les jambes assez longues.

— Qu'elles soient longues ou non, monsieur Lance-Outram, répondit la servante, elles feront votre commission, pour l'amour du vieux chevalier et de milady.

Et sur-le-champ Cisly-Sellok, espèce de Camille du comté de Derby, qui avoit gagné le prix de la course à pied à Ashbourne, se mit à courir vers le château avec une telle vitesse, que peu d'hommes eussent pu la suivre.

— Voilà une brave fille, dit Lance-Outram. Et maintenant, ma tante, donnez-moi mon grand sabre, il est sur le ciel du lit; bien... et mon couteau de chasse... fort bien, ne vous inquiétez de rien.

— Et moi, demanda mistress Debora, que vais-je devenir?

— Vous, mistress Debora? vous resterez avec ma tante, et par égard pour notre ancienne connoissance, elle veillera à ce qu'il ne vous arrive rien de fâcheux. Mais ne vous avisez pas de chercher à vous échapper.

A ces mots, et tout en réfléchissant sur la tâche

qu'il avoit entreprise, le brave garde partit, éclairé par la lune, entendant à peine les bénédictions et les avis de prudence que dame Ellesmere lui prodiguoit. Ses pensées n'étoient pas exclusivement belliqueuses. — Quelle jambe fine a cette gaillarde! se disoit-il en lui-même; elle détale aussi vite que la biche sur la rosée pendant l'été... Eh bien, voilà les cabanes, mettons-nous en besogne. — Holà! hé! dormez-vous? Allons donc, blaireaux que vous êtes, ne voulez-vous pas sortir de vos terriers? Vous ne savez donc pas que votre maître sir Geoffrey est mort, ou vous ne vous en souciez guère. Ne voyez-vous pas que le feu ne brûle pas sur la tour? comment pouvez-vous rester là à vous regarder comme des ânes.

— Mort! dit un des mineurs qui commençoient alors à sortir de leurs chaumières,

> Eh bien! c'est un signe certain
> Qu'il ne mangera plus de pain.

— Et vous n'en mangerez pas davantage, dit Lance-Outram; car les travaux vont être arrêtés, et vous serez tous renvoyés.

— Et qu'en arrivera-t-il, monsieur Lance-Outram? Autant vaut rester les bras croisés que de travailler pour rien. Depuis quatre semaines nous ne savons pas quelle est la couleur de l'argent de sir Geoffrey, et vous voulez que

nous nous embarrassions s'il est mort ou vivant? Pour vous, qui trottez à cheval où bon vous semble, et qui n'avez d'autre ouvrage que ce que tant de gens font pour leur plaisir, à la bonne heure. Mais c'est tout autre chose quand il s'agit de renoncer à la lumière du ciel, et de passer toutes les journées à creuser la terre dans des souterrains obscurs, comme des taupes dans leurs trous; cela ne doit pas se faire pour rien. Si Geoffrey est mort, j'ose dire que son âme en pâtira; et, s'il est vivant, nous le citerons devant la cour de Barmoot.

— Écoutez-moi, Gaffer, répondit Lance-Outram, et vous tous aussi, mes camarades; car un grand nombre de mineurs étoient alors assemblés et écoutoient la discussion. — Croyez-vous que cette mine à laquelle vous travaillez ait jamais fait entrer un sou dans la poche de sir Geoffrey?

— Non, je ne puis dire que je le croie, répondit le vieux Dishley qui avoit porté la parole jusqu'alors.

— Interrogez votre conscience, et dites, ne savez-vous pas qu'il y a enterré plus d'un penny.

— Je crois bien que cela se peut. Mais qu'importe? perdre aujourd'hui, et gagner demain. Il n'en faut pas moins que le mineur mange.

— C'est la vérité; mais que mangerez-vous quand le vieux Bridgenorth sera le maître de ce

domaine, et qu'il ne fera pas fouiller une seule mine sur son terrain ? Croyez-vous qu'il soit d'humeur à vous payer sans rien gagner?

— Bridgenorth ? quoi ! Bridgenorth de Moultrassie-Hall ? celui qui a arrêté les travaux de la mine de Félicité, où son père avoit dépensé, dit-on, plus de six mille livres, sans avoir jamais retiré un penny ? Et qu'a-t-il de commun avec la mine de Bonaventure ? Elle ne lui a jamais appartenu, je m'en flatte.

— Que sais-je ? répondit Lance-Outram, qui voyoit qu'il avoit fait impression : on dit qu'il est créancier, et que la loi lui donnera la moitié du comté de Derby, si vous ne soutenez le vieux sir Geoffrey.

— Et comment le soutenir, s'il est mort ?

— Je ne vous ai pas dit qu'il fût mort ; mais il n'en vaut guère mieux, puisqu'il est entre les mains des Têtes-Rondes, qui le tiennent prisonnier dans son château, et qui lui feront couper la tête, comme on l'a fait au bon comte de Derby à Bolton-le-Moor.

— Eh bien, camarades, dit Gaffer Dishley, si les choses sont telles que nous le dit Lance-Outram, je crois que nous devons donner un coup de collier pour le brave vieux sir Geoffrey, contre un avaricieux coquin comme ce Bridgenorth, qui a fait fermer une mine superbe, uni-

quement parce qu'il n'y trouvoit pas de profit. Ainsi donc *hourra* pour sir Geoffrey! au diable le Croupion! Mais attendez un moment; attendez. Et d'un signe de la main il arrêta les acclamations qui commençoient à s'élever. Écoutez-moi, monsieur Lance-Outram; il faut qu'il soit trop tard. La tour est noire comme l'intérieur d'une mine, et vous savez que cela annonce la mort du seigneur.

— Vous allez voir la flamme briller dans un moment, dit Lance-Outram, ajoutant en lui-même : — Fasse le ciel que cela soit! — Vous allez la voir briller. C'est le manque de bois qui en est cause, c'est la confusion qui règne au château.

— Cela se peut bien, c'est assez probable, répliqua Dishley; mais je ne bouge pas avant de voir le signal.

— Eh bien! le vois-tu maintenant? s'écria Lance-Outram. — Je te remercie, Cisly, je te remercie, ma brave fille. — Croyez-en vos yeux, mes amis, si vous ne voulez pas m'en croire. Et maintenant *hourra* pour Peveril du Pic! malédiction au Croupion et aux Têtes-Rondes!

La flamme qui partit tout à coup du haut de la tour produisit tout l'effet que Lance-Outram pouvoit désirer sur l'esprit de ses auditeurs grossiers et ignorants, dont la superstition rattachoit à l'étoile polaire de Peveril l'éclat et la prospérité

de cette maison. Une fois excité, leur enthousiasme ne connut plus de bornes, ce qui est un caractère particulier de leur pays ; et Lance se trouva à la tête d'une trentaine de gaillards robustes, armés de pioches et de haches, et disposés à exécuter tout ce qu'il leur ordonneroit.

Espérant pouvoir s'introduire dans le château par la poterne, qui, dans plus d'une occasion, lui avoit servi ainsi qu'aux autres domestiques, sa seule inquiétude étoit de maintenir le silence dans sa troupe; et il recommanda à ceux qui le suivoient de garder leurs acclamations pour le moment de l'attaque. Ils étoient encore à quelque distance du château, quand ils rencontrèrent Cisly-Sellok; et la pauvre fille, ayant toujours couru, étoit essouflée, qu'elle fut obligée de se jeter dans les bras de Lance-Outram.

— Halte-là, ma brave fille! lui dit-il en lui donnant un baiser; apprenez-nous ce qui se passe au château.

— Milady vous prie, pour l'amour de Dieu et de votre maître, de ne pas venir au château : cela ne serviroit qu'à faire répandre du sang inutilement; car elle dit que sir Geoffrey est légalement arrêté, et qu'il faut qu'il se soumette. Il est innocent de ce dont on l'accuse; il va s'expliquer devant le roi et son conseil, et milady l'accompagnera. D'ailleurs ces coquins de Têtes-Rondes

ont découvert la poterne; car il y en a deux qui m'ont vue comme j'en sortois, et qui m'ont donné la chasse; mais je leur ai montré une bonne paire de talons.

— Jamais meilleure coureuse n'a fait tomber la rosée des marguerites, dit Lance-Outram. Mais que diable faire? s'ils sont maîtres de la poterne, je ne sais comment nous pourrons entrer au château.

— Tout y est fermé à clefs et à verrous, continua Cisly; tout y est gardé au fusil et au pistolet; et l'on y fait si bonne garde que j'ai manqué d'être arrêtée, comme je viens de vous le dire, en sortant pour vous apporter le message de ma maîtresse; mais milady a ajouté que si vous pouvez délivrer son fils des mains de Bridgenorth, vous lui rendrez un grand service.

— Quoi! s'écria Lance, notre jeune maître est-il au château? c'est moi qui lui ai appris à tirer sa première flèche. Mais comment y entrer?

— Il est arrivé au château au milieu du tumulte, répondit Cisly; et le vieux Bridgenorth l'a emmené prisonnier à Moultrassie-Hall. Que peut-on attendre d'un vieux puritain dans la maison duquel il n'est entré ni flûte ni violon depuis qu'elle a été bâtie?

— Et qui a arrêté les travaux d'une mine qui promettoit merveilles, ajouta le vieux Dishley,

pour épargner quelques milliers de livres, quand il auroit pu s'enrichir comme le lord de Chatsword, et, en attendant, nourrir une centaine de braves gens.

— Eh bien donc, dit Lance-Outram, puisque vous êtes tous du même avis, nous irons relancer le vieux blaireau dans son terrier. Je vous garantis que Moultrassie-Hall ne ressemble pas aux châteaux des gens de qualité, où les murs de pierres sont aussi épais qu'une digue. Vous n'y trouverez que de mauvaises murailles de briques où vos pioches entreront aussi facilement que dans du fromage. *Hourra*, encore une fois, pour Peveril du Pic! au diable Bridgenorth et tous les parvenus, tous les coquins de Têtes-Rondes!

Ayant permis à sa bande de pousser une acclamation bruyante, Lance-Outram leur imposa silence de nouveau, et les conduisit vers Moultrassie-Hall, en choisissant les sentiers par où ils pouvoient le moins être aperçus. Chemin faisant, ils furent joints par plusieurs vigoureux fermiers attachés soit à la famille Peveril, soit au parti des Cavaliers et des Épiscopaux, et qui, alarmés de la nouvelle qui commençoit déjà à se répandre dans les environs, avoient pris les armes, et s'étoient munis de sabres et de pistolets.

Lance-Outram fit arrêter sa troupe à la distance, comme il le dit lui-même, d'un trait

d'arbalète, et s'avança seul et sans bruit vers la maison pour faire une reconnoissance, ayant ordonné préalablement à Dishley et aux troupes souterraines, ses alliées, de venir à son secours dès qu'il siffleroit. Il vit bientôt que ceux qu'il espéroit surprendre restoient fidèles à la discipline qui avoit valu à leur parti une supériorité si décidée pendant la guerre civile; une sentinelle se promenoit dans la cour en chantant pieusement un air de psaume, tandis que ses bras croisés sur sa poitrine soutenoient un fusil d'une longueur formidable.

— Un vrai soldat, pensa Lance-Outram, mettroit fin à ta chanson d'hypocrite, en t'envoyant une bonne flèche dans le cœur, ce qui ne donneroit pas grande alarme; mais du diable, si j'ai l'humeur d'un vrai soldat; je ne puis me battre sans être en colère; et pour tirer une flèche à un homme de derrière une muraille, ce seroit agir comme avec un daim; il faut donc lui montrer mon visage et voir ce que j'en pourrai faire.

Ayant pris cette brave résolution, et ne cherchant plus à se cacher, il entra hardiment dans la cour, et il feignoit de s'avancer vers la porte de la maison, quand le vieux soldat de Cromwell, qui ne s'endormoit pas à son poste, lui cria : — Qui va là? Halte-là! Arrête, ou je te couche bas

d'un coup de fusil. Cette question, cet ordre, cet avertissement, se suivirent de très-près, et le factionnaire termina son discours en couchant en joue l'inconnu qui arrivoit, et en lui présentant le bout de son long fusil.

— Comment diable, dit Lance-Outram, êtes-vous dans l'usage d'aller à la chasse à une pareille heure de la nuit? Sur mon âme! vous ne trouverez à tirer que sur des chauve-souris.

— Écoute-moi, l'ami, répondit la sentinelle, je ne suis pas du nombre de ceux qui font leur devoir avec négligence, et tes belles paroles ne pourront m'enjôler, comme tu parois en avoir envie. Quel est ton nom? Quelle affaire t'amène ici? Réponds, ou je fais feu.

— Mon nom? répondit Lance-Outram; et comment diable veux-tu que je me nomme si ce n'est Robin Round, Robin de Redham, un honnête homme, j'espère? Et, quant à mon affaire, s'il faut que vous la sachiez, je suis chargé par un homme du parlement, qui est là-bas au château, d'apporter une lettre au digne M. Bridgenorth de Moultrassie-Hall. C'est bien ici, à ce que je pense, quoique je ne sache pas aussi bien pourquoi vous êtes là planté devant sa porte, comme l'enseigne de *l'Homme rouge*, avec une vieille carabine à la main.

— Donne-moi cette lettre, l'ami, dit le faction-

naire, à qui cette explication parut naturelle; je la ferai remettre à Son Honneur.

Lance-Outram, fouillant dans sa poche, comme pour y prendre une lettre qui n'avoit jamais existé, s'approcha de la sentinelle, et, avant qu'elle eût eu le temps de concevoir quelque soupçon, la saisit tout à coup au collet, siffla fortement, et, exerçant ses talents comme lutteur, talents pour lesquels il avoit été renommé dans sa jeunesse, il la renversa par terre, et l'étendit sur le dos; mais pendant cette lutte le mousquet partit.

Au signal donné par Lance, les mineurs s'étoient précipités dans la cour, et leur chef, n'espérant plus exécuter son projet en silence, ordonna à deux d'entre eux de garrotter le prisonnier, et aux autres d'attaquer la maison en poussant de grands cris.

— Vive à jamais Peveril du Pic! — ce cri retentit à l'instant dans la cour, avec toutes les dénominations injurieuses que les royalistes avoient imaginées contre les Têtes-Rondes pendant tant d'années de guerre civile. En même temps quelques-uns d'entre eux attaquèrent la porte à coups de hache, tandis que les autres employoient leurs pioches pour faire une brèche au mur d'une espèce de porche attenant à la façade de l'édifice. Comme ils étoient assez bien protégés par un avancement de muraille, et par un

grand balcon sous lequel ils travailloient, leur besogne avançoit plus vite que celle de leurs camarades, car la pioche éprouvoit moins de résistance de la part des briques, qu'une porte épaisse en bois de chêne, et garnie de gros clous, n'en opposoit à la hache.

Le tumulte qui avoit lieu dans la cour ne tarda pas à donner l'alarme dans l'intérieur. On vit des lumières passer derrière plusieurs fenêtres, et l'on entendit des voix qui demandoient quelle étoit la cause de tout ce bruit; demande à laquelle les cris qu'on poussoit dans la cour répondoient suffisamment. Enfin une fenêtre de l'escalier s'ouvrit, et le major Bridgenorth lui-même s'informant avec un ton d'autorité de ce que signifioit ce tumulte, ordonna aux tapageurs de se retirer à l'instant, à leurs risques et périls s'ils s'y refusoient.

— Nous voulons notre jeune maître, vieux bandit, vieil hypocrite, lui répondit-on; et, si vous ne nous le rendez sur-le-champ, nous ne laisserons pas pierre sur pierre de votre maison.

— C'est ce que nous verrons dans un instant, répliqua Bridgenorth; car, si l'on frappe encore un coup contre les murs de ma paisible demeure, je fais feu de ma carabine, et que votre sang retombe sur vous. J'ai pour défendre ma maison une vingtaine d'amis, bien armés de mousquets

et de pistolets, et nous ne manquons ni de courage, ni de moyens, avec l'aide du ciel, pour vous punir de tout acte de violence auquel vous pourriez vous porter.

Lance-Outram n'étoit pas soldat, mais il étoit assez bon chasseur pour comprendre l'avantage que des gens ayant des armes à feu, et étant à couvert, auroient nécessairement sur des hommes contre lesquels ils pourroient tirer presque à bout portant, et armés comme l'étoient la plupart de ses partisans. — Monsieur Bridgenorth, répondit-il, accordez-nous un pour-parler et des conditions raisonnables. Nous ne voulons pas vous faire de mal, mais nous voulons que vous nous rendiez notre jeune maître ; c'est bien assez que vous ayez pris notre vieux maître et sa femme; il est indigne d'un chasseur de tuer en même temps le cerf, la biche et le faon ; et nous vous donnerons quelque lumière sur ce sujet dans un moment.

Ce discours fut suivi d'un grand craquement qui se fit entendre dans les croisées du rez de chaussée, et qui étoit le résultat d'un nouveau plan d'attaque imaginé par quelques-uns des assaillants.

— J'accepterois les conditions proposées par cet honnête garçon, et je relâcherois le jeune Peveril, dit un des défenseurs de la maison, qui,

tout en bâillant d'un air d'insouciance, s'étoit approché du poste où s'étoit placé le major.

— Êtes-vous fou ? s'écria Bridgenorth ; ou croyez-vous que j'aie assez peu d'énergie pour renoncer aux avantages que je possède maintenant sur la famille Peveril, en me laissant intimider par une poignée de lâches que la première décharge dispersera comme un tourbillon chasse la paille ?

— Sans doute, répondit le même interlocuteur, et c'étoit l'individu qui avoit étonné Julien par sa ressemblance avec l'inconnu qui se donnoit le nom de Ganlesse, j'aime la vengeance autant que vous ; mais nous l'achèterons un peu cher, si ces coquins mettent le feu à la maison, comme ils paroissent en avoir envie, tandis que vous parlementez à la fenêtre. Ils ont jeté des torches et des matières combustibles dans le vestibule, et c'est tout ce que nos amis peuvent faire que d'empêcher la flamme de se communiquer aux vieilles boiseries.

— Que le ciel te juge pour ton insouciance ! s'écria Bridgenorth. On diroit que le mal est tellement ton élément, qu'il ne t'importe guère que ce soit un ami ou un ennemi qui souffre.

A ces mots, il descendit précipitamment l'escalier, sur lequel, à travers des barreaux de fer qui défendoient les fenêtres brisées, les assaillants

avoient jeté de la paille allumée en quantité suffisante pour produire beaucoup de fumée, et assez de feu pour alarmer les défenseurs de la maison, et jeter la confusion parmi eux; de sorte que plusieurs coups de feu tirés à la hâte par les fenêtres ne firent presque aucun mal aux assaillans. Ceux-ci, commençant à s'échauffer, répondirent à cette décharge par de nouveaux cris : — Vive Peveril du Pic! Et comme on venoit d'ouvrir une brèche dans le mur, Lance-Outram, Dishley, et les plus valeureux de leurs compagnons, s'y précipitèrent et entrèrent dans le vestibule.

Ils étoient pourtant encore bien loin d'être maîtres de la maison. Les assiégés joignoient au sang-froid et à l'habileté cet enthousiasme qui compte la vie pour rien quand il s'agit de s'acquitter d'un devoir véritable ou supposé. Par les portes entr'ouvertes du vestibule, ils entretenoient un feu qui commença à devenir fatal. Un mineur fut tué, trois ou quatre autres furent blessés; et Lance-Outram ne savoit trop s'il devoit battre en retraite, en chargeant les flammes du soin de sa vengeance, ou faire une attaque désespérée sur les postes occupés par les défenseurs de la maison, et tâcher de s'en emparer. Sa conduite fut déterminée en ce moment par un événement inattendu dont il est nécessaire de rapporter la cause.

Julien Peveril, de même que les autres habitans de Moultrassie-Hall, avoit été éveillé dans cette nuit mémorable par le bruit qu'avoit fait le mousquet de la sentinelle, et par les cris que poussoient les vassaux et les amis de son père. Il en entendit assez pour deviner qu'on attaquoit la maison de Bridgenorth dans la vue de le délivrer. Doutant beaucoup du résultat de cette tentative, à peine réveillé brusquement, et troublé de tant d'événements dont il avoit été témoin depuis si peu de temps, il mit à la hâte une partie de ses vêtements, et s'avança à la fenêtre de sa chambre; mais elle n'avoit point vue sur le côté de la maison où l'attaque avoit lieu. Il essaya d'ouvrir sa porte; elle étoit fermée par un verrou extérieur, son embarras et son inquiétude augmentèrent, quand tout à coup sa porte s'ouvrit, et, les yeux brillant d'un sentiment mêlé de crainte et de résolution, couverte d'un déshabillé qu'elle avoit mis à la hâte dans le premier moment d'alarme, les cheveux flottant sur ses épaules, Alice Bridgenorth se précipita dans l'appartement, lui saisit la main, et s'écria avec l'émotion la plus vive : — O Julien, sauvez mon père!

La lumière qu'elle portoit à la main servit à lui faire reconnoître des traits que personne n'auroit vus sans intérêt, mais dont l'expression en ce moment étoit irrésistible pour un amant.

— Que voulez-vous dire, Alice? s'écria-t-il; quel danger menace votre père? où est-il?

— Ne me faites pas de questions, répondit-elle; si vous voulez le sauver, suivez-moi.

En même temps elle marcha devant lui à pas précipités, descendit jusqu'à la moitié du petit escalier qui conduisoit à la chambre qu'occupoit Julien; là, passant par une porte latérale, elle traversa une longue galerie, et descendit par un autre escalier plus grand et plus large, au bas duquel se trouvoit son père, environné de quatre ou cinq de ses amis, et qu'on pouvoit à peine apercevoir au milieu d'un nuage de fumée produite autant par le feu qui commençoit à prendre au vestibule que par les coups de fusil qu'ils tiroient eux-mêmes.

Julien vit qu'il n'avoit pas un instant à perdre s'il vouloit que sa médiation pût être utile. Il se fit jour à travers les amis de Bridgenorth, avant que ceux-ci eussent eu le temps de s'apercevoir de son arrivée; et, se jetant au milieu des assaillants, il les assura qu'il étoit en sûreté, et les conjura de se retirer.

Ce ne sera pas avant d'avoir quelques tranches du Croupion, monsieur Julien, répondit Lance-Outram. Je suis bien content de vous voir sain et sauf; mais voici Joë Rimegap qui est mort, comme un daim percé d'une flèche; plusieurs des

nôtres sont blessés, et nous serons vengés. Nous rôtirons ces chiens de puritains comme des lièvres.

— Vous me rôtirez donc avec eux, répliqua Julien, car je vous jure sur mon Dieu que je ne sortirai pas de cette maison, ayant donné ma parole d'honneur au major Bridgenorth de rester chez lui jusqu'à ce que je sois légalement remis en liberté.

— Allez au diable! fussiez-vous dix fois un Peveril, s'écria Dishley; voir tant de braves gens se donner tant de mal, et courir tant de risque pour vous, et ne pas mieux les soutenir! Attisez le feu, camarades, et brûlons-les tous ensemble.

— Allons, allons, la paix, mes maîtres, dit Julien, et écoutez la raison. Nous sommes tous ici dans une affreuse situation, et votre conduite ne fera que la rendre encore pire. Aidez à éteindre ce feu, ou sans cela il pourra vous coûter cher. Restez sous les armes, et laissez-moi chercher avec le major Bridgenorth quelque moyen d'arrangement. Je me flatte que tout peut encore finir d'une manière favorable pour les deux partis. Dans le cas contraire, je consens que vous renouveliez l'attaque, et je vous seconderai moi-même; mais quoi qu'il puisse arriver, je n'oublierai jamais le service que vous avez voulu me rendre cette nuit.

Alors il prit à part Dishley et Lance-Outram, tandis que les autres attendoient le résultat de cette conférence, et, les remerciant affectueusement, il leur demanda, comme le plus grand service qu'ils pussent lui rendre, ainsi qu'à la maison de son père, de lui permettre de négocier les conditions de sa délivrance; mettant en même temps dans la main de Dishley cinq à six pièces d'or, afin, lui dit-il, que les braves mineurs de Bonaventure pussent boire à sa santé, il témoigna à Lance-Outram qu'il sentoit tout le prix de son zèle, mais en protestant qu'il ne lui en sauroit gré que s'il le laissoit le maître de terminer cette affaire comme il le désiroit.

— Ma foi, monsieur Julien, répondit Lance-Outram, je suis à peu près au bout de mon rôle; car je fais une besogne qui est au-dessus de mes connoissances. La seule chose que je désire, c'est de vous voir sortir sain et sauf de Moultrassie-Hall, sans quoi ma vieille tante Ellesmere me feroit une belle leçon quand je rentrerais à la maison. La vérité est que c'est malgré moi que j'ai commencé à me battre; mais, quand je l'ai vu, ce pauvre diable de Joë, tué à côté de moi, j'ai cru que nous devions avoir sang pour sang. Au surplus je remets tout entre les mains de Votre Honneur.

Pendant ce colloque, les deux partis s'étoient

occupés ensemble à éteindre le feu, qui, sans cet accord, auroit pu être fatal à tous. Il fallut un effort général pour en venir à bout, et les deux troupes ennemies se livrèrent aux travaux nécessaires avec la même unanimité que si l'eau qu'on tiroit du puits dans des paniers de cuir avoit eu l'effet d'éteindre leur animosité mutuelle aussi bien que l'incendie.

CHAPITRE XXVI.

« Nécessité, mère d'invention,
« Toi, grâce à qui nous avons vu conclure
« Force traités en mainte occasion,
« Viens nous aider à sortir d'aventure. »

Anonyme.

TANT que le feu continua, les deux partis travaillèrent activement et de bon accord, comme les factions opposées des Juifs pendant le siége de Jérusalem, quand elles étoient forcées de se réunir pour résister à un assaut. Mais quand le dernier seau d'eau eut tombé en frémissant sur les derniers charbons, le sentiment d'hostilité mutuelle, suspendu pendant quelque temps par la crainte d'un danger commun, se ralluma à son tour. Les deux partis qui s'étoient mêlés ensemble, comme s'ils n'en avoient fait qu'un, pour éteindre l'incendie, se séparèrent alors, se rangèrent chacun d'un côté du vestibule, tous portant la main sur leurs armes, comme n'attendant qu'un signal pour recommencer le combat.

Bridgenorth interrompit ces dispositions hostiles. — Julien Peveril, dit-il, tu es libre de marcher dans tel chemin qu'il te plaira, puisque tu ne veux pas suivre avec moi la route qui est

la plus sûre et la plus honorable. Mais si tu veux écouter mon avis, tu mettras la mer entre l'Angleterre et toi.

— Ralph Bridgenorth, lui dit un de ses amis, ce seroit agir avec une foiblesse coupable que de te laisser arracher par ces enfants de Bélial le captif que tu dois à ton arc et à ton glaive, sans leur disputer plus long-temps cette conquête. A coup sûr nous sommes en état de les combattre avec cette confiance que donne la bonne cause; et nous ne devons pas remettre en liberté ce rejeton du vieux serpent, sans avoir essayé s'il plaira au seigneur de nous accorder la victoire.

Un murmure d'approbation suivit ces paroles, et sans l'intervention de Ganlesse, le combat se seroit probablement renouvelé. Il emmena le partisan de la guerre dans une embrasure de croisée, et parut avoir répondu à ses objections d'une manière satisfaisante; car celui-ci étant retourné vers ses compagnons : — Notre ami, leur dit-il, a si bien discuté cette affaire, que, puisqu'il est du même avis que le digne major Bridgenorth, je pense que nous pouvons rendre la liberté à ce jeune homme. Aucun d'eux n'ayant fait d'objection, il ne restoit à Julien qu'à remercier et à récompenser les braves qui avoient mis tant d'activité à le secourir. Ayant d'abord obtenu de Bridgenorth une promesse d'amnistie, il leur fit

ses remercîments en peu de mots, et quelques pièces d'or qu'il mit dans la main de Lance-Outram leur fournirent les moyens de passer gaîment la journée. Tous vouloient rester pour le protéger; mais, craignant quelque nouveau désordre, et comptant entièrement sur la bonne foi du major, il les renvoya tous, excepté Lance-Outram, qu'il garda près de lui pour s'en faire accompagner quand il quitteroit Moultrassie-Hall. Mais, avant d'en partir, il ne put résister au désir qu'il avoit de parler en secret au major; et, s'avançant vers lui, il lui demanda une conversation particulière.

Par un assentiment tacite le major conduisit Julien dans un petit salon d'été qui donnoit sur le vestibule, et avec son air d'indifférence et de gravité ordinaire, il sembla attendre en silence ce que Peveril avoit à lui communiquer.

Julien, embarrassé par cet abord froid, ne savoit comment prendre un ton qui fût en même temps celui de la conciliation et de la dignité. — Major Bridgenorth, dit-il enfin, vous avez été fils, fils affectionné; vous pouvez concevoir mes inquiétudes. — Mon père... que va-t-il devenir?

— Ce que la loi en ordonnera. S'il avoit suivi les conseils que je lui ai fait donner, il auroit pu rester en sûreté dans la maison de ses ancêtres. Maintenant son sort n'est pas en mon pouvoir,

bien moins encore au vôtre : c'est son pays qui doit en décider.

— Et ma mère?

— Elle consultera son devoir, comme elle l'a toujours fait, et trouvera le bonheur en agissant ainsi. Croyez-moi, j'ai pour votre famille des intentions meilleures qu'on ne peut les apercevoir à travers les nuages que l'adversité a répandus sur votre maison. Je puis triompher comme homme; mais, comme homme, je dois me rappeler, dans mon heure de triomphe, que mes ennemis ont eu aussi la leur. Avez-vous autre chose à me dire? ajouta-t-il après un moment de silence; vous avez repoussé à plusieurs reprises la main que je vous présentois. Que nous reste-t-il de commun ensemble?

Ces paroles, qui sembloient couper court à toute discussion, furent prononcées avec tant de calme, que, quoiqu'elles semblassent interdire à Julien toute autre question, elles ne purent arrêter celle qui trembloit sur ses lèvres. Il fit un pas ou deux vers la porte, et, se retournant tout à coup : — Votre fille! dit-il; ne puis-je vous demander... pardonnez-moi de prononcer son nom, mais ne puis-je vous demander de ses nouvelles, vous exprimer mes vœux pour son bonheur?

—L'intérêt que vous lui portez n'est que trop

flatteur, répondit Bridgenorth; mais vous avez déjà pris votre parti, et vous devez être à l'avenir étrangers l'un pour l'autre. Je puis avoir désiré qu'il en fût autrement; mais vous avez laissé passer l'heure de grâce pendant laquelle votre docilité à suivre mes avis auroit pu, je parlerai franchement, faciliter votre union. Quant à son bonheur, si un tel mot peut s'appliquer à ce qui se passe pendant notre pèlerinage sur la terre, c'est à moi d'y songer. Elle part aujourd'hui de Moultrassie-Hall, sous la sauve-garde d'un ami sûr.

— Non pas de...! s'écria vivement Peveril; et il se tut tout à coup, sentant qu'il n'avoit pas le droit de prononcer le nom qui se présentoit à ses lèvres.

— Pourquoi n'achevez-vous pas? demanda Bridgenorth; une première pensée est souvent sage, et presque toujours honnête. A qui supposez-vous que j'ai dessein de confier ma fille, puisque cette idée vous a arraché une expression d'inquiétude?

— Je vous demande encore pardon de me mêler d'une affaire dans laquelle je n'ai guère le droit d'intervenir, répondit Julien. Mais j'ai vu ici un individu qui ne m'est pas inconnu; il se donne le nom de Ganlesse. Seroit-ce à lui que vous auriez dessein de confier votre fille?

— A lui-même, répondit le major sans montrer ni mécontentement ni surprise.

— Et connoissez-vous bien celui à qui vous confiez un dépôt si précieux à tous ceux qui connoissent miss Bridgenorth ; un dépôt si précieux pour vous-même?

— Le connoissez-vous, vous qui me faites cette question ?

— J'avoue que je ne sais qui il est; mais je l'ai vu jouer un rôle si différent de celui qu'il joue en ce moment, que je regarde comme un devoir de vous conjurer de bien réfléchir avant de confier votre fille à un homme qui peut se montrer tour à tour sous les traits d'un débauché ou d'un hypocrite, au gré de sa fantaisie, ou suivant que son intérêt l'exige.

— Je pourrois, dit Bridgenorth en souriant avec dédain, trouver quelque chose à redire dans le zèle officieux d'un jeune homme qui s'imagine que ses idées peuvent instruire mes cheveux gris; mais, tout ce que je vous demande, mon cher Julien, c'est de me rendre la justice de croire que moi, qui ai eu tant d'occasions de connoître les hommes, je sais parfaitement à qui je confie ce que j'ai de plus cher au monde. Celui dont vous me parlez a un visage connu de ses amis, quoiqu'il puisse en avoir un autre pour le monde, parce qu'il vit au milieu de gens parmi

lesquels des traits honorables doivent être couverts d'un masque grotesque, de même que, dans ces divertissemens criminels qu'on nomme bals et mascarades, le sage, quand il s'y montre, doit se résoudre à jouer le rôle d'un fou.

— Tout ce que je désire, dit Julien, c'est de mettre votre sagesse sur ses gardes, et de vous engager à vous méfier d'un homme qui, puisqu'il sait se couvrir d'un masque, peut vous cacher à vous-même ses véritables traits.

— C'est prendre plus de soins qu'il ne faut, jeune homme, répondit Bridgenorth d'un ton plus bref qu'il ne l'avoit encore fait; si vous voulez suivre mon avis, vous vous occuperez de vos propres affaires, qui, croyez-moi, méritent toute votre attention; et vous laisserez aux autres la conduite des leurs.

Ce langage étoit trop clair pour permettre une réplique, et Julien fut obligé de prendre congé de Bridgenorth, et de quitter Moultrassie-Hall sans autre explication. Le lecteur peut s'imaginer combien de fois il se retourna, et chercha à deviner, parmi les lumières qu'on voyoit briller à différentes fenêtres, quelle étoit celle qui partoit de l'appartement d'Alice. Quand la route prit une nouvelle direction, il tomba dans une profonde rêverie, dont il fut enfin tiré par la voix de Lance-Outram, qui lui demanda où il avoit des-

sein de passer le reste de la nuit. Il n'étoit pas préparé à répondre à cette question ; mais l'honnête forestier se chargea lui-même de la résoudre, en lui proposant de venir occuper un lit de réserve qu'il avoit à la loge ; ce que Julien accepta volontiers. Le reste des habitants de la maison étoient couchés quand ils arrivèrent ; mais dame Ellesmere, instruite par un messager des intentions hospitalières de son neveu, avoit tout disposé, le mieux qu'elle l'avoit pu, pour la réception du fils de son ancien maître. Peveril se retira dans la chambre qui lui étoit destinée ; et, malgré tous ses sujets d'inquiétude, il dormit si bien que la matinée étoit déjà avancée quand il s'éveilla ; encore son sommeil fut-il interrompu par Lance-Outram, déjà levé depuis long-temps, et qui s'acquittoit toujours avec activité de ses devoirs.

Lance venoit lui apporter des nouvelles. Il lui apprit que le major Bridgenorth lui avoit renvoyé son cheval, ses armes et une petite valise, par un de ses domestiques, porteur en même temps d'une lettre qui contenoit le congé de mistress Debora Debbitch, et qui lui défendoit de reparoître à Moultrassie-Hall. L'officier de la chambre des communes, escorté d'une bonne garde, étoit parti du château de Martindale de bonne heure dans la matinée, emmenant prison-

nier sir Geoffrey Peveril dans sa voiture, accompagné d'une forte escorte, et ayant permis à lady Peveril de les accompagner. Il ajouta encore que maître Win-the-Fight, procureur de Chesterfield, avec d'autres hommes de loi, avoit pris possession du château au nom du major Bridgenorth, comme créancier d'une somme considérable.

Après avoir débité toutes ces nouvelles assez longuement pour épuiser la patience de Job, et après avoir hésité un moment, Lance-Outram déclara qu'il avoit résolu de quitter le pays, et d'accompagner son jeune maître à Londres. Julien fit d'abord quelque difficulté d'accepter sa proposition, et lui représenta qu'il feroit mieux de rester avec sa tante, qui n'avoit pas d'autre protecteur. Le garde forestier lui répliqua qu'elle ne manqueroit pas de protection, attendu qu'elle avoit de quoi en acheter; mais que, pour lui, il étoit décidé à ne quitter M. Julien qu'à la mort.

Peveril le remercia cordialement de cette preuve d'attachement.

— Pour dire la vérité, ajouta Lance-Outram, ce n'est pas tout-à-fait uniquement par attachement, quoique je vous sois aussi attaché qu'un autre; mais c'est aussi un peu par crainte que l'affaire de la nuit dernière ne se trouve par trop chaude pour mes doigts. Quant aux mineurs, ja-

mais on ne les inquiètera pour cela, ces gens-là n'allant que comme on les pousse.

— Si vous avez quelques craintes à cet égard, dit Julien, j'écrirai en votre faveur au major Bridgenorth, qui m'a promis que vous ne seriez recherché pour rien de ce qui s'est passé.

— Ce n'est pas plus tout-à-fait par crainte que tout-à-fait par attachement, répondit le garde forestier d'un ton énigmatique, quoique ces deux motifs influent sur ma conduite. Je vous dirai donc, pour ne rien vous cacher, que ma tante Ellesmere et dame Debora Debbitch ont résolu d'attacher leurs chevaux au même râtelier et d'oublier leurs anciennes querelles. Or de tous les revenans du monde le pire est une ancienne maîtresse qui revient pour se mettre aux trousses d'un pauvre diable comme moi. Malgré tout le chagrin que lui cause la perte de sa place, mistress Debora a déjà parlé d'un demi-shilling que nous avons rompu ensemble [1], et de je ne sais quelles sottises encore; comme si un homme pouvoit se rappeler de pareilles choses, après tant d'années, et comme si, pendant tout ce temps, mistress Debbitch n'avoit pas pris elle-même sa volée au delà des mers, comme une bécasse.

[1] Pratique superstitieuse qui équivaut à une promesse de mariage. (*Note du Traducteur.*)

Julien put à peine s'empêcher de sourire.

— Je vous croyois assez de cœur, lui dit-il, pour ne pas craindre qu'une femme entreprît de vous épouser bon gré malgré.

— C'est pourtant ce qui est arrivé à plus d'un honnête homme, monsieur Julien ; et quand une femme est dans votre maison, le diable lui fournit tant d'occasions! Et puis elles seroient deux contre un, car quoique ma tante le prenne sur un ton assez haut quand il s'agit de personnes comme vous, elle a du goût pour les espèces, et il paroît que mistress Debbitch est riche comme un juif.

— Et vous n'êtes pas de l'avis de ceux qui se marient pour le gâteau et le pouding?

— Non, sur ma foi, à moins que je ne sache de quelle pâte ils sont faits. Puis-je savoir comment la Debora a gagné tout cet argent? A quoi bon parler d'anciens gages d'amour? Elle n'a qu'à être la même jolie fille bien tournée qu'elle étoit quand je rompis un demi-shilling avec elle, et elle me trouvera tout aussi amoureux que je l'étois. Je n'ai jamais entendu parler d'un amour qui durât dix ans; et le sien, s'il dure encore, doit en avoir bien près de vingt.

— Eh bien, puisque vous y êtes résolu, nous irons ensemble à Londres, et si je ne puis vous garder à mon service, et que mon malheureux

père ne voie pas la fin de ses infortunes, je tâcherai de vous procurer une autre place.

— Oh! j'espère bien revenir à Martindale avant qu'il soit long-temps, et faire mes rondes dans les bois, suivant ma coutume. Quand je ne servirai pas de but commun aux flèches de ma tante et de mistress Debbitch, elles banderont bientôt l'arc l'une contre l'autre. Mais voici dame Ellesmere qui vous apporte votre déjeuner. Je vais donner quelques ordres relativement aux daims du parc, à Rough-Ralph mon adjoint; brider mon cheval et celui de Votre Honneur, qui n'est pas des meilleurs, et nous serons prêts à partir.

Julien n'étoit pas fâché d'avoir à sa suite un homme qui lui avoit donné la veille des preuves d'intelligence, de hardiesse et d'attachement. Il chercha donc à rendre supportable à la vieille tante l'idée de se séparer de son neveu pour quelque temps. Le dévouement sans bornes dont elle faisoit profession pour la famille la décida aisément à accorder son consentement à cette proposition, quoique ce ne fût pas sans donner un soupir en secret à la destruction d'un château en l'air qu'elle avoit construit sur la bourse bien garnie de mistress Debora Debbitch. Au surplus, pensa-t-elle, il n'y a pas grand mal qu'il s'éloigne quelque temps de cette coureuse à longues jambes, de cette Cisly-Sellok qui n'a pas un sou.

Quant à la pauvre Debora, le départ de Lance-Outram, qu'elle avoit regardé du même œil que le marin voit un port dans lequel il peut entrer si le temps devient contraire, fut pour elle un second coup qui suivoit de bien près celui du congé qu'elle avoit reçu de la part du major.

Julien voulut voir cette femme inconsolable, dans l'espoir d'en obtenir quelques renseignemens sur les projets de Bridgenorth relativement à sa fille; sur le caractère de ce Ganlesse, et sur d'autres objets que le long séjour qu'elle avoit fait dans cette famille pouvoit lui avoir fait connoître. Mais elle avoit l'esprit trop troublé pour pouvoir lui donner le moindre éclaircissement. Elle ne se rappeloit pas le nom de Ganlesse; celui d'Alice lui donnoit des attaques de nerfs, et celui du major la rendoit furieuse. Elle fit l'énumération de tous les services qu'elle avoit rendus au père et à la fille, et prédit que leur linge seroit mal blanchi, que leurs volailles ne s'engraisseroient point, que la maison seroit mal tenue, qu'Alice tomberoit dans une maladie de langueur, et qu'elle mourroit avant peu; malheurs qu'elle avoit détournés et prévenus, ajouta-t-elle, à force de soins, d'attention et de vigilance. Passant alors à son chevalier fugitif, elle en parla, moitié pleurant, moitié riant, d'un ton si mé-

prisant, et mêlé de tant d'invectives, que Julien vit que ce n'étoit pas un sujet qui fût propre à lui servir de calmant, et que par conséquent, à moins qu'il ne s'arrêtât plus long-temps que ne le lui permettoit l'état urgent de ses affaires, il n'étoit pas probable qu'il trouvât mistress Debora dans une situation d'esprit assez tranquille pour lui donner quelques renseignemens utiles et raisonnables.

Lance-Outram eut l'extrême bonté de s'accuser lui-même d'être la seule cause de l'espèce d'aliénation mentale de dame Debbitch, ou de sa manière de prendre si vivement les choses, ainsi qu'on le dit en ce pays de ces accès de *passio hysterica;* il avoit aussi trop d'humanité pour se montrer aux yeux de cette victime de la sensibilité et de sa dureté de cœur. Il fit donc dire par son agent Rough-Ralph que les chevaux étoient sellés et bridés à la porte, et que tout étoit prêt pour leur départ.

Julien ne se le fit pas répéter; ils montèrent tous deux à cheval, et s'avancèrent au grand trot dans la direction de Londres, mais non par la route la plus ordinaire. Peveril calcula que la voiture dans laquelle son père voyageoit marcheroit lentement, et son dessein étoit d'arriver avant lui à Londres, s'il étoit possible, afin d'avoir le temps de consulter les amis de sa famille sur les

mesures qu'on pouvoit prendre pour le tirer de danger.

Ils voyagèrent ainsi toute la journée, et la nuit étant arrivée, ils s'arrêtèrent devant une petite auberge sur la route. Ils appelèrent; mais personne ne se présenta pour les recevoir et prendre soin de leurs chevaux, quoique la maison fût bien éclairée, et qu'on entendit dans la cuisine un tintamarre qui ne peut être produit que par un cuisinier français, quand il est dans ce qu'on appelle le coup de feu. Il étoit fort rare, à cette époque, qu'on employât le ministère de ces artistes d'outre-mer, et la première idée qui se présenta à l'esprit de Julien fut que le bruit qu'il entendoit annonçoit nécessairement la présence du sieur Chaubert, du savoir-faire duquel il avoit déjà vu un échantillon dans la compagnie de Smith et de Ganlesse.

Il étoit donc probable que l'un ou l'autre de ces individus, et peut-être même que tous deux étoient dans cette petite auberge, et alors il pourroit trouver l'occasion de découvrir qui ils étoient, et quels étoient leurs projets. Il ne savoit comment profiter d'une telle rencontre, mais le hasard le servit mieux qu'il n'auroit pu l'espérer.

— Je puis à peine vous recevoir, Messieurs, dit l'hôte, qui parut enfin à la porte; j'ai chez

moi aujourd'hui des espèces de gens de qualité à qui il faut toute ma maison ; je crois même qu'ils la trouveront trop petite.

— Nous ne sommes pas difficiles à contenter, mon brave hôte, répondit Julien. Nous nous rendons au marché de Moseley, et nous ne pouvons aller plus loin ce soir ; le moindre coin nous suffira.

— En ce cas, reprit l'hôte, je puis placer l'un de vous dans mon petit cabinet derrière la grande salle, quoique ces messieurs aient demandé à être seuls ; et, quant à l'autre, il faut qu'il fasse de nécessité vertu, et qu'il se place à côté de moi dans le comptoir [1].

— A moi le comptoir, s'écria Lance sans attendre la décision de son maître ; c'est l'élément dans lequel je désire vivre et mourir.

— Et à moi le cabinet, dit Peveril ; — et reculant quelques pas, il dit tout bas à Lance de changer d'habit avec lui, désirant, s'il étoit possible, éviter d'être reconnu.

L'échange se fit en un instant, pendant que l'hôte étoit allé chercher une lumière ; après quoi il les fit entrer dans l'hôtellerie, recommandant

[1] Le comptoir d'un aubergiste ou cabaretier anglais est entouré d'un grand nombre de robinets d'où, par le moyen de tuyaux communiquant à des tonneaux, on peut tirer à l'instant de la bière, de l'ale, du rhum, du genièvre, de l'eau-de-vie, etc., à la dose qu'on le désire. (*Note du Trad.*)

à Julien de rester bien tranquille dans l'espèce de trou où il le placeroit; et si par hasard on le découvroit, de dire qu'il étoit de la maison, et de lui laisser le soin du reste. Vous entendrez tout ce qu'ils disent, ajouta-t-il, mais vous n'en serez pas plus avancé; car, quand ils ne parlent pas français, ils ont un jargon de cour auquel on ne peut rien comprendre.

Le petit cabinet dans lequel on introduisit notre héros étoit à la grande salle de la petite auberge ce qu'est à une ville rebelle le fort destiné à la tenir en bride. L'hôte y passoit tous les samedis soirs, à l'abri des yeux des buveurs, et pouvant les voir, surveiller leur conduite, examiner ce dont ils avoient besoin, entendre même leurs discours, habitude à laquelle il ne dérogeoit jamais, étant de cette classe nombreuse de philanthropes pour qui les affaires des autres sont aussi importantes que les leurs, et peut-être même davantage.

Ce fut là que notre hôte fit entrer Julien, en lui recommandant de nouveau de ne parler ni remuer, et en lui promettant qu'il ne tarderoit pas à lui apporter une tranche de bœuf froid et un pot d'excellente bière. Il l'y laissa sans autre lumière que celle qui venoit de la grande salle par des fentes adroitement ménagées pour permettre à l'hôte de tout y voir.

Cette situation, quoique peu commode en elle-même, étoit précisément celle que Julien auroit choisie en cette occasion. Il s'enveloppa dans la grande redingote de Lance-Outram, à laquelle le temps avoit fait plus d'un outrage, et qui, parmi toutes les nuances qu'il lui avoit données, y avoit à peine laissé quelques traces du vert de Lincoln, sa couleur primitive. Le jeune Peveril, faisant le moins de bruit possible, se mit à observer les deux personnages qui s'étoient emparés de la totalité de l'appartement ouvert au public. Ils étoient assis devant une table couverte des mets les plus recherchés, et qui ne pouvoient avoir été préparés que grâce à la prévoyance et aux soins du sieur Chaubert. L'un et l'autre sembloient y faire honneur.

Julien n'eut pas de peine à s'assurer que l'un des deux convives étoit, comme il l'avoit présumé, le maître dudit Chaubert, celui que Ganlesse avoit nommé Smith; quant à l'autre, qui étoit assis en face du premier, il ne l'avoit jamais vu. Il étoit mis en élégant du dernier goût. A la vérité, comme il voyageoit à cheval, sa perruque n'étoit guère plus grande que celle d'un juge de nos jours[1]; mais les parfums qui s'en exhaloient à chaque mouvement qu'il faisoit, embaumoient

[1] Les juges et les avocats anglais sont restés fidèles à l'ample perruque de l'ancien temps. (*Note de l'Éditeur.*)

tout l'appartement, qui ne connoissoit guère d'autre odeur que celle du tabac. Son habit étoit galonné à la mode la plus nouvelle de la cour, et Grammont lui-même auroit pu porter envie à la broderie de sa veste; enfin la coupe particulière de ses culottes, boutonnées au-dessus du genou, laissoit voir complétement une jambe fort bien faite, qu'il étaloit avec complaisance sur un tabouret, et sur laquelle il jetoit de temps en temps un regard de satisfaction.

L'entretien de ces deux personnages étoit si intéressant qu'il mérite d'occuper un chapitre particulier.

CHAPITRE XXVII.

« Il fut, je crois, formé par la nature
« Pour guerroyer contre les éléments.
« Ainsi l'on voit la mouette, en tout temps,
« Qu'il tombe grêle, ou que le veut murmure,
« Tracer en l'air vingt cercles différents,
« Braver l'orage, affronter le tonnerre,
« Et, sur le haut d'un rocher solitaire,
« Nous fatiguer de ses lugubres chants. »

Le chef du clan.

A ta santé, honnête Tom, dit l'élégant *fashionable* [1], que nous venons de décrire, et à ton heureuse arrivée de la terre de sots! Tu y es resté si long-temps, que tu as un peu toi-même l'air d'un rustaud d'*assemble-motte.* Ton sale justaucorps te va, ma foi, aussi bien que si c'étoit ta parure des dimanches; et tes aiguillettes semblent des lacets achetés pour le corset de ta maîtresse Marjory. — Je suis surpris qu'un pareil repas puisse être à ton goût; des œufs au lard seroient une nourriture plus convenable pour un estomac enfermé dans un tel accoutrement.

— Fort bien, Milord, fort bien, répliqua son compagnon; raillez tant que l'esprit vous durera;

[1] En lisant les comédies du siècle, la plupart composées par des courtisans beaux-esprits, tels que Buckingham, Etherege, etc., on voit que notre auteur a reproduit fidèlement le langage de l'époque. (*Note de l'Éditeur.*)

je doute que vous en ayez pour bien long-temps; ou plutôt, apprenez-moi les nouvelles de la cour, puisque nous nous sommes rencontrés si à propos.

— Il y a une heure que vous m'auriez fait cette demande, Tom, si votre âme n'eût été complétement enterrée sous les couvercles de plats des Chaubert. Mais vous vous êtes souvenu que les affaires du roi ne risquoient pas de se refroidir, et que les entremets doivent se manger chauds.

— Point du tout, milord, je n'ai voulu vous parler que de lieux communs, tant que ce coquin d'hôte à longues oreilles étoit dans la chambre. A présent qu'il est parti, je vous le demande encore une fois, quelles nouvelles y a-t-il à la cour?

— La conspiration est regardée comme une billevesée. Sir George Wakeman a été acquitté. Les jurés ont refusé de croire les témoins. Scregs, qui a hurlé pour un parti, hurle maintenant pour l'autre.

— La conspiration Wakeman, témoins, jurés, papistes et protestans, peu m'importe! Oui, ma foi, que me font ces sornettes? Jusqu'à ce que la conspiration monte par l'escalier dérobé du palais, et s'empare de l'imagination du vieux Rowley[1], je ne donnerois pas un farthing[2] pour

[1] Le roi.

[2] La plus petite des monnoies de cuivre en Angleterre.
(*Note du Traducteur.*)

qu'on y croie ou qu'on refuse d'y croire. Je tiens à quelqu'un qui me tirera d'affaire.

— Eh bien donc, Tom, une autre nouvelle c'est la disgrâce de Rochester.

— Rochester disgracié! comment? pourquoi? Le jour de mon départ il étoit plus en faveur que qui que ce fût.

— Sa faveur est passée. L'épitaphe lui a cassé le cou; il peut en faire une à présent pour son crédit à la cour, car il est mort et enterré.

— L'épitaphe! j'étois présent quand il la fit, et celui sur qui elle étoit faite la regarda comme une excellente plaisanterie [1].

— Sans doute, Tom; et nous pensâmes tous de même: mais l'épitaphe fit du bruit, elle eut une vogue de tous les diables, elle courut tous les cafés, on la mit dans la moitié des journaux, Grammont en fit une traduction en français; et on ne rit pas d'une plaisanterie si piquante, quand on vous la corne aux oreilles de tous les côtés. Aussi l'auteur en a-t-il été disgracié, et sans le duc de Buckingham, la cour seroit aussi triste que la perruque du lord chancelier.

— Ou que la tête qu'elle couvre. Eh bien, Milord, moins il y a de monde à la cour, plus il s'y trouve de place pour ceux qui peuvent s'y

[1] Épitaphe satirique faite par le comte de Rochester contre Charles II. (*Note du Traducteur.*)

évertuer. Mais les deux principales cordes du violon de Shaftesbury sont rompues : la conspiration des papistes tombée en discrédit, et Rochester disgracié. Le baromètre est au variable; mais, à la santé du petit homme qui le remettra au beau temps.

— Je vous entends, Tom, et je m'y joins de tout mon cœur. Fiez-vous à moi; milord vous aime et désire vous voir. Ah! je vous ai fait raison. C'est à mon tour, avec votre permission. A la santé du duc des Bucks[1].

— Jamais pair n'a mieux su faire de la nuit le jour. De tout mon cœur, Milord! rasade! et tout d'un trait. Et que me direz-vous de la grande dame?

— Prononcée contre tout changement. Le petit Antoine n'en peut rien faire.

— En ce cas, il réduira son influence à rien. Approchez l'oreille, vous savez...

Ici il parla si bas que Julien ne put entendre ce qu'il disoit.

— Si je le connois! dit ensuite le courtisan; si je connois Ned de l'Ile[2]? bien certainement je le connois.

[1] Ce mot prête à une équivoque, car il est à la fois l'abréviation de Buckingham; et signifie *libertin*; — *à la santé du duc des mauvais sujets!* (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Ned est une abréviation d'Édouard. (*Note du Trad.*)

— C'est lui qui renouera les deux grosses cordes rompues. Souvenez-vous que je vous l'ai dit; et sur cela je bois à sa santé.

— J'y bois à cause de cela; car pour toute autre raison je n'y boirois pas, attendu que je regarde Ned comme ayant tout l'air d'un vilain.

— Accordé, Milord, accordé. Un véritable vilain, un vilain bien prononcé; mais capable, Milord, capable et nécessaire; indispensable même pour faire réussir ce plan. Mais que diable, je crois que ce champagne augmente de force en vieillissant.

— Écoute, mon brave Tom, je voudrois que tu m'initiasses un peu dans tout ce mystère. Je suis sûr que tu es au fait; car à qui se fieroit-on, si ce n'étoit au discret Chiffinch?

— Vous avez beaucoup de bonté, Milord, répondit avec la gravité d'un ivrogne ce Smith, à qui nous donnerons désormais son véritable nom de Chiffinch, et dont les copieuses libations qu'il avoit faites dans la soirée avoient délié la langue, quoique en rendant sa prononciation un peu moins facile. Peu de gens savent plus de choses que moi, et en parlent moins. *Conticuere omnes*, comme dit la grammaire; chacun devroit apprendre à retenir sa langue.

— Excepté quand on est avec un ami, Tom. Tu ne seras jamais assez butor pour refuser de

lâcher un petit mot devant un ami pour le mettre au courant. Sais-tu bien que tu deviens trop prudent et trop politique pour la place que tu occupes? Allons, ton secret fera crever ton gilet de paysan. Déboutonne-toi, Tom; c'est pour ta santé que je te le demande. Laisse sortir ce qui t'étouffe, et que ton ami de cœur sache ce qui se médite. Tu sais que je suis aussi attaché que toi-même au petit Antoine, s'il peut prendre le dessus.

— *Si!* lord mécréant, s'écria Chiffinch. Est-ce à moi que tu parles de *si?* Il n'y a ni *si* ni *mais* dans cette affaire. La grande dame sera abaissée d'un cran, et la grande conspiration remontée de deux. Ne connois-tu pas Ned? l'honnête Ned a la mort d'un frère à venger.

— Je l'ai entendu dire, répondit le lord, et je crois que sa persévérance dans le ressentiment de cette injure est en lui une sorte de vertu païenne, peut-être la seule qu'on puisse lui trouver.

— Eh bien, continua Chiffinch, en manœuvrant pour se venger, et il y a travaillé plus d'un jour, il a découvert un trésor.

— Quoi, dans l'île de Man?

— Soyez-en bien sûr. C'est une créature si aimable, qu'elle n'a besoin que d'être vue pour culbuter toutes les favorites, depuis Portsmouth

et Cleveland jusqu'à cette créature à trois sous, mistress Nelly.

— Sur mon âme! Chiffinch, c'est chercher du renfort d'après les règles de la tactique; mais prends-y garde, Tom! pour faire une telle conquête, il faut autre chose qu'une joue de roses et un œil brillant; il faut de l'esprit, mon garçon; de l'esprit, des manières, et en outre un grain de jugement, pour conserver son influence quand on l'a acquise.

— Allons donc! croyez-vous m'apprendre ce qu'il faut pour cette vocation? Buvons à sa santé, à plein verre. Je vous dis que vous boirez à sa santé à ses genoux. Jamais on n'a vu beauté si triomphante; j'ai été tout exprès à l'église pour la voir, et c'étoit la première fois depuis dix ans. Je mens pourtant, ce n'étoit pas à l'église, c'étoit dans une chapelle.

— Dans une chapelle! s'écria le courtisan. Comment diable! est-ce donc une puritaine?

— Bien certainement c'en est une. Croyez-vous que je voudrois me mêler de mettre une papiste sur le pinacle dans le moment actuel, quand mon bon lord a dit en plein parlement qu'il ne devroit pas y avoir, près de la personne du roi, un domestique ou une servante catholique; qu'on ne devroit pas souffrir qu'un chien ou un chat papiste aboyât ou miaulât autour de lui?

— Mais réfléchis, Chiffinch, combien il est peu vraisemblable qu'elle plaise. Quoi ! le vieux Rowley, avec son esprit et son amour pour l'esprit, avec sa bizarrerie et son amour pour tout ce qui est bizarre, former une ligue avec une puritaine et une sotte, scrupuleuse, n'ayant pas une idée! il n'en feroit rien, seroit-elle une Vénus.

— Tu n'entends rien à tout cela, répondit Chiffinch. Je te dis que le beau contraste existant entre la prétendue sainte et la pécheresse voluptueuse lui donnera du piquant aux yeux du libertin. Qui le connoît, si ce n'est moi? A sa santé, Milord, à sa santé à genoux, si vous désirez arriver au grade de gentilhomme de la chambre.

— J'y boirai de bon cœur, et très-dévotement; mais vous ne m'avez pas encore dit comment la connoissance se fera; car je crois que vous ne pouvez pas la conduire à White-Hall?

— Ah! ah! mon cher Lord! vous voudriez savoir le secret tout entier; cela n'est pas possible. Je puis bien laisser entrevoir mon but à un ami; mais personne ne doit connoître les moyens que je dois employer pour y arriver. — Et, en parlant ainsi, Chiffinch secoua, d'un air de prudence, sa tête que le vin faisoit déjà chanceler.

L'infâme dessein que cette conversation mettoit au jour, et dont son cœur l'avertissoit qu'Alice Bridgenorth étoit l'objet, fit une telle impression

sur Julien, qu'il changea de posture involontairement, et mit la main sur la poignée de son sabre.

Chiffinch entendit du bruit, et s'interrompit en s'écriant : — Ecoutez ! j'ai entendu quelque chose. Corbleu ! j'espère que je n'ai parlé que pour vous seul.

— Si quelqu'un a entendu une syllabe de tes paroles, dit le noble lord, il périra de ma main. Et, prenant une chandelle sur la table, il fit à la hâte la revue de l'appartement ; n'y découvrant rien qui pût encourir sa colère, il remit la lumière où il l'avoit prise, et reprit le fil de la conversation.

— Eh bien ! en supposant que la belle Louise de Querouaille [1] quitte le haut poste qu'elle occupe, pour monter au firmament, comment vous y prendrez-vous pour reconstruire la conspiration renversée ? car sans cette conspiration point de changement parmi ceux qui tiennent les rênes ; les choses resteront comme elles sont. Nous aurons une favorite protestante, au lieu d'une favorite papiste. Le petit Antoine ne peut pas faire beaucoup de chemin sans sa conspiration ; car c'est lui je crois, en conscience, qui l'a engendrée.

— Qui que ce soit qui l'ait engendrée, répondit

[1] Maîtresse de Charles II, qui la nomma duchesse de Portsmouth. (*Note du Traducteur.*)

le communicatif Chiffinch, il l'a adoptée, et elle a été pour lui un nourrisson donnant les plus belles espérances. Eh bien donc, quoique cet objet s'écarte un peu de la ligne de mes fonctions, je veux bien jouer encore le rôle de saint Pierre, et, prenant une autre clé, je vous ouvrirai la porte du reste du mystère.

— Voilà qui est parler en ami, en brave compagnon, et je vais faire sauter de mes propres mains le bouchon de ce flacon, pour boire rasade au succès de ton entreprise.

— Eh bien donc! tu sais que, depuis longtemps, ils avoient une dent contre la vieille comtesse de Derby. On envoya Ned, qui a un vieux compte à régler avec elle, avec de secrètes instructions pour se rendre maître de l'île, s'il le pouvoit, à l'aide de ses anciens amis. Il a toujours eu soin de l'entourer d'espions, et il se trouvoit bien heureux, en pensant que l'heure de la vengeance étoit prête à sonner pour lui. Mais il manqua son coup, et la vieille dame, se mettant sur ses gardes, se trouva bientôt en état d'enfermer Ned à son tour dans sa tanière. Il partit donc de l'île sans être beaucoup plus avancé que lorsqu'il y étoit arrivé; mais il apprit, par je ne sais quel moyen, car le diable est, je crois, toujours son ami, que sa vieille majesté de Man avoit envoyé un messager à Londres pour y for-

mer un parti en sa faveur. Ned s'attacha aux pas de ce messager, jeune drôle sans expérience, n'ayant reçu qu'une demi-éducation, fils d'un vieux radoteur de Cavalier de l'ancienne souche du comté de Derby; et il arrangea si bien les choses qu'il amena le gaillard jusqu'à l'endroit où nous nous étions donné rendez-vous, et où j'attendois avec impatience la jolie proie dont je vous ai parlé. Par saint Antoine! car je ne ferai pas un moindre serment, je fus tout interdit, quand je le vis arriver avec ce grand lourdaud, non pas qu'il soit mal bâti : je restai comme... comme... aidez-moi donc à trouver une comparaison.

— Comme le compagnon de saint Antoine, s'il étoit bien gras; car je crois, Chiffinch, que vos yeux clignent de la même manière. Mais quel rapport tout cela a-t-il avec la conspiration?... Arrêtez; j'ai assez bu.

— Vous ne me fausserez pas compagnie, s'écria Chiffinch; et l'on entendit un tintement comme s'il remplissoit le verre de son compagnon d'une main peu assurée. Comment! Que veut dire ceci? j'avois coutume de tenir mon verre d'une main ferme, d'une main très-ferme.

— Eh bien, ce jeune homme?

— Eh bien, il avala gibier et ragoûts, comme si c'eût été du bœuf de printemps, ou du mouton

d'été. Jamais je n'ai vu ourson si mal léché. Il ne savoit pas plus ce qu'il mangeoit qu'un infidèle. Je l'envoyois à tous les diables, quand je voyois les chefs-d'œuvre de Chaubert passer par un gosier si ignorant. Nous primes la liberté d'assaisonner un peu son vin, pour le débarrasser de son paquet de lettres, et l'imbecile partit le lendemain matin avec un paquet rempli de papiers gris. Ned vouloit le garder près de lui, dans l'espoir d'en faire un témoin; mais le gaillard ne se chauffe pas à ce bois.

— Et comment prouverez-vous l'authenticité de ces lettres?

— Vous en êtes là, Milord! il ne faut que la moitié d'un œil pour voir que, malgré votre habit brodé, vous étiez de la famille de Furnival[1], avant que la mort de votre frère vous eût fait venir à la cour. Comment nous en prouverons l'authenticité? Nous n'avons laissé partir le moineau qu'avec une ficelle autour de la pate, et nous pouvons le tirer à nous quand cela nous conviendra.

— Tu es devenu un vrai Machiavel, Chiffinch. Mais qu'aurois-tu fait si le jeune homme eût été

[1] Furnival est le nom d'une école de droit de Londres. Chiffinch veut dire ici que le lord appartenoit à la profession du barreau, avant qu'il eût succédé au titre de son frère. (*Note du Traducteur.*)

rétif? J'ai entendu dire que cette race du Pic a la tête chaude et des bras forts.

— Pas d'inquiétude, Milord. Nous avions pris nos précautions. Ses pistolets pouvoient aboyer, mais ils ne pouvoient mordre.

— Admirable Chiffinch! Tu es donc devenu un filou accompli! tu sais voler les papiers d'un homme, et même t'emparer de sa personne!

— Filou! que signifie ce terme? Il me semble qu'une telle expression ne peut se supporter. Vous me mettrez en colère au point de me faire tomber sur vous!

— Ne vous emportez pas pour un mot, Chiffinch, et faites attention au sens dans lequel j'ai parlé. On peut filouter une fois sans être filou de profession.

— Mais non pas sans tirer à un fou quelques gouttes de sang noble, ou du moins de quelque liqueur rouge, dit Chiffinch qui se leva en trébuchant.

— Pardonnez-moi, répondit le lord; tout cela peut se faire sans de pareilles conséquences, et c'est ce que vous reconnoîtrez demain, quand vous serez de retour en Angleterre; car en ce moment vous êtes en Champagne, et pour que vous y restiez, je bois à votre santé ce dernier verre, qui doublera votre bonnet de nuit.

— Je ne refuse pas de vous faire raison, mais

je bois ce verre en inimitié et hostilité. C'est une coupe de colère et un gage de bataille. Demain, au lever du soleil, je vous verrai à la pointe de l'épée, fussiez-vous le dernier des Savilles. Que diable! croyez-vous que je vous craigne parce que vous êtes un lord?

— Point du tout, Chiffinch; je sais que tu ne crains que le lard et les fèves arrosées de petite bière. Adieu, aimable Chiffinch, va te coucher; Chiffinch, va te coucher.

— A ces mots, il prit une lumière et sortit de l'appartement.

Chiffinch, pour la tête de qui le dernier coup de vin avoit été le coup de grâce, trouva précisément la force qu'il lui falloit pour en faire autant; il murmura en se traînant vers la porte :

— Oui, il m'en rendra raison à la pointe du jour. Dieu me damne! il est déjà venu. Voilà l'aurore. Eh non! c'est la lueur du feu qui donne sur ce maudit volet rouge. — Que diable! on diroit que je suis gris. Voilà ce que c'est qu'une auberge de village. Cette chambre a une odeur d'eau-de-vie qui porte à la tête; car ce ne peut être le vin que j'ai bu. Eh bien! le vieux Rowley ne m'enverra plus ainsi battre la campagne. Allons, ferme! ferme!

Tout en parlant ainsi, il arriva à la porte, mais non par la ligne la plus droite, et laissa à Peveril

le soin de réfléchir sur l'étrange conversation qu'il venoit d'entendre.

Le nom de Chiffinch, du ministre bien connu des plaisirs de Charles, suffisoit seul pour dénoncer le rôle qu'il sembloit jouer dans cette intrigue; mais qu'Édouard Christian, qu'il avoit toujours regardé comme un puritain aussi strict que son beau-frère Bridgenorth, eût pris part avec lui à un complot si infâme, c'étoit ce qui lui paroissoit monstrueux et contre nature. Une parenté si proche pouvoit aveugler le major, et le justifier d'avoir confié sa fille à un tel homme; mais quel homme méprisable devoit être celui qui méditoit d'abuser si ignominieusement de cette confiance! Doutant un instant s'il devoit croire à la vérité de tout ce qu'il venoit d'entendre, il examina sur-le-champ le paquet de lettres dont il étoit porteur, et vit que la peau de veau marin qui les avoit enveloppées ne contenoit plus qu'une égale quantité de mauvais papiers. S'il avoit eu besoin d'une autre preuve, le coup de pistolet qu'il avoit tiré contre Bridgenorth lui en auroit servi, en lui démontrant qu'il falloit qu'on eût touché à ses armes, puisque le major n'avoit été frappé que par la bourre. Il examina son second pistolet, qui étoit encore chargé, et vit qu'on en avoit retiré la balle.

— Puissé-je périr au milieu de ces abominables intrigues, pensa-t-il, si tu n'es pas mieux chargé, et si tu ne me sers pas plus utilement. Le contenu de ces lettres peut perdre ma bienfaitrice; le fait qu'on les a trouvées sur moi peut causer la ruine de mon père; et la découverte que j'en étois porteur peut me coûter la vie à moi-même; ce dont je me soucie le moins. C'est un fil de la trame ourdie contre l'honneur et le repos d'une créature si innocente, que c'est presque un péché de songer à elle quand on se trouve sous le même toit que ces infâmes scélérats. Il faut que je retrouve ces lettres à tout risque; mais de quelle manière? C'est à quoi il faut réfléchir. Lance-Outram est entreprenant et fidèle, et quand on est une fois déterminé à faire un coup de hardiesse, les moyens ne manquent jamais pour l'exécuter.

L'hôte entra en ce moment, et, après s'être excusé de sa longue absence, et lui avoir présenté quelques rafraîchissements, il l'invita à établir son quartier général pour la nuit dans un grenier à foin situé dans une autre partie de la maison, et qu'il partageroit avec son camarade; ajoutant qu'il s'étoit décidé à leur faire cette politesse d'après les admirables talents que Lance-Outram avoit déployés au comptoir, où il paroît probable, à la vérité, que lui et l'hôte qui

l'admiroit avoient bu presque autant de liqueur qu'ils en avoient tiré.

Mais Lance-Outram étoit comme un vase bien vernissé, sur lequel aucune liqueur ne fait une impression durable ; de sorte que, lorsque Peveril éveilla ce fidèle serviteur au point du jour, il lui trouva tout le sang-froid nécessaire pour comprendre et aider le projet qu'il avoit formé de se remettre en possession des lettres qu'on lui avoit dérobées.

Ayant écouté avec beaucoup d'attention tout ce que son maître lui dit à ce sujet, Lance se frotta les épaules, se gratta la tête, et exprima enfin la résolution magnanime qu'il venoit de former.

— Ma tante avoit raison, dit-il, de citer le vieux proverbe :

Qui veut servir un Peveril,
Ne doit redouter nul péril.

Et elle avoit coutume de dire aussi que toutes les fois qu'un Peveril étoit sur le gril un Outram se trouvoit dans la poêle. Ainsi donc je vous prouverai que je ne suis pas dégénéré, et je vous servirai comme mes pères ont servi les vôtres pendant quatre générations et plus.

— C'est parler en brave, Outram, répondit Julien, et si nous étions débarrassés de ce frelu-

quet de lord et de sa suite, nous viendrions aisément à bout des trois autres.

— Deux badauds de Londres et un Français, dit Lance-Outram; je m'en chargerois tout seul. Et quant à lord Saville, comme on l'appelle, j'ai entendu dire la nuit dernière que lui et tous ses gens de pain d'épice doré, qui regardoient un honnête homme comme moi comme s'ils eussent été le pur métal et que je n'eusse été que le rebut, devoient partir ce matin pour aller aux courses ou joutes de Tutbury. C'est ce qui les a amenés ici, où ils ont rencontré par hasard cet autre chat musqué.

Dans le fait, tandis qu'il parloit ainsi on entendit un bruit de chevaux dans la cour; et, d'une lucarne de leur grenier, ils virent les domestiques de lord Saville rangés en bon ordre, et prêts à partir dès qu'il paroîtroit.

—Oh, oh! maître Jérémie, dit l'un d'eux à une espèce de domestique principal, il paroît que le vin a servi de narcotique à milord cette nuit?

— Pas du tout, répondit Jérémie; il étoit debout avant le jour, et a écrit des lettres pour Londres; et, pour te punir de ton irrévérence, Jonathan, c'est toi qui seras chargé de les y porter.

— Pour me faire manquer les courses, dit Jonathan avec humeur; je vous remercie de ce

bon office, Jérémie, mais que le diable m'emporte si je l'oublie.

Cette discussion fut interrompue par l'arrivée du jeune lord, qui, en sortant de l'auberge, dit à Jérémie : — Voici les lettres; qu'un de ces drôles coure à Londres comme s'il s'agissoit de la vie ou de la mort, et qu'il les remette à leur adresse. Vous autres, montez à cheval et suivez-moi.

Jérémie remit le paquet à Jonathan avec un sourire malicieux, et le domestique mécontent tourna la tête de son cheval du côté de Londres avec un air d'humeur, tandis que lord Saville et le reste de ses gens partoient au grand trot du côté opposé, suivis des bénédictions de l'hôte et de toute sa famille, qui étoient à la porte, multipliant les saluts et les révérences, sans doute par reconnoissance du paiement d'un écot plus que raisonnable.

Ce ne fut que trois grandes heures après leur départ que Chiffinch entra dans la salle où il avoit soupé la veille. Il étoit en robe de chambre de brocard, et avoit sur la tête un bonnet de velours vert, garni des plus belles dentelles de Bruxelles. Il n'étoit qu'à demi éveillé, et ce fut d'une voix semblable à celle d'un homme qui sort d'une léthargie, qu'il demanda un verre de petite bière. Son air et tout son extérieur se res-

sentoient des sacrifices nombreux qu'il avoit faits la veille à Bacchus, et prouvoient qu'il étoit à peine remis des fatigues de sa lutte contre ce dieu. Lance-Outram, à qui son maître avoit recommandé de surveiller tous les mouvements de Chiffinch, s'offrit officieusement à l'hôte pour porter le breuvage rafraîchissant, lui alléguant pour prétexte qu'il seroit charmé de voir un seigneur de Londres en robe de chambre et en bonnet.

Dès que Chiffinch eut vidé le verre qui lui étoit présenté, il demanda où étoit lord Saville.

— Sa seigneurie est partie à la pointe du jour, répondit Lance-Outram.

— Comment diable! eh! mais, c'est tout au plus si cela est honnête. Quoi! parti pour les courses avec toute sa suite?

— A l'exception d'un de ses gens qu'il a renvoyé à Londres pour y porter des lettres.

— Pour porter des lettres à Londres! il savoit que j'y allois, et il auroit pu m'en charger. Un moment! un moment! je commence à me rappeler...... Diable! seroit-il possible que j'eusse bavardé? Oui, oui, j'ai bavardé; je me souviens de tout à présent; j'ai bavardé, et en présence de l'homme qui est à la cour une véritable belette, pour sucer le jaune des secrets des autres. Mort et furie! Faut-il que mes soirées détruisent ainsi

l'ouvrage de mes matinées? Pourquoi faut-il que je m'avise d'être bon compagnon et sans réserve en buvant; de faire des confidences et de chercher querelle, d'avoir des amis et des ennemis; comme si l'on pouvoit avoir de plus grand ami ou de plus grand ennemi que soi-même! Il ne faut pourtant pas que son messager arrive; je mettrai un bâton dans la roue. Eh! garçon! fais venir mon jockey, appelle Tom Beacon.

Lance-Outram obéit, mais, après avoir fait entrer le jockey, il resta dans l'appartement pour écouter ce qui alloit se passer entre le maître et le valet.

— Tom, dit Chiffinch, voici cinq pièces d'or pour vous.

— Et qu'y a-t-il à faire maintenant? demanda Tom sans même se donner la peine de remercier son maître, parce qu'il savoit que cette cérémonie ne seroit pas reçue en paiement de la dette qu'il contractoit.

— Montez à cheval, Tom, et courez comme si le diable vous emportoit. Il faut rejoindre le domestique que lord Saville a envoyé à Londres ce matin, estropier son cheval, lui rompre les os, le soûler comme s'il avoit bu la mer Baltique; en un mot, d'une manière ou d'une autre, l'empêcher de continuer son voyage. Hé bien, stupide que vous êtes, pourquoi ne me répondez-vous pas?

— Sans doute, sans doute, je vous entends, et je crois qu'il en est de même du brave homme que voilà, qui n'avoit peut-être pas besoin d'en entendre tant, à moins que ce ne soit votre intention.

— Il faut que je sois ensorcelé ce matin, se dit Chiffinch à lui-même, ou que ce Champagne me trotte encore dans la tête. Mon cerveau est devenu comme les marais de Hollande. Un verre de vin suffiroit pour y produire une inondation. Approche, drôle, et écoute-moi, dit-il à Lance. C'est que lord Saville et moi nous avons fait une gageure à qui feroit parvenir le premier une lettre à Londres. Voici de quoi boire à ma santé et à ma bonne fortune. N'en sonne mot à personne, et aide Tom à brider son cheval... Tom, avant de partir, viens chercher tes lettres de créance, je te donnerai une lettre pour le duc de Buckingham, afin de prouver que tu es arrivé le premier dans la capitale.

Tom Beacon salua en plongeon, et se retira. Lance-Outram, après l'avoir aidé, ou avoir fait semblant de l'aider à brider son cheval, s'empressa d'aller porter à son maître la bonne nouvelle qu'un heureux accident venoit de réduire la suite de Chiffinch à un seul homme.

Peveril ordonna aussitôt qu'on préparât ses chevaux, et, dès que Tom Beacon fut sur la route

de Londres au grand galop, il eût la satisfaction de voir Chiffinch et son favori Chaubert monter à cheval et choisir le même chemin, mais d'un pas plus modéré. Il les laissa prendre assez d'avance pour pouvoir les suivre sans se rendre suspect; après quoi, ayant payé son écot, il monta à cheval, et les suivit en ayant soin de ne pas les perdre de vue, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à quelque endroit favorable à l'entreprise qu'il méditoit.

L'intention de Peveril avoit été d'accélérer peu à peu leur pas, quand ils arriveroient dans quelque partie solitaire de la route, jusqu'à ce qu'ils atteignissent Chaubert. Alors Lance-Outram resteroit en arrière pour attaquer le monarque des broches et des casseroles, tandis que lui-même il le précèderoit pour tomber sur Chiffinch. Mais ce projet supposoit que le maître et le valet voyageroient à la manière ordinaire, c'est-à-dire celui-ci toujours à quelques pas derrière le premier. Ce fut ce qui n'arriva point. Les sujets de discussion entre Chiffinch et le cuisinier français étoient si intéressants, que, sans aucun égard pour les lois de l'étiquette, ils marchoient amicalement côte à côte, se livrant à une conversation sur les mystères de la table, que le vieux Comus ou un gastronome moderne auroient pu écouter avec plaisir. Il devenoit donc nécessaire de les attaquer tous deux en même temps.

Ayant ainsi changé leur projet, sitôt qu'ils virent devant eux une grande étendue de terrain qui n'offroit pas la moindre apparence d'hommes, d'habitations, ni même d'animaux, ils commencèrent à accélérer le pas de leurs montures, mais graduellement et sans affectation, de manière à pouvoir atteindre ceux qu'ils poursuivoient, sans leur donner l'alarme. Ils diminuèrent ainsi peu à peu la distance qui les séparoit, lorsqu'à cinquante pas environ, Peveril, craignant que Chiffinch ne le reconnût de plus près, donna à son compagnon le signal de l'attaque.

Au bruit que firent les chevaux en prenant le galop, Chiffinch se retourna; mais il n'eut pas le temps d'en faire davantage, car Lance-Outram, qui avoit fait sentir l'éperon à son cheval, beaucoup meilleur que celui de son maître, se jeta sans cérémonie entre le courtisan et le cuisinier, et, avant que Chaubert eût pu faire autre chose que proférer une exclamation, il renversa le cavalier et même le cheval. L'interjection *morbleu!* sortit alors de la bouche de l'artiste français, roulant sur la poussière du grand chemin, au milieu de tous les ustensiles de son métier, qu'il portoit derrière lui dans une espèce de sac qui s'étoit ouvert en tombant; Lance-Outram sauta à bas de son cheval, et commanda à son ennemi de rester couché à

terre, sous peine de mort au moindre mouvement.

Avant que Chiffinch eût pu tirer vengeance de l'affront fait à son fidèle serviteur, Peveril saisit d'une main la bride de son cheval, lui présenta un pistolet de l'autre, et s'écria : — Arrêtez, ou vous êtes mort!

Chiffinch, malgré son caractère efféminé, n'étoit pas absolument lâche. — Coquin, dit-il à Julien, vous m'avez attaqué par surprise, sans quoi... Si vous êtes un voleur, voici ma bourse; ne nous faites pas de mal, et respectez nos épices et nos sauces.

— Monsieur Chiffinch, répondit Peveril, ce n'est pas le moment de plaisanter. Je ne suis point un voleur, je suis un homme d'honneur. Rendez-moi le paquet que vous m'avez dérobé l'autre nuit, ou, de par le ciel! je vous enverrai dans la poitrine une couple de balles.

— Quelle nuit? Quel paquet? demanda Chiffinch tout interdit, mais cherchant à gagner du temps dans l'espoir qu'il lui arriveroit du secours, ou que Peveril seroit un instant en défaut. — Je ne sais ce que vous voulez dire. Si vous êtes un homme d'honneur, dégaînons, et je vous ferai raison.

— Vous ne m'échapperez pas ainsi, homme sans honneur, s'écria Peveril. Vous m'avez volé

quand vous aviez l'avantage sur moi; à présent que je l'ai sur vous à mon tour, je ne serai pas assez fou pour n'en pas profiter. Rendez-moi mon paquet, après quoi, si vous le voulez, je vous combattrai à armes égales. Mais rendez-moi mon paquet à l'instant, répéta-t-il, ou je vous envoie dans un lieu où votre conduite ne vous promet pas une réception favorable.

Sa voix menaçante, son œil étincelant, et surtout le pistolet qu'il tenoit à quelques pouces de la poitrine de Chiffinch, convainquirent celui-ci qu'il n'avoit pas de compromis à espérer, et que l'affaire étoit très-sérieuse. Il mit donc la main dans une poche de côté de son habit, et en tira, avec un air de répugnance marquée, les dépêches que la comtesse de Derby avoit confiées à Julien.

— Il m'en faut cinq, dit Julien, et vous ne m'en rendez que quatre. Votre vie dépend d'une restitution pleine et entière. Où est la cinquième?

— Elle m'a glissé entre les doigts, répondit Chiffinch en lui présentant la pièce qui manquoit; la voici. Maintenant vous avez tout ce que vous désiriez, à moins que vous n'ayez dessein d'y ajouter le meurtre ou le vol.

— Misérable! s'écria Peveril en baissant son pistolet, mais en suivant des yeux tous les mouvements de Chiffinch, tu ne mérites pas qu'un

homme honnête se mesure avec toi; et cependant tire l'épée si tu l'oses, et je consens à te combattre à armes égales.

— A armes égales! répéta Chiffinch d'un ton de dérision. Jolie égalité! une bonne épée et des pitolets contre une petite rapière; et deux hommes contre un, car Chaubert ne se bat point. Non, Monsieur, non, je chercherai une occasion plus favorable, et nous aurons des armes plus égales.

— La calomnie ou le poison, sans doute, vil agent d'infamie, dit Julien; ce sont là tes moyens de vengeance. Mais fais bien attention à ce que je vais te dire. Je connois tes projets infernaux contre une jeune personne dont le nom est trop respectable pour être répété en ta présence. Tu m'as fait une injure, et tu vois que j'ai su m'en venger. Poursuis cet autre projet abominable, et je te promets de t'écraser comme un reptile impur et venimeux. Tu peux y compter, comme si Machiavel l'avoit juré; car si tu persistes dans ce dessein, bien certainement je t'en punirai. Suis-moi, Lance-Outram, et laissons ce misérable réfléchir à ce que je viens de lui dire.

La part que Lance-Outram avoit eue dans cette rencontre, après le premier choc, n'avoit pas été considérable, car tout ce qu'il avoit eu à faire avoit été de diriger le manche de son fouet,

comme si c'eût été un fusil, vers le cuisinier intimidé, qui, étendu sur le dos, et levant les yeux au ciel, n'avoit pas plus le pouvoir ou la volonté de faire résistance, qu'un cochon de lait sur la gorge duquel il auroit lui-même appuyé le couteau.

Son maître l'ayant relevé de la tâche peu difficile de garder un pareil prisonnier, Lance remonta à cheval, et tous deux partirent, laissant leurs ennemis se consoler de leur mésaventure comme ils le pourroient. Mais ils avoient, en cette circonstance, peu de sujets de consolation. L'artiste français avoit à se lamenter sur la dispersion de ses épices et la destruction des fioles contenant ses sauces. Un enchanteur dépouillé de sa baguette et de ses talismans auroit à peine été réduit à une extrémité plus désespérante.

Chiffinch avoit à regretter la découverte prématurée d'une intrigue qui alloit probablement être moins facile.

— Du moins, pensa-t-il, je n'ai point bavardé avec ce coquin. C'est mon mauvais génie seul qui m'a trahi. Je n'ai rien à reprocher au Champagne pour cette infernale découverte qui peut me coûter si cher sous tous les rapports. Ainsi donc s'il en reste un flacon qui ne soit pas cassé, je le boirai après le dîner, et je

verrai s'il ne peut me suggérer quelque nouveau moyen de réussir, ou du moins de me venger.

Tout en formant cet honnête projet, il continua son chemin vers Londres.

CHAPITRE XXVIII.

« C'étoit un vrai Protée, un homme universel.
« Dans ses opinions il étoit sans appel;
« Mais aucune n'étoit de bien longue durée;
« Car il ne vouloit rien que par échauffourée.
« On le vit, en un mois, joueur de violon,
« Littérateur, chimiste, homme d'état, bouffon;
« Mais il étoit surtout grand amateur des belles:
« Il jouoit, il buvoit, il dessinoit pour elles;
« Et maint autre caprice, arrivant tour à tour,
« En lui prenoit naissance et mouroit en un jour. »

Absalon et Achitophel, 1re *partie*. J. DRYDEN.

Il faut maintenant que nous transportions nos lecteurs dans l'hôtel magnifique qu'occupoit à cette époque le célèbre Georges Villiers, duc de Buckingham, à qui Dryden a donné une fâcheuse immortalité par les vers [1] que nous avons placés en tête de ce chapitre. Parmi les courtisans élégants et licencieux qui composoient la cour joyeuse de Charles II, il étoit le plus licencieux comme le plus élégant. Cependant, tandis qu'il compromettoit une fortune de prince, une

[1] Le duc de Buckingham est désigné dans *Absalon et Achitophel*, sous le nom de Zimri. Plusieurs autres personnages historiques du roman, tels que Titus Oates, etc., sont peints avec le même bonheur dans ce chef-d'œuvre de la satire politique. (*Note de l'Éditeur.*)

excellente constitution et des talents du premier ordre pour se procurer de frivoles plaisirs, il ne cessoit de concevoir des desseins plus profonds et plus étendus; s'il ne réussit pas, c'est qu'il lui manquoit ce but fixe et cet esprit constant de persévérance, choses si essentielles dans toute grande entreprise, et surtout en politique.

Il étoit plus de midi, et depuis long-temps étoit passée l'heure habituelle du lever du duc, si l'on peut dire que quelque chose fût habituel chez un homme si irrégulier en tout. Son vestibule étoit plein de laquais avec les plus splendides livrées. Dans les appartements intérieurs étoient rangés les pages et les gentilshommes de sa maison, vêtus comme les gens de la première distinction, et égalant ou pour mieux dire surpassant sous ce rapport le duc lui-même; mais son antichambre surtout auroit pu être comparée à un rassemblement d'aigles autour de leur proie, si cette comparaison n'étoit pas d'un genre trop relevé pour désigner cette race méprisable qui, par mille moyens tendant au même but, vit des besoins d'une grandeur nécessiteuse, fournit aux plaisirs d'un luxe auquel rien ne coûte, et excite les désirs insensés d'une prodigalité extravagante, en imaginant de nouveaux moyens et de nouveaux motifs de profusion. On y voyoit l'homme à projets, à l'air mystérieux, promettant des richesses

sans bornes à quiconque voudroit lui fournir préalablement la petite somme nécessaire pour changer en *or* des coquilles d'œufs. A son côté se tenoit le capitaine Seagull [1], entrepreneur d'une colonie, portant sous le bras la carte des royaumes de l'Inde ou de l'Amérique, beaux comme Éden aux premiers jours du monde, et n'attendant plus que les colons aventureux pour qui un généreux patron voudroit équiper deux brigantins et une flûte. Il étoit facile de reconnoître des joueurs de toute espèce; celui-ci, jeune, léger, gai en apparence, fils du plaisir et de l'inconséquence, plutôt dupe que fripon, mais au fond du cœur aussi fin, aussi rusé, aussi calculateur de sang-froid que ce vieux professeur de la même science, à l'air réfléchi, dont les yeux s'étoient affoiblis à force de suivre les dés pendant la nuit, et dont les doigts agiles savoient aider au besoin les calculs de son talent. Les beaux-arts aussi, je le dis avec peine, avoient leurs représentants parmi ce groupe sordide. Le pauvre poëte à demi honteux, en dépit de son habitude du rôle qu'il alloit jouer, et rougissant autant du motif qui l'amenoit que de son vieil habit noir rapé, se cachoit dans un coin, en attendant le moment favorable pour présenter sa

[1] *Goeland.*

dédicace. L'architecte, plus élégamment vêtu, préparoit le plan de la façade et des deux ailes d'un nouveau palais, vision splendide, qui, en se réalisant, pouvoit conduire à l'hôpital celui qui s'y livreroit. Mais au premier rang on distinguoit le musicien et le chanteur favoris, qui venoient recevoir en or bien sonnant le prix des doux accords qu'ils avoient fait entendre au banquet de la nuit précédente.

Tels étoient, avec beaucoup d'autres personnages analogues, les êtres qui se rassembloient le matin chez le duc de Buckingham, tous véritables descendants de la fille de la Sangsue, qui ne connoissoit d'autre cri que *donnez! donnez!*

Mais le lever de sa grâce présentoit des caractères tout différents, et qui offroient autant de variété que ses goûts et ses opinions. Outre un grand nombre de jeunes gens nobles ou riches qui faisoient du duc le miroir d'après lequel ils se costumoient pour la journée, et qui apprenoient de lui à se diriger avec la meilleure grâce et selon la mode dans le *chemin de la ruine*[1], on y voyoit des personnages d'un caractère plus grave, des hommes d'état disgraciés, des espions politiques, des orateurs du parti de l'opposition, des instruments serviles du gouvernement, gens

[1] *Road to ruin.* Ces mots sont devenus depuis le titre d'une comédie où l'on voit *Misère et Vanité.* (*Note de l'Éditeur.*)

qui ne se rencontroient jamais ailleurs, mais qui regardoient la demeure du duc comme une espèce de terrain neutre; certains que, s'il n'étoit pas de leur avis aujourd'hui, il n'en étoit que plus probable que demain il penseroit comme eux. Les puritains eux-mêmes ne se faisoient pas scrupule d'avoir des liaisons avec un homme que ses talents auroient rendu formidable, quand même il n'y auroit pas joint un rang élevé et une fortune immense. Plusieurs graves personnages en habit noir écourté, et portant une fraise d'une coupe particulière, étoient mêlés, comme les portraits dans une galerie de tableaux, à des élégants vêtus en soie et couverts de broderies. Il est vrai qu'ils évitoient de donner le scandale de passer pour amis du duc, car on supposoit qu'ils ne venoient chez lui que pour des affaires d'argent. Ces graves et religieux personnages mêloient-ils la politique aux emprunts, c'étoit ce que personne ne pouvoit savoir; mais on avoit remarqué que les juifs, qui en général se bornent au dernier métier, étoient depuis quelque temps fort assidus au lever du duc.

Il y avoit foule dans l'antichambre, depuis plus d'une heure, lorsque le gentilhomme de service, se hasardant d'entrer dans la chambre à coucher, dont tous les volets étoient exactement fermés pour y produire minuit à midi, se présenta pour

prendre les ordres de sa grâce. D'une voix douce et flûtée, il demanda si le bon plaisir de milord-duc étoit de se lever. Une voix aigre lui répondit d'un ton bref : — Qui est là ? Quelle heure est-il ?

— C'est Jerningham, Milord ; il est une heure, et vous avez donné rendez-vous pour onze heures à des gens qui attendent là-bas.

— Qui sont-ils ? Que me veulent-ils ?

— Il y a un messager de White-Hall, Milord.

— Bah ! il peut attendre. Ceux qui font attendre les autres doivent avoir la patience d'attendre à leur tour. Si je devois être coupable d'impolitesse, j'aimerois mieux l'être à l'égard d'un roi qu'envers un mendiant.

— Il y a aussi des gens de la Cité.

— Ils m'ennuient. Je suis las de leur ton hypocrite sans religion ; de leur protestantisme sans charité : dites-leur de se rendre chez Shaftesbury. Qu'ils aillent dans Aldersgate-Street, c'est le marché qui convient à leurs denrées.

— Le jockey de Newmarket, Milord.

— Qu'il monte sur le diable. Il a un cheval à moi, et des éperons à lui. Est-ce tout ?

— L'antichambre est pleine, Milord ; des chevaliers, des écuyers, des docteurs, des joueurs...

— Les joueurs ayant les docteurs dans leurs poches, je présume !

— Des comtes, des capitaines, des membres du clergé.

— Vous commencez tous vos mots par là même lettre, Jerningham. C'est une preuve que vous avez le génie poétique. Préparez-moi ce qu'il me faut pour écrire.

Sortant à moitié du lit, passant un bras dans une robe de chambre de brocard garnie d'une riche fourrure, plaçant un pied dans une pantoufle de velours, tandis que l'autre, dans sa nudité primitive, pressoit un beau tapis, le duc, sans penser un instant à ceux qui l'attendoient, se mit à écrire quelques vers d'un poëme satirique; mais s'arrêtant tout à coup, il jéta sa plume dans la cheminée en s'écriant que le moment de verve étoit passé. Il demanda ensuite s'il y avoit quelques lettres pour lui. Jerningham lui en présenta un gros paquet.

— Diable! dit le duc, vous imaginez-vous que je lirai tout cela? Je suis comme Clarence [1], qui demandoit un verre de vin, et qui fut noyé dans un tonneau de Malvoisie. Y a-t-il là quelque chose qui presse?

— Cette lettre, Milord, est relative à l'hypothèque prise sur votre domaine du comté d'York.

— Ne vous ai-je pas dit de la remettre à mon intendant?

[1] Dans le *Richard III* de Shakspeare. (*Note de l'Édit.*)

— C'est ce que j'ai fait, Milord; mais Gathevall dit qu'il y a des difficultés.

— Eh bien! que les usuriers en prennent possession; et alors il n'y en aura plus. Sur une centaine de domaines je m'apercevrai à peine que j'en ai un de moins. — Apportez-moi mon chocolat.

— Gathevall ne parle pas d'impossibilité, Milord; il dit seulement que les difficultés...

— Et qu'ai-je besoin de lui, s'il ne peut les aplanir. Mais vous êtes tous nés pour me présenter des difficultés.

— Si Votre Grâce approuve les conditions contenues en cet écrit, et s'il lui plaît de le signer, Gathevall assure qu'il arrangera l'affaire.

— Et vous ne pouviez me dire cela plus tôt, ignorant que vous êtes! s'écria le duc tout en signant l'écrit sans même y jeter les yeux. Quoi! encore des lettres! Souvenez-vous que je ne veux plus être ennuyé d'affaires.

— Ce sont des billets doux, Milord : il n'y en a que cinq ou six. Celui-ci a été laissé chez le portier par une femme masquée.

— Au diable! dit le duc en le jetant avec dédain, pendant que Jerningham l'aidoit à s'habiller; c'est une connoissance de trois mois.

— Celui-ci a été remis à un des pages de Votre Grâce par la femme de chambre de lady...

— Que la fièvre la serre! Une jérémiade sur le parjure et la perfidie!... un vieil air sans paroles nouvelles... Voyons pourtant. Justement! — *Homme cruel... Serments rompus... La juste vengeance du ciel!...* — Cette femme pensoit à un meurtre en m'écrivant, et non à l'amour. On ne devroit pas s'aviser d'écrire sur un sujet si usé, sans avoir du moins quelque chose de nouveau dans l'expression. — *Araminte au désespoir.* — Adieu, belle désespérée... Et celui-ci, d'où vient-il?

— Il a été jeté par la fenêtre du vestibule par un grand drôle qui s'est enfui à toutes jambes.

— Le texte en est meilleur, et cependant c'est encore une vieille affaire qui date au moins de trois semaines. La petite comtesse au mari jaloux; je n'en donnerois pas un farthing sans ce jaloux de mari. Que la peste l'étouffe! — *Ce soir en silence et en toute sûreté. Écrit avec une plume arrachée de l'aile de Cupidon.* — Parbleu comtesse! vous lui en avez laissé assez pour qu'il s'envole. Vous auriez mieux fait de les lui arracher toutes pendant que vous le teniez. — *Pleine de confiance en la constance de son Buckingham.* — Je déteste la confiance dans une jeune personne. Il faut lui apprendre à vivre : je n'irai point.

— Votre Grâce ne sera pas si cruelle.

— Vous avez le cœur compatissant, Jerningham, mais il faut punir la présomption.

— Mais si la fantaisie de Votre Grâce pour elle venoit à renaître?

— En ce cas vous jureriez que le billet doux s'est égaré... Un moment! il me vient une pensée. Il faut qu'il s'égare véritablement et avec éclat. Écoutez-moi, ce poëte... comment se nomme-t-il donc? Est-il là-bas?

— J'en ai compté six! Milord, qui, d'après les rames de papier dont leurs poches sont rembourrées, et à juger par les coudes de leurs habits, paroissent porter la livrée des Muses.

— Encore du style poétique, Jerningham! Je veux dire celui qui a composé la dernière satire.

— A qui Votre Grâce a dit qu'elle devoit cinq pièces d'or et une bastonnade?

— Précisément. L'argent pour sa satire et la bastonnade pour ses éloges. Trouvez-le, donnez-lui les cinq pièces d'or, et lâchez-lui le billet doux de la comtesse. Un moment! prenez aussi celui d'Araminte et tous les autres, et remettez-les-lui également. Qu'il les mette tous dans son portefeuille. Ils en sortiront au café de *Will*[1], et si celui qui les montrera ne prend pas sous le bâton toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, on ne

[1] Café des beaux-esprits du temps; très-fréquenté de Dryden, d'Etheredge, etc. (*Note de l'Éditeur.*)

peut compter ni sur le dépit d'une femme, ni sur la dureté du pommier et du chêne. La rage d'Araminte seule seroit un fardeau trop pesant pour les épaules d'un simple mortel.

— Mais songez, Milord, que ce Settle est un coquin si stupide, que rien de ce qu'il peut écrire ne pourra prendre dans le monde.

— Eh bien! nous lui avons donné de l'acier pour armer la flèche, nous lui donnerons des plumes pour la garnir; et quant au bois, il trouvera sur sa tête de quoi le faire. Donnez-moi ma satire commencée; vous la lui remettrez avec le reste; qu'il fasse du tout ce qu'il pourra.

— Je vous demande pardon, Milord, mais le style de Votre Grâce se reconnoîtra; et, quoique toutes ces belles dames n'aient pas mis leurs noms au bas de leurs leurs lettres, il est probable qu'on le découvrira.

— C'est précisément ce que je désire, tête sans cervelle. Avez-vous vécu avec moi si long-temps sans savoir que l'éclat qu'amène une intrigue est pour moi tout ce qui en fait le prix.

— Mais le danger, Milord? Il y a des pères, des maris, des frères, dont le courroux peut s'éveiller.

— Et se rendormir à force de coups, dit Buckingham avec hauteur. J'ai Blakwill et son bâton à mon service pour les grondeurs plébéiens; et quant à ceux d'un rang distingué, je

m'en charge. J'ai besoin d'exercice depuis quelque temps; je puis à peine respirer.

— Mais cependant, Milord...

— Paix, vous dis-je, fou que vous êtes! Je vous dis que votre esprit nain ne peut mesurer la hauteur du mien. Je vous dis que je voudrois que le cours de ma vie fût un torrent. Je suis las de victoires trop faciles : je désire rencontrer des difficultés dont je puisse triompher par ma force irrésistible.

Un autre gentilhomme du duc entra en ce moment dans sa chambre.

— Je demande humblement pardon à Votre Grâce, dit-il, mais M. Christian demande avec tant d'importunité à vous parler sur-le-champ, que je suis obligé de venir prendre vos ordres.

— Dites-lui de revenir dans trois heures. Au diable le cerveau politique qui voudroit faire danser le monde sur l'air qu'il compose.

— Je vous remercie du compliment, Milord, dit Christian en entrant dans l'appartement, vêtu un peu plus en courtisan, mais ayant le même air sans prétention, la même tournure négligée, le même ton d'indifférence et de calme que lorsqu'il avoit rencontré Julien Peveril en plusieurs occasions, pendant que celui-ci se rendoit à Londres. Mon but en ce moment est précisément de vous faire de la musique; et Votre Grâce

pourra en profiter pour danser, si bon lui semble.

— Sur ma parole, monsieur Christian, dit le duc avec hauteur, il faut qu'il s'agisse d'une affaire importante pour bannir ainsi tout cérémonial entre nous. Si elle a rapport au sujet de notre dernière conversation, je dois vous prier de remettre notre entretien à une autre occasion, car j'ai en ce moment une affaire qui absorbe mon attention.

Tournant alors le dos à Christian, il reprit son entretien avec Jerningham. — Cherchez l'homme que vous savez, remettez-lui ces papiers, et donnez-lui cet argent pour payer le bois de la flèche, puisque nous l'avons déjà muni du fer et des plumes.

— Tout cela est fort bien, Milord, dit Christian d'un air calme, en s'asseyant sur un fauteuil à quelque distance; mais la légèreté de Votre Grâce ne peut tenir tête à mon égalité d'âme. Il est nécessaire que je vous parle, et j'attendrai le loisir de Votre Grâce dans cet appartement.

— Fort bien, réplique le duc avec humeur; quand un mal est inévitable, il faut s'en débarrasser le plus tôt possible.

— Je puis prendre des mesures pour empêcher que cela ne se renouvelle.

— Voyons, Monsieur, voyons sans délai ce que vous avez à me dire.

— J'attendrai que la toilette de Votre Grâce soit finie, répondit Christian du ton d'indifférence qui lui étoit naturel; ce que j'ai à vous dire exige que nous soyons seuls.

— Retirez-vous, Jerningham, mais ne vous éloignez pas, et attendez que je vous appelle. — Mettez ma veste sur ce sofa. — Comment! encore cette veste de drap d'argent! Je l'ai déjà portée cent fois.

— Deux fois seulement, Milord, dit Jerningham d'un ton de soumission.

— Deux fois, vingt fois, répliqua le duc, n'importe! Prenez-la pour vous, ou donnez-la à mon valet de chambre si vous pensez que ce soit déroger à votre noblesse.

— Votre Grâce a fait porter ses habits de rebut à de plus grands personnages que moi, dit Jerningham.

— Vous êtes malicieux, Jerningham. — Dans un sens, cela est vrai, et cela peut arriver encore. — A la bonne heure, cette veste couleur de perles ira parfaitement avec le ruban et la jarretière. — Allez-vous-en à présent. — Eh bien, monsieur Christian, le voilà parti! Puis-je vous demander encore une fois ce que vous avez à me dire?

— Milord, répondit Christian, vous aimez les difficultés dans les affaires d'état comme dans celles d'amour.

— J'espère, monsieur Christian, que vous n'avez pas écouté aux portes. Cela ne prouveroit pas beaucoup de respect pour moi ni pour ma maison...

— Je ne sais ce que vous voulez dire, Milord.

— Peu m'importe au surplus que tout l'univers sache ce que je disois à Jerningham il n'y a qu'un moment. Mais arrivons à l'affaire dont il s'agit.

— Votre Grâce est tellement occupée des victoires qu'elle remporte sur les belles et sur les gens d'esprit, que vous avez peut-être oublié l'intérêt que vous avez dans la petite île de Man.

— Nullement, monsieur Christian ; je me rappelle parfaitement que ma Tête Ronde de beau-père, Fairfax, avoit obtenu du long parlement la concession de cette île, et qu'il fut assez sot pour la lâcher à la restauration ; au lieu que, s'il avoit serré les griffes en véritable oiseau de proie, il l'auroit conservée pour lui et pour les siens. C'eût été une assez jolie chose que d'avoir à moi un petit royaume, d'y promulguer des lois, d'avoir mon chancelier avec ses sceaux et sa masse. Une demi-journée m'auroit suffi pour apprendre à Jerningham à paroître aussi grave, à marcher aussi lourdement, et à parler aussi sottement qu'Harry Bennet.

— Vous auriez pu faire tout cela, et encore plus, si tel eût été le bon plaisir de Votre Grâce.

— Oui ; et si c'eût été le bon plaisir de Ma Grâce, monsieur Christian auroit été le jackketch [1] de mes domaines.

— Moi, votre jackketch, Milord ! dit Christian d'un ton qui annonçoit plus de surprise que de mécontentement.

— Sans doute ; n'avez-vous pas perpétuellement intrigué contre la vie de cette pauvre vieille dame ? Satisfaire votre vengeance de vos propres mains, ce seroit pour vous un plaisir de roi.

— Je ne demande que justice contre la comtesse, Milord.

— Et la fin de la justice est toujours un gibet.

— Soit ! Eh bien, la comtesse est dans la conspiration.

— Que le diable confonde la conspiration, comme je crois qu'il l'a inventée ! s'écria le duc. Je n'ai pas entendu parler d'autre chose depuis je ne sais combien de mois. — Si l'on doit aller au diable, je voudrois que ce fût par quelque nouveau chemin, et en bonne compagnie. Je n'aimerois pas à faire ce voyage dans la société d'Oates, de Bedloe, et de tout le reste de cette fameuse nuée de témoins.

— Votre Grâce est donc déterminée à renon-

[1] Nom qu'on donne généralement en Angleterre à l'exécuteur des hautes-œuvres. (*Note du Traducteur.*)

cer aux avantages qui peuvent lui arriver? Si la maison de Derby tombe en forfaiture, la concession faite à Fairfax, dignement représentée aujourd'hui par la duchesse votre épouse, reprend toute sa force, et vous devenez seigneur souverain de l'île de Man.

— Du chef d'une femme, dit le duc. Mais en vérité ma chère moitié me doit quelque indemnité pour avoir vécu pendant la première année de notre mariage avec le vieux Black-Tom, son sombre puritain de père. Autant auroit valu épouser la fille du diable, et tenir ménage avec son beau-père.

— J'en conclus donc, Milord, que vous êtes disposé à employer votre crédit contre la maison de Derby?

— Comme elle est illégalement en possession du royaume de mon épouse, elle n'a certainement aucun droit d'attendre des faveurs de ma part. Mais vous savez qu'il existe à White-Hall un crédit bien au-dessus du mien.

— Uniquement parce que vous le voulez bien, Milord.

— Et non, non, cent fois non! s'écria le duc, dont ce souvenir excitoit la colère. Je vous dis que cette vile courtisane, la duchesse de Portsmouth, s'est mise impudemment dans la tête de me contrarier et de me contrecarrer. Charles

m'a regardé d'un air sombre et m'a parlé d'un ton sec devant toute la cour. Je voudrois qu'il sût quel est le motif de division entre elle et moi. Je désirerois seulement qu'il pût s'en douter. Mais je lui arracherai ses plumes, ou je ne me nomme pas Villiers. Une misérable fille de joie française me braver ainsi ! Tu as raison, Christian ; nulle passion n'enflamme l'esprit comme l'amour de la vengeance. J'accréditerai la conspiration, ne fût-ce que par dépit contre elle, et je rendrai impossible au roi de soutenir sa maîtresse au rang où il l'a élevée.

En parlant le duc s'étoit peu à peu échauffé. Il parcouroit sa chambre à grands pas, en gesticulant avec véhémence, comme s'il n'avoit eu d'autre objet en vue que de dépouiller la duchesse de son crédit et de sa faveur auprès du roi. Christian sourit intérieurement en le voyant approcher de la situation d'esprit dans laquelle il étoit très-facile de le mettre, et il garda judicieusement le silence.

Le duc se rapprocha de lui. — Eh bien! sir Oracle, s'écria-t-il, vous qui avez dressé tant de plans pour supplanter cette louve des Gaules, où en sont toutes vos intrigues maintenant? où est cette beauté merveilleuse qui doit fasciner les yeux du souverain au premier coup d'œil? Chiffinch l'a-t-il vue? Qu'en dit cet excellent

critique en beauté et en ragoûts, en femmes et en vin ?

— Il l'a vue, et elle a obtenu son approbation. Mais il ne l'a pas encore entendue, et son esprit répond au reste. Je suis arrivé hier avec elle, et je compte lui présenter Chiffinch aujourd'hui à l'instant même de son arrivée, et je l'attends à chaque minute. La seule chose que je craigne, c'est la vertu sauvage de la demoiselle ; car elle a été élevée à la mode de nos grand'mères. Nos mères avoient plus de bon sens.

— Quoi ! si jeune, si belle, et si difficile ! Sur mon âme, vous me présenterez à elle aussi bien que Chiffinch.

— Pour que Votre Grâce la guérisse de son indomptable modestie ?

— Je ne veux que lui apprendre à faire valoir son mérite. Les rois n'aiment pas à jouer le rôle d'amoureux transis. Ils aiment qu'on courre le gibier pour eux.

— Avec la permission de Votre Grâce, cela ne se peut. *Non omnibus dormio*. Milord connoît cette allusion classique. Si cette jeune fille devient la favorite du souverain, le rang doré la honte et couvre le péché. Mais elle ne baissera pavillon devant personne d'une qualité inférieure à la majesté suprême.

— Imbécile soupçonneux, je ne voulois que

plaisanter. Pensez-vous que je voudrois risquer de nuire au succès d'un plan qui doit m'être aussi avantageux que celui que vous avez conçu ?

— Milord, dit Christian en souriant et en secouant la tête, je connois Votre Grâce aussi bien et peut-être mieux qu'elle ne se connoît elle-même. Déranger une intrigue bien concertée, par quelque combinaison éclose dans votre cerveau, vous feroit plus de plaisir que de la conduire à une fin heureuse en suivant les plans des autres. Mais Shaftesbury et tous ceux qui y sont intéressés ont résolu de donner au moins beau jeu à notre projet; et, pardon si je vous parle ainsi, nous ne souffrirons pas que votre légèreté et votre inconstance nous suscitent des obstacles.

— Qui ? moi inconstant et léger! vous me voyez ici aussi résolu qu'aucun de vous à renverser la maîtresse, et à faire réussir l'intrigue. Je n'estime la vie que pour ces deux choses. Personne ne peut jouer le rôle d'homme d'affaires comme moi, quand cela me plaît. Rien ne me manque, jusqu'à l'art d'enfiler et d'étiqueter mes lettres. Je suis exact comme un scribe.

— Vous avez reçu une lettre de Chiffinch. Il m'a fait dire qu'il vous avoit écrit relativement à différentes choses qui se sont passées entre lui et le jeune lord Saville.

— Oui, oui, dit le duc en cherchant dans ses

lettres : je ne la trouve pas sous ma main, j'en connois à peine le contenu. J'étois très-affairé quand elle est arrivée. Mais elle est en sûreté.

— Vous auriez dû agir en conséquence. Le fou s'est laissé soutirer son secret, et il vous engageoit à prendre des mesures pour que le messager de lord Saville ne pût arriver jusqu'à la duchesse avec les dépêches dont il est chargé, qui lui découvriroient tout le mystère.

Le duc prit alors l'alarme. Il tira à la hâte le cordon d'une sonnette. Jerningham parut sur-le-champ.

— Où est la lettre que j'ai reçue de M. Chiffinch il y a quelques heures? lui demanda-t-il.

— Si elle n'est point parmi celles qui se trouvent devant Votre Grâce, répondit Jerningham, je ne puis vous le dire : je n'en ai pas vu d'autres.

— Vous mentez, drôle! de quel droit vous mêlez-vous d'avoir une mémoire meilleure que la mienne?

— Si Votre Grâce veut me permettre de le lui rappeler, elle se souviendra qu'elle a à peine ouvert une lettre cette semaine.

— Vit-on jamais un drôle si impatientant? Il pourroit jouer le rôle de témoin dans la conspiration. Il a détruit ma réputation d'exactitude par sa déposition contradictoire.

— Du moins, dit Christian, les talents et la

capacité de Votre Grâce restent inattaquables; et il faut les employer pour vous et pour vos amis. Si je puis vous donner un avis, vous vous rendrez à la cour sur-le-champ, et vous tâcherez d'y préparer adroitement l'impression que nous désirons faire. Si Votre Grâce peut prendre les devants et jeter quelques mots en l'air, pour contrecarrer Saville, tout ira bien. Mais surtout donnez de l'occupation à l'oreille du roi; personne n'en est aussi en état que vous. Laissez à Chiffinch le soin de captiver son cœur par un objet convenable. — Autre chose maintenant : il y a un ancien Cavalier, une vieille tête chaude, qui remueroit ciel et terre en faveur de la comtesse de Derby. Il est gardé à vue, et toute la légion de témoins le suit à la piste.

— Eh bien, sus Topham!

— Topham l'a déjà arrêté, Milord. Mais il existe en outre un jeune brave, fils dudit Cavalier, élevé dans la famille de la comtesse de Derby, et qu'elle a chargé d'apporter à Londres des lettres adressées au provincial des jésuites et à d'autres personnes.

— Et comment nommez-vous ces deux individus ?

— Sir Geoffrey Peveril, du château de Martindale, dans le comté de Derby, et son fils Julien.

— Quoi! s'écria le duc, Peveril du Pic! un

vieux Cavalier aussi honorable que quiconque a jamais su jurer, un des braves de Worcester, un homme qu'on trouvoit partout où il y avoit des coups à donner ou à recevoir! je ne consentirai jamais à sa ruine, Christian. Vos coquins ont pris le change. Il faut les remettre sur la voie à coups de verges; il le faut, et c'est ce qui les attend, quand la nation reprendra l'usage des yeux.

— En attendant, dit Christian, il est de la dernière importance, pour le succès de notre plan, que Votre Grâce se place pour un certain temps entre eux et la faveur du roi. Le jeune homme possède sur la belle une influence que nous ne trouverions guère favorable à nos vues, et d'ailleurs le père de la jeune fille a de ce Julien une aussi haute opinion qu'il puisse en concevoir d'un homme qui n'est pas, comme lui, un imbécile puritain.

— Eh bien, très-chrétien Christian, dit le duc, j'ai entendu vos ordres tout au long. Je tâcherai de boucher tous les terriers qui se trouvent sous le trône, afin que ni le lord, ni le chevalier, ni l'écuyer en question ne puissent en sortir. Quant à la belle, je vous laisse ainsi qu'à Chiffinch le soin de préparer ses hautes destinées, puisqu'on ne veut pas se fier à moi. Adieu, très-chrétien Christian.

Il fixa les yeux sur lui, et s'écria en fermant

la porte de l'appartement : — Abominable damné libertin ! Mais ce qui est le plus insupportable, c'est de voir le sang-froid insolent du scélérat. Votre Grâce fera ceci, Votre Grâce daignera faire cela. Je serois une jolie marionnette si je jouois le second rôle ou plutôt le troisième dans une telle intrigue ! Non, non. Ils marcheront par le chemin que je voudrai, ou je les arrêterai. En dépit d'eux, je découvrirai cette fille, et je verrai si leur plan paroît devoir réussir. Dans ce cas, elle sera à moi, entièrement à moi, avant qu'elle appartienne au roi, et je commanderai à celle qui commandera à Charles.

Il sonna une seconde fois, et Jerningham arriva.

— Jerningham, lui dit-il, faites suivre tous les pas de Christian pendant vingt-quatre heures, en quelque lieu qu'il aille, et découvrez où il va voir une jeune fille nouvellement arrivée à Londres. Vous souriez, Maraud ?

— Je soupçonnois une nouvelle rivale à Araminte et à la petite comtesse, Milord.

— Allez à votre besogne, répondit le duc, et laissez-moi songer à la mienne. Enchaîner à mon char une jolie puritaine, en faire la favorite d'un roi, gagner les bonnes grâces de la perle des beautés de l'ouest de l'Angleterre ; c'est là le premier point. Châtier l'impudence de ce métis de

l'île de Man, abaisser l'orgueil de madame la duchesse, faire réussir ou avorter une importante intrigue politique, suivant que les circonstances le rendront désirable pour mon honneur et ma gloire; ce sera le second. Je désirois de l'occupation il n'y a qu'un moment, en voilà bien assez; mais Buckingham saura diriger sa barque à travers les écueils et au milieu des tempêtes.

—

CHAPITRE XXIX.

« Oui, le diable lui-même, en mainte conjoncture,
« Pour son propre intérêt peut citer l'Écriture. »

SHAKSPEARE.

Après avoir quitté la brillante demeure du duc de Buckingham, Christian, plein de ses projets aussi profonds que perfides, prit le chemin de la Cité, et se rendit à la hâte dans une auberge décente tenue par un presbytérien, et où il avoit été mandé à l'improviste pour y trouver Ralph Bridgenorth. Sa course ne fut pas inutile. Le major étoit arrivé de Moultrassie-Hall dans la matinée, et l'attendoit avec impatience.

L'inquiétude avoit encore rendu plus sombre son air naturellement lugubre, et à peine si son front se dérida quand, aux questions qu'il lui fit sur sa fille, Christian lui eut donné les renseignements les plus satisfaisants sur la santé d'Alice, y mêlant avec adresse et sans affectation sur ses charmes et son caractère quelques éloges qui devoient plaire à l'oreille d'un père.

Mais Christian avoit trop d'astuce pour appuyer trop long-temps sur ce sujet, quelque agréable qu'il pût être à celui à qui il parloit. Il s'arrêta

précisément au point où l'on pouvoit supposer qu'un bon parent en avoit dit assez.

— La dame chez qui j'ai placé Alice, dit-il, est enchantée de la figure et des manières de ma nièce, et elle nous répond de son bonheur et de sa santé. J'espère que vous n'avez pas assez peu de confiance en votre frère pour être accouru si précipitamment de Moultrassie-Hall, ce qui contrarie le plan que nous avions arrêté de concert : comme si votre présence étoit nécessaire à la sûreté d'Alice.

— Frère Christian, répondit Bridgenorth, il faut que je voie ma fille ; il faut que je voie la dame à qui vous l'avez confiée.

— Et pourquoi? Ne m'avez-vous pas avoué que l'excès d'affection charnelle que vous avez conçue pour votre fille avoit été un piége pour votre âme? N'avez-vous pas été plus d'une fois sur le point de renoncer à ces grands desseins qui doivent placer la droiture sur les marches du trône, parce que vous désiriez satisfaire la passion puérile de votre fille pour le fils de votre ancien persécuteur, pour ce Julien Peveril ?

— J'en conviens. J'aurois donné, je donnerois encore le monde entier pour serrer ce jeune homme contre mon cœur et l'appeler mon fils. L'esprit de sa mère brille dans ses yeux, et sa démarche majestueuse me rappelle celle de son

père, quand il venoit tous les jours me consoler dans mon affliction, et me dire : L'enfant va bien.

— Mais ce jeune homme ne veut suivre que ses propres lumières. Il prend pour l'étoile polaire le météore sorti d'un marais fangeux. Ralph Bridgenorth, je te parlerai en ami et avec franchise. Tu ne peux servir en même temps la bonne cause et celle de Baal. Obéis, si tu le veux, à ton affection charnelle; appelle chez toi ce Julien Peveril, donne-lui ta fille pour épouse; mais songe à l'accueil qu'elle recevra de ce vieux et orgueilleux chevalier; aussi fier, aussi indomptable aujourd'hui dans les chaînes, qu'il l'étoit lorsque l'épée des saints eut triomphé à Worcester. Vois-le rejeter avec mépris ta fille prosternée à ses pieds; vois-le...

— Christian, dit le major en l'interrompant, tu me presses de bien près ; mais tu le fais par amitié, mon frère, et je te le pardonne. Alice ne sera jamais exposée au mépris. Mais cette dame, cette amie... Christian, tu es l'oncle de ma fille, tu es après moi celui qui doit avoir pour elle le plus d'affection et de tendresse; mais tu n'es pas son père; tu ne peux avoir les inquiétudes d'un père; es-tu bien sûr du caractère de la femme à qui tu as confié ma fille !

— Aussi sûr que du mien; aussi sûr que je le suis que mon nom est Christian et le vôtre Brid-

genorth. N'ai-je pas vécu bien des années dans cette ville? ne connois-je pas cette cour? est-il probable qu'on m'en impose? car je ne crois pas que vous puissiez craindre que je veuille vous en imposer?

— Tu es mon frère, tu es la chair et les os de la sainte que j'ai perdue. Je suis déterminé à mettre toute ma confiance en toi dans cette affaire.

— Tu as raison. Et qui sait quelle récompense le ciel te réserve? Je ne puis regarder Alice sans éprouver le pressentiment qu'une créature si au-dessus des femmes ordinaires est destinée à de grandes choses. L'illustre Judith délivra Béthulie par sa valeur, et les charmes d'Esther en firent la sauvegarde de son peuple dans la terre de captivité, quand elle eut trouvé grâce aux yeux d'Assuérus.

— Que les desseins du ciel sur elle s'accomplissent! dit Bridgenorth. Mais à présent dites-moi quels progrès a faits notre grand œuvre.

— Le peuple est las de l'iniquité de cette cour, répondit Christian; et, si cet homme veut continuer à régner, il faut qu'il appelle à ses conseils des hommes d'une autre trempe. L'alarme excitée par les infernales manœuvres des papistes a rendu aux âmes toute leur énergie, et a ouvert tous les yeux sur les dangers de l'État. Lui-même,

car il abandonnera son frère et sa femme pour se sauver, il n'est pas éloigné d'un changement de mesure; et quoique nous ne puissions voir tout d'un coup la cour triée, comme le grain l'est par un van, il s'y trouvera assez de gens de bien pour réprimer les méchants, assez d'hommes sages pour forcer à accorder cette tolérance universelle pour laquelle nous avons soupiré comme la vierge soupire pour son bien-aimé. Le temps et l'occasion amèneront une réforme plus complète, et nous effectuerons, sans tirer le glaive du fourreau, ce que nos amis n'ont pu établir sur une fondation solide, même quand le glaive victorieux étoit entre leurs mains.

— Puisse Dieu nous accorder cette grâce! dit Bridgenorth; car je crois que je me ferois un scrupule de rien faire qui pût encore conduire à une guerre civile; mais j'aspire après les changements qui pourront arriver d'une manière paisible et légale.

— Oui, ajouta Christian, et qui amèneront avec eux le châtiment sévère que nos ennemis ont mérité depuis si long-temps. Depuis combien de temps le sang de mon frère ne crie-t-il pas vengeance? Cette cruelle Française verra maintenant que ni le laps des années, ni ses puissants amis, ni le nom de Stanley, ni sa souveraineté de Man, ne peuvent arrêter la course persévé-

rante du vengeur du sang. Son nom sera rayé de la liste de nos nobles, et son héritage passera à un autre.

— Frère Christian, dit le major, ne poursuis-tu pas tes ennemis avec trop d'acharnement? Ton devoir, comme chrétien, est de leur pardonner.

— Oui, mais non pas aux ennemis du ciel, non pas à ceux qui ont répandu le sang des saints, s'écria Christian les yeux animés de cette expression qui annonce une soif ardente de vengeance, seule passion qu'on voyoit parfois se peindre sur des traits qui sembloient impassibles pour tout autre intérêt. Non, Bridgenorth, continua-t-il, je regarde comme saint ce projet de vengeance; je le considère comme un sacrifice expiatoire pour tout ce que j'ai pu faire de mal dans ma vie. Je suis soumis à être méprisé par l'orgueilleux; je me suis abaissé jusqu'au rang de serviteur; mais ma fierté n'étoit pas éteinte, et je me disois: — Si je m'humilie à ce point, c'est pour venger le sang de mon frère.

— Et cependant, frère Christian, quoique je prenne part à tes projets, quoique je t'aie appuyé de toute mon aide contre cette femme moabite, je ne puis m'empêcher de penser que ta soif de vengeance s'accorde mieux avec les lois de Moïse qu'avec celles de la charité.

— Ce langage te convient à ravir, Ralph Bridgenorth, à toi qui viens de triompher de la ruine de ton ennemi.

— Si vous voulez parler de sir Geoffrey Peveril, je ne triomphe pas de sa ruine. Il étoit juste qu'il fût abaissé. Je puis humilier son orgueil; mais, si cela dépend de moi, je ne verrai pas la ruine de sa maison.

— Vous savez ce que vous avez à faire, frère Bridgenorth; et je rends justice à la pureté de vos principes : mais les hommes qui ne voient que par les yeux du monde ne pourroient apercevoir que peu de merci dans le magistrat sévère, dans le créancier rigoureux qui vient d'agir contre Peveril.

— Frère Christian, s'écria Bridgenorth dont le visage s'enflammoit en parlant ainsi, je ne rends pas moins justice à la prudence de vos motifs, et je ne nie pas l'adresse surprenante avec laquelle vous vous êtes procuré des informations si exactes sur les projets de cette femme d'Ammon. Mais il m'est permis de penser que, dans vos relations avec la cour, dans votre politique charnelle et mondaine, vous avez perdu quelque chose de ces dons spirituels qui vous avoient donné autrefois tant de renommée parmi nos frères.

— Ne le craignez point, répondit Christian

reprenant le sang-froid qu'il avoit un peu perdu dans cette discussion ; travaillons de concert, comme nous l'avons fait jusqu'ici, et j'espère que chacun de nous sera trouvé coopérant, en fidèle serviteur, au triomphe de la bonne cause pour laquelle nous avons autrefois tiré le glaive.

A ces mots il prit son chapeau, et fit ses adieux à Bridgenorth en lui annonçant l'intention de revenir le voir dans la soirée.

— Adieu, dit le major, tu me trouveras toujours aussi fidèle et aussi dévoué à cette cause. J'agirai d'après tes conseils, et je ne te demanderai même pas, quoique mon cœur paternel en saigne, où est ma fille, et en quelles mains tu l'as confiée. J'essaierai de me couper la main droite, de m'arracher l'œil droit, et de les jeter loin de moi. Quant à toi, Christian, si tu agis en cette affaire autrement que la prudence et l'honneur l'exigent, songe que tu en es responsable devant Dieu et devant les hommes.

— Ne crains rien, dit Christian à la hâte ; et il se retira agité par des réflexions peu agréables.

— J'aurois dû le décider à retourner dans le comté de Derby, pensa-t-il dès qu'il fut dans la rue : sa présence seule en cette ville peut renverser le plan sur lequel est fondée l'élévation future de ma fortune ; oui, et de celle de sa fille. Dira-t-on que j'ai causé sa ruine, quand on la

verra briller de tout l'éclat qui environne la duchesse de Portsmouth, et qu'elle deviendra peut-être mère d'une race de princes? Chiffinch m'a promis de fournir l'occasion favorable, et sa fortune dépend du soin qu'il prend de satisfaire le goût de son maître pour la variété. Si elle fait impression, l'impression sera profonde, et, une fois maîtresse de son affection, je ne crains pas qu'on la supplante. Mais que dira son père? mettra-t-il, en homme sage, sa honte dans sa poche, parce qu'elle sera bien dorée? jugera-t-il à propos de faire étalage d'une frénésie morale et paternelle? je crains qu'il ne prenne ce dernier parti. Ses mœurs ont toujours été trop sévères pour qu'il ferme les yeux sur cette petite licence? Mais quel sera le résultat de sa colère? Je puis rester à l'ombre dans cette affaire, et ceux qui seront en évidence s'inquièteront fort peu du ressentiment d'un puritain de province. Et, après tout, le but auquel je veux arriver est ce qu'il y a de mieux pour lui, pour la péronnelle et pour moi, Édouard Christian.

Telles étoient les viles considérations par lesquelles ce misérable cherchoit à apaiser les reproches de sa conscience, tandis qu'il tramoit le déshonneur de la famille de son ami et la ruine de sa propre nièce, confiée à ses soins. Le caractère de cet homme n'étoit pas du genre de ceux

qu'on rencontre tous les jours, et ce n'étoit point par une route ordinaire qu'il s'étoit élevé au plus haut point de l'insensibilité, et d'un infâme égoïsme.

Édouard Christian, comme le lecteur le sait déjà, étoit frère de ce William Christian, qui avoit servi de principal instrument pour faire passer l'île de Man sous le joug de la république, et qui, pour cette raison, étoit devenu la victime de la vengeance de la comtesse de Derby. Tous deux avoient été élevés dans les principes des puritains; mais William ayant pris le parti des armes, cette profession avoit un peu modifié la stricte rigueur de ses opinions religieuses. Édouard, qui n'avoit pas embrassé le même état, y sembloit beaucoup plus strictement attaché, mais cet attachement n'étoit qu'extérieur. Le rigorisme qu'il affichoit, et qui lui valoit le respect et la déférence des *gens sérieux*, comme les puritains se nommoient, n'étoit qu'une écorce qui couvroit les goûts d'un voluptueux; et, en se livrant à ce penchant secret, il éprouvoit le même plaisir que celui qui boit l'eau qu'il a volée, et qui mange son pain à la dérobée. Tandis que sa sainteté apparente lui fournissoit des moyens de fortune, les plaisirs cachés qu'il savoit se procurer l'indemnisoient de l'extérieur d'austérité sous lequel il se déguisoit. La restauration de Charles II et

l'extrémité à laquelle se porta contre son frère la comtesse de Derby interrompirent le cours de son hypocrisie et de ses plaisirs. Il s'enfuit de l'île qui l'avoit vu naître, brûlant du désir de venger la mort de son frère, seule passion qu'on lui connût jamais qui n'eût pas un rapport direct à lui-même; encore n'étoit-elle pas tout-à-fait dépourvue d'égoïsme, puisqu'en s'y livrant il travailloit en même-temps au rétablissement de sa fortune.

Il ne lui fut pas difficile de trouver accès auprès de Villiers, duc de Buckingham, qui, du chef de son épouse avoit des prétentions sur ceux des domaines du comté de Derby naguère donnés par le parlement à son beau-père Fairfax. Le duc avoit beaucoup d'influence à la cour de Charles, où une plaisanterie étoit souvent mieux récompensée qu'une longue suite de services; et cette faveur fut employée de manière à contribuer à l'obscurité dans laquelle le roi laissa cette famille loyale et mal récompensée. Mais Buckingham étoit incapable, même quand son intérêt l'exigeoit, de suivre d'un pas ferme la marche que Christian lui traçoit, et ses tergiversations sauvèrent probablement ce qui restoit des domaines considérables de la maison de Derby.

Cependant Christian étoit un partisan trop utile pour être licencié. Il ne cherchoit pas à cacher à Buckingham et aux autres personnes

de la même trempe le relâchement de ses mœurs; mais il savoit fort bien le déguiser aux yeux du parti nombreux et puissant auquel il appartenoit, par l'extérieur de gravité qu'il ne cessa jamais d'afficher. Il est vrai qu'il existoit alors une ligne de séparation si fortement prononcée entre la cour et la ville, qu'un homme pouvoit jouer deux rôles différents, comme dans deux sphères parfaitement distinctes l'une de l'autre, sans qu'on pût découvrir d'un côté qu'il se montroit de l'autre sous un jour tout opposé. D'ailleurs quand un homme à talents reconnus se rend utile, son parti continue à le couvrir de son crédit et de sa protection, quand même sa conduite seroit en opposition directe à ses principes. En pareil cas, on nie quelques faits, on en colore quelques autres, et l'esprit de parti couvre du moins autant de fautes que la charité.

Édouard Christian avoit souvent besoin de l'indulgence partiale de ses amis; mais ils ne la lui refusoient jamais, parce qu'il leur rendoit de grands services. Buckingham et quelques autres courtisans semblables à lui, quelque dissolus qu'ils fussent dans leurs mœurs, désiroient conserver des liaisons avec le parti des puritains, afin de s'appuyer de sa force contre leurs adversaires à la cour. Christian étoit un excellent agent dans toutes ces intrigues, et il

étoit presque parvenu à établir une ligue entre des sectaires qui professoient les principes les plus rigides de la religion et de la morale, et les courtisans *latitudinaires* qui n'en reconnoissoient aucun.

Au milieu des vicissitudes d'une vie consacrée aux intrigues, pendant laquelle ses projets ambitieux et ceux de Buckingham lui firent plusieurs fois traverser l'Atlantique, Édouard Christian se faisoit gloire de n'avoir jamais perdu de vue son principal objet, la vengeance qu'il vouloit tirer de la comtesse de Derby. Il maintenoit une correspondance intime et soutenue avec l'île sur laquelle il étoit né, de manière qu'il étoit informé du moindre événement qui s'y passoit; et il ne perdoit aucune occasion de stimuler la cupidité de Buckingham, et de lui inspirer le désir de se rendre maître de ce petit royaume, en faisant prononcer la forfaiture du propriétaire actuel. Il ne lui étoit pas difficile d'entretenir l'esprit de son protecteur dans une sorte de fermentation à ce sujet; car l'imagination de Buckingham trouvoit un certain charme dans l'idée de devenir une espèce de monarque, même dans une petite île; et, de même que Catilina, il étoit aussi envieux des propriétés des autres qu'il étoit prodigue des siennes.

Mais ce ne fut qu'après la découverte du com-

plot prétendu des papistes, que les projets de Christian approchèrent de leur maturité. A cette époque, les catholiques devinrent si odieux aux yeux du peuple anglais, trop crédule, que, sur la dénonciation du rebut de la race humaine, de délateurs de profession, on ajoutoit foi aux accusations les plus atroces contre les personnes du plus haut rang et de la réputation la mieux établie.

C'étoit un moment dont Christian ne manqua pas de profiter. Il resserra son intimité avec Bridgenorth, avec lequel il avoit toujours conservé des liaisons, et réussit à l'engager à seconder tous ses projets, qui, aux yeux du major, étoient inspirés par l'honneur et le patriotisme. Mais tandis qu'il flattoit Bridgenorth de l'espoir d'introduire une réforme complète dans l'état, de mettre un terme à la corruption de la cour, de soulager la conscience des non-conformistes gémissant sous le poids de lois pénales, de redresser en un mot tous les griefs du jour; tandis qu'il lui montroit aussi en perspective le plaisir de se venger de la comtesse de Derby, et d'humilier la maison de Peveril, dont le major avoit reçu tant d'outrages, il ne négligeoit pas de réfléchir en même temps sur la manière dont il pourroit tirer parti pour lui-même de la confiance de son crédule beau-frère.

L'extrême beauté d'Alice Bridgenorth, la fortune considérable que le temps et l'économie avoient permis au major d'accumuler, la désignoient comme un parti désirable pour réparer les finances délabrées de quelque courtisan en crédit; et Christian se flattoit qu'il pourroit conduire cette négociation de manière à la rendre assez avantageuse pour lui-même. Il pensoit qu'il ne trouveroit que peu de difficulté à persuader à Bridgenorth de lui confier le soin de sa fille, ce malheureux père s'étant mis dans l'esprit, dès l'instant même de la naissance d'Alice, que sa présence étoit une jouissance mondaine que sa conscience devoit lui reprocher. Christian eut donc peu de peine à le convaincre que le désir qu'il avoit de la donner pour épouse à Julien Peveril, pourvu qu'il pût amener celui-ci à embrasser ses opinions politiques, étoit un compromis coupable avec ses propres principes. Des circonstances récentes lui avoient appris que Debora Debbitch étoit indigne de sa confiance et incapable de veiller sur un dépôt si précieux; il accepta donc avec plaisir et reconnoissance la proposition obligeante que lui fit l'oncle maternel d'Alice, Éd. Christian, de la placer à Londres sous la protection d'une dame de haut rang, tandis qu'il seroit engagé lui-même dans les scènes sanglantes et désastreuses qui alloient avoir lieu

incessamment, comme il le croyoit avec tous les bons protestants, par suite de l'insurrection générale des papistes; à moins que le peuple anglais ne les prévînt par les mesures les plus promptes et les plus énergiques. Il avoua même qu'il craignoit que sa tendresse pour sa fille n'énervât son bras levé pour la défense de son pays; et Christian eut peu de peine à en obtenir la promesse qu'il s'abstiendroit de songer à elle pendant un certain temps.

Espérant donc que sa nièce resteroit confiée à ses soins assez long-temps pour l'exécution de ses projets, Christian voulut sonder le terrain en consultant Chiffinch, que son expérience bien connue dans la politique amoureuse de la cour rendoit le meilleur conseiller qu'il pût choisir en cette occasion. Mais ce digne personnage étant dans le fait le pourvoyeur des plaisirs de sa majesté, et par conséquent fort avant dans ses bonnes grâces, crut qu'il étoit de son devoir de suggérer un autre projet que celui sur lequel on lui demandoit son avis. Il jugea qu'une fille ornée de charmes aussi exquis qu'on lui représentoit Alice méritoit mieux de partager les affections du joyeux monarque, si bon juge en beauté, que de devenir la femme de quelque courtisan dissipateur usé. Rendant ensuite justice à son propre mérite, il pensa qu'il ne s'en trouveroit pas plus mal, mais

qu'au contraire sa fortune ne pourroit qu'en être améliorée sous tous les rapports, si, après un court règne, comme les Gwyn, les Davy, les Robert et tant d'autres, Alice Bridgenorth, ex-favorite du monarque, finissoit par devenir simplement mistress Chiffinch.

Après avoir sondé Christian avec précaution, voyant que l'espoir de tirer lui-même un profit considérable de ce plan d'iniquité avoit empêché Christian de se révolter à la première proposition qu'il lui en avoit faite, Chiffinch entra dans de plus grands détails, se gardant pourtant bien de lui faire connoître le dénoûment qu'il avoit en vue. Il lui parla de la faveur que devoit acquérir la belle Alice, non sous le point de vue d'un caprice passager du monarque, mais comme devant être le commencement d'un règne aussi long et aussi mémorable que celui de la duchesse de Portsmouth, dont on croyoit que la cupidité et le caractère dominant commençoient à fatiguer Charles II, quoique la force de l'habitude ne lui permît pas d'en secouer le joug.

Quand le plan de ce complot fut arrêté, la scène changea; et, au lieu d'une intrigue subalterne entre un courtier de débauche et un oncle méprisable, tramant la ruine d'une jeune fille innocente, on vit éclore une affaire d'état dans laquelle il s'agissoit de faire congédier une favorite

dont on étoit mécontent, et d'opérer par suite un changement dans les dispositions du roi, relativement à plusieurs objets sur lesquels on avoit à craindre l'influence de la duchesse de Portsmouth. Ce fut sous ce point de vue que ce projet fut présenté au duc de Buckingham, qui, soit pour soutenir son caractère de galanterie audacieuse, soit pour satisfaire à un caprice de son imagination, avoit osé une fois faire une déclaration d'amour à la favorite régnante, et en avoit été rebuté d'une manière qu'il n'avoit jamais pu lui pardonner.

Mais un seul projet ne suffisoit pas pour occuper l'esprit actif et entreprenant du duc. On imagina un appendix à la conspiration des papistes, pour y trouver un prétexte d'accusation contre la comtesse de Derby, la personne que la partie crédule du public pouvoit soupçonner le plus aisément d'être complice de ce prétendu complot, d'après son caractère et sa religion. Christian et Bridgenorth se chargèrent de la commission dangereuse d'aller l'arrêter au sein même de son petit royaume de Man, et ils avoient à cet effet des ordres secrets qu'ils ne devoient montrer qu'en cas de réussite.

Cette tentative échoua, comme nos lecteurs le savent, grâces aux préparatifs de défense que la comtesse fit avec célérité ; et ni Christian ni Bridgenorth ne jugèrent qu'il fût d'une bonne poli-

tique d'en venir ouvertement à des voies hostiles, tout armés qu'ils étoient de l'autorité du parlement, contre une femme qui avoit prouvé qu'elle hésitoit si peu à prendre les mesures les plus décisives pour assurer sa souveraineté féodale. Ils réfléchirent prudemment que l'*omnipotence* même du parlement, terme un peu exagéré peut-être, mais qu'on employoit alors, pourroit être insuffisante pour les garantir des suites personnelles d'une entreprise avortée.

Mais sur le continent de la Grande-Bretagne, ils n'avoient pas d'opposition à craindre; et Christian étoit si bien informé de tout ce qui se passoit dans la petite cour de la comtesse de Derby, c'est-à-dire dans l'intérieur de son château, que Julien auroit été arrêté à l'instant même de son débarquement, sans le coup de vent qui avoit forcé le bâtiment à bord duquel il se trouvoit à se diriger vers Liverpool. Là Christian, sous le nom de Ganlesse, le rencontra inopinément, et le sauva des griffes de Topham et de ses témoins consciencieux, dans la vue de s'assurer de ses dépêches, et même de sa personne s'il le jugeoit nécessaire, afin de l'avoir à sa discrétion : projet difficile et dangereux; mais il aima mieux risquer cette entreprise que de laisser à des agents subordonnés, toujours prêts à se révolter contre ceux avec qui ils étoient ligués, la gloire d'avoir

saisi la correspondance de la comtesse de Derby. Il étoit d'ailleurs important pour les projets du duc de Buckingham que ces missives ne passassent point par les mains d'un officier public tel que Topham, qui, dans sa stupide importance, avoit de la droiture et de bonnes intentions, avant qu'elles eussent subi la révision d'un comité particulier où l'on auroit pu en retrancher certains passages, en supposant qu'on n'y eût rien ajouté. En un mot, Christian, en conduisant son intrigue particulière par le moyen de ce qu'on appeloit la grande conspiration papiste, agissoit comme l'ingénieur qui, pour mettre un ressort caché en mouvement, fait servir la force de la machine à vapeur construite pour un but différent. En conséquence, il avoit résolu de retirer tout l'avantage possible des découvertes qu'il comptoit faire, et de ne pas souffrir que personne les partageât avec lui, ou pût mettre des obstacles à ses projets de vengeance.

Chiffinch, qui avoit voulu se convaincre par ses propres yeux des charmes de cette beauté si vantée, avoit fait le voyage du comté de Derby tout exprès pour la voir, et il avoit été enchanté quand, après avoir assisté dans la chapelle des non-conformistes de Liverpool à un sermon qui dura deux heures, et qui, par conséquent, lui laissa le loisir de faire un examen réfléchi, il ar-

riva à la conclusion satisfaisante qu'il n'avoit jamais vu une taille plus séduisante, une plus ravissante figure. Le témoignage de ses yeux lui ayant ainsi confirmé tout ce qu'on lui avoit dit préablement, il courut à la petite auberge, rendez-vous convenu avec Christian, qui devoit venir l'y joindre avec sa nièce, et il les y attendit, plein de confiance dans la réussite de leur plan, se disposant à les recevoir avec un appareil de luxe qui, selon lui, devoit faire une impression favorable sur l'esprit d'une jeune fille élevée à la campagne. Il fut un peu surpris et contrarié quand il vit arriver Chistian accompagné de Julien Peveril au lieu d'Alice Bridgenorth, à qui il espéroit être présenté ce soir. C'étoit pour lui un contre-temps sérieux, car il ne lui en avoit pas peu coûté pour triompher de son indolence ordinaire, au point de s'éloigner de la cour pour juger par ses propres yeux si Alice étoit véritablement un prodige de beauté, comme son oncle le prétendoit, et si c'étoit une victime digne de l'autel sur lequel il vouloit la sacrifier.

Une courte consultation qui eut lieu entre les dignes confédérés, leur fit adopter le plan de dérober les dépêches dont Julien étoit porteur, Chiffinch s'étant absolument refusé à prendre aucune part à son arrestation, attendu qu'il

n'étoit pas certain que cette démarche obtînt l'approbation de son maître.

Christian avoit aussi quelques raisons pour s'abstenir de prendre une mesure si décisive. Elle ne lui paroissoit pas devoir être agréable au major Bridgenorth, et il étoit important de le maintenir en bonne humeur. Elle n'étoit pas nécessaire, car les dépêches de la comtesse étoient d'une importance beaucoup plus grande que la personne de Julien. Elle étoit même inutile; car Julien se rendant au château de son père, il étoit vraisemblable qu'il y seroit arrêté comme les autres personnes suspectes dont Topham, en vertu de son mandat, étoit chargé de s'emparer; et les dénonciations de ses infâmes compagnons ne manqueroient point. Bien loin donc d'avoir recours à aucune violence contre Peveril, il prit avec lui un ton amical, et sembla l'avertir de se tenir en garde contre les autres, pour ne pas encourir le soupçon d'avoir pris part au vol de ses dépêches. Cette dernière manœuvre fut accomplie par un narcotique qu'on versa dans le vin de Julien, et qui lui procura un sommeil si profond que les confédérés n'eurent aucune difficulté à exécuter leur projet inhospitalier.

Les événemens des jours suivants sont déjà connus du lecteur. Chiffinch partit pour Londres, chargé des dépêches dérobées à Julien, attendu

qu'il étoit important de les remettre le plus tôt possible entre les mains du duc de Buckingham, et Christian se rendit à Moultrassie pour y recevoir Alice des mains de son père, et la conduire à Londres, son complice ayant consenti à suspendre le désir qu'il avoit de la revoir, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en cette ville.

Avant de quitter Bridgenorth, Christian avoit mis en œuvre toute son adresse pour l'engager à rester à Moultrassie-Hall. Il avoit même excédé les bornes de la prudence, car à force d'insister sur ce point il avoit fait naître dans l'esprit du major quelques soupçons dont il avoit peine à se rendre raison à lui-même, mais qui ne lui permirent pas de jouir d'une tranquillité parfaite. Il suivit donc son beau-frère à Londres, et le lecteur a vu quels artifices Christian mit en usage pour déterminer ce père imprudent à abandonner sa fille aux machinations perfides du protecteur qu'il avoit cru lui donner.

Cependant Christian, en réfléchissant sur son entreprise, ne se dissimuloit pas qu'il marchoit au milieu de mille dangers. Il trembloit en pensant à la légèreté présomptueuse et au caractère inconstant de Buckingham, à la frivolité et à l'intempérance de Chiffinch, et aux soupçons du mélancolique et fanatique Bridgenorth, mais qui n'en étoit pas moins plein d'honneur et de sagacité.

Si tous mes instruments étoient en état de faire marcher leur ressort particulier, pensoit-il, combien il me seroit facile de briser tous les obstacles qui s'opposent à mes projets! mais avec des machines si fragiles, si insuffisantes, chaque jour, chaque heure, chaque instant, je cours le risque de voir un de mes piliers d'appui s'écrouler, et de me trouver écrasé sous les ruines. Et cependant, s'ils n'avoient pas ces défauts dont je me plains, comment aurois-je acquis sur eux ce pouvoir qui en fait mes agents passifs, même quand ils semblent agir avec une volonté plus prononcée? Oui, nos fanatiques ont quelque raison quand ils soutiennent que tout est pour le mieux.

Il peut paroître étrange qu'au milieu de tous les sujets de crainte qui agitoient Christian, l'idée que la vertu de sa nièce pourroit être l'écueil contre lequel son navire viendroit se briser, ne se présentât à son esprit que rarement et foiblement. Mais c'étoit un scélérat déterminé, un libertin endurci, et sous ses deux rapports, il ne croyoit pas à la vertu du beau sexe.

CHAPITRE XXX.

« Quant au roi Charles, j'en conviens,
« Ce fut un roi peu digne de mémoire;
« Mais il fut un de ces joyeux vauriens,
« Loyaux amis, sachant aimer et boire. »

Dr Walcot. *Peter Pindare.*

Londres, ce vaste centre des intrigues de toute espèce, réunissoit alors, dans son enceinte de sombres vapeurs, le plus grand nombre des personnages que nous avons fait paroître jusqu'ici sur la scène.

L'un d'eux, Julien Peveril, en y arrivant, avoit pris son domicile dans une auberge d'un faubourg, pensant qu'il devoit garder l'incognito jusqu'à ce qu'il eût pu voir en particulier les amis en état de prêter assistance à ses parents et à sa bienfaitrice, qui se trouvoient également dans une situation dangereuse. Le plus puissant d'entre eux étoit le duc d'Osmond, dont les fidèles services, le haut rang, le mérite et les vertus, conservoient encore de l'ascendant dans une cour où ces qualités étoient regardées en général comme hors de faveur. Il étoit de fait que Charles, lorsque ce noble et fidèle serviteur de son père se

présentoit devant lui, sembloit si bien sentir son infériorité morale, que Buckingham prit un jour la liberté de demander au roi si le duc d'Osmond avoit perdu les bonnes grâces de sa majesté, ou si c'étoit sa majesté qui avoit perdu celles du duc d'Osmond, puisque toutes les fois qu'ils se trouvoient ensemble, le roi paroissoit toujours le plus embarrassé des deux. Mais Peveril ne fut pas assez heureux pour obtenir les avis et la protection de ce seigneur respectable, car il n'étoit pas à Londres en ce moment.

Après la lettre destinée au duc d'Osmond, la lettre à laquelle la comtesse avoit semblé attacher le plus d'importance étoit adressée au capitaine Barston, jésuite déguisé dont le véritable nom étoit Fenwicke, qui devoit se trouver, ou dont on devoit apprendre le domicile chez un nommé Martin Christal, dans ce qu'on appeloit la Savoie. Julien se hâta de s'y rendre, dès qu'il eut appris l'absence du duc d'Osmond. Il n'ignoroit pas le danger auquel il s'exposoit lui-même en servant ainsi d'intermédiaire entre un prêtre papiste et une catholique suspecte; mais, quand il s'étoit chargé de la commission périlleuse de la comtesse, il l'avoit fait sans réserve, et avec la franche résolution de la servir de la manière qu'elle croyoit que ses affaires l'exigeoient. Cependant il ne put s'empêcher d'éprouver un mouvement

de crainte involontaire, quand il se trouva engagé dans un labyrinthe de passages et de corridors obscurs conduisant aux appartements situés dans l'ancien édifice qu'on appeloit la Savoie.

Ce bâtiment antique et presque en ruine occupoit alors dans le Strand une partie du local où l'on voit aujourd'hui Sommerset-House. Il avoit été autrefois un palais, et son nom venoit d'un comte de Savoie qui l'avoit fait construire. Il avoit servi d'habitation à Jean de Gaunt et à différentes personnes de distinction; il étoit devenu un couvent, puis un hôpital, et enfin, du temps de Charles II, ce n'étoit plus qu'une masse de bâtiments délabrés, principalement habités par ceux qui avoient quelques relations avec le palais voisin, de Sommerset-House. Plus heureux que la Savoie, Sommerset-House conservoit encore son titre royal, et servoit de demeure à une partie de la cour; le roi lui-même y ayant des appartements, et y séjournoit quelquefois.

Après avoir pris bien des informations et non sans avoir commis plus d'une méprise au sortir d'un corridor long et ténébreux dont le plancher, dégradé par le temps, menaçoit de s'enfoncer sous ses pieds, il trouva gravé sur la petite plaque d'une mauvaise porte le nom de Martin Christal, *huissier priseur*. Il alloit lever le marteau pour frapper quand il se sentit tirer par l'habit. Il se

retourna, et sa surprise alla presque jusqu'à la frayeur quand il aperçut la jeune sourde-muette qui avoit voulu l'accompagner lors de son départ de l'île de Man.

— Fenella! s'écria-t-il, oubliant qu'elle ne pouvoit ni l'entendre ni lui répondre; est-il possible que ce soit vous, Fenella?

Fenella, reprenant l'air d'autorité qu'elle avoit déjà une fois voulu s'arroger avec lui, se plaça entre Julien et la porte à laquelle il alloit frapper, secouant la tête, fronçant les sourcils, et levant le doigt comme pour l'avertir qu'il ne devoit pas entrer dans cet appartement.

Après un moment de réflexion, Julien crut ne pouvoir donner qu'une interprétation à la conduite et à la présence de Fenella; c'étoit de supposer que sa maîtresse étoit venue à Londres, et qu'elle avoit chargé cette suivante muette, qui avoit toute sa confiance, de l'informer de quelque changement survenu dans ses opérations, qui pouvoit rendre inutile et peut-être même dangereuse la remise de sa lettre à Barston, autrement dit Fenwicke. Il lui demanda par gestes si elle étoit chargée de quelque commission de la part de la comtesse, elle lui répondit par un signe de tête annonçant l'impatience. Continuant le même genre de dialogue, il lui demanda si elle avoit quelque lettre pour lui. L'impatience de la

jeune muette redoubla; elle secoua la tête, lui fit signe de la suivre, et se mit à marcher rapidement dans le corridor. Il la suivit, ne doutant pas qu'elle n'eût dessein de le conduire près de la comtesse. Mais l'étonnement que lui avoit causé la présence inattendue de Fenella augmenta bien encore quand il la vit le guider à travers les détours sombres et tortueux de la Savoie, avec autant d'aisance et de rapidité qu'elle en avoit déployé peu de temps auparavant sous les voûtes obscures du château de la comtesse, dans l'île de Man.

Se rappelant pourtant que Fenella avoit accompagné la comtesse dans un voyage d'assez longue durée qu'elle avoit fait à Londres, il ne lui parut pas invraisemblable qu'elle eût pu acquérir une connoissance locale si exacte de ce palais en ruines. Bien des étrangers attachés à la reine régnante ou à la reine douairière avoient des appartements en cet endroit; bien des prêtres catholiques y avoient trouvé un refuge, en dépit de la sévérité des lois contre le papisme: quoi de plus probable que la comtesse de Derby, Française et catholique, eût des messages secrets à envoyer à quelques-uns d'entre eux, et qu'elle se fût servie pour cela, au moins en certaines occasions, de l'entremise de Fenella?

Tout en faisant ces réflexions, Julien continuoit

à suivre les pas agiles et légers de la jeune muette, qui sembloit glisser le long du Strand, d'où elle entra dans Spring-Gardens et ensuite dans le parc de Saint-James.

La matinée étoit encore peu avancée, et il ne se trouvoit dans le parc qu'un très-petit nombre de personnes qui s'y promenoient pour respirer le bon air. Ce n'étoit que vers midi qu'on y voyoit briller la gaîté, la splendeur et l'élégance. Tous nos lecteurs savent sans doute que le terrain sur lequel on voit de nos jours la caserne des gardes du corps à cheval faisoit partie du parc de Saint-James dans le temps de Charles II, et que l'ancien édifice, nommé aujourd'hui la Trésorerie, étoit une dépendance du palais de White-Hall, qui se trouvoit ainsi immédiatement joint au parc. Le canal avoit été creusé d'après les plans du célèbre Le Nôtre, pour dessécher le terrain; et il communiquoit à la Tamise en traversant un étang rempli des plus rares oiseaux aquatiques. Ce fut vers cet étang que Fenella dirigea sa course avec célérité. — Ils approchoient d'un groupe de trois ou quatre personnes qui se promenoient sur ses rives, quand en fixant les yeux sur celui qui paroissoit l'homme le plus important de cette compagnie, Julien sentit son cœur palpiter, comme s'il eût deviné qu'il étoit près d'un personnage du rang le plus élevé.

L'homme qu'il regardoit ainsi avoit passé le moyen âge de la vie; il avoit le teint brun, et une longue perruque noire couvroit sa tête. Son costume étoit un habit de velours noir uni; mais il portoit par-dessus une étoile en diamants, négligemment suspendue à un ruban passé sur son épaule. Ses traits presque durs avoient cependant une expression de gaîté et de dignité en même temps. Il étoit bien fait, fortement constitué, marchoit la tête droite et avec un air d'aisance, et paroissoit être une personne du premier rang. Précédant ses compagnons, il s'arrêtoit de temps en temps, et leur parloit avec affabilité et probablement avec gaîté, si l'on pouvoit en juger par les sourires, et quelquefois même par un éclat de rire à demi retenu par le respect, que ses saillies arrachoient à ceux à qui il les adressoit. Ceux-ci étoient aussi en costume du matin; mais leur air et leurs manières annonçoient des gens de qualité en présence d'un homme d'un rang supérieur. Ils partageoient l'attention de celui qu'ils suivoient, avec sept à huit petits épagneuls noirs à poils longs et frisés, ou bichons comme on les appelle aujourd'hui, suivant leur maître d'aussi près, et peut-être avec un attachement plus sincère que les bipèdes qui faisoient partie de ce groupe : leurs gambades sembloient l'amuser beaucoup, et il s'oc-

cupoit tantôt à exciter leurs ébats, tantôt à les réprimer. Un laquais le suivoit portant deux petits paniers; et, par forme de nouveau passetemps, ce personnage y prenoit de moment en moment une poignée de grains qu'il jetoit aux oiseaux qui étoient sur les rives du canal.

Personne n'ignoroit que c'étoit l'amusement favori du roi; et cette circonstance, jointe à sa physionomie remarquable et au respect que lui témoignoient ceux qui l'accompagnoient, ne laissa aucun doute à Julien. Il se voyoit peut-être plus près que le décorum ne le permettoit de la personne de Charles Stuart, le second des rois d'Angleterre qui portèrent ce nom malheureux.

Tandis que Julien hésitoit à suivre son guide, et qu'il étoit embarrassé pour trouver le moyen de lui faire comprendre la répugnance qu'il éprouvoit à l'accompagner plus loin, un homme de la suite du roi, à un signe que lui fit sa majesté, tira de sa poche un flageolet, et se mit à en jouer un air fort gai, dont le mouvement étoit très-vif. Charles lui ayant dit de lui répéter un morceau dont il avoit été frappé la veille au spectacle, pendant que le monarque de joyeuse humeur battoit la mesure du pied et de la main, Fenella continua à avancer vers lui, en prenant l'air et les attitudes d'une personne attirée, en

dépit d'elle-même, par le son de cet instrument.

Curieux de savoir comment finiroit cette aventure, et surpris de voir la jeune sourde imiter si parfaitement les manières d'une femme sensible au pouvoir de l'harmonie, Peveril fit encore quelques pas, mais il s'arrêta à une certaine distance.

Le roi les regarda tous deux d'un air de bonne humeur, comme si l'enthousiasme qu'il leur supposoit pour la musique eût été une excuse pour la hardiesse qu'ils montroient en s'approchant de lui de si près; mais ses regards se fixèrent particulièrement sur Fenella, dont l'air et les traits, quoiqu'ils offrissent plus de singularité que de beauté, avoient quelque chose d'étrange qui devoit paroître nouveau et même séduisant à un prince dont les yeux étoient comme rassasiés des formes ordinaires de la beauté dans le sexe. Elle ne parut pas faire attention à la manière dont il la regardoit; et, comme si elle eût été poussée par une impulsion irrésistible, résultat des sons qu'elle sembloit entendre, elle détacha une longue épingle d'or de ses beaux cheveux noirs, qui, tombant autour d'elle, lui formèrent comme un voile tissu par la nature; et en même temps elle se mit à danser avec autant de grâce que d'agilité, en suivant l'air du flageolet.

Peveril oublia presque la présence du roi en voyant avec quelle précision merveilleuse Fenella suivoit la mesure marquée par les sons d'un instrument qu'elle ne pouvoit entendre, et dont elle ne pouvoit juger que par les mouvements des doigts de celui qui en jouoit. Il avoit entendu citer comme un prodige une femme qui, se trouvant dans la malheureuse situation de cette jeune fille, étoit parvenue, par une sorte de tact mystérieux et incompréhensible, à acquérir assez de connoissances en musique non-seulement pour jouer de plusieurs instruments, mais pour se mettre en état de conduire un orchestre; il avoit aussi entendu parler de sourds-muets qui pouvoient figurer en mesure dans un bal, en suivant les mouvements de ceux avec qui ils dansoient: mais le phénomène qu'il avoit sous les yeux étoit bien plus étonnant, puisque le musicien peut être guidé par les notes tracées sur le papier, et le danseur par les mouvements des autres, au lieu que Fenella n'avoit d'autre guide que le mouvement des doigts de l'homme qui jouoit du flageolet, et qu'elle sembloit observer avec beaucoup d'attention.

Quant au roi, ignorant les circonstances qui rendoient la danse de Fenella presque miraculeuse, il se contenta d'abord d'autoriser, par un sourire de bonne humeur, ce qui lui paroissoit

un trait de caprice de cette fille singulière ; mais quand il vit avec quelle justesse et quelle précision elle exécutoit sur son air favori, avec autant de grâce que d'agilité, une danse tout-à-fait nouvelle pour lui, il passa du contentement à une véritable admiration; il battoit la mesure avec le pied, la marquoit par un mouvement de tête, frappoit des mains pour l'applaudir, et, comme elle, il sembloit entraîné par un accès d'enthousiasme.

Après une succession aussi rapide que gracieuse d'entrechats Fenella donna peu à peu à sa danse un mouvement plus lent pour la terminer. Faisant alors une profonde révérence, elle resta immobile devant le roi, les mains croisées sur la poitrine, la tête baissée, les yeux fixes vers la terre, comme un esclave de l'Orient devant son maître. A travers le voile formé par sa longue chevelure, on pouvoit voir que les couleurs que la danse avoit appelées sur ses joues en disparoissoient rapidement, et faisoient place à la teinte olivâtre qui lui étoit naturelle.

— Sur mon honneur, dit le roi, on la prendroit pour une fée dansant au clair de lune. Il faut qu'il soit entré plus d'air et de feu que de terre dans sa composition. Il est fort heureux que la pauvre Nelly Gwyn ne l'ait pas vue, elle en seroit morte de dépit et d'envie. Eh bien, Messieurs,

qui de vous m'a préparé ce divertissement?

Les courtisans se regardèrent les uns les autres, mais aucun d'eux ne se sentit le droit de réclamer le mérite de cette galanterie.

— Nous le demanderons donc à la nymphe aux yeux vifs, dit le roi en regardant Fenella. Dites-nous, ma belle enfant, à qui nous devons le plaisir de vous avoir vue. J'en soupçonne le duc de Buckingham, car c'est exactement *un tour de son métier*.

Fenella, en voyant que le roi lui adressoit la parole, fit une seconde révérence aussi profonde que la première, et y ajouta un signe pour lui faire comprendre qu'elle ne pouvoit entendre ce qu'il lui disoit.

— Oh! oh! dit le roi, je n'y pensois pas. C'est nécessairement une étrangère : son teint et sa légèreté en font foi. C'est la France ou l'Italie qui a vu se former ces membres élastiques, ces joues brunes, cet œil de feu. Et il lui demanda alors, d'abord en français, et ensuite en italien, par ordre de qui elle étoit venue dans le parc.

A cette seconde question, Fenella rejeta en arrière sa belle chevelure pour laisser voir l'expression de mélancolie qui régnoit sur son front, et fit un geste accompagné d'un murmure doux et plaintif pour annoncer que l'organe de la parole lui manquoit.

— Est-il possible que la nature ait commis une telle erreur! s'écria Charles. Peut-elle avoir refusé la mélodie de la voix à un être qu'elle a rendu si sensible à la beauté des sons? — Mais que signifie cela? Quel est ce jeune homme immobile à quelques pas de nous? — Ah! c'est sans doute lui qui montre la pièce curieuse. — L'ami, dit-il à Peveril, qui, d'après un signe de Fenella, s'avança comme par instinct, et fléchit le genou devant le roi, nous te remercions du plaisir que tu nous as procuré ce matin. Marquis, vous m'avez filouté au piquet la nuit dernière, et en réparation de cet acte de déloyauté, vous allez donner une couple de pièces d'or à cet honnête jeune homme, et cinq à la danseuse.

Le marquis prit sa bourse, et s'avança pour exécuter les ordres du roi. Julien, en ce moment, éprouva un grand embarras; mais, reprenant enfin plus d'assurance, il dit qu'il n'avoit aucun titre pour tirer un profit quelconque de la danse de cette jeune fille, et que sa majesté s'étoit trompée en le supposant.

— Et qui es-tu donc, l'ami? lui demanda Charles. Mais avant tout, quelle est cette nymphe légère que tu suis comme un faon?

— Cette jeune personne est au service de la comtesse de Derby, Sire, répondit Julien d'une voix timide, et quant à moi...

— Un moment! un moment! s'écria le roi; ceci est une danse qui exige un autre air et un lieu moins public. Écoute, l'ami, toi et cette jeune fille vous allez suivre Empson où il vous conduira. Emmenez-les, Empson, et... Écoutez-moi; un mot à l'oreille.

— Votre Majesté daignera-t-elle me permettre de lui faire observer, dit Peveril, que je n'avois nullement dessein de me présenter devant elle d'une manière si...

— Au diable ceux qui n'entendent pas à demi-mot! s'écria le roi. Morbleu, l'ami, ne sais-tu pas qu'il y a des moments où la civilité est la plus grande impertinence du monde? Je te dis de suivre Empson, et de t'amuser une demi-heure avec ta petite fée, jusqu'à ce que je t'envoie chercher.

Charles prononça ces deux mots en jetant les yeux autour de lui avec une sorte d'inquiétude, et d'un ton qui sembloit indiquer qu'il craignoit d'être entendu. Julien ne put que saluer et obéir; et il suivit Empson, le même qui avoit si bien joué du flageolet.

Quand ils eurent perdu de vue le roi et ses courtisans, Empson, voulut entrer en conversation avec ses compagnons, et s'adressant d'abord à Fenella : De par la messe! dit-il, vous dansez avec une perfection rare : jamais danseuse sur

les planches n'a plié le jarret avec tant de grâce. Je jouerois du flageolet pour vous jusqu'à ce que mon gosier fût aussi sec que mon instrument. Allons, allons, ne soyez pas si farouche : le vieux Rowley ne quittera pas le parc avant neuf heures. Je vais vous conduire tous deux à Spring-Gardens; je vous y régalerai de quelques friandises et d'une bonne bouteille de vin du Rhin, et nous serons bons camarades. Comment diable! point de réponse! Que veut dire cela, jeune homme? Cette jeune fille est-elle muette? est-elle sourde? est-elle l'un et l'autre? Cela me feroit rire; elle danse si bien au son du flageolet!

Pour se débarrasser de ce questionneur, Peveril lui répondit en français qu'il ne parloit pas anglais, et qu'il étoit étranger; charmé d'échapper, même aux dépens d'un petit mensonge, à la loquacité d'un homme qui paroissoit disposé à faire beaucoup de questions auxquelles il ne seroit peut-être pas toujours prudent de répondre.

— *Étranger!* répéta Empson, en se parlant à lui-même à demi-voix; cela veut sûrement dire *Stranger*. Encore des animaux qui viennent de France pour lécher sur notre pain tout le bon beurre d'Angleterre; ou peut-être est-ce un Italien faisant voir des marionnettes. Si les puritains n'avoient une inimitié mortelle contre toute

la gamme, c'en seroit assez pour engager tout honnête garçon à le devenir. Mais s'il faut que je lui joue du flageolet chez la duchesse, je veux être damné si je ne lui joue pas le tour de la mettre hors de mesure pour lui apprendre à venir en Angleterre sans savoir l'anglais.

Après avoir pris cette résolution véritablement anglaise, Empson marcha d'un bon pas en se dirigeant vers une grande maison située au bout du parc de Saint-James, et entra dans la cour par une grille qui donnoit sur le parc, sur lequel cette maison dominoit.

Peveril, se trouvant en face d'un beau portique sous lequel étoit une grande porte battante, alloit monter le péristyle qui y conduisoit, quand son guide le retint par le bras.

— Un moment, *Mounsieur*, lui dit-il, il me paroît que vous ne perdrez rien faute de courage; mais ce n'est pas ici : frappez et l'on vous ouvrira; mais plutôt, frappez et l'on vous frappera.

Se laissant guider par Empson, Julien passa devant la principale entrée, et ils s'arrêtèrent devant une autre porte pratiquée moins ostensiblement dans un coin de la cour. Le joueur de flageolet y frappa à petit bruit; un domestique vint l'ouvrir sur-le-champ, le fit entrer avec ses deux compagnons; et, après les avoir fait passer

par différents corridors, les conduisit dans un beau salon d'été, où une dame, vêtue avec une élégance outrée, s'amusoit à parcourir une comédie en prenant son chocolat. Il n'est possible d'en faire le portrait qu'en mettant dans la balance, d'un côté les avantages dont la nature l'avoit douée, et de l'autre les défauts affectés qui nuisoient à leur effet. Elle eût été jolie sans son rouge et ses minauderies. Elle auroit été jugée affable, sans son air hautain de protection et de condescendance. Sa voix auroit été agréable, si elle n'avoit voulu la rendre encore plus douce. Ses yeux auroient passé pour beaux, si elle n'eût cherché à leur donner trop d'éclat. Elle gâtoit un joli pied en laissant voir un peu trop la jambe qu'il soutenoit. Quant à sa taille, quoiqu'elle ne parût pas avoir encore trente ans, elle avoit cet embonpoint qui lui auroit mieux convenu dix ans plus tard. Elle montra un siége à Empson, en se donnant les airs d'une duchesse, et lui demanda languissamment comment il s'étoit porté depuis un siècle qu'elle ne l'avoit vu, et quelles étoient les personnes qu'il lui amenoit.

— Des étrangers, Madame, répondit Empson; de maudits étrangers, des mendiants affamés que notre vieil ami a ramassés ce matin dans le parc. La péronnelle danse, et ce gaillard... je présume qu'il joue de la guimbarde. Sur mon hon-

neur, Madame, je commence à être honteux du vieux Rowley, et il faudra que je lui donne son congé, s'il ne voit meilleure compagnie à l'avenir.

— Fi! Empson, dit la dame; songez qu'il est de notre devoir de nous prêter à ses goûts, et de fermer les yeux sur ses caprices. C'est une règle que je me suis toujours prescrite. Mais, dites-moi, il ne viendra pas ici ce matin?

— Il sera ici, répondit Empson, avant le temps nécessaire pour danser un menuet.

— Juste ciel! s'écria la dame avec un air d'alarme qui n'avoit rien d'affecté; et, oubliant entièrement ses grâces langoureuses, elle courut avec la légèreté d'une laitière dans un appartement voisin, où l'on entendit une courte discussion, mais vive et animée.

— Quelqu'un qu'il s'agit d'écarter, je suppose, murmura Empson; il est heureux pour la dame que je lui aie donné cet avis. Le voilà qui part, l'heureux berger.

Julien se trouvoit placé de manière que par la fenêtre près de laquelle étoit Empson, il put voir un homme couvert d'une grande roquelaure galonnée, et portant sous le bras une rapière, sortir à petit bruit par la même porte par laquelle ils étoient entrés, et traverser la cour en suivant la muraille, probablement pour être moins remarqué.

La dame rentra en ce moment, et voyant la direction que suivoient les yeux d'Empson, elle lui dit avec un léger mélange d'embarras et de précipitation : — C'est un messager que m'a envoyé la duchesse de Portsmouth avec un billet auquel elle me pressoit tellement de faire réponse, que je ne me suis pas donné le temps de prendre ma plume à diamans. Comme mes doigts sont tachés d'encre! ajouta-t-elle en jetant les yeux sur une fort jolie main qu'elle trempa ensuite dans un vase d'argent rempli d'eau de roses. Mais ce petit monstre exotique que vous m'amenez, j'espère qu'il est bien vrai qu'elle n'entend pas l'anglais ? Comment donc, elle a rougi ! Et vous dites qu'elle est bonne danseuse! Il faut que je la voie danser, et que j'entende son compagnon jouer de la guimbarde.

— La voir danser? dit Empson ; elle a dansé assez bien, pendant que je jouois du flageolet. Mais qui ne danseroit pas en pareil cas ? J'ai fait danser le vieux conseiller Clubfoot pendant qu'il avoit une attaque de goutte, et vous n'avez jamais vu un pareil pas seul sur le théâtre. Je m'engagerois à faire danser une courante à l'archevêque de Cantorbery, aussi bien qu'à un Français ; la danse n'est rien; tout consiste dans la musique. Le vieux Rowley ne sait pas cela. Il a vu danser cette pauvre créature, et il lui a attribué tout

le mérite qui m'appartenoit. Je l'aurois défiée de ne pas danser. Et cependant il lui en accorde tout l'honneur et le profit, car il lui fait donner cinq pièces d'or, tandis que ma matinée ne m'en vaut que deux.

— Fort bien, monsieur Empson; mais vous appartenez à la maison, quoique dans une situation inférieure, et vous devriez considérer...

— Pardieu! Madame, tout ce que je considère, c'est que je suis le premier flageolet d'Angleterre; et, si l'on me congédioit, il seroit aussi impossible de me remplacer que de remplir la Tamise avec l'eau d'un fossé.

— Je conviens que vous êtes un homme à talents, monsieur Empson; mais je vous dis qu'il faut songer à l'essentiel. Aujourd'hui vous charmez l'oreille, demain un autre peut avoir l'avantage sur vous.

— Jamais, Madame, tant que l'oreille aura le pouvoir céleste de distinguer une note d'une autre.

— Le pouvoir céleste, dites-vous?

— Oui, Madame, céleste; car quelques très-jolis vers que nous avons eus à notre dernière fête, disent:

> Savez-vous ce qu'on fait aux cieux?
> Aimer, chanter. — Des bienheureux
> En deux mots voilà l'existence.

C'est M. Waller qui les a faits, à ce que je crois; et, sur ma parole, il mérite d'être encouragé.

— Et vous le méritez aussi, mon cher Empson, dit la dame en bâillant, quand ce ne seroit que pour l'honneur que vous faites à votre profession. Mais demandez donc à ces gens s'ils désirent quelques rafraîchissements. Et vous-même, que prendrez-vous? Voilà du chocolat que l'ambassadeur de Portugal a apporté pour la reine.

— S'il n'est pas frelaté, dit le musicien...

— Comment, Monsieur, s'écria la belle dame en se soulevant à demi sur les coussins empilés sous elle, quelque chose de frelaté dans ma maison! Je vous connois, monsieur Empson, et je crois que la première fois que je vous ai vu, vous saviez à peine distinguer le chocolat du café.

— Pardieu! Madame, vous avez parfaitement raison, répondit le joueur de flageolet. Et comment puis-je mieux prouver le profit que j'ai tiré de vos excellentes instructions qu'en me montrant difficile?

— Vous êtes excusé, monsieur Empson, dit la petite maîtresse en se laissant tomber nonchalamment sur le duvet, d'où un moment d'irritation l'avoit fait se lever. Je crois que ce chocolat sera de votre goût, quoiqu'il ne soit pas tout-à-fait égal à celui que nous avons eu de Mendoza, le chargé d'affaires d'Espagne; mais il faut offrir

quelque chose à ces étrangers. Demandez-leur s'ils veulent du café et du chocolat, ou de la venaison froide, des fruits et du vin. Il faut les traiter de manière à ce qu'ils voient où ils sont, puisqu'ils y sont.

— Sans contredit, Madame; mais j'oublie en ce moment les mots français qui expriment l'idée de café, de chocolat, de venaison, de fruit et de vin.

— Cela est singulier, et ce qui l'est encore davantage, c'est que je les oublie aussi au même instant. Mais, n'importe! Je vais leur servir les choses, et ce sera leur affaire de se rappeler les noms.

Empson rit de cette plaisanterie, et il dit qu'il répondoit sur son âme que le morceau de viande froide que l'on apportoit étoit le meilleur emblème d'un reste de rosbif qu'on pût trouver dans le monde entier. On servit d'ailleurs des rafraîchissements en abondance, et Julien et Fenella en prirent leur part comme la dame et le musicien.

Cependant Empson s'approcha plus près de la maîtresse de la maison, et ils cimentèrent leur intimité en buvant un verre de liqueur. Leurs idées en devinrent plus vives, et ils se mirent à converser avec plus de confiance, faisant passer en revue devant eux tout ce qui composoit la cour, tant dans les rangs supérieurs que dans la

sphère subalterne, à laquelle ils pouvoient eux-mêmes être supposés appartenir.

Il est très-vrai que, pendant cette conversation, la dame déploya plus d'une fois sa suprématie complète et absolue sur Empson, et que le musicien baissa humblement pavillon devant elle toutes les fois que leurs opinions divergèrent, soit qu'elle lui donnât un démenti formel, soit qu'elle le contredît par un sarcasme, soit qu'elle lui imposât par un air d'importance, soit enfin qu'elle prît quelqu'une des mille manières par lesquelles on peut chercher à faire sentir sa supériorité. Mais le goût évident qu'elle avoit pour la médisance la faisoit bientôt descendre du point élevé où elle se plaçoit pour un instant, et la rabaissoit au niveau de son compagnon, dont elle aimoit à entendre et à partager le commérage.

Leur entretien étoit commun; il rouloit trop constamment sur une foule de petites intrigues de cour, auxquelles Julien ne connoissoit rien, pour qu'il pût y prendre le moindre intérêt. Comme il dura plus d'une heure, Julien cessa bientôt de prêter la moindre attention à une conversation qui n'étoit composée que de mots à double sens, de phrases détournées, et dans laquelle les individus dont on parloit n'étoient ordinairement désignés que par des sobriquets de convention. Il s'occupa à réfléchir sur ses pro-

pres affaires déjà assez compliquées, et sur ce qui pourroit résulter de l'audience qu'il alloit avoir du roi; audience qui lui avoit été procurée par un agent si singulier, et par des moyens si inattendus. Il regardoit souvent Fenella, et il remarqua qu'elle étoit presque constamment absorbée dans de profondes méditations. Mais trois ou quatre fois, et c'étoit lorsque les airs de prétention et l'importance affectée du musicien et de leur hôtesse s'élevoient au plus haut degré, il la vit jeter sur eux, à la dérobée, un de ces regards amers qui avoient contribué à la faire passer dans l'île de Man pour un être de la race des lutins. Il y avoit quelque chose de si extraordinaire dans ses manières, dans son apparition soudaine et dans sa conduite en présence du roi; elle lui avoit procuré d'une façon si bizarre, une audience qu'il auroit peut-être cherché en vain à obtenir, que cette réunion de circonstances pouvoient justifier l'idée qui se présenta à son esprit, et dont il ne fit que sourire, que ce petit agent muet étoit aidé dans ses opérations par les esprits élémentaires auxquels la superstition des habitants de l'île de Man attribuoit son origine.

Une autre idée se présentoit aussi quelquefois à l'esprit de Julien, quoiqu'il cherchât à l'écarter, comme étant aussi ridicule que l'opinion qui plaçoit Fenella dans une classe d'êtres diffé-

rents des simples mortels : étoit-elle réellement affligée de cette privation d'organes qui sembloit tracer une ligne de séparation entre elle et les autres hommes ? Si elle ne l'étoit pas, quels motifs pouvoit avoir une si jeune fille pour se soumettre pendant tant d'années à une pénitence si difficile ? Combien devoit être formidable la force d'esprit qui avoit pu se condamner à un sacrifice si pénible ! Quelles devoient être la profondeur et l'importance du dessein qui avoit pu faire naître une telle résolution !

Mais le simple souvenir du passé suffit pour lui faire rejeter cette conjecture comme absurde et tout imaginaire. Il n'eut besoin que de se rappeler tous les tours que son ami étourdi, le jeune comte de Derby, avoit pris plaisir à jouer à cette malheureuse fille, les conversations tenues en sa présence, et dans lesquelles on discutoit librement, et quelquefois même avec censure, le caractère d'une créature si irritable et si susceptible en toute occasion, sans qu'elle eût jamais laissé apercevoir par le moindre geste, par la plus légère émotion, qu'elle entendît ce dont on parloit ; et il fut convaincu qu'il lui auroit été d'autant plus impossible de suivre un tel système de déception pendant un si grand nombre d'années, qu'elle avoit le caractère naturellement bouillant et irascible.

Il renonça donc à cette idée, et ne songea plus qu'à ses propres affaires et à l'entrevue qu'il alloit avoir avec son souverain. Nous le laisserons occupé de ses réflexions, tandis que nous passerons brièvement en revue les changements qui étoient survenus dans la situation d'Alice Bridgenorth.

CHAPITRE XXXI.

« Le diable, mes amis, n'est jamais plus à craindre
« Que lorsque, pour cacher son vilain pied fourchu,
« De froc ou de soutane, il se montre vêtu,
« Ou que du vieux Calvin il emprunte la robe. »

Anonyme.

Julien Peveril avoit à peine mis à la voile pour Whitehaven, qu'Alice Bridgenorth et sa gouvernante, d'après l'ordre tout-à-fait imprévu du major, se rendirent, ainsi que lui, avec autant de secret que de promptitude, à bord d'une barque qui devoit les conduire à Liverpool. Christian les accompagna dans ce voyage. Alice savoit qu'elle seroit confiée à ses soins pendant tout le temps qu'elle devoit être séparée de son père; et sa qualité d'oncle, sa conversation amusante et ses manières agréables, quoiqu'un peu froides, la portèrent, dans sa situation isolée, à se considérer comme heureuse d'avoir un tel protecteur.

Ce fut à Liverpool, comme le lecteur le sait déjà, que Christian fit, à découvert, le premier pas dans la carrière des projets infâmes qu'il avoit conçus contre une jeune fille innocente, en la conduisant dans une chapelle de non-con-

formistes pour l'exposer aux regards profanes de Chiffinch, afin de le convaincre qu'elle possédoit une beauté assez peu commune pour mériter la promotion avilissante qu'on lui destinoit.

Déjà très-satisfait de son extérieur, Chiffinch ne le fut pas moins de l'esprit et du bon sens qu'elle montroit dans la conversation, lorsqu'il la revit ensuite à Londres avec son oncle. La simplicité, et en même temps la finesse de ses remarques, firent qu'il la regarda à peu près du même œil que son savant serviteur, le cuisinier français, auroit regardé une nouvelle sauce, assez piquante pour réveiller l'appétit endormi d'un épicurien blasé. Il dit et jura qu'elle étoit la vraie pierre fondamentale sur laquelle, avec des manœuvres convenables, et en suivant ses instructions, quelques braves gens pouvoient élever leur fortune.

Pour l'introduire dans le séjour où il s'agissoit de la fixer, les confédérés jugèrent à propos de la confier aux soins d'une dame pleine d'expérience, que quelques personnes appeloient mistress Chiffinch, et d'autres la maîtresse de Chiffinch[1]. C'étoit une de ces créatures obligeantes, disposées à remplir tous les devoirs d'une épouse

[1] *Whom some called mistress Chiffinch, and others Chiffinch's mistress.* Le double sens du mot mistress forme ici un équivoque. (*Note de l'Éditeur.*)

sans s'assujettir à une cérémonie incommode et à des nœuds indissolubles.

Une des suites de la licence de cette époque funeste aux mœurs, et ce n'étoit peut-être pas la moins pernicieuse, étoit que le terrain qui sert de limites entre le vice et la vertu étoit si bien nivelé, et se rapprochoit des deux extrêmes par une pente si insensible, que l'épouse fragile et la tendre amie qui n'étoit pas épouse n'en perdoient pas pour cela leur place dans la société; mais, au contraire, si c'étoient des astres faisant leurs révolutions dans les sphères les plus élevées, elles étoient admises dans les sociétés avec les femmes dont le rang étoit honorable, et la réputation intacte.

Une *liaison* régulière, comme celle qui existoit entre Chiffinch et sa belle, ne causoit donc guère de scandale; et telle étoit l'influence de ce premier ministre des plaisirs de son maître, que, comme Charles le disoit lui-même, la dame que nous avons présentée à nos lecteurs dans le chapitre qui précède avoit obtenu une commission par brevet pour prendre rang parmi les femmes mariées. Et, pour rendre justice à la bonne dame, nous devons dire que nulle épouse n'auroit pu être plus attentive à favoriser tous les projets de son mari, ni plus disposée à dépenser ses revenus.

On donnoit le nom d'appartement de Chif-

qui a peut-être quelque analogie avec cette prévoyance du danger que montrent tous les animaux quand ils se trouvent dans le voisinage de l'ennemi naturel de leur race. C'est ainsi que les oiseaux se rapprochent de la terre, dans leur vol, quand le faucon plane dans les airs, et que les quadrupèdes tremblent quand le tigre parcourt le désert. Elle sentoit sur le cœur un poids que rien ne pouvoit alléger, et le peu d'heures qu'elle avoit déjà passées chez Chiffinch étoient comme celles que passe en prison celui qui ne connoît ni quelle est la cause de sa captivité ni quelle en sera la suite. Ce fut le troisième jour après son arrivée à Londres qu'eut lieu la scène que nous avons interrompue, et à laquelle nous allons revenir.

Empson, dont on toléroit l'impertinence et le ton grossier à cause de ses talents extraordinaires sur le flageolet, s'amusoit aux dépens de tous les autres professeurs de musique; et mistress Chiffinch l'écoutoit avec un air d'insouciance nonchalante, quand on entendit parler à voix haute et d'un ton animé dans la chambre voisine.

O gémini! et eau de giroflée[1]! s'écria-t-elle, oubliant en ce moment ses grands airs, et ren-

[1] Jurons du temps, dont l'étymologie est incertaine. (*Note du Traducteur.*)

trant dans son caractère grossier, — pourvu qu'il ne soit pas revenu! Et si le vieux Rowley...

Elle alloit ouvrir la porte qui communiquoit avec la chambre dans laquelle on parloit; sa main en tenoit déjà la clef; mais elle la quitta comme si elle se fût brûlé les doigts en entendant frapper doucement à la porte de son appartement. Elle se rejeta promptement sur son sofa, et dit d'une voix languissante : — Qui est là?

— Le vieux Rowley lui-même, Madame, répondit le roi en entrant avec l'air de calme et d'aisance qui lui étoit habituel.

— Juste ciel! Votre Majesté!... Je croyois...

— Que je ne pouvois vous entendre, sans doute; et vous parliez de moi comme on parle de ses amis absents. Ne cherchez pas d'excuse : je crois avoir entendu dire à je ne sais quelle dame qu'il valoit mieux avoir ses dentelles déchirées qu'une reprise mal faite. Asseyez-vous. Où est Chiffinch?

— Il est à York-House, Sire, répondit la dame en cherchant, non sans peine, à se remettre de son trouble. Lui enverrai-je les ordres de Votre Majesté?

— J'attendrai qu'il revienne, dit le roi. Permettez-moi de goûter votre chocolat.

— Il doit y en avoir de plus chaud dans l'office, répondit mistress Chiffinch. Elle se servit

d'un sifflet d'argent, et un petit nègre richement vêtu, comme un page de l'Orient, avec des bracelets d'or et un collier de même métal, apporta le chocolat sur un plateau couvert des plus riches porcelaines.

Tout en prenant son déjeuner favori, le roi jeta les yeux autour de l'appartement; et, voyant Fenella, Peveril et le musicien debout dans l'embrasure d'une croisée, il dit à mistress Chiffinch avec un air d'indifférence polie : — Je vous ai envoyé les violons ce matin, ou la flûte, pour mieux dire; — c'est Empson avec une petite fée que j'ai rencontrée ce matin dans le parc, et qui danse à ravir. Elle nous a apporté de la cour de la reine Mab [1] la plus nouvelle sarabande, et je vous l'ai envoyée pour que vous en jugiez.

— Votre Majesté me fait beaucoup trop d'honneur, répondit mistress Chiffinch, les yeux modestement baissés, et avec un ton d'humilité affectée.

— A la vérité, ma petite Chiffinch, dit le roi avec un ton de familiarité aussi méprisante que le lui permettoit sa politesse, ce n'étoit pas tout-à-fait uniquement pour ton oreille, quoiqu'elle mérite d'entendre les sons les plus doux, que

[1] La reine des fées, appelée aussi Titiana, femme d'Oberon. (*Note du Traducteur.*)

j'ai envoyé ici ces deux artistes incomparables; je croyois que Nelly seroit avec toi ce matin.

— Je puis envoyer Bajazet la chercher, Sire.

— Non, non, je ne veux pas donner cette peine à votre petit sultan païen. Mais il me semble que Chiffinch m'a dit que vous avez compagnie chez vous, quelque cousine de campagne, je ne sais quoi de ce genre. N'avez-vous ici personne?

— Une jeune personne arrivée de province, répondit mistress Chiffinch, en cherchant à cacher une partie de l'embarras qu'elle éprouvoit; mais elle n'est pas préparée à l'honneur d'être admise en la présence de Votre Majesté.

— Tant mieux, Chiffinch : c'est précisément ce qu'il me faut. Rien n'est plus charmant dans la nature que la première rougeur d'une petite campagnarde partagée entre la joie et la crainte, entre la surprise et la curiosité. C'est le duvet qui orne la pêche. C'est bien dommage qu'il dure si peu. Le fruit reste; mais le coloris brillant et la saveur exquise n'existent plus. Ne pincez pas les lèvres pour cela, Chiffinch : c'est comme je vous le dis : ainsi faites-nous venir la belle cousine.

Mistress Chiffinch, plus embarrassée que jamais, s'avança lentement vers la porte de communication qu'elle avoit été sur le point d'ouvrir lorsque le roi étoit arrivé; mais, comme elle

toussoit assez fort, peut-être pour avertir quelqu'un qu'elle soupçonnoit être dans cette chambre, la porte s'en ouvrit, et Alice se précipita dans l'appartement, poursuivie par l'entreprenant duc de Buckingham, qui s'arrêta, immobile de surprise, en voyant que l'ardeur de sa poursuite l'avoit amené en présence du roi.

Alice Bridgenorth paroissoit trop courroucée pour faire attention aux personnes devant lesquelles elle se trouvoit; et, s'adressant à mistress Chiffinch, elle lui dit du ton le plus déterminé : — Je ne resterai pas plus long-temps ici, Madame; je veux quitter à l'instant une maison où je suis exposée à une compagnie que je déteste, et à des sollicitations qui me font horreur.

Mistress Chiffinch, épouvantée, ne put que la supplier, à voix basse, de se taire, et lui dit en lui montrant Charles, dont les yeux étoient fixés sur l'audacieux courtisan, plutôt que sur le gibier qu'il poursuivoit. — Le roi...! le roi!

— Si je suis en présence du roi, dit Alice sur le même ton, tandis qu'on voyoit briller dans ses yeux une larme arrachée par le ressentiment, et la pudeur outragée, c'est un bonheur pour moi. C'est le devoir de Sa Majesté de me protéger, et j'implore sa protection.

Ces mots, qui furent prononcés à voix haute et avec une noble hardiesse, rappelèrent Julien

à lui-même, car il avoit été jusqu'à ce moment comme une statue enchantée. Il s'approcha d'Alice, et, lui disant à l'oreille qu'elle avoit près d'elle quelqu'un qui la défendroit au risque de sa vie, il la conjura de mettre sa confiance en lui dans cette occasion. Lui saisissant le bras avec un transport de joie et de reconnoissance, Alice ne put se voir appuyée par celui de tous les mortels qu'elle désiroit peut-être le plus reconnoître comme son protecteur, sans qu'un torrent de larmes succédât au courage qu'elle venoit de montrer. Elle souffrit que Peveril l'attirât doucement en arrière; en le tenant toujours par le bras, tout en cherchant à se cacher derrière lui, et ils attendirent en silence le dénoûment d'une scène si singulière.

Le roi parut d'abord tellement surpris de l'apparition inattendue du duc de Buckingham, qu'il ne fit presque aucune attention à Alice, cause innocente qui avoit amené le duc avec si peu de cérémonie en présence de son souverain, dans le moment le moins opportun. Dans cette cour féconde en intrigues, ce n'étoit pas la première fois que Buckingham entroit dans la lice de la galanterie, comme rival de son maître, et c'étoit ce qui rendoit en cet instant sa témérité encore plus impardonnable. Ses desseins, en s'introduisant dans cet appartement, se trouvoient expli-

qués par les plaintes et la conduite d'Alice ; et Charles, malgré son caractère de douceur et l'empire qu'il avoit habituellement sur ses passions, conçut autant de ressentiment de cette tentative pour séduire une maîtresse qui lui étoit destinée, qu'un sultan oriental en auroit ressenti de l'insolence d'un visir qui l'auroit devancé dans l'acquisition d'une belle esclave. Les traits pâles du roi se couvrirent de rougeur, et il dit d'une voix émue de colère : — Buckingham, vous n'auriez pas osé faire une pareille insulte à votre égal ! Mais vous n'avez rien à craindre en faisant un affront à votre maître, puisque son rang retient son épée dans le fourreau.

Le courtisan hautain ne laissa pas ce reproche sans réponse. — La mienne, Sire, dit-il avec emphase, n'est jamais restée dans le fourreau quand elle a pu être utile au service de Votre Majesté.

— Votre Grâce veut dire, répliqua le roi, quand elle a pu être utile au service de son maître ; car vous ne pouviez gagner la couronne de duc qu'en combattant pour celle du roi. Mais tout est dit : je vous ai traité en ami, en compagnon, presqu'en égal, et vous m'avez payé par l'insolence et l'ingratitude.

— Sire, répondit le duc avec fermeté, mais avec respect, je suis désespéré de vous avoir déplu, mais je suis heureux de savoir que, si votre

voix peut accorder des honneurs, elle ne peut ni les retirer ni les ternir. Il est dur, ajouta-t-il en s'approchant du roi et en baissant la voix de manière à n'être entendu que de lui, il est bien dur que les criailleries d'une fille fassent oublier en un instant les services de tant d'années.

— Il est encore plus dur, répliqua le roi du même ton, qui fut conservé pendant tout le reste de cet entretien, que les beaux yeux d'une fille puissent faire oublier à un des premiers seigneurs du royaume la décence qui doit être observée dans une maison royale.

— Puis-je prendre la liberté de demander à Votre Majesté en quoi consiste cette décence, dit Buckingham.

Charles se mordit les lèvres pour ne pas sourire : — Buckingham, dit-il, nous agissons en véritables fous. Nous ne devons pas oublier que nous avons des spectateurs de cette scène, et que nous devons maintenir notre dignité sur le théâtre. Je vous ferai sentir votre faute en particulier.

— C'est bien assez que Votre Majesté ait conçu quelque déplaisir, et que j'en aie été la cause infortunée, quoique je n'aie à me reprocher que quelque mots de galanterie, dit le duc en fléchissant un genou devant lui, et c'est ainsi que j'implore mon pardon de Votre Majesté.

— Je te l'accorde, George, dit le prince, facile à s'apaiser. Je crois que tu te lasseras plus vite de m'offenser que je ne me lasserai de te pardonner.

— Puisse Votre gracieuse Majesté, dit le duc, vivre assez long-temps pour commettre la faute dont il vient d'être son bon plaisir d'accuser mon innocence.

— Que voulez-vous dire, Milord? dit Charles en fronçant de nouveau le sourcil.

— Vous avez trop d'honneur, Sire, pour nier que vous soyez dans l'usage d'emprunter les flèches de Cupidon pour aller braconner sur les terres des autres. Votre Majesté s'est attribué un droit général de chasse sur les domaines de tous ses sujets. Devroit-elle donc montrer tant de mécontentement si elle entend le sifflement d'une flèche près des murs de son parc.

— Allons, qu'il n'en soit plus question. Mais voyons où s'est réfugiée la tourterelle contre laquelle la flèche étoit décochée.

— L'Hélène a trouvé un Pâris, Sire, pendant que nous nous entretenions.

— Dites plutôt un Orphée; et, ce qu'il y a de pire, un Orphée qui a déjà une Eurydice. Elle s'est accrochée à l'homme de ce matin.

— C'est par frayeur, Sire; comme Rochester, quand il se cacha dans la caisse d'une basse de

viole pour se soustraire aux yeux de sir Dermot O'Cleaver.

— Il faut que ces gens nous donnent un échantillon de leurs talents, duc, et que nous leur fermions la bouche à force d'argent : sans quoi il ne va être question dans toute la ville que de cette sotte entrevue.

Le roi, s'approchant alors de Julien, lui dit de prendre son instrument, et de dire à sa compagne de danser une sarabande.

— J'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Majesté, répondit Julien, que je ne suis pas musicien, et qu'en conséquence je ne puis contribuer à ses plaisirs de cette manière. Quant à cette jeune personne, elle est...

— Au service de lady Powis, dit le roi, sur l'esprit de qui tout ce qui n'avoit pas un rapport direct à ses plaisirs ne faisoit qu'une légère impression. Pauvre femme! elle n'est pas trop à son aise à la Tour.

— Pardon, Sire, dit Julien, mais je vous ai dit qu'elle étoit au service de la comtesse douairière de Derby.

— C'est vrai, c'est vrai; oui, de la comtesse de Derby, qui a aussi sa bonne part d'embarras. Savez-vous qui a appris à cette jeune personne à danser? Quelques-uns de ses pas ressemblent beaucoup à ceux de ce Lejeune, de Paris.

— Je crois qu'elle a appris en pays étranger, Sire. Quant à moi, j'ai été chargé par la comtesse d'une affaire importante dont je désirerois pouvoir rendre compte à Votre Majesté.

— Nous vous enverrons à notre secrétaire d'état. Mais il faut que cette danseuse qui paroît avoir été envoyée avec vous, nous serve encore un plat de son métier. Ah! Empson, je m'en souviens, c'est au son de votre flageolet qu'elle a dansé ce matin. Allons, commencez sur-le-champ, et donnez la vie à ses pieds.

Empson obéit à l'instant; mais, suivant le projet qu'il avoit formé, il fit entendre plus d'une fausse note. Le roi, dont l'oreille étoit fort juste, s'en aperçut sur-le-champ. — Drôle! s'écria-t-il, es-tu déjà ivre de si bon matin? Oses-tu t'oublier devant moi? Tu te crois né pour battre la mesure, mais je la ferai battre sur ton dos.

Le musicien se tint pour averti, et il eut soin de ne plus jouer que d'une manière digne de sa réputation méritée. Mais la musique ne fit pas la plus légère impression sur Fenella; elle restoit en quelque sorte fixée contre le mur de l'appartement, pâle comme la mort, les bras pendants, immobile, et ne donnant d'autre signe d'existence que le mouvement d'un sein agité, et quelques larmes qui s'échappoient de ses yeux à demi fermés.

— Sur quelle herbe ont-elles donc toutes marché? s'écria le roi : il y a donc quelque mauvais vent qui souffle! Allons, ma fille, égayez-vous. Vous étiez une nymphe, et vous voilà une Niobé! Qui diable vous a métamorphosée de la sorte? Eh bien! si vous restez toujours ainsi, vous vous attacherez à cette muraille comme une tablette de marbre. Mais, dites-moi, George, n'auriez-vous pas aussi décoché quelque flèche de ce côté?

Avant que Buckingham eût pu répondre, Julien fléchit le genou devant le roi, et le supplia de l'entendre un instant. — Cette jeune infortunée, lui dit-il, est depuis long-temps au service de la comtesse de Derby, et elle ne peut ni parler ni entendre.

— Comment diable! et elle danse si bien? Allons donc, tout le collége de Gresham ne me feroit pas croire une pareille chose.

— Je l'aurois crue impossible aussi, sans ce que j'ai vu ce matin. Mais, Sire, ne me permettrez-vous pas de vous présenter l'humble pétition de la comtesse?

— Et qui êtes-vous vous-même, jeune homme? car, quoique tout ce qui porte cornette et jupon ait droit de parler à un roi, et d'en obtenir une réponse, je ne crois pas que tout le monde puisse réclamer le privilége de se faire entendre par un envoyé extraordinaire.

— Je suis Julien Peveril, Sire, fils de sir Geoffrey Peveril, du château de Martindale, qui....

— Sur mon âme! un des vieux braves de Worcester. Comment diable! je me le rappelle fort bien. Mais il lui est arrivé quelque chose, je pense. N'est-il pas mort? n'est-il pas malade?

— Il est fort mal à l'aise, Sire, mais il n'est pas malade. Il a été mis en prison, faussement accusé d'avoir pris part à la conspiration.

—Voyez-vous cela? je savois fort bien qu'il lui étoit arrivé quelque accident. Et cependant je ne sais trop comment tirer d'embarras le brave chevalier. A peine puis-je échapper moi-même au soupçon d'avoir trempé dans cette conspiration, quoiqu'on dise qu'elle a pour principal objet de m'ôter la vie. Si je remuois un doigt pour sauver un des conspirateurs, on m'accuseroit bien certainement d'en être complice. Buckingham, tu as quelque crédit sur ceux qui ont construit cette belle machine de guerre, ou du moins qui l'ont traînée. Montre de la bonté d'âme pour une fois, quoique ce ne soit guère ta coutume, et interviens en faveur de notre vieil ami de Worcester, de sir Godfrey. Tu ne l'as pas oublié?

— Non, Sire, car je n'ai jamais entendu prononcer ce nom.

— C'est sir Geoffrey, que sa majesté a voulu dire, Milord, dit Julien.

— Et, quand sa majesté auroit dit sir Geoffrey, monsieur Peveril, je ne vois pas ce que je puis faire pour votre père : il est accusé d'un crime capital, et tout sujet anglais, en ce cas, ne peut obtenir la protection ni du prince ni d'un pair; il faut qu'il attende son jugement ou sa justification de Dieu et de son pays.

— Que le ciel te pardonne ton hypocrisie! George, s'écria le roi avec un mouvement de vivacité : j'aimerois autant entendre le diable prêcher la religion que le duc de Buckingham parler de patriotisme. Tu sais aussi bien que moi que la nation est dans un accès de fièvre ardente, de peur de ces pauvres catholiques qui ne sont pas deux contre cinq cents, et que l'esprit du public est tellement harassé de récits de complots et des nouvelles horreurs qu'on débite tous les jours, qu'on ne distingue pas plus ce qui est juste ou injuste que ceux qui parlent en dormant ne savent ce qui est raison ou déraison. J'ai souffert long-temps ce délire. J'ai vu couler le sang sur l'échafaud, craignant, en m'y opposant, d'irriter encore la fureur de la nation, et je prie Dieu que ni moi ni les miens nous n'en soyons un jour rendus responsables. Mais je ne veux plus me laisser entraîner par un torrent que mon honneur et ma conscience m'ordonnent d'arrêter. Je veux agir en souverain,

et épargner à mon peuple, même en dépit de lui-même, le regret qu'il auroit un jour d'avoir commis de nouvelles injustices.

Charles marchoit à grands pas dans la chambre, en exprimant avec une énergie extraordinaire des sentiments qui ne l'étoient pas moins. Après un moment de silence, le duc lui dit d'un ton grave :

— C'est parler en roi, Sire; mais, pardon, non pas en roi d'Angleterre.

Tandis que le duc prononçoit ces paroles, Charles s'arrêta devant une fenêtre qui donnoit sur White-Hall, et ses yeux furent attirés involontairement vers la fatale croisée par laquelle son malheureux père sortit pour monter à l'échafaud. Charles étoit brave par caractère, ou, pour mieux dire, par tempérament; mais une vie passée dans les plaisirs, et l'habitude de se conduire d'après les circonstances plutôt que d'après des principes de justice, le rendoient peu propre à braver la même scène de danger et de martyre qui avoit terminé le règne et la vie de son père, et cette pensée fit évanouir sa résolution à demi formée, comme la pluie éteint un feu qu'on vient d'allumer. Dans tout autre prince, sa perplexité auroit pu paroître ridicule; mais rien ne pouvoit faire perdre à Charles la grâce et la dignité qui lui étoient aussi naturelles que son indifférence et sa bonne humeur.

— Notre conseil décidera de cette affaire, dit-il en regardant le duc. Quant à vous, jeune homme, ajouta-t-il en se tournant vers Julien, soyez assuré que votre père trouvera un intercesseur dans son roi, autant que les lois me permettront d'intervenir en sa faveur.

Julien étoit sur le point de se retirer, quand Fenella, en lui adressant un coup d'œil expressif, lui mit en main un petit morceau de papier sur lequel elle avoit écrit à la hâte : — Et le paquet?... Donnez le paquet.

Après avoir hésité un moment, Julien, réfléchissant que Fenella étoit souvent l'agent de la comtesse, et qu'elle exécutoit probablement ses ordres, se décida à suivre son avis.

—Sire, dit-il, permettez-moi de remettre entre les mains de Votre Majesté ce paquet, que m'a confié la comtesse de Derby. Les lettres qu'il contient m'ont déjà été dérobées une fois, et il ne me reste guère d'espoir à présent de pouvoir les remettre à leurs adresses. Je les place donc entre vos mains, certain qu'elles attesteront l'innocence de celle qui les a écrites.

Le roi reçut le paquet avec un air de répugnance, et dit en secouant la tête : — Vous vous êtes chargé d'une commission périlleuse, jeune homme : on a quelquefois coupé la gorge à un messager pour s'emparer de ses dépêches. N'im-

porte, je les reçois. — Mistress Chiffinch, donnez-moi de la cire et une bougie.

Pendant que la maîtresse de la maison obéissoit, Charles s'occupoit à faire une seconde enveloppe au paquet de la comtesse. — Buckingham, dit-il, je vous prends à témoin que je n'ai pas lu ces lettres avant que le conseil les voie.

Le duc lui offrit ses services pour faire l'enveloppe; mais le roi persista à s'en charger lui-même, et quand il l'eut finie, il la cacheta avec sa propre bague, tandis que Buckingham se mordoit les lèvres de dépit.

— Maintenant, jeune homme, dit le roi à Julien, votre commission est terminée : du moins quant à présent.

Peveril, interprétant avec raison ce peu de mots comme un ordre de se retirer, salua profondément, et s'avança vers la porte. Alice Bridgenorth, qui avoit toujours la main passée sous le bras de Julien, fit un mouvement pour le suivre. Le roi et Buckingham se regardèrent l'un l'autre d'un air surpris, et cependant avec une légère envie de sourire, tant il leur paroissoit bizarre qu'une proie qu'ils se disputoient quelques instants auparavant leur fût enlevée par un troisième compétiteur, qui n'étoit pas de force à soutenir une lutte contre aucun d'eux.

— Mistress Chiffinch, dit le roi avec un embarras qu'il ne put déguiser, est-ce que cette jeune fille va vous quitter?

— Non, certainement, Sire, répondit la dame. — Alice, ma chère amie, vous vous trompez. Voici la porte qui conduit à votre appartement.

— Pardonnez-moi, Madame, répondit Alice, je me suis trompée, à la vérité, mais c'est lorsque je suis entrée dans cette maison.

Buckingham lança sur le roi un coup d'œil aussi expressif que l'étiquette le lui permettoit; et se tournant vers Alice, qui tenoit le bras de Julien : — Cette demoiselle errante, dit-il, n'a pas envie de se tromper de route une seconde fois; elle a fait choix d'un bon guide.

— Et cependant, dit le roi, mainte histoire nous apprend que de pareils guides ont égaré plus d'une demoiselle.

Alice rougit, mais elle reprit toute sa fermeté en voyant que sa liberté alloit probablement dépendre de sa résolution bien prononcée. Elle abandonna, par un sentiment de délicatesse blessée, le bras de Julien, qu'elle avoit tenu jusqu'alors; mais, tout en parlant, elle continua à tenir légèrement la basque de son habit.

— Oui, je me suis trompée de route, dit-elle en s'adressant toujours à mistress Chiffinch, lorsque j'ai passé le seuil de cette porte; et l'indi-

suite à laquelle j'ai été exposée dans votre maison m'a déterminée à en sortir à l'instant.

— C'est ce que je ne permettrai pas, jusqu'à ce que votre oncle, qui vous a placée sous mes soins, m'ait dégagée de ma responsabilité.

— Je me charge, Madame, de répondre de ma conduite à mon oncle, et, ce qui est plus important, à mon père. Vous ne pouvez m'empêcher de partir : je suis libre, et vous n'avez pas le droit de me retenir.

— Pardonnez-moi, miss Alice, j'en ai le droit, et je le ferai valoir.

— C'est ce que je vais savoir à l'instant dit Alice avec fermeté; et, s'avançant vers le roi, elle s'agenouilla devant lui : — Sire, lui dit-elle, s'il est vrai que je me trouve en ce moment devant le roi Charles, vous êtes le père de vos sujets.

— Oui, d'un assez bon nombre d'entre eux, dit à part le duc de Buckingham.

— Je réclame votre protection, continua Alice, au nom de Dieu, au nom du serment que vous avez prêté lorsque la couronne de ce royaume a été placée sur votre tête.

— Vous avez ma protection, lui dit le roi, un peu confus d'un appel si solennel et si inattendu; restez en paix chez cette dame, où vos parents vous ont placée, et je vous garantis que ni Buckingham ni qui que ce soit ne vous importunera.

L'esprit mordant de la contradiction possédoit tellement Buckingham que jamais il ne pouvoit résister à l'envie de placer un sarcasme, en dépit de toutes les convenances et même contre son propre intérêt. — Sa majesté, dit-il à Alice, vous préservera de toute visite importune, excepté de celles qui ne peuvent être appelées une importunité.

Alice lança sur le duc un regard pénétrant comme pour lire dans ses pensées, et tourna ensuite ses yeux sur le roi, comme pour voir si elle avoit bien interprété ce qu'elle venoit d'entendre. Elle vit sur le front de Charles une confusion coupable qui la confirma dans la résolution de partir. — Votre Majesté me pardonnera, dit-elle; ce n'est pas en ce lieu que je puis jouir de l'avantage de sa protection; je suis déterminée à sortir de cette maison. Si l'on m'y retient, ce sera par violence, et j'espère que personne n'osera y avoir recours en présence de Votre Majesté... Monsieur, que je connois depuis long-temps, voudra bien me reconduire chez mon père.

— Nous faisons une assez sotte figure dans cette scène, dit le roi à l'oreille du duc de Buckingham. Il faut la laisser partir : je ne veux ni n'ose l'empêcher de retourner chez son père.

— Et si elle y retourne, jura le duc intérieurement, je consens, comme le disoit sir André, à

ne jamais toucher la main blanche d'une belle dame. Reculant alors quelques pas, il dit un mot à voix basse à Empson, qui sortit de l'appartement un instant; et y rentra presque aussitôt.

Le roi sembloit indécis sur ce qu'il devoit faire dans une circonstance si singulière. Se laisser jouer dans une intrigue galante, c'étoit s'exposer à devenir la fable de toute sa cour; y persister par des moyens qui approcheroient de la contrainte, ce seroit agir en tyran, et, ce qui ne lui déplaisoit peut-être pas moins, d'une manière indigne d'un homme bien né.

— Sur mon honneur, jeune dame, lui dit-il enfin, vous n'avez rien à craindre dans cette maison; mais il ne convient pas, par égard pour vous-même, que vous la quittiez si brusquement. Ayez la bonté d'attendre seulement un quart d'heure, et la voiture de mistress Chiffinch sera à vos ordres pour vous conduire où bon vous semblera. Épargnez-nous à vous le désagrément, et à moi le déplaisir de vous montrer fuyant la maison d'un de mes serviteurs, comme si vous vous échappiez d'une prison.

Le roi parloit ainsi avec sincérité, et en suivant l'impulsion d'un bon cœur; et Alice fut un moment tentée d'écouter son avis; mais se rappelant qu'il falloit qu'elle cherchât son père, son oncle, ou quelque endroit convenable pour y

résider provisoirement, si elle ne les trouvoit pas, elle réfléchit tout à coup que les domestiques de mistress Chiffinch n'étoient pas les guides auxquels elle pouvoit se fier. Elle annonça donc avec respect, mais avec fermeté, sa détermination de partir à l'instant. Elle n'avoit besoin, ajouta-t-elle, d'aucune autre protection que de celle de M. Julien Peveril, qui étoit bien connu de son père, et qui se chargeroit de la reconduire chez lui. Elle n'en avoit même besoin que jusqu'à sa réunion avec son père.

— Adieu donc, au nom du ciel, belle dame, dit Charles, je suis fâché que tant de beauté soit jointe à tant de méfiance. Quant à vous, monsieur Peveril, j'aurois cru que vos propres affaires auroient dû vous occuper assez pour vous ôter l'envie de vous mêler des caprices du beau sexe. Le devoir de conduire dans le bon chemin une demoiselle égarée est un peu difficile pour un jeune homme sans expérience, de la manière dont vont les choses dans cette bonne ville.

Julien n'ayant rien plus à cœur que d'éloigner Alice d'un endroit dont il commençoit à apprécier pleinement les périls, ne répondit rien à ce sarcasme, salua avec respect, et sortit avec elle de l'appartement. Son apparition soudaine et la scène animée dont elle avoit été suivie avoient entièrement absorbé pour le moment le souvenir

de la comtesse de Derby, et même celui de son père; et, tandis que la confidente muette de la comtesse restoit dans la chambre, spectatrice silencieuse, et en apparence étourdie de tout ce qui venoit d'arriver, Peveril, entièrement occupé des intérêts d'Alice, avoit tout-à-fait oublié cette jeune infortunée.

Mais il ne fut pas plus tôt parti sans penser à elle et sans y faire aucune attention, que Fenella, semblant s'éveiller tout à coup, releva la tête en tressaillant, et porta autour d'elle des yeux égarés, comme pour bien s'assurer que son compagnon étoit sorti sans songer à elle. Elle joignit les mains, léva les yeux en l'air, et il y avoit une telle expression d'angoisse dans ses regards, que Charles crut pouvoir expliquer les idées pénibles qui se passoient dans son esprit.

— Ce Peveril est un modèle parfait d'heureuse perfidie, dit-il. Non-seulement il a réussi à la première vue à enlever cette reine des Amazones, mais il nous a laissé, je crois, une Ariane désolée en sa place. Ne pleurez pas, princesse de l'agilité et de la gentillesse! Si nous ne pouvons appeler Bacchus à votre secours, nous vous confierons aux soins d'Empson, qui est en état de tenir une gageure contre le dieu du vin, à qui boira le mieux; et je serai le premier à parier pour lui.

A peine le roi avoit-il prononcé ces paroles que Fenella passa devant lui avec sa légèreté ordinaire; et, sans s'inquiéter si elle y mettoit le respect dû à la présence d'un monarque, sans songer à s'adresser à lui en aucune manière, elle sortit du salon, descendit précipitamment l'escalier, traversa la cour, et quitta la maison. Charles vit son brusque départ avec plus de surprise que de déplaisir; et après un grand éclat de rire, il dit au duc de Buckingham : — Comment diable, George, ce jeune étourneau pourroit apprendre au plus savant de nous à s'emparer du cœur des belles. J'ai quelque expérience en ce genre ; mais je n'ai jamais pu réussir à les gagner ou à les perdre avec si peu de cérémonie.

— L'expérience est le fruit des années, Sire, dit le duc de Buckingham.

— C'est la vérité, George, répliqua le roi, et vous voulez sans doute me donner à entendre que ce qu'on gagne en expérience, on le perd en jeunesse. Mais je me moque de cette insinuation, George. Vous n'êtes pas plus fin que votre maître, tout vieux que vous le croyez, ni en amour ni en politique. Vous ne connoissez pas le secret de plumer la poule sans la faire crier, témoin votre besogne de ce matin. Je vous ferai un avantage à tous les jeux; oui, même à la paume, si vous osez accepter mon défi. Eh bien, Chiffinch, pourquoi

gâter ta jolie figure pour forcer tes yeux à verser quelques larmes rebelles.

— C'est que je crains, répondit mistress Chiffinch d'un ton larmoyant, que Votre Majesté ne pense... que vous ne vous imaginiez...

— Que je ne m'imagine trouver de la reconnoissance dans un courtisan et de la bonne foi dans une femme? répliqua le roi en lui passant la main sous le menton pour lui relever la tête; non, mon enfant, je ne suis pas si ridicule.

— Voilà ce que c'est, dit-elle en poussant des cris pour remplacer les larmes qu'elle se sentoit hors d'état de verser; je vois bien que Votre Majesté est déterminée à jeter tout le blâme sur moi, qui suis aussi innocente que l'enfant au berceau. Je m'en rapporte à sa grâce.

— Sans doute, sans doute, Chiffinch, dit le roi, sa grâce et vous, vous serez d'excellents juges dans la cause de l'un et de l'autre, et chacun de vous sera aussi pour l'autre un excellent témoin. Mais, pour instruire cette affaire avec impartialité, il faut que je vous entende tous deux séparément. Milord, je vous attends à midi pour une partie de paume, si Votre Grâce ose accepter mon défi.

Le duc de Buckingham salua, et se retira.

CHAPITRE XXXII.

« Mais quand le spadassin d'un air audacieux,
« Enfonçant fièrement son chapeau sur ses yeux,
« En passant près de vous rudement vous coudoie,
« Et vient effrontément vous disputer la voie,
« Jetez-le, s'il se peut, dans le ruisseau voisin.
« Et pourtant, si vous-même il vous y jette enfin,
« Gardez-vous bien surtout pour cette bagatelle,
« De vous faire avec lui quelque sotte querelle. »

GAY.

Julien Peveril, conduisant Alice Bridgenorth et lui servant d'appui, étoit arrivé au milieu de Saint-James-Street avant d'avoir pensé au chemin qu'il devoit suivre. Il lui demanda où elle désiroit qu'il la conduisît; et il apprit avec surprise et embarras que, bien loin de savoir où elle trouveroit son père, elle ne savoit même pas s'il étoit à Londres, et qu'elle espéroit seulement qu'il pourroit y être arrivé, d'après quelques paroles qu'il lui avoit dites à l'instant de son départ. Elle lui donna l'adresse de son oncle Christian; mais ce fut en hésitant et avec un air d'inquiétude, se rappelant à qui il l'avoit confiée; et, dès que quelques mots eurent établi dans l'esprit de son jeune guide l'identité de Ganlesse avec Christian, il la confirma dans sa répu-

gnance à se mettre de nouveau sous sa protection. — Quel parti prendre?

— Alice, dit Julien après un moment de réflexion, il faut que vous alliez trouver votre plus ancienne amie, ma mère. Elle n'est pas maintenant dans un château pour vous y recevoir. Elle n'a qu'un misérable appartement, si voisin de la prison où mon père est enfermé, qu'il semble en faire partie. Je ne le sais que par les informations que j'ai prises, car je ne l'ai pas encore vue depuis mon arrivée à Londres. Quel que soit son logement, nous allons nous y rendre; je sais qu'elle le partagera volontiers avec une jeune personne innocente et sans appui comme vous l'êtes.

— Juste ciel! s'écria la pauvre fille, suis-je donc assez abandonnée pour être forcée d'aller implorer la compassion de celle qui, dans le monde entier, a le plus de raison pour me repousser loin d'elle? Julien, pouvez-vous me donner un tel avis! N'existe-t-il aucun autre lieu où je pourrois obtenir un asile pour quelques heures, jusqu'à ce que je puisse avoir des nouvelles de mon père? Ne saurois-je trouver d'autre protectrice que celle dont je crains que la ruine n'ait été achevée par... Non, Julien, je n'ose paroître devant votre mère. Elle doit me haïr à cause de ma famille, et elle me mépriseroit pour cette bassesse. Après qu'elle a été si mal payée de sa pro-

tection, aller la lui demander une seconde fois! Non, Julien, non; je ne puis vous suivre.

— Elle n'a jamais cessé de vous aimer, lui répondit Peveril, dont Alice continuoit à suivre les pas, tout en lui annonçant sa résolution de n'en rien faire; elle a toujours pris intérêt à vous et même à votre père. Quoiqu'il nous ait traités bien durement, elle peut lui pardonner bien des torts à cause des provocations qu'il avoit reçues. Croyez-moi, vous serez auprès d'elle en sûreté comme auprès d'une mère. Peut-être même contribuerez-vous à mettre fin à des divisions qui nous ont été si funestes.

— Dieu le veuille! dit Alice. Mais comment pourrai-je lever les yeux sur votre mère? Et pourra-t-elle me protéger contre ces hommes puissants, contre mon oncle Christian? Hélas! pourquoi me faut-il l'appeler mon plus cruel ennemi?

— Elle a pour vous défendre, répondit Julien, l'ascendant que doivent avoir l'honneur sur l'infamie, et la vertu sur le vice. Nul autre pouvoir sur la terre, que la volonté de votre père, ne pourra vous arracher de ses bras, si vous consentez à y chercher un asile. Venez donc Alice, venez, et...

Julien fut interrompu par quelqu'un qui, saisissant son habit sans cérémonie, le tira avec tant de force, qu'il se retourna en mettant la

main sur sa rapière; mais au même instant il vit Fenella. Les joues de la jeune muette étoient enflammées, ses yeux étinceloient, et ses lèvres étoient serrées l'une contre l'autre, comme si elle avoit eu besoin de faire un effort sur elle-même pour réprimer ces cris inarticulés qu'elle faisoit entendre quand elle étoit agitée par quelque passion violente, et qui auroient attiré la foule à l'instant si elle les eût poussés dans la rue. Et cependant son air étoit si singulier, et son émotion si évidente, que chacun la regardoit en passant, et se retournoit pour la regarder encore après avoir passé, tant on étoit frappé de l'étrange vivacité de tous ses gestes; tandis que, tenant d'une main l'habit de Peveril, elle lui faisoit signe, d'un air pressant et impérieux, qu'il falloit qu'il quittât Alice Bridgenorth, et qu'il la suivît. Elle toucha la plume qui surmontoit son bonnet, pour lui désigner le comte; mit la main sur son cœur pour lui rappeler la comtesse; leva une de ses mains, comme pour lui donner des ordres de leur part; les joignit comme pour le supplier en son propre nom; enfin, regardant Alice avec des yeux exprimant la colère et le mépris, elle fit un geste de la main pour lui faire entendre qu'il devoit l'abandonner comme un être indigne de sa protection.

Effrayée, sans savoir pourquoi, de ces gestes

étranges, Alice, tenant toujours le bras de Julien, se serra contre lui plus qu'elle n'avoit d'abord osé le faire; et cette marque de confiance parut redoubler encore la colère de Fenella.

Julien se trouvoit dans un cruel embarras; sa situation étoit déjà assez précaire, même avant que les passions indomptables de Fenella fussent venues menacer de faire échouer le seul plan qu'il eût été en état de suggérer. Que lui vouloit-elle? Il ne pouvoit même s'imaginer jusqu'à quel point le destin du comte et de sa mère pouvoit dépendre de sa docilité à suivre la jeune muette; mais, quoiqu'il en fût, il résolut de n'en rien faire avant d'avoir placé Alice en lieu de sûreté. Cependant il ne voulut pas perdre Fenella de vue; et malgré le dédain avec lequel elle avoit plusieurs fois refusé le bras qu'il lui offroit, il parvint à l'apaiser au point que, désespérant sans doute de le déterminer à la suivre, elle se décida à l'accompagner elle-même partout où il voudroit aller, et passa enfin la main sous son bras droit.

Marchant ainsi entre deux jeunes personnes, toutes deux faites pour exciter l'attention, quoique par des motifs différents, Julien résolut de choisir le chemin le plus court pour gagner le bord de l'eau, et y prendre une barque qui le conduiroit à Black-Friars, lieu de débarquement

le plus voisin de la prison de Newgate, où il présumoit que Lance-Outram avoit déjà annoncé son arrivée à Londres à sir Geoffrey, et où lady Peveril partageoit et adoucissoit son emprisonnement, autant que le lui permettoient les rigueurs du geôlier.

L'embarras de Julien fut si grand en traversant Charing-Cross pour gagner Northumberland-House, qu'il attira l'attention de tous les passants, car il avoit à régler sa marche de manière à modérer la course rapide et inégale de Fenella, et à ne pas laisser en arrière son autre compagne, qui marchoit d'un pas lent et timide; et tandis qu'il lui auroit été inutile de parler à la première, puisqu'elle ne pouvoit l'entendre, il n'osoit adresser un seul mot à Alice, de peur de porter jusqu'à la frénésie la jalousie ou du moins l'impatience de Fenella.

Plusieurs passants les regardoient avec surprise, et quelques-uns en souriant; mais Julien remarqua deux hommes qui ne le perdoient jamais de vue et à qui sa situation et les manières de ses compagnes sembloient fournir un sujet de gaîté qu'ils ne cherchoient point à cacher : c'étoient des jeunes gens semblables à ceux qu'on peut voir aujourd'hui dans les environs du même lieu, sauf la différence de leur costume. Ceux-ci portoient une grande perruque, et étoient cou-

verts d'une profusion de rubans disposés en nœuds sur leurs manches, leurs culottes et leurs vestes, suivant la mode d'alors. Une quantité de dentelles et de broderies rendoient leur costume plus riche que de bon goût. En un mot, ils offroient cette espèce de caricature outrée de la mode, annonçant quelquefois un jeune écervelé de qualité jaloux de se faire citer comme un petit-maître du premier ordre, quoiqu'elle soit plus souvent le déguisement de ceux qui veulent se faire passer pour des gens du bon ton par leurs vêtements, parce qu'ils n'ont aucun autre moyen pour se distinguer de la foule.

Ces deux freluquets passèrent plusieurs fois devant Peveril, en se tenant par le bras; alors ils s'arrêtoient pour le laisser passer à son tour, riant et chuchotant pendant toutes ces manœuvres, le regardant sous le nez ainsi que ses deux compagnes, et ne se dérangeant nullement pour leur livrer passage, comme la bienséance l'exigeoit, lorsqu'ils se trouvoient en contact.

Peveril ne remarqua pas immédiatement leur impertinence; mais, quand elle devint trop grossière pour ne pas frapper son attention, sa bile commença à s'enflammer, et outre les autres embarras de sa situation, il eut à combattre un violent désir de bâtonner les deux fats qui sembloient déterminés à l'insulter. Les circonstances

lui imposoient la nécessité de la patience et de la prudence; mais enfin il lui devint presque impossible d'en suivre plus long-temps les conseils.

Quand il se trouva obligé de passer pour la troisième fois devant ces impertinents, ils le suivirent pas à pas, en parlant assez haut pour être entendus, et d'un ton qui faisoit voir qu'ils s'inquiétoient fort peu de l'être.

— Ce rustre n'est pas malheureux, dit le plus grand des deux, homme d'une taille remarquable, en faisant allusion aux vêtements fort simples que portoit Peveril, et qui ne répondoient guère au luxe régnant alors à Londres. Deux si jolies filles sous la garde d'une casaque grise et d'un bâton de chêne!

— Dites donc ce puritain, et plus qu'un puritain, dit son compagnon. Ne voyez-vous pas le puritanisme dans son allure et dans sa patience?

— Juste comme une pinte bien mesurée, Tom, reprit le premier, Issachar est un âne courbé entre deux fardeaux.

— J'ai une certaine envie, dit Tom, de débarrasser de l'un ou de l'autre l'animal à longues oreilles. Cette petite naine à grands yeux noirs a l'air de chercher à se délivrer de sa compagnie.

— C'est vrai, ajouta l'autre, et cette trem-

bleuse aux yeux bleus semble vouloir rester en arrière pour se jeter dans mes bras.

A ces mots, Alice s'attachant plus fortement que jamais au bras de Peveril, doubla le pas presqu'au point de courir, afin de s'éloigner de gens dont le langage étoit si alarmant, et Fenella se mit aussi à marcher encore plus vite qu'auparavant, les gestes et la conduite de ces deux hommes lui ayant peut-être causé la même frayeur que leurs discours avoient inspirée à Alice.

Craignant les suites d'une querelle qui devoit nécessairement le séparer de deux jeunes filles dont il étoit le seul protecteur, Peveril appela à son secours toute la prudence qui lui restoit pour faire taire son ressentiment; et, comme ces deux fâcheux impertinents vouloient encore passer devant eux, près de l'escalier d'Hungerford [1], il leur dit avec un calme forcé : — Messieurs, je vous dois des remercîments pour l'attention que vous avez daigné faire à un étranger. Vous plairoit-il de me dire où je pourrai vous rencontrer?

— Et dans quel dessein, lui dit le plus grand des deux, votre gravité très-rustique, ou votre très-grave rusticité nous fait-elle cette demande?

Tandis qu'il parloit ainsi, tous deux se pla-

[1] Escalier qui conduit à la Tamise, près du Strand.
(*Note du Traducteur.*)

cèrent devant Julien, de manière à lui barrer entièrement le passage.

—Descendez l'escalier, Alice, s'écria-t-il, je vous rejoindrai dans un moment. Se débarrassant alors, non sans difficulté, de ses deux compagnes qui le retenoient, il entoura à la hâte son bras gauche de son manteau, et dit d'un ton fier à ses antagonistes : — Voulez-vous me donner vos noms ou me faire place, Messieurs?

— Nous ne ferons ni l'un ni l'autre avant de savoir à qui nous avons affaire, répondit l'un d'eux.

— A quelqu'un qui vous donnera une leçon de ce qui vous manque, une leçon de savoir-vivre, répondit Peveril ; et il s'avança brusquement comme pour passer entre eux.

Ils se séparèrent; mais l'un d'eux avança le pied devant Peveril, comme s'il vouloit lui donner un croc-en-jambe pour le faire tomber. Julien sentoit déjà bouillonner dans ses veines tout son noble sang; il appliqua sur les épaules du provocateur un grand coup du bâton de chêne qui avoit excité leurs sarcasmes ; et, le jetant loin de lui, il prit en main sa rapière. Ses deux adversaires en firent autant sur-le-champ, et l'attaquèrent simultanément. Peveril reçut dans son manteau la lame d'un de ses ennemis, et para le coup que lui portoit l'autre. Il n'auroit peut-être

pas été aussi heureux au second; mais un cri général s'étoit déjà élevé parmi les bateliers : *Fi! fi! c'est une honte! Deux contre un!*

— Ce sont des gens du duc de Buckingham, dit l'un d'entre eux : il ne feroit pas bon de s'y frotter.

— Quand ce seroient des gens du diable, dit un ancien Triton en brandissant son aviron, je dis qu'il faut de l'égalité en tout, et vive la vieille Angleterre! J'assommerai ces coquins à galons d'or s'ils ne se conduisent décemment avec l'habit gris. Quand l'un sera à bas, que l'autre se présente.

La populace de Londres a été remarquable en tout temps pour le plaisir avec lequel elle voit un combat soit au bâton, soit à coup de poing, et pour l'équité impartiale avec laquelle elle veille à ce que tout s'y passe régulièrement entre les adversaires. La noble science de l'escrime étoit si généralement connue à cette époque, qu'un combat à la rapière excitoit alors autant d'intérêt et aussi peu de surprise qu'une lutte entre deux boxeurs en fait naître de nos jours. Les spectateurs formèrent à l'instant même un cercle dans lequel Peveril et le plus grand de ses antagonistes, qui étoit aussi le plus animé, se livrèrent bientôt un combat singulier, tandis que l'autre en avoit été repoussé par les bateliers,

qui ne lui permirent pas de se mêler de la querelle.

— Bien poussé, longues jambes! — Bravo! — Huzza pour les deux aunes et un quart! Tels étoient les cris qu'excita le commencement du combat : car non-seulement l'ennemi de Peveril montroit autant d'adresse que de force et d'activité, mais il avoit un avantage marqué, d'après l'inquiétude avec laquelle Julien cherchoit à chaque instant à apercevoir Alice, pour la sûreté de laquelle il éprouvoit plus de crainte que pour sa propre vie; de sorte que ces distractions lui firent oublier un instant qu'il ne s'agissoit de rien moins que de défendre ses jours : une égratignure qu'il reçut au côté le lui rappela, en le punissant de son inattention; et s'occupant alors uniquement d'une affaire si sérieuse, qui lui paroissoit devoir son origine à l'impertinence d'un fat, le combat commença à prendre une autre face, et l'on entendit crier : — Bravo, l'habit gris! Voyez si son gilet doré est bien doublé. Bien poussé! parfaitement paré! Faites une autre boutonnière à son habit brodé. Le voilà pincé, de par Dieu! Cette dernière exclamation fut suivie d'un brouhaha confus d'applaudissements pendant lesquels Peveril, poussant à propos une botte, passa sa rapière au travers du corps de son antagoniste. Il regarda un instant son ennemi

renversé, et revenant à lui sur-le-champ, il demanda ce qu'étoit devenue la dame qui l'accompagnoit.

— Ne pensez pas à elle, si vous êtes sage, dit un des bateliers. Le constable va arriver dans une minute. Je vous ferai traverser l'eau en un clin d'œil. Dame! il y va de votre cou. Je ne vous prendrai qu'un jacobus.

— Tu seras damné, comme ton père l'a été avant toi, s'écria un de ses rivaux, c'est-à-dire un homme exerçant la même profession. Pour un jacobus, je conduirai son honneur en Alsace [1], et ni bailli ni constable ne sera assez hardi pour l'y suivre.

— Mais la dame, misérables! la dame! s'écria Peveril, qu'est-elle devenue?

— Je conduirai Votre Honneur où vous ne manquerez pas de dames, si c'est là ce qu'il vous faut, dit le vieux Triton; et pendant qu'il parloit, les clameurs des bateliers se renouvelèrent, chacun désirant tirer parti de la situation dangereuse où se trouvoit Julien.

— Un batelet sera moins suspect, Votre Honneur, dit un batelier.

— Une barque à deux rames vous fera courir sur l'eau comme un canard sauvage, dit un autre.

[1] Lieu de refuge qui existoit encore à Londres à cette époque. Voyez les *Aventures de Nigel*. (*Note de l'Édit.*)

— Mais vous n'avez point de banne[1], camarade, s'écria un troisième, et ma barque en a une sous laquelle son honneur sera aussi bien caché que s'il étoit à fond de cale dans un bâtiment de haut-bord.

Au milieu du bruit et des clameurs occasionées par cette concurrence, chaque batelier désirant s'assurer cette bonne aubaine, Peveril réussit enfin à leur faire entendre qu'il donneroit un jacobus, non à celui dont la barque avoit les meilleures rames, mais à celui qui lui donneroit des nouvelles de la dame qui étoit avec lui.

— Mais de quelle dame parlez-vous? lui demanda un fin matois; il me semble qu'il y en avoit deux.

— De toutes deux, répondit Peveril; mais d'abord de celle qui a les cheveux blonds.

— Ah! repartit le même batelier, c'est donc de celle qui crioit tant quand le camarade de l'habit brodé l'a fait entrer dans la barque, nº 20.

— Comment! s'écria Peveril, qui a osé la forcer à entrer dans une barque?

— M'est avis que j'en ai dit assez à Votre Honneur sans être payé, répliqua le batelier.

— Ame sordide! dit Peveril en lui donnant

[1] Tente de bateau.

une pièce d'or, parlez donc, parlez vite, ou je vous passe ma rapière à travers le corps.

— Quant à cela, Votre Honneur, répondit le batelier, c'est ce que je ne crains pas, tant que je pourrai manier cet aviron. Mais un marché est un marché; ainsi donc je vous dirai que le camarade de l'habit brodé a forcé une de vos dames, celle aux cheveux blonds, à entrer, bon gré mal gré, dans la barque de Tom Tickling; et il y a long-temps qu'ils remontent la Tamise, ayant pour eux vent et marée.

— Dieu tout-puissant! et je suis encore ici!

— C'est que vous le voulez bien, Votre Honneur, que ne prenez-vous une barque?

— Vous avez raison, l'ami. Oui, une barque! vite une barque.

— A l'instant, Votre Honneur; suivez-moi, Monsieur. Eh! Tom, donne-moi un coup de main; Son Honneur nous appartient.

Une bordée d'imprécations fut échangée entre l'heureux candidat qui avoit réussi à s'assurer la pratique de Peveril et ses rivaux désappointés. Le vieux Triton finit par lui crier d'une voix qui s'élevoit par-dessus toutes les autres, que Son Honneur étoit en bon chemin pour faire un voyage à l'île des Dupes, attendu que le rusé Jack s'étoit moqué de lui. Le numéro 20 s'étoit dirigé vers York-Buildings.

— Laissez-le faire, dit un autre, il arrivera sans peine à l'île des Pendus ; car je vois arriver quelqu'un qui lui épargnera sa promenade sur la Tamise, et qui le fera aborder au port des Exécutions.

En effet, tandis qu'il parloit ainsi, un constable, suivi de trois ou quatre exempts portant ces hallebardes à manche de bois brun dont étoient encore armés alors ces gardiens de la tranquillité publique, s'avançoit vers le bord de l'eau ; et, à l'instant où notre héros alloit monter dans la barque, il l'arrêta de par le roi. Toute résistance eût été une témérité insensée, puisque Julien étoit entouré de toutes parts : on le désarma donc, on le conduisit devant le juge de paix le plus voisin, pour être interrogé et envoyé en prison.

Le sage magistrat devant lequel on le fit comparoître étoit un homme dont les intentions étoient pures, les talents fort bornés et le caractère un peu timide. Avant que la conspiration des papistes eût jeté l'alarme dans toute l'Angleterre et particulièrement dans la ville de Londres, maître Maulstatute n'avoit trouvé qu'un plaisir sans trouble, une satisfaction tranquille à remplir avec orgueil et dignité ses fonctions de juge de paix, et il avoit joui, sans contrariété de toutes les prérogatives de son autorité imposante. Mais

le meurtre de sir Edmondbury Godfrey avoit fait sur son esprit une impression ineffaçable, et il ne siégeoit dans la cour de Thémis qu'avec crainte, depuis ce mémorable et funeste événement.

Ayant une haute idée de l'importance de sa place, et peut-être une opinion encore plus élevée de sa personne, ce digne magistrat n'avoit devant les yeux depuis ce temps que cordes et poignards; il entretenoit dans sa maison une demi-douzaine de constables, qui en étoient en quelque sorte la garnison; et il n'en sortoit jamais sans croire se voir épié par un papiste déguisé, portant un stylet sous son manteau. On disoit même tout bas que le respectable maître Maulstatute avoit pris un matin sa cuisinière tenant un briquet, pour un jésuite armé d'un pistolet. Mais, si quelqu'un avoit été tenté de rire de cette erreur, il auroit bien fait de rire tout bas, car il auroit couru le risque de se trouver atteint de l'accusation dangereuse d'être un des fauteurs et adhérents de ce complot. Dans le fait, les craintes du brave juge, quelque excessives et quelque ridicules qu'elles fussent, étoient si bien d'accord avec le cri général et la fièvre nerveuse dont tous les bons protestants étoient attaqués, qu'on regardoit maître Maulstatute comme l'homme le

plus intrépide et le meilleur magistrat, tandis qu'avec la terreur du poignard que son imagination lui représentoit toujours comme suspendu sur sa tête, il continuoit à rendre la justice dans le local destiné à ses séances privées, et quelquefois même dans celui des sessions de trimestre, toujours gardé par un fort détachement de milice. Tel étoit le Salomon à la porte bien verrouillée duquel le constable qui avoit arrêté Julien vint frapper avec importance, en s'annonçant par un signal convenu.

Mais, malgré ce signal officiel, la porte ne fut ouverte que lorsque le clerc, qui remplissoit les fonctions de portier, fut venu faire une reconnoissance à travers une petite grille en fer; car qui pouvoit assurer que les papistes ne viendroient pas à bout de surprendre le secret du constable, d'apprêter une fausse patrouille, et de s'introduire dans la maison sous prétexte d'amener un prisonnier, pour massacrer le digne magistrat? On avoit vu figurer, dans la relation des complots des papistes, des trames beaucoup moins bien ourdies.

La reconnoissance faite, on ouvrit le double tour, on tira les verrous, on décrocha une chaîne, et l'on entr'ouvrit la porte de manière à laisser entrer le constable et le prisonnier, et on la referma sur-le-champ en avertissant, à travers le

guichet, les témoins, comme gens méritant moins de confiance, qu'ils eussent à rester dans la cour jusqu'à ce qu'on les appelât.

Si Julien avoit été en disposition de rire, ce dont il étoit bien éloigné, il n'auroit pu résister à l'envie que lui en auroit donnée le costume du clerc; celui-ci avoit mis, par-dessus son habit de bougran noir un large ceinturon de buffle qui soutenoit un grand sabre, et dans lequel étoient passés deux longs pistolets d'arçon. Un chapeau à forme aplatie remplaçoit le bonnet des apprentis de la Cité et complétoit alors le costume d'un scribe; mais celui-ci avoit couvert ses cheveux gras d'un armet de fer rouillé qui, ayant figuré à la bataille de Marston-Moor, étoit surmonté, en guise de panache, de sa plume redoutable, la forme de l'armet ne lui permettant pas de la placer derrière l'oreille suivant la coutume.

Ce personnage grotesque conduisit le constable, ses aides et le prisonnier dans la salle où la justice étoit rendue par le vénérable magistrat, dont l'extérieur étoit encore plus extraordinaire que celui de son clerc.

Certains bons protestants, qui avoient une opinion assez relevée d'eux-mêmes pour croire qu'ils méritoient d'être particulièrement en butte aux coups des parricides catholiques, s'étoient munis d'armes défensives en cette occasion. Mais

ils reconnurent bientôt qu'une armure d'acier à l'épreuve de la balle, attachée avec des agraffes de fer, n'étoit pas une enveloppe très-commode pour l'estomac d'un homme qui aime à faire bonne chère; et qu'une cotte de mailles ou même de buffle gênoit à table la liberté des mouvements. On pouvoit d'ailleurs faire encore d'autres objections contre cet usage, telles que l'air menaçant et l'espèce de signal d'alarme que ce vêtement guerrier donnoit à la Bourse et aux autres endroits où se rassemblent le plus ordinairement les négociants, sans oublier les excoriations qui en résultoient, et dont se plaignoient amèrement ceux qui, n'appartenant ni à l'artillerie, ni à la milice en activité, n'étoient pas habitués à porter une armure défensive.

Pour obvier à ces inconvénients, et mettre en même temps la personne des bons protestants à l'abri de toute entreprise d'assassinat de la part des catholiques, quelque ingénieux artiste, appartenant sans doute à l'honorable compagnie des marchands merciers, avoit imaginé une espèce d'armure dont on ne voit aucun échantillon, ni dans l'arsenal de la Tour de Londres, ni dans la salle gothique de Gwynnap, ni dans la précieuse collection d'anciennes armes du docteur Meyrick. On l'appeloit armure de soie, parce qu'elle étoit composée de plusieurs tissus doubles

de soie piqués ensemble, tellement serrés et d'une telle épaisseur, qu'elle étoit à l'épreuve de l'acier et de la balle. Un bonnet de même fabrique, avec des pendants qui couvroient les oreilles et ressemblant beaucoup à un bonnet de nuit, complétoit l'équipement, et rendoit celui qui le portoit invulnérable de la tête aux genoux.

Maître Maulstatute, ainsi que d'autres dignes citoyens, avoient adopté ce singulier accoutrement ou armure défensive, qui avoit l'avantage d'être aussi chaud que souple et flexible. — M. Maulstatute étoit un petit homme rond qui, assis dans son fauteuil, avoit l'air d'avoir le corps tout entouré de coussins, à cause des vêtements ouatés qu'il portoit par surcroît de précaution. Son nez, qui faisoit saillie sous son casque de soie, et la rotondité de tout son individu lui donnoient un air de ressemblance avec l'enseigne du *pourceau armé;* ressemblance rendue encore plus frappante par la couleur d'un brun orangé de son armure défensive, qui imitoit celle des sangliers des forêts du Hampshire.

Comptant sur son enveloppe impénétrable, le digne magistrat étoit sans inquiétude, quoiqu'il n'eût pas sous la main sa rapière, son poignard et ses pistolets, posés pourtant sur une chaise à peu de distance de son fauteuil. Mais il avoit jugé prudent de garder sur la table une arme offen-

sive qu'on y voyoit figurer à côté d'un énorme in-folio des commentaires de Coke sur Littleton. C'étoit une espèce de fléau de poche, consistant en un manche du frêne le plus dur, d'environ dix-huit pouces de longueur, auquel étoit attachée une sorte de gourdin à peu près deux fois aussi long, mais ajusté au manche de manière à pouvoir se replier aisément. Cet instrument, auquel on avoit donné à cette époque le nom singulier de fléau protestant, pouvoit aisément se cacher sous un habit, jusqu'à ce que les circonstances exigeassent qu'il se montrât en public. Une autre précaution contre toute surprise, et meilleure que toutes ses armes offensives et défensives, étoit une forte grille en fer, à hauteur d'appui, qui traversoit toute la largeur de la salle à deux pas de la table du juge, et qui séparoit le magistrat de l'accusé.

Maulstatute, tel que nous venons de le décrire, voulut entendre les dépositions des témoins avant la défense du prévenu. Le détail de la querelle fut rapporté brièvement par quelques spectateurs, et parut faire une profonde impression sur l'esprit du juge instructeur. Il secoua son casque de soie d'un air expressif quand il apprit qu'après quelques propos qui avoient eu lieu entre les deux champions, et que les témoins déclarèrent n'avoir pas bien entendus, le prison-

nier avoit porté le premier coup, et avoit tiré sa rapière quand celle de son antagoniste étoit encore dans le fourreau; il branla la tête d'un air plus solennel quand il apprit le résultat du combat; et tout son corps fut en agitation quand un des témoins déclara qu'autant qu'il pouvoit le croire, le blessé étoit attaché au service du duc de Buckingham.

— Un respectable pair, dit le magistrat armé, un vrai protestant, un ami de son pays! Que le ciel nous prenne en pitié! A quel excès d'audace ce malheureux siècle est-il parvenu! Nous voyons fort bien, et nous pourrions le voir quand nous serions aussi aveugles qu'une taupe, de quel carquois cette flèche a été tirée.

Il mit alors ses lunettes; et, ayant donné ordre qu'on fît avancer Julien, il fixa sur lui, d'un air redoutable, ses yeux sous ce verre, ombragés par son turban piqué.

— Si jeune et si endurci! s'écria-t-il, hélas! c'est un papiste j'en réponds.

Peveril avoit eu assez de temps pour songer à la nécessité d'obtenir sa mise en liberté, s'il étoit possible, et il crut ici devoir démentir poliment la supposition charitable du magistrat. — Je ne suis pas catholique, lui dit-il, je suis un membre indigne de l'église anglicane.

— Peut-être est-ce un protestant tiède, dit le

juge, car il se trouve bien des gens parmi nous qui font à petits pas le voyage de Rome, et qui déjà sont à la moitié du chemin. Hem! hem!

Peveril l'assura qu'il n'étoit pas de ce nombre.

— Et qui êtes-vous donc, lui demanda le magistrat; car, pour vous parler franchement, votre physionomie ne me plaît pas. Hem! hem!

Ces accès d'une petite toux sèche étoient accompagnés d'un mouvement de tête par lequel le juge vouloit faire entendre qu'il venoit de prononcer, sur l'affaire qui l'occupoit, l'observation la plus sage, la plus spirituelle et la plus ingénieuse.

Julien, irrité par toutes les circonstances qui avoient précédé et accompagné sa détention, répondit d'un ton un peu hautain à la question du magistrat : — Mon nom est Julien Peveril.

— Que le ciel nous protége! s'écria le juge épouvanté; le fils de ce scélérat papiste, de sir Geoffrey Peveril, de ce traître maintenant en prison, et à la veille d'être jugé!

— Qu'osez-vous dire, Monsieur? s'écria Julien, oubliant sa situation, en secouant la grille de fer de manière à l'ébranler.

Cette violence effraya tellement le juge, qu'il saisit son fléau protestant, et en allongea un coup vers le prisonnier, pour repousser ce qu'il regardoit comme une attaque préméditée. Mais, soit

par trop de précipitation, soit par faute d'expérience dans le maniement des armes, il ne l'atteignit pas, et la charnière du fléau ayant joué par la suite de la force du coup qu'il avoit porté, la partie inférieure se replia sur elle-même et revint appliquer sur le crâne du magistrat un coup assez fort pour éprouver son casque de sûreté. Malgré ce préservatif il fut un instant comme étourdi, ce qu'il attribua, un peu à la hâte, à un coup qu'il crut avoir reçu de Peveril.

Ses assistants, à la vérité, ne confirmèrent pas directement l'opinion que le magistrat avoit conçue si mal à propos, mais ils convinrent unanimement que, sans leur intervention prompte et active, on ne pouvoit savoir tout le mal qu'auroit pu faire un homme aussi dangereux que le prisonnier.

L'opinion générale qu'il avoit dessein de procéder à son élargissement par voie de fait, parut alors si profondément imprimée dans l'esprit de tous les spectateurs, que Julien vit qu'il seroit inutile de chercher à se défendre. D'ailleurs il ne sentoit que trop que les suites alarmantes, et probablement fatales, de sa rencontre, rendroient inévitable son envoi en prison. Il se contenta donc de demander où l'on avoit dessein de l'envoyer; et quand le mot formidable *Newgate* eut été prononcé pour toute réponse, il eut du moins

la consolation de savoir que, quelque désagréable que fût un pareil séjour, sa tête se trouveroit couverte par le même toit que celle de son père; et que, de manière ou d'autre, il auroit peut-être la satisfaction de le voir : satisfaction douloureuse, au milieu des calamités de toute espèce qui menaçoient sa famille.

Montrant plus de patience qu'il n'en avoit réellement, Julien, dont le ton de douceur ne put réussir à réconcilier maître Maulstatute avec lui, donna au magistrat l'adresse de la maison où il logeoit, en le priant de permettre à son domestique, Lance-Outram, de lui apporter son linge et son argent; il ajouta qu'il laissoit à la disposition des magistrats tous les autres effets qui pouvoient lui appartenir, ses armes, qui n'étoient qu'une paire de pistolets de voyage, et ses papiers, qui ne consistoient qu'en quelques notes de peu d'importance. Il songea en ce moment, avec une véritable satisfaction, que ceux que lui avoit confiés la comtesse de Derby se trouvoient entre les mains du souverain.

Le juge lui promit de prendre cette demande en considération, et ajouta que, par intérêt pour lui-même, il auroit dû montrer plus tôt ce ton de soumission et de respect, au lieu d'insulter à la présence d'un magistrat par les marques audacieuses de l'esprit de malignité, de rébellion et

de meurtre qui animoit les papistes, comme il l'avoit fait d'abord ; que cependant, comme il voyoit en lui un jeune homme de bonne mine, et d'une maison honorable, il ne vouloit pas le faire traîner à travers les rues comme un misérable coupeur de bourses, et qu'il lui procureroit un carrosse.

Maître Maulstatute prononça le mot carrosse avec l'importance d'un homme qui, comme le dit le docteur Johnson à une époque plus rapprochée de nous, connoît tout le prix de pouvoir faire atteler ses chevaux à son équipage. Le digne magistrat ne fit pourtant pas à Julien, en cette occasion, l'honneur de faire atteler à son pesant carrosse de famille les deux haridelles efflanquées qui avoient coutume de conduire ce pieux protestant à la chapelle du pur et précieux M. Howlaglass, pour y entendre, le jeudi soir, une instruction, et le dimanche un sermon de quatre heures. Il eut recours à une de ces voitures de place, alors construites en cuir, encore rares à cette époque, puisqu'elles venoient seulement d'être inventées, mais qui promettoient les mêmes facilités que les fiacres ont procurées depuis pour toute espèce de communications honnêtes ou non, légales ou illégales. Notre ami Julien, jusque-là plus habitué à la selle qu'à toute autre manière de voyager, se

trouva bientôt dans une de ces voitures, ayant pour compagnons un constable et deux recors armés jusqu'aux dents; le lieu pour lequel il étoit destiné étant, comme nous l'avons déjà dit, l'ancienne forteresse de Newgate.

CHAPITRE XXXIII.

« C'est le chien noir de notre geôle ;
« Regardez-le, mais d'un peu loin.
« Ne le fâchez pas, car le drôle
« Emporte la pièce au besoin. »
Le Chien noir de Newgate.

La voiture s'arrêta devant ces portes effrayantes qui ressemblent à celles du Tartare, si ce n'est qu'elles permettent un peu plus souvent à ceux qu'elles renferment d'en sortir honorablement et en sûreté, quoiqu'au prix des mêmes inquiétudes et des mêmes travaux qu'Hercule et un ou deux autres demi-dieux eurent à subir pour se tirer des enfers de l'ancienne mythologie.

Julien descendit de voiture, soutenu avec grand soin par deux de ses compagnons, qui furent même aidés dans cet office charitable par deux ou trois porte-clefs que le premier son d'une grosse cloche placée à la porte avoit appelés à leur secours. Cette attention pour Julien n'étoit pas inspirée, comme on peut bien le présumer, par la crainte qu'il ne fît un faux pas, mais de peur qu'il ne cherchât à s'évader, ce dont il n'avoit aucune intention. Quelques apprentis et

quelques enfants du marché voisin, qui tiroient un profit considérable des nouvelles pratiques qu'on amenoit tous les jours dans cette prison à cause de la conspiration papiste, et qui par conséquent étoient zélés protestants, le saluèrent à son arrivée par les cris : Ho! ho! un papiste! un papiste! Au diable le pape et tous ses adhérents!

Ce fut sous de tels auspices que Peveril fut introduit sous cette porte sombre où tant de gens font leurs adieux à l'honneur et à la vie. La voûte obscure sous laquelle il se trouvoit le conduisit dans une grande cour où un grand nombre de prisonniers pour dettes s'amusoient à jouer à la balle, à la main-chaude, au cheval fondu et à d'autres jeux auxquels la rigueur de leurs créanciers leur donnoit tout le loisir de se livrer, tandis qu'elle leur ôtoit les moyens de s'occuper à un travail honnête par lequel ils auroient pu réparer leurs affaires et soutenir leurs familles, réduites à la mendicité et mourant de faim.

Mais Julien ne devoit pas faire partie de ce groupe de gens que le désespoir rendoit insouciants. Il fut conduit, ou plutôt entraîné de force par ses conducteurs, vers une porte basse et cintrée, bien fermée par des verrous et des barres de fer, mais qui s'ouvrit pour sa réception, et qui fut refermée avec grand soin dès qu'il fut entré.

On lui fit traverser ensuite deux ou trois corridors ténébreux qui se croisoient les uns les autres, et qui, à chaque point d'intersection, étoient fermés par des portes, les unes en fer, les autres en chêne, garnies de lames de fer et de clous à grosse tête de même métal. Il ne lui fut permis de s'arrêter que dans une petite rotonde voûtée à laquelle aboutissoient plusieurs de ces corridors, et qui, à l'égard du labyrinthe dont il venoit de parcourir une partie, paroissoit ressembler au point central de la toile d'une araignée, auquel se rattachent toujours les principaux fils du tissu curieux, ouvrage de cet insecte.

La ressemblance alloit plus loin; car dans ce petit salon voûté, dont les murs étoient tapissés de mousquets, de coutelas, de pistolets et d'autres armes, ainsi que d'un assortiment complet de menottes et de fers de toute espèce, le tout arrangé avec beaucoup d'ordre, et en état de service, étoit assis un homme qu'on auroit pu comparer, avec assez d'exactitude, à une grosse araignée à son poste pour saisir la proie qui pourroit tomber dans ses filets.

Ce personnage officiel avoit été originairement un homme robuste et d'une grande taille; mais trop de nourriture, et peut-être aussi trop peu d'exercice l'avoit si prodigieusement arrondi qu'il ne ressembloit à ce qu'il étoit autrefois

que comme le bœuf engraissé pour le boucher ressemble au taureau sauvage. Nul homme n'a l'air aussi repoussant qu'un gros homme, sur les traits duquel un caractère bourru a empreint son cachet habituel. Il semble avoir démenti l'ancien proverbe, et s'être engraissé sous l'influence des passions les plus honteuses pour la nature humaine. On peut permettre à un mortel joyeux d'être un peu emporté; mais il semble contre nature qu'un ami de la bonne chère soit sombre et brutal. Or les traits sourcilleux de cet homme, son teint blafard, ses membres enflés et disproportionnés, son ventre énorme et sa taille épaissie, faisoient naître l'idée que, s'étant une fois introduit dans cette position centrale, il s'y étoit engraissé *per fas et nefas*, comme la belette de la fable, devenue incapable d'effectuer sa retraite par aucun des sentiers étroits qui communiquoient avec son trou. Il rappeloit encore le crapaud captif sous une pierre, comme s'il tiroit tous ses sucs nourriciers de l'air fétide des cachots qui l'entouroient, et qui auroit été pestiféré pour tout autre. Près de cette espèce de monstre d'obésité on remarquoit de gros livres, fermés par des agrafes en fer, registres de ce royaume de misère dont il étoit le premier ministre. Dans une autre situation que la sienne, Peveril auroit perdu courage en réfléchissant sur la masse de

maux accumulés dans ces funestes volumes; mais ses propres malheurs l'occupoient d'une manière trop cruelle pour qu'il pût se livrer à des réflexions d'une nature générale.

Le constable et le geôlier, après que le premier eut remis au second le mandat d'arrêt de Julien, causèrent quelques instants à voix basse, ou plutôt ils s'exprimèrent leurs idées moins par leurs paroles que par leurs regards, et à l'aide de ce langage muet des signes qui ajoute l'effroi du mystère à ce qui est déjà assez terrible pour un captif.

Les seuls mots que Julien put entendre distinctement furent ceux-ci; ils étoient prononcés par le geôlier, ou, comme on le nommoit alors, le capitaine de la prison. — Un autre oiseau à mettre en cage?

— Et qui sifflera *beau pape de Rome*, aussi bien qu'aucun sansonnet de votre volière, répondit le constable d'un air facétieux, mais d'un ton qui prouvoit en même temps qu'il n'oublioit pas le respect qu'il devoit à son supérieur.

Les traits farouches du geôlier se relâchèrent jusqu'à laisser apercevoir une espèce de sourire quand il entendit l'observation du constable; mais reprenant presque aussitôt son air sombre et solennel, il fixa les yeux sur le nouveau venu, et prononça avec emphase, quoiqu'à demi-voix,

un seul mot, mais très-expressif : — Étrennez !

Julien Peveril avoit entendu parler des coutumes usitées en semblables lieux, et il avoit résolu de s'y conformer, afin d'obtenir, s'il étoit possible, la grâce de voir son père ; grâce qu'il se flattoit d'obtenir plus facilement en satisfaisant la cupidité du geôlier.

— Je suis disposé, lui dit-il, en affectant de montrer du calme, à me conformer aux coutumes du lieu où j'ai le malheur de me trouver ; vous n'avez qu'à me dire ce que vous exigez, et je vous satisferai à l'instant.

A ces mots, il tira sa bourse de sa poche, s'applaudissant en même temps d'avoir gardé sur lui une somme assez considérable en or. Le geôlier en remarqua le volume dans toutes ses dimensions, avec un sourire involontaire. Mais ce sourire n'agita qu'un instant sa moustache et sa lèvre pendante, car il se rappela presque aussitôt les règlements qui mettoient des bornes à sa rapacité, et qui l'empêchoient de fondre sur sa proie comme un milan, et de s'emparer d'elle tout d'un coup et en une seule fois.

Cette réflexion désagréable valut à Peveril la réponse suivante faite avec un ton d'humeur.

— Il y a différents taux ; chacun fait ce que bon lui semble ; je ne demande que ce qui m'est dû ; mais la civilité doit se payer.

— Et je la paierai, s'il est possible de l'obtenir, dit Peveril; mais le prix, mon bon Monsieur, le prix?

Il y avoit un accent de mépris dans le ton dont il parloit, et il cherchoit d'autant moins à le déguiser, qu'il voyoit que, même dans cette prison, sa bourse lui donnoit une influence indirecte mais puissante sur son geôlier.

Le capitaine de la prison sembloit effectivement l'éprouver; car, tandis que Julien parloit, il ôtoit presque involontairement un vieux bonnet fourré qui lui couvroit la tête; mais ses doigts, révoltés d'avoir pris part à un acte de déférence si peu ordinaire, commencèrent à s'en dédommager en grattant sa nuque couverte de cheveux gris, et il murmura d'une voix ressemblant au bruit que fait un chien en grondant, quand il a cessé d'aboyer contre un intrus qui prouve qu'il n'a pas peur : — Il y a différents taux. Il y a la petite Aise, au taux d'une couronne : il y fait un peu sombre; l'égout passe par-dessous, et bien des gens ne se soucient pas de la compagnie qui s'y trouve, attendu qu'elle est principalement composée de filous et de voleurs. Ensuite, il y a le côté du Maître, dont le taux est d'une pièce d'or, et là on ne trouve personne qui n'y soit au moins pour un meurtre.

— Dites-moi quel est votre taux le plus élevé,

Monsieur, et je vous le paierai, dit Peveril d'un ton bref.

—Trois pièces d'or pour le quartier du Chevalier, répondit le gouverneur de ce Tartare terrestre.

— En voilà cinq, et placez-moi avec sir Geoffrey, dit Julien en jetant son argent sur le bureau du geôlier.

— Avec sir Geoffrey! Hum!... dit le geôlier, comme s'il eût réfléchi à ce qu'il devoit faire. Ah! avec sir Geoffrey! Vous n'êtes pas le premier qui ait payé pour le voir, quoiqu'il n'y en ait guère qui aient payé si généreusement; mais aussi il est probable que vous serez le dernier qui le verrez. Ha! ha! ha!

Julien ne comprit pas bien ce que signifioient ces exclamations entrecoupées qui se terminèrent par un éclat de rire à peu près semblable au hurlement joyeux du tigre qui dévore sa proie, et il ne lui répondit qu'en lui renouvelant la demande d'être placé dans la même chambre que sir Geoffrey.

— Oui, oui, dit le geôlier, ne craignez rien: je vous tiendrai parole, attendu que vous semblez connoître ce qui convient à votre situation et à la mienne. Et écoutez bien: Jem Clink vous apportera les *darbies*.

— Derby! s'écria Julien. Est-ce que le comte et la comtesse...?

— Comte et comtesse! Ha! ha! ha! dit le geôlier en riant, ou, pour mieux dire, en grondant, à quoi pense donc votre cerveau? Vous êtes un grand personnage, sans doute; mais ici c'est le royaume de l'Égalité. Vous ne connoissez pas les *darbies?* Nous appelons ainsi les serre-poignets, les menottes, mon brave jeune homme; et, si vous étiez récalcitrant, je pourrois y ajouter un excellent bonnet de nuit en fer, et même un ami de cœur pour vous serrer la poitrine; mais soyez tranquille, vous vous êtes conduit honnêtement, et nous n'en viendrons pas à des extrémités. Quant à l'affaire qui vous a amené ici, il y a dix à parier contre un que ce ne sera que de l'eau claire : meurtre sans préméditation tout au plus; il vaut mieux se brûler le petit doigt que d'avoir le cou tordu, pourvu qu'il n'y ait pas de papisme dans votre fait; car, en ce cas, je ne répondrois de rien... Clink, emmenez son honneur.

Un porte-clefs, du nombre de ceux qui avoient amené Peveril en présence de ce Cerbère, le précéda alors en silence, et le guida dans un second labyrinthe de corridors obscurs sur les deux côtés desquels étoient différentes portes, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à celle de la chambre qu'il devoit occuper.

Tout en cheminant dans cette triste région, le porte-clefs faisoit les réflexions suivantes : — Il

faut qu'il ait le cerveau timbré ! il auroit pu avoir la meilleure chambre de là prison pour moitié moins, et il paie le double pour partager le chenil de sir Geoffrey! Hé! hé! hé! hé! Est-ce que sir Geoffrey est votre parent? si l'on peut prendre la liberté de vous faire cette question.

— Je suis son fils, répondit Peveril d'un ton brusque, espérant imposer silence à la loquacité de ce bavard. Mais le porte-clefs n'en fit que rire davantage.

— Vous, son fils! s'écria-t-il, la belle histoire! vous, grand jeune homme de cinq pieds six pouces, le fils de sir Geoffrey! Hé! hé! hé!

— Trêve d'impertinences, dit Julien; ma situation ne vous donne pas le droit de m'insulter.

— Je n'en ai nulle envie, répondit le porte-clefs, réprimant son envie de rire, peut-être parce qu'il se rappeloit que la bourse du prisonnier n'étoit pas encore épuisée; si j'ai ri, c'étoit parce que vous disiez que vous étiez fils de sir Geoffrey. Au surplus ce n'est pas mon affaire. C'est un enfant savant que celui qui connoît son père. Mais voici la chambre de sir Geoffrey, et vous pourrez arranger ensemble votre affaire de paternité.

A ces mots il ouvrit la porte, et fit entrer Julien dans une chambre assez propre dans laquelle il se trouvoit quatre chaises, un lit à roulettes et quelques autres meubles.

Julien chercha son père des yeux dans tout l'appartement; mais, à sa grande surprise, la chambre lui parut vide. Il se tourna vers le porte-clefs, et lui reprocha d'un air de colère de l'avoir trompé.

— Non, Monsieur, lui répondit l'agent subalterne, je ne vous ai pas trompé. Votre père, puisque vous l'appelez ainsi, est tapi dans quelque coin; il ne lui faut pas beaucoup de place: mais je vais le débusquer. Holà! hé! sir Geoffrey, montrez-vous donc. Le voici; hé! hé! hé! C'est votre fils qui vient vous voir: le fils de votre femme, c'est-à-dire, car je ne crois pas que la façon vous ait coûté grand'chose.

Peveril ne savoit que penser de l'insolence de cet homme. La surprise, l'inquiétude et la crainte de quelque méprise se mêloient à sa colère et en neutralisoient l'effet. Il parcourut encore toute la chambre des yeux, et enfin il aperçut dans un coin quelque chose qui ressembloit plutôt à un paquet de drap cramoisi qu'à une créature vivante. Au bruit que faisoit le porte-clefs, cet objet parut pourtant recevoir la vie et le mouvement; il se développa peu à peu, prit une posture droite, et, se montrant de la tête aux pieds, drapé d'un manteau écarlate, il offrit aux yeux de Julien ce que celui-ci prit d'abord pour un enfant de cinq ans. Mais le son de la voix ferme,

quoique un peu grêle, de cet être singulier, lui prouva bientôt qu'il s'étoit trompé sur ce point.

— Porte-clefs, dit cet être extraordinaire, que veut dire cela ? Pourquoi me troubler ainsi ? Avez-vous quelques nouvelles insultes à accumuler sur la tête d'un homme qui a toujours été en butte à la malice de la fortune ? Mais j'ai une âme capable de lutter contre l'adversité : elle est aussi grande qu'aucun de vos corps.

— Sir Geoffrey, dit le porte-clefs, vous savez, vous autres gens de qualité, comment vous devez vous conduire ; mais si c'est ainsi que vous recevez votre fils...

— Mon fils ! répéta le pygmée ; quel est l'audacieux...

— Il y a ici quelque étrange méprise, s'écria Peveril en même temps. J'avois demandé à voir sir Geoffrey...

— Et il est devant vos yeux, jeune homme, dit le nain en jetant par terre son manteau et en se montrant avec toute la dignité que pouvoient lui donner trois pieds quatre pouces de hauteur. J'ai été successivement le favori de trois souverains d'Angleterre, et maintenant je suis l'habitant de ce cachot, le jouet du brutal qui en est le geôlier. Je suis sir Geoffrey Hudson.

Quoique Julien n'eût jamais vu cet important personnage, il n'eut pas de peine à reconnoître,

d'après la description qui lui en avoit été faite, le célèbre nain d'Henriette-Marie, qui n'avoit survécu aux dangers de la guerre civile et des querelles particulières, au meurtre de Charles Ier, son maître, et à l'exil de la reine, sa veuve, que pour succomber, dans ce malheureux temps, sous une dénonciation relative à la prétendue conspiration des papistes. Il salua l'infortuné vieillard, et s'empressa de lui expliquer, ainsi qu'au porte-clefs, que c'étoit sir Geoffrey Peveril, du comté de Derby, dont il avoit désiré partager la prison.

— Vous auriez dû dire cela avant de secouer votre poudre d'or, mon Maître, répondit Clink; vous auriez appris que l'autre sir Geoffrey, qui est un homme grand à cheveux gris, a été envoyé hier soir à la Tour; et le capitaine croira vous avoir suffisamment tenu parole en vous logeant ici avec sir Geoffrey Hudson, qui est le plus curieux à voir des deux.

— Je vous prie de retourner près de votre maître, dit Julien; de lui expliquer cette méprise; et de lui dire que je désire aussi être envoyé à la Tour.

— A la Tour! s'écria le porte-clefs; hé! hé! hé! La Tour est pour les lords et les chevaliers, et non pour de simples écuyers. Croyez-vous qu'on puisse y aller pour avoir fait blanc de son épée dans les rues? Non, non : il faut une bonne

accusation de haute trahison, et un ordre de secrétaire d'état.

— Du moins, je ne veux pas être à charge à monsieur, dit Julien. Il est inutile de nous loger ensemble, puisque nous ne nous connoissons même pas. Allez informer votre maître de cette méprise.

— Je ne manquerois pas de le faire si je n'étois sûr qu'il en est déjà instruit, répondit Clink en faisant une grimace maligne. Vous l'avez payé pour être logé avec sir Geoffrey, et vous voilà logé avec sir Geoffrey. Le capitaine vous a porté sur ses registres en conséquence, et il n'y fera une rature pour personne au monde. Allons, soyez raisonnable, et je vais vous mettre une paire de fers bien légers, et qui ne vous gêneront pas.

La résistance étant aussi inutile que les remontrances l'auroient été, Peveril se soumit à la nécessité, et on lui attacha au-dessus de chaque cheville une paire de fers qui ne lui ôtoient pas la liberté de se promener dans la chambre.

Pendant cette opération, Julien réfléchit que le geôlier, qui avoit profité de l'équivoque entre les deux sirs Geoffrey, devoit avoir agi comme Clink venoit de le lui donner à entendre, c'est-à-dire l'avoir trompé de propos délibéré, puisqu'il étoit désigné dans son mandat d'arrêt comme fils de sir Geoffrey Peveril. Il auroit

donc été aussi dégradant qu'inutile de lui faire une nouvelle demande, et en conséquence Julien se soumit à un sort qu'il lui paroissoit impossible de changer.

Le porte-clefs lui-même fut en quelque sorte touché de sa jeunesse, de sa bonne mine et de la résignation avec laquelle, après la première impatience de la contrariété qu'il éprouvoit, il se soumit à son destin.

— Vous semblez un brave jeune homme, lui dit-il, et vous aurez du moins un aussi bon dîner et un aussi bon lit qu'on peut en trouver entre les murs de Newgate. Et vous, sir Geoffrey, vous qui n'aimez pas les hommes de grande taille, vous devez faire cas de M. Peveril, car je vous dirai qu'il est ici pour avoir fait une boutonnière aux deux côtés du pourpoint de Jack Jenkins, grand maître en fait d'armes, et l'homme le plus grand de Londres, en exceptant toujours M. Evans, le portier du roi, qui vous a porté dans sa poche, sir Geoffrey, comme tout le monde le sait.

— Retire-toi, drôle, répondit le nain; je te méprise ainsi que tes discours.

Le drôle se retira en faisant une grimace, et n'oublia pas de fermer la porte aux verrous.

CHAPITRE XXXIV.

« . . . . Toi, le fils de Tydée !
« Toi tu serois le sang d'un héros plein d'honneur,
« Qui dans un petit corps logeoit un si grand cœur! »
HOMÈRE. *Iliade.*

SE trouvant sinon seul, du moins en repos pour la première fois de ce jour si fertile en événements, Julien s'assit sur une vieille chaise en bois de chêne, près d'une grille dans laquelle brûloit un reste de feu de charbon, et se mit à réfléchir sur sa misérable situation. Dévoré d'inquiétudes, et exposé à mille dangers, soit qu'il se rappelât son amour, son affection pour sa famille ou les droits de l'amitié, tout sembloit lui offrir une perspective semblable à celle du marin entouré d'écueils de toutes parts, sur le pont d'un navire qui n'obéit plus au gouvernail.

Tandis que Peveril se livroit à un accablement dont il ne pouvoit se défendre, son compagnon d'infortune vint s'asseoir sur une chaise placée à l'autre coin de la cheminée, et, le regardant avec un air sérieux et solennel, le força enfin, presqu'en dépit de lui-même, à faire quelque attention à l'être singulier si occupé à le contempler.

Geoffrey Hudson, car nous nous dispenserons quelquefois d'ajouter à son nom la syllabe [1] qui indique le grade de chevalier, que le roi lui avoit conféré par une sorte de plaisanterie, et qui pourroit introduire quelque confusion dans notre histoire; Geoffrey, dis-je, quoique nain de la plus petite stature, n'offroit rien de contrefait ni dans sa taille ni dans sa physionomie. Sa grosse tête, ses longues mains et ses pieds étoient à la vérité disproportionnés à son corps, et sa taille étoit plus épaisse que ne l'auroient exigé les règles de la symétrie; mais l'effet qui en résultoit étoit plaisant sans avoir rien de désagréable. S'il eût été un peu plus grand, il auroit même pu passer, dans sa jeunesse, pour avoir de beaux traits; dans sa vieillesse, ces mêmes traits étoient encore frappants et expressifs, et ce n'étoit que la disproportion considérable qui se trouvoit entre sa tête et son corps qui les faisoit paroître bizarres et singuliers; effet qu'augmentoient encore ses moustaches, qu'il s'étoit plu à laisser croître de manière qu'elles alloient presque se confondre avec sa chevelure grise.

Le costume de cet être étrange annonçoit qu'il n'étoit pas tout-à-fait exempt de ce malheureux penchant qui porte ceux que la nature a marqués par quelque difformité à se distinguer, et par

[1] Sir.

conséquent à se rendre ridicules en faisant choix de couleurs brillantes et de vêtements dont la forme et les ornements ne sont pas d'un usage général. Mais les galons du pauvre Geoffrey Hudson, ses broderies et tous les restes de son élégance avoient été cruellement ternis, souillés et usés par l'air de la prison, dont il étoit devenu un des habitants, après avoir été accusé de complicité dans la conspiration des papistes; ce tourbillon entraînoit tout, dévoroit tout; il suffisoit à la bouche la plus impure de prononcer cette accusation pour faire succomber l'homme dont la réputation étoit le mieux établie. On verra bientôt qu'il y avoit, dans les discours et dans les opinions de cet infortuné, quelque chose d'analogue au goût absurde qu'on remarquoit dans son costume; car, de même que la coupe bizarre de ses vêtements rendoit ridicules de bonnes étoffes et des ornements précieux, ainsi les éclairs de bon sens et de sentiments honorables qui brilloient en lui devenoient ridicules par des airs d'importance et une crainte insurmontable d'être méprisé à cause de sa petite taille.

Après que les deux compagnons de prison se furent regardés en silence quelques instants, le nain crut que sa dignité, comme ayant occupé le premier cet appartement, l'obligeoit à en faire les honneurs au nouveau venu.

— Monsieur, lui dit-il en adoucissant autant que possible le son dur et criard de sa voix, je comprends que vous êtes le fils d'un homme qui porte le même nom que moi, de mon digne et ancien ami, le brave sir Geoffrey Peveril du Pic. Je vous garantis que j'ai vu votre père en un lieu où il pleuvoit plus de coups que de pièces d'or; et pour un homme d'une taille exagérée, à qui il manquoit, comme nous le pensions nous autres guerriers plus agiles, quelque chose de cette légèreté et de cette activité qui distinguoient certains Cavaliers d'une forme un peu plus aérienne, il s'acquittoit parfaitement de ses devoirs. Je suis ravi de voir son fils; et, quoique ce soit par suite d'une méprise, je suis charmé que nous partagions ensemble ce triste appartement.

Julien se contenta de le remercier de sa politesse en le saluant; mais Geoffrey, ayant rompu la glace, se mit à le questionner sans plus de cérémonie.

— Vous n'êtes pas attaché à la cour, je présume?

Julien répondit négativement.

— Je m'en doutois; car, quoique je n'aie pas en ce moment d'emploi officiel chez le monarque, c'est à sa cour que j'ai passé mes premières années, et où j'ai occupé autrefois une place importante. Et cependant, quand j'étois en liberté,

j'allois quelquefois au lever du roi; comme c'étoit mon devoir de vieux serviteur de sa majesté, et j'avois contracté l'habitude de faire quelque attention aux courtisans qui s'y trouvoient, à ces beaux esprits d'élite, parmi lesquels j'étois enrôlé autrefois. Sans vouloir vous faire un compliment, monsieur Peveril, je puis vous dire que vous avez une figure remarquable, quoique vous soyez un peu grand, comme votre père; et je crois que, si je vous avois vu quelque part, il auroit été difficile que je ne vous reconnusse pas.

Julien pensa qu'il auroit pu, en toute conscience, lui faire le même compliment; mais il se borna à lui dire qu'il avoit à peine vu la cour d'Angleterre.

— Tant pis! il est bien difficile qu'un jeune homme se forme sans la fréquenter. Mais vous vous êtes peut-être instruit à une école plus pénible: vous avez sans doute servi...?

— Mon Créateur [1], je l'espère, dit Julien.

— Vous ne m'entendez pas; je me sers d'une manière de parler à la française. — Je veux dire que vous avez porté les armes.

— Je n'ai pas encore eu cet honneur.

[1] Ce quiproquo ne sauroit avoir le même sel en français. Il rappelle une réponse triviale que le mot suscite quelquefois en France quand on dit de quelque homme pacifique qu'il a servi — la messe. (*Note de l'Éditeur.*)

— Quoi! ni courtisan, ni militaire, monsieur Peveril! Votre père est blâmable. Oui, sur mon âme! il est blâmable, monsieur Peveril. Comment un homme peut-il se faire connoître, se distinguer, si ce n'est par sa conduite en paix et en guerre? Je vous dis, Monsieur, qu'à Newberry, où je chargeois à la tête de ma compagnie, à côté du prince Rupert, lorsque nous fûmes tous deux battus par ces coquins de miliciens de Londres, comme vous pouvez l'avoir entendu dire, nous fîmes tout ce que des hommes pouvoient faire, et je crois que pendant trois ou quatre minutes, après la déroute des nôtres, son altesse et moi nous abattions leurs longues piques à coups de sabre; je pense même que nous les aurions enfoncés, si je n'avois eu une grand brute de cheval à longues jambes et une épée un peu trop courte. En un mot, nous fûmes enfin obligés de faire volte-face; et alors, comme j'allois le dire, les coquins furent si contents d'être débarrassés de nous qu'ils se mirent à crier de joie: — Voilà le prince Robin et le coq Robin qui détalent!... Oui, oui, il n'y avoit pas un de ces drôles qui ne me connût bien; mais ces temps sont bien loin. Et où avez-vous été élevé, jeune homme?

— Dans la maison de la comtesse de Derby.

— Dame fort honorable, sur ma parole de gentilhomme! J'ai connu la noble comtesse lors-

que je faisois partie de la maison de ma royale maîtresse Henriette-Marie. C'étoit le modèle de tout ce qu'il y avoit de noble, de loyal et d'aimable. Elle étoit une des quinze belles de la cour à qui je permettois de m'appeler *Piccoluomini* [1], sotte plaisanterie sur ma taille, qui n'est pas des plus hautes, ce qui, même dans ma jeunesse, m'a toujours distingué du commun des hommes. Aujourd'hui, l'âge, en me courbant, m'en a fait perdre quelque chose; mais les dames prenoient toujours plaisir à me plaisanter. Il peut se faire que quelques-unes aient pris soin de m'en dédommager, n'importe où, ni comment, c'est ce que je ne vous dirai point, jeune homme. Mais bien certainement servir les dames, et se prêter à leurs fantaisies, quand même elles se donnent un peu trop de liberté, c'est ce qui caractérise un homme bien né.

Quelque accablé que fût Peveril, il pouvoit à peine s'empêcher de sourire en regardant le pygmée qui lui contoit ces histoires avec beaucoup de complaisance, et qui sembloit disposé à se servir de héraut à lui-même pour se proclamer un véritable modèle de galanterie et de valeur, quoique l'amour et les armes parussent être deux métiers totalement inconciliables avec ses traits

[1] Nom d'un général, et mot italien qui, décomposé, signifieroit petits hommes. (*Note du Traducteur.*)

ridés et flétris, Julien avoit cependant un tel désir d'éviter de donner de l'humeur à son nouveau compagnon, qu'il chercha à lui plaire en lui répondant qu'incontestablement un homme élevé dans les cours et dans les camps, comme sir Geoffrey Hudson, savoit exactement qu'elles étoient les libertés qu'il pouvoit permettre, et celles qu'il devoit réprimer.

Le petit chevalier, avec beaucoup de vivacité, sauta à bas de sa chaise, et se mit à la traîner, non sans difficulté, de l'autre côté de la cheminée, près de celle de Julien, en signe d'une cordialité toujours croissante, et y ayant réussi, il reprit la parole en ces termes :

— Vous avez raison, monsieur Peveril, et j'en ai donné les preuves dans l'un et l'autre cas. Oui, Monsieur, ma très-royale maîtresse Henriette-Marie n'avoit rien à me demander que je ne fusse prêt à lui complaire; j'étois son serviteur à toute épreuve, Monsieur, tant en guerre que dans une fête, tant en bataille rangée que dans un banquet. A la requête particulière de sa majesté, je condescendis une fois, Monsieur (vous savez que les femmes ont d'étranges fantaisies), je condescendis, dis-je, à habiter, pour un certain temps, l'intérieur d'un pâté.

— D'un pâté! s'écria Julien un peu surpris.

— Oui, Monsieur. J'espère que vous ne trou-

vez rien de risible dans ma complaisance ?

— Non, Monsieur, je vous assure que je n'ai nulle disposition à rire en ce moment.

— Il en fut de même de moi quand je me trouvai emprisonné dans un grand pâté d'une dimension peu ordinaire, comme vous pouvez croire, puisque je pouvois m'y coucher tout de mon long, et que je me vis en quelque sorte enseveli entre des murs de croûte épaisse, et recouvert d'un immense couvercle en pâtisserie, de dimension suffisante pour y inscrire l'épitaphe d'un officier général ou d'un archevêque. Monsieur, quoiqu'on eût pris les précautions nécessaires pour m'y donner de l'air, je ressemblois beaucoup à un homme enterré tout vivant.

— Je conçois cela, Monsieur.

— D'ailleurs, Monsieur, peu de personnes étoient dans le secret, car c'étoit une plaisanterie imaginée par la reine pour son amusement; et pour y contribuer je me serois tapi dans une coquille de noix, s'il eût été possible. Or, comme je vous le disois, peu de personnes étoient dans le secret : il y avoit quelques accidents à craindre. Je songeois, pendant que j'étois dans cette espèce de tombeau, qu'il étoit possible que quelque serviteur maladroit me laissât tomber, comme je l'ai vu arriver à un pâté de venaison, ou que quelque convive affamé n'anticipât le moment

de ma résurrection, en enfonçant un couteau dans ma croûte. Et, quoique j'eusse mes armes sur moi, jeune homme; car je les porte toujours dans toute circonstance périlleuse, si quelque main téméraire s'étoit plongée trop avant dans les entrailles du pâté, mon épée et mon poignard auroient pu à la vérité me venger, mais non prévenir cette catastrophe.

— Certainement je l'entends bien ainsi, dit Julien, qui commençoit pourtant à craindre que la compagnie du petit bavard ne servît qu'à aggraver les désagréments d'une prison, plutôt qu'à les alléger.

— Oh! oh! dit le nain, revenant encore sur le même sujet, j'avois bien d'autres motifs d'appréhension, car il plut à lord Buckingham, père du duc actuel, dans la plénitude de la faveur dont il jouissoit à la cour, d'ordonner qu'on reportât le pâté à l'office, et qu'on le remît au four, alléguant, bien mal à propos, qu'il seroit beaucoup meilleur étant chaud.

— Et cette proposition, Monsieur, ne troubla pas votre égalité d'âme?

— Mon jeune ami, je ne le nierai pas, la nature a ses droits, et le plus brave de nous ne peut les méconnoître. Je pensois à Nabuchodonosor et à sa fournaise, et la crainte me faisoit déjà sentir les effets de la chaleur. Mais, grâce

au ciel, je songeois aussi à mes devoirs envers ma royale maîtresse, et cette idée m'obligeoit de résister à toute tentation de me montrer prématurément, et m'en donnoit la force. Néanmoins lord Buckingham, si c'étoit par malice je prie le ciel de lui pardonner : suivit lui-même le pâté jusque dans l'office et pressa vivement le cuisinier en chef de le remettre dans le four, ne fût-ce que pendant cinq minutes. Mais celui-ci, brave homme et dans le secret, résista à cet ordre avec un mâle courage, et l'on me servit de nouveau sain et sauf sur la table royale.

— Et sans doute vous ne tardâtes pas à être délivré de prison?

— Oui, Monsieur, ce moment heureux et glorieux, puis-je dire, arriva enfin. Ma croûte supérieure fut enlevée, et je sortis du pâté au son des trompettes et des clairons, semblable à l'âme d'un guerrier appelée à rendre son dernier compte, ou plutôt, si cette comparaison n'est pas trop audacieuse, comme un champion qui voit rompre le charme qui le tenoit enchanté. Ce fut alors que, le bouclier au bras, et ma lame fidèle à la main, j'exécutai une espèce de danse guerrière dans laquelle ma science et mon agilité me rendoient passé maître, déployant en même temps des attitudes d'attaque et de défense d'une manière si inimitable, que je fus presque assourdi

par les applaudissements de tout ce qui m'entouroit, et noyé par le déluge d'eau de senteur que toutes les dames de la cour me jetoient de leurs flacons. Je trouvai aussi le moyen de me venger de lord Buckingham, car tout en exécutant une danse pyrrhique sur la table, agitant mon épée de tous côtés, je lui dirigeai un coup vers le nez, une espèce d'estramaçon, dont la dextérité consiste à effleurer l'objet qu'on semble vouloir atteindre, mais sans le toucher. Vous avez pu voir un barbier en faire autant avec son rasoir. Je vous garantis qu'il recula au moins à un pied et demi de distance. Il eut l'audace de me menacer de me fendre le crâne avec l'os d'une cuisse de poulet, comme il s'exprima dédaigneusement; mais le roi lui dit : — George, vous avez trouvé un Roland pour un Olivier [1]. Et je continuai ma danse en montrant une mâle indifférence pour son mécontentement, ce que peu de personnes eussent osé faire alors, quoi que je fusse encouragé par les sourires de la valeur et de la beauté. Mais, hélas! Monsieur, la jeunesse, ses plaisirs, ses folies, ses pompes et son orgueil, sont aussi peu durables que la flamme petillante d'un fagot d'épines destiné à chauffer une marmite.

[1] Proverbe anglais qui répond au nôtre : *A bon chat bon rat.* (*Note du Traducteur.*)

— La fleur jetée dans un four auroit été une comparaison plus convenable, pensa Peveril. Juste ciel! faut-il qu'un homme ait assez vécu pour regretter de n'être plus assez jeune pour être traité comme un morceau de venaison, et servi dans un pâté!

Son compagnon, dont la langue, depuis un certain temps, avoit été aussi étroitement emprisonnée que sa personne, sembloit résolu à s'indemniser de cette contrainte en profitant de cette occasion pour satisfaire sa loquacité aux dépens de son camarade de détention. Il continua donc, d'un ton solennel, à moraliser sur l'aventure qu'il venoit de raconter.

— Les jeunes gens regarderont sans doute comme digne d'envie un homme qui étoit en état de se rendre ainsi le favori et l'admiration de la cour.

Julien se disculpa intérieurement du reproche de tout sentiment d'envie.

— Et cependant, continua Geoffrey Hudson, il vaut mieux avoir moins de moyens de distinction, et ne pas être exposé aux calomnies, aux insinuations perfides et à la haine qui suivent toujours les faveurs de la cour. Combien d'envieux se permettoient de me persifler, parce que ma taille différoit tant soit peu de la taille ordinaire! quelquefois même j'étois l'objet des plai-

santeries de personnes que c'étoit un devoir pour moi de respecter, et qui ne réfléchissoient peut-être pas assez que le roitelet a été fait par la même main que l'outarde, et que le diamant, quoique petit, vaut dix mille fois le granit. Néanmoins, comme elles n'agissoient ainsi que par gaîté, et que le devoir et la reconnoissance ne me permettoient pas de leur riposter, je fus obligé de chercher les moyens de venger mon honneur aux dépens de ceux qui, n'étant pas d'un rang plus distingué que moi, c'est-à-dire étant serviteurs et courtisans, me traitoient comme s'ils étoient au-dessus de moi par leur rang et leur dignité autant que par la circonstance accidentelle de la taille. Et, comme si c'eût été une leçon destinée par la Providence à mon orgueil et à celui des autres, il arriva que le banquet dont je viens de vous parler, et que je regarde avec raison comme l'époque la plus honorable de ma vie, à l'exception peut-être de la part distinguée que je pris à la bataille où je combattis à côté du prince Rupert; ce banquet, dis-je, devint la cause d'un événement tragique, que je regarde comme le plus grand malheur de toute mon existence.

Le nain fit une pause en ce moment, poussa un gros soupir qui annonçoit ses regrets, et continua avec le ton d'importance qui convenoit à une narration tragique :

— Vous vous seriez imaginé, dans la simplicité de votre cœur, jeune homme, qu'on n'auroit jamais pu parler qu'à mon avantage de la jolie fête dont je viens de vous faire la description, et qu'on ne l'auroit citée que comme une espèce de mascarade parfaitement imaginée, et encore mieux exécutée : point du tout. Les courtisans, jaloux de mon mérite et de la faveur dont je jouissois, exercèrent leur esprit à mes dépens, et n'y trouvèrent que des sujets de raillerie. En un mot, mes oreilles furent tellement échauffées par les allusions aux pâtés, aux croûtes et aux fours, qu'elles entendoient de toutes parts, que je me vis forcé d'interdire ce sujet de plaisanterie sous peine de tout mon déplaisir. Mais il arriva qu'il y avoit alors à la cour un jeune homme de bonne naissance, fils d'un chevalier baronnet, généralement estimé, mon ami particulier, et de qui par conséquent je ne devois pas attendre ce genre de raillerie que j'avois déclaré que je ne supporterois plus. Cependant un soir que je le rencontrai chez le portier du roi, et il est bon de vous dire qu'il avoit bu un coup de trop, ayant l'esprit plein de malice, il lui plut de revenir sur ce sujet usé, et de dire, relativement à un pâté d'oie, quelque chose que je ne pus m'empêcher de regarder comme dirigé à mon adresse. Je ne fis pourtant que l'avertir d'un ton ferme, mais

calme, de choisir un autre sujet de conversation, s'il ne vouloit éprouver les effets de mon ressentiment. Il ne fit nul cas de cet avis, continua sur le même ton, et aggrava même sa faute en m'appelant roitelet, et en faisant des comparaisons aussi odieuses qu'inutiles; sur quoi je fus obligé de lui envoyer un cartel, et nous convînmes d'un rendez-vous. Comme j'aimois véritablement ce jeune homme, j'aurois voulu le combattre à l'épée, mon intention n'étant que de le corriger par une blessure ou deux dans les chairs; mais il choisit le pistolet; et, s'étant rendu à cheval sur le terrain convenu, il tira pour toute arme un de ces ridicules instruments dont les enfants malicieux se servent pour se jeter de l'eau les uns aux autres, un... une... j'en ai oublié le nom.

— Une petite seringue, dit Peveril, qui commençoit à se souvenir d'avoir entendu parler de cette aventure.

— Précisément. C'est là le nom de cet engin de malice dont j'ai éprouvé plus d'une fois les effets en passant près de l'école de Westminster. Eh bien, Monsieur, cette preuve de dédain me força de lui parler sur un ton qui lui rendit indispensable d'employer des armes plus sérieuses. Nous combattîmes à cheval, placés à une distance convenue, et avançant l'un sur l'autre à un signal donné; et, comme je ne manque jamais mon coup,

j'eus le malheur de tuer l'honorable M. Crofts du premier feu. Je ne souhaiterois pas à mon plus cruel ennemi la moitié de la douleur que je ressentis quand je vis ce pauvre jeune homme chanceler sur la selle, tomber de cheval et teindre la terre de son sang. J'atteste le ciel que j'aurois voulu pouvoir lui racheter la vie au prix de la mienne. Ainsi périt un jeune homme plein de bravoure et donnant les plus belles espérances, sacrifié à la mauvaise plaisanterie inspirée par un esprit inconsidéré. Et cependant, hélas! que pouvois-je faire, puisque l'honneur est aussi nécessaire à la vie que l'air que nous respirons, et qu'on ne peut dire que nous vivions quand nous y souffrons la moindre tache.

Le ton de sensibilité avec lequel ce héros nain conta la dernière partie de son histoire donna à Julien une meilleure opinion de son cœur et même de son esprit; car jusqu'alors il n'avoit pas conçu une grande idée d'un homme qui se faisoit honneur d'avoir été servi à table dans un pâté. Il en conclut que le petit champion s'étoit laissé déterminer à se prêter à cette folle idée par la nécessité que lui imposoit sa situation, par sa propre vanité et par la flatterie de ceux qui vouloient s'amuser à ses dépens. Le destin du malheureux Crofts et les divers exploits de ce pygmée belliqueux pendant les guerres civiles, où il

montra véritablement de la bravoure, et commanda une compagnie de cavalerie, rendirent pourtant les courtisans plus circonspects dans leurs railleries ; — railleries d'autant moins nécessaires d'ailleurs, que, lorsqu'il n'y étoit pas en butte, Geoffrey Hudson manquoit rarement de se montrer sous un point de vue ridicule.

A une heure après midi, le porte-clefs, fidèle à sa parole, apporta aux deux prisonniers un diner passable et un flacon d'un vin assez bon, quoiqu'un peu léger ; et le vieillard, qui étoit un assez bon vivant, remarqua en souriant que la taille de la bouteille étoit aussi *diminutive* que la sienne. La soirée ne se passa pas sans que Geoffrey Hudson donnât encore de nouvelles preuves de sa loquacité.

Il est vrai que son babil prit alors un caractère plus grave que pendant la matinée. Lorsque le flacon fut vide, il prononça une longue prière en latin, et cet acte de religion fut une introduction à des sujets plus sérieux que ceux qu'il avoit traités avant le dîner, et qui n'avoient roulé que sur la guerre, l'amour des dames et la splendeur de la cour.

Le petit chevalier harangua d'abord sur des points polémiques de théologie, et ne quitta ce sentier épineux que pour faire une excursion dans les labyrinthes obscurs de la mysticité. Il

parla d'inspirations secrètes, de prédictions faites par de sombres prophètes, de visites d'esprits moniteurs, des secrets des rose-croix, des mystères des cabalistes; sujets qu'il traita avec une telle apparence de conviction, et en citant tant de fois sa propre expérience, qu'on l'auroit pris pour un membre de la famille des gnomes, auxquels il ressembloit par la taille.

En un mot, il persévéra si long-temps dans son caquetage, que Peveril résolut de faire tous ses efforts pour se procurer un logement séparé. Le vieillard, après avoir fait ses prières du soir en latin, car il étoit catholique, commença une nouvelle histoire en se déshabillant, et il ne cessa de parler que lorsque le sommeil lui eut fermé les yeux, ainsi qu'à son compagnon.

CHAPITRE XXXV.

« Des habitants de l'air appelant les mortels. »
MILTON. *Comus.*

JULIEN s'étoit endormi, la tête plus remplie de ses tristes réflexions que de la science mystique du petit chevalier, et cependant les visions que le sommeil lui présenta eurent plus de rapport à ce qu'il avoit entendu, sans le désirer, qu'aux sujets bien autrement importants de ses méditations.

Il rêva qu'il voyoit des esprits passer rapidement devant lui, qu'il entendoit des fantômes lui adresser des paroles inarticulées, que des mains sanglantes lui faisoient signe d'avancer, comme à un chevalier errant destiné à de lugubres aventures. Plus d'une fois il s'éveilla en tressaillant, tant étoit vive l'impression de ces rêves fantastiques; chaque fois il s'éveilloit avec l'idée bien prononcée qu'il y avoit quelqu'un près de son lit. Le froid qu'il sentoit aux pieds, le poids de ses fers, et le bruit qu'ils faisoient quand il se tournoit sur son lit, lui rappeloient où il étoit et pourquoi il s'y trouvoit; et les dangers auxquels il voyoit exposé tout ce qu'il avoit de plus cher

faisoient éprouver à son cœur un froid bien plus glacial que celui que causoit à ses jambes le fer qui les entouroit. Il ne pouvoit se rendormir sans adresser au ciel une prière mentale pour lui demander sa protection. Mais, lorsque les mêmes images troublèrent son repos pour la troisième fois, l'agitation de son esprit se manifesta par des paroles, et il ne put s'empêcher de s'écrier : — Que Dieu ait pitié de moi!

— Amen! répondit une douce voix qui paroissoit prononcer ce mot tout à côté de son chevet.

Il étoit naturel d'en conclure que Geoffrey Hudson, son compagnon d'infortune, avoit répondu à une prière qui convenoit si bien à leur situation respective; mais le son argentin de cette voix étoit si différent de l'accent dur et criard du pygmée, que Peveril fut convaincu que ce n'étoit pas lui qui venoit de parler. Il fut saisi d'une terreur involontaire dont il n'auroit pu rendre raison, et ce ne fut pas sans un effort sur lui-même qu'il put faire la question : — Sir Geoffrey, avez-vous parlé?

Le nain ne répondit pas. Il répéta plus haut la même question, et la même voix à son argentin, qui avoit répondu amen à sa prière, lui dit : — Votre compagnon ne s'éveillera pas tant que je serai ici.

— Et qui êtes-vous? Que cherchez-vous ici? comment y êtes-vous entré? demanda Julien, entassant question sur question.

— Je suis un être malheureux, mais qui vous est attaché. Je viens ici pour vous être utile : le reste ne doit pas vous inquiéter.

Julien se rappela en ce moment qu'il avoit entendu dire qu'il existoit certaines personnes douées du talent merveilleux de parler de manière à ce que leur voix sembloit partir d'un point tout opposé à celui où elles se trouvoient. Croyant avoir pénétré le mystère, il répondit : — Cette plaisanterie, sir Geoffrey, ne vient nullement à propos. Reprenez votre voix ordinaire pour me parler. Ces tours de passe-passe ne conviennent ni à une pareille heure de la nuit ni à la prison de Newgate.

— Mais ce qui convient le mieux à l'être qui vous parle, répondit la voix, c'est l'heure la plus sombre de la nuit; c'est le séjour le plus redoutable aux mortels.

Dévoré d'impatience et déterminé à satisfaire sa curiosité, Julien sauta brusquement à bas de son lit, espérant saisir celui qui lui parloit, et dont la voix indiquoit sa proximité; mais il échoua dans cette tentative, et ses bras étendus n'embrassèrent que de l'air.

Il fit une ou deux fois le tour de la chambre

au hasard, étendant toujours les bras et ne réussissant pas mieux. Enfin il réfléchit qu'enchaîné comme il l'étoit, et trahi par le bruit de ses fers, il lui seroit impossible de mettre la main sur quelqu'un qui prendroit les précautions nécessaires pour se tenir hors de portée. Il se détermina donc à regagner son lit; mais il se méprit dans l'obscurité, et arriva à celui de son compagnon. Le petit prisonnier dormoit profondément, ainsi que l'indiquoit une respiration sonore. Peveril s'arrêta quelques instans pour l'écouter, et fut convaincu, ou que son compagnon étoit un adepte dans l'art des prestiges et le plus habile des ventriloques, ou qu'il existoit en ce moment dans cette chambre bien fermée un tiers dont la présence suffisoit pour donner lieu de croire que son essence étoit différente de celle de l'espèce humaine.

Julien n'étoit pas très-disposé à croire aux choses surnaturelles; mais ce siècle étoit loin d'être incrédule, comme le nôtre, aux apparitions; et il pouvoit partager les préjugés de son temps, sans renoncer pour cela à l'exercice de son bon sens. Ses cheveux commencèrent à se dresser sur sa tête, et une sueur froide inonda son front. Enfin, il appela son compagnon à haute voix, et le conjura, pour l'amour du ciel, de s'éveiller.

Le nain lui répondit, mais sans s'éveiller :

— Que m'importe qu'il fasse jour! Allez-vous-en au diable! Dites au grand écuyer que je ne suivrai pas la chasse, à moins qu'il ne me donne le petit bidet noir.

— Je vous dis, lui cria Julien, qu'il y a quelqu'un dans cette chambre. Avez-vous une pierre à battre le feu?

— Qu'importe que ce bidet n'ait pas de feu, répliqua le dormeur, ne perdant pas la chaîne d'idées qui le reportoit sans doute au temps où il suivoit la chasse du roi dans la forêt de Windsor : je saurai bien le faire marcher, et d'ailleurs je ne suis pas bien pesant. Je vous dis que je ne veux pas de cette grande brute de cheval Holstein, sur lequel je ne puis monter qu'à l'aide d'une échelle, et pour avoir l'air d'être perché sur un éléphant.

Julien prit le parti de le saisir par le bras, et il le secoua si violemment qu'il l'éveilla enfin; et Geoffrey Hudson, moitié ronflant, moitié bâillant, lui demanda d'un ton d'humeur ce que diable il avoit.

— Oui, répondit Peveril, je crois que le diable en personne est en ce moment dans cette chambre.

A ces mots le pygmée se leva précipitamment, fit le signe de la croix, battit le briquet, et alluma un bout de cierge qui étoit, dit-il, consacré

à sainte Brigitte, et qui avoit, pour chasser les mauvais esprits, le même pouvoir que l'herbe appelée *fuga demonum*, ou le foie du poisson brûlé par Tobie dans la maison de Raguel. — Pourvu toutefois, ajouta le nain circonspect, qu'il existât des diables ailleurs que dans l'imagination de son compagnon.

En conséquence la chambre ne fut pas plus tôt éclairée par les rayons partant du bout de cierge sacré, que Julien commença à douter de l'évidence de ses sens; car il n'y avoit dans la chambre que Geoffrey Hudson et lui; et la porte étoit si bien fermée, qu'il paroissoit impossible qu'on eût pu l'ouvrir et surtout la refermer ensuite sans faire un bruit qui auroit nécessairement frappé ses oreilles, puisqu'il étoit debout en se promenant dans la chambre pendant le temps que l'être qui lui avoit parlé avoit dû prendre pour faire sa retraite, si toutefois il appartenoit à la nature humaine.

Julien regarda un moment, avec autant d'attention que de surprise, d'abord la porte bien fermée, ensuite la croisée garnie de gros barreaux de fer, et commença à accuser son imagination de lui avoir joué un tour fort désagréable. Il ne répondit pas grand'chose aux questions de Hudson; et, ayant regagné son lit en silence, il l'entendit prononcer un long discours sur les mérites de

sainte Brigitte; discours qui comprenoit la plus grande partie de sa légende, et qui se termina par l'assurance que, d'après tout ce que la tradition en avoit conservé, cette grande sainte avoit été la plus petite de toutes les femmes, en exceptant les femmes pygmées.

Lorsque le nain eut cessé de parler, Julien, qui avoit éprouvé l'effet soporifique de son discours, jeta un nouveau coup d'œil autour de la chambre que le saint cierge éclairoit encore; après quoi, fermant les yeux, il s'endormit d'un sommeil paisible, qui ne fut pas troublé pendant le reste de la nuit.

L'aurore brille pour Newgate comme pour la plus haute montagne dont un habitant du pays de Galles ou une chèvre sauvage ait jamais gravi le sommet; mais c'est d'une manière si différente, que les rayons même du soleil, quand ils pénètrent dans ce séjour de désolation, ont l'air d'y être emprisonnés.

Cependant quand Peveril se trouva éclairé par la lumière du jour, il se persuada facilement que ce qu'il avoit cru entendre pendant la nuit n'étoit qu'un jeu de son imagination, et il sourit en songeant que des contes ridicules, semblables à tant d'autres qu'il avoit souvent entendus dans l'île de Man, eussent pu faire une impression aussi forte sur son esprit, en passant par la bouche

d'un être aussi singulier que Geoffrey Hudson, et dans la solitude d'une prison.

Avant que Julien fût éveillé, le nain avoit déjà quitté son lit; il s'étoit assis au coin de la cheminée, avoit allumé le feu et avoit placé sur les charbons un petit pot qui partageoit son attention avec un gros in-folio, presque aussi haut que lui, et ouvert sur une table devant laquelle il étoit assis. Il étoit enveloppé du manteau dont nous avons déjà parlé, qui lui tenoit lieu de robe de chambre, comme de préservatif contre le froid, et dont le collet remontoit par derrière jusqu'à son grand bonnet. La singularité de ses traits, et ses yeux armés de lunettes se dirigeant tour à tour sur le volume qu'il lisoit, et sur le pot qui bouilloit lentement, auroient rendu Rembrand jaloux de le peindre comme un alchimiste ou un nécromancien s'occupant de quelque étrange expérience en consultant un gros manuel de son art mystique.

L'attention du nain avoit pourtant pour but un objet plus utile, car il préparoit une soupe savoureuse pour son déjeuner, dont il invita Julien à prendre sa part. — Je suis un ancien soldat, dit-il, je dois ajouter, un ancien prisonnier, et je sais mieux que vous, jeune homme, comment me tirer d'affaire. Au diable ce coquin de Clink! il a mis la boîte aux épices hors de ma

portée. Voulez-vous bien me la donner? Elle est sur le manteau de la cheminée. Je vous apprendrai à *faire la cuisine*, comme disent les Français; et alors nous partagerons en frères, si cela vous convient, les travaux de notre prison.

Julien consentit, sans hésiter, à la proposition amicale du petit vieillard, et ne lui donna point à entendre qu'il songeât à ne pas être plus longtemps son compagnon de chambrée. La vérité, c'est que, quoiqu'il fût tout porté à regarder comme une illusion la voix qu'il avoit cru entendre la nuit précédente, il éprouvoit cependant la curiosité de savoir comment il passeroit une seconde nuit dans la même chambre. D'ailleurs le son de la voix de cet être invisible qui l'avoit frappé de terreur pendant la nuit n'excitoit plus en lui qu'une douce agitation, un souvenir qui n'avoit rien de désagréable, et qui lui laissoit même une sorte de désir de l'entendre encore.

Les jours qui se passent dans la captivité offrent peu d'événements remarquables; celui qui suivit la nuit que nous venons de décrire n'en présenta aucun. Le nain offrit à son compagnon un volume semblable à celui qu'il lisoit, et qui étoit un tome des romans aujourd'hui oubliés de Scudéri, dont Geoffrey Hudson étoit grand admirateur, et qui étoient alors fort à la mode tant à

la cour d'Angleterre qu'à celle de France, quoique l'auteur ait su réunir dans ses énormes in-folios toutes les invraisemblances et toutes les absurdités des anciens romans de chevalerie, sans la fraîcheur de leur naïve imagination, et toute l'absurde métaphysique que Cowley et les autres poëtes de son siècle ont accumulée sur la passion de l'amour, comme une grande quantité de poussière de charbon, qui, jetée sur un feu mal allumé, l'éteint au lieu de l'entretenir.

Mais Julien n'avoit d'autre alternative que de s'attendrir sur les chagrins d'Artamènes et de Mandane ou de réfléchir tristement sur sa propre situation, et ce fut dans cette occupation agréable que la matinée se passa.

A une heure, et à la chute du jour, nos deux prisonniers reçurent la visite de leur porte-clefs, qui, d'un air sombre et bourru, leur apporta leurs repas ordinaires, et leur rendit en silence le peu de services dont ils avoient besoin, sans échanger avec eux plus de paroles que ne s'en seroit permis un officier de l'inquisition d'Espagne. Avec la même gravité taciturne, bien différente du sourire qui avoit été surpris, la veille, de paroître un instant sur ses lèvres, il frappa sur leurs fers avec un petit marteau, pour s'assurer, par le son qu'ils produisoient, qu'ils n'avoient pas été entamés par la lime; et

montant ensuite sur la table, il soumit à la même épreuve les barreaux de fer qui garnissoient la fenêtre.

Le cœur de Julien battit vivement en ce moment. N'étoit-il pas possible qu'un de ces barreaux eût été déplacé de manière à donner entrée à l'être inconnu qui leur avoit rendu visite la nuit précédente? Mais le son clair et net qu'ils rendirent lorsqu'ils furent frappés tour à tour par le marteau du vigilant Clink, fut pour l'oreille expérimentée du porte-clefs une garantie complète que tout étoit en état de sûreté.

— Il seroit difficile que quelqu'un entrât par cette croisée, dit Julien en exprimant tout haut les pensées qui l'occupoient.

— Peu de personnes s'en soucieroient, répondit le port-clefs d'un ton bourru, en se méprenant sur le sens que Peveril attachoit aux mots qu'il venoit de prononcer. Et je puis vous dire encore qu'il seroit tout aussi difficile d'y passer pour sortir.

Il se retira, et la nuit arriva.

Le nain, qui s'étoit chargé de la besogne de toute la journée, se donna beaucoup de mouvement pour tout ranger en ordre dans la chambre, éteindre le feu, et remettre à leur place divers objets dont on avoit eu besoin pendant le jour. Pendant tout ce temps, il se parloit tout haut à

lui-même, et toujours avec un ton d'importance; tantôt disant qu'un vieux soldat pouvoit seul avoir la dextérité nécessaire pour savoir ainsi mettre la main à tout; tantôt s'étonnant qu'un courtisan de la première classe pût condescendre à mettre la main à quelque chose. Vint ensuite la répétition de ses prières; mais sa disposition à parler ne revint pas comme le soir précédent après cet acte de dévotion. Au contraire, long-temps avant que Julien eût fermé les yeux, Geoffrey Hudson lui prouva, par son murmure peu harmonieux, qu'il étoit déjà dans les bras de Morphée.

Au milieu de l'obscurité, et avec un violent désir, qui n'étoit pourtant pas sans quelque mélange de crainte, d'entendre de nouveau la voix mystérieuse de la nuit précédente, Julien resta long-temps éveillé, et le cours de ses pensées ne fut interrompu que lorsqu'il entendit sonner les heures à l'église du Saint-Sépulcre, voisine de la prison. Un léger sommeil s'empara enfin de ses sens, mais il n'avoit guère duré plus d'une heure, à ce qu'il lui sembla, lorsqu'il fut éveillé par la même voix dont il avoit en vain attendu les accents avant de s'endormir.

— Pouvez-vous dormir? Voulez-vous dormir? Osez-vous dormir?

Telles furent les questions qui lui furent adres-

sées par la même voix douce et mélodieuse qu'il avoit entendue la nuit précédente.

— Qui me questionne ainsi ? demanda Peveril; mais n'importe, que ses intentions soient bonnes ou mauvaises, je lui réponds : — Je suis un prisonnier innocent, et l'innocence peut, veut et ose dormir tranquillement.

— Ne me faites pas de questions, reprit la voix, et ne cherchez pas à découvrir qui vous parle; mais apprenez que la folie seule peut s'endormir entre la perfidie et le danger.

— Et vous qui me parlez de danger, pouvez-vous m'indiquer le moyen de l'éviter ou de le combattre ?

— Mon pouvoir est limité. Cependant je puis faire quelque chose, comme le ver luisant peut faire apercevoir un précipice. Mais il faut que vous mettiez en moi votre confiance.

— La confiance engendre la confiance. Je ne puis en accorder sans savoir à qui et pour quoi.

— Ne parlez pas si haut, dit la voix en baissant le ton.

— Hier, dit Julien, vous me disiez que mon compagnon ne s'éveilleroit pas tant que vous seriez ici.

— Et aujourd'hui je ne réponds pas qu'il ne s'éveille.

Et au même instant, la voix rauque et discor-

dante du nain se fit entendre, demandant à Julien pourquoi il parloit ainsi, pourquoi il ne dormoit pas, et empêchoit les autres de dormir; enfin si ses visions de la nuit précédente étoient encore revenues.

— Si vous dites oui, dit la voix, d'un ton si bas que Julien doutoit presque si ce n'étoit pas un écho de ses propres pensées; si vous dites seulement oui, je pars pour ne jamais revenir.

Dans une situation désespérée on a recours à des remèdes étranges; et, quoique Julien ne pût calculer quelles chances avantageuses cette correspondance singulière pouvoit lui offrir, il n'avoit pas envie de les laisser échapper. Il répondit donc au nain que son sommeil avoit été troublé par un rêve alarmant.

—Je l'aurois juré d'après le son de votre voix, dit Hudson. Or, je vous le demande, n'est-il pas étrange que vous autres hommes de trop grande taille, vous n'ayez jamais cette fermeté d'âme qui nous appartient, à nous qui avons été jetés dans un moule qui nous donne une forme plus compacte? Ma voix conserve son accent mâle en toute occasion. Le docteur Cockerell prétend que les hommes, quelle que soit leur taille, ont la même proportion de nerfs et de fibres, mais que la nature les file plus gros ou plus déliés suivant l'étendue de la surface sur laquelle ils doivent

se répandre. De là il résulte que les créatures les plus petites sont souvent les plus fortes. Placez un escarbot sous un grand chandelier, et l'insecte le fera mouvoir par ses efforts pour se mettre en liberté ; ce qui est, pour suivre la comparaison, la même chose que si l'un de nous ébranloit, par de semblables efforts, la prison de Newgate. De même les chats et les belettes ont aussi les nerfs plus vigoureux, et le principe vital plus fortement enraciné en eux que les chiens et les moutons. Vous pouvez remarquer en général que les petits hommes dansent mieux, et sont moins fatigués des efforts de tout genre que ceux qui sont nécessairement écrasés sous le poids de leur propre taille. Je vous respecte, monsieur Peveril, parce qu'on m'a dit que vous avez donné une bonne leçon à un de ces coquins de géants qui font les fanfarons, comme si leur âme étoit plus grande que la nôtre, parce que leur nez s'élève vers le ciel de quelques pouces de plus que celui des autres ; mais cependant il ne faut pas vous enorgueillir de votre victoire comme d'une chose bien extraordinaire. Il est bon que vous sachiez qu'il en a toujours été ainsi, et que l'histoire de tous les siècles nous apprend que l'homme de petite taille, leste, vif et vigoureux, a toujours eu l'avantage sur un antagoniste gigantesque. Je n'ai besoin que de vous

rappeler, dans les saintes Écritures, la chute célèbre de Goliath et d'un autre grand flandrin dont la main avoit plus de doigts et la taille plus de pouces qu'il ne doit en appartenir à un honnête homme, et qui fut tué par un neveu du roi David. Combien d'autres pourrois-je encore vous citer, si ma mémoire me rappeloit leurs noms! mais une chose sûre, c'est qu'ils étoient tous Philistins. Car vous pouvez remarquer dans l'histoire sacrée comme dans l'histoire profane, que ces géants sont toujours des hérétiques et des blasphémateurs, des oppresseurs et des brigands, des tyrans du sexe féminin et des rebelles contre l'autorité légitime. Tels étoient Gog et Magog, que nos chroniques authentiques rapportent avoir été tués près de Plymouth par le brave et petit chevalier Corineus, de qui le comté de Cornouailles a pris son nom. De même Ascaparte fut vaincu par Bevis, et Colbrand par Guy, comme Southampton et Warwick peuvent en rendre témoignage. Tel fut aussi le géant Hoel, tué en Bretagne par Arthur. Et si Ryence, roi de la partie septentrionale du pays de Galles, qui reçut la mort des mains du même prince, digne champion de la chrétienté, n'étoit pas ce qu'on peut littéralement appeler un géant, il est évident qu'il n'en valoit guère mieux, puisqu'il lui fallut, pour faire la fourrure de son manteau,

vingt-quatre barbes de rois; et on portoit alors la barbe dans toute sa longueur. Par conséquent, en calculant chaque barbe à raison de dix-huit pouces, — vous ne pouvez accorder moins à une barbe royale, — et en supposant qu'on n'en avoit garni que le devant du manteau, comme nous le faisons quand nous employons l'hermine, et que la fourrure du reste, au lieu de peaux de chats sauvages et d'écureuils, avoit été faite de barbes de ducs et d'autres dignitaires inférieurs, nous verrons que... Je vais en faire le calcul, et je vous en donnerai le résultat demain matin.

Pour quicogue n'est ni philosophe ni financier, il n'existe pas de somnifère plus puissant qu'un calcul de chiffres, et quand on est au lit, l'effet en est irrésistible. Sir Geoffrey s'endormit donc en calculant quelle étoit la taille du roi Ryence, d'après la longueur supposée de son manteau. S'il n'étoit tombé sur ce sujet de calcul abstrait, on ne peut savoir combien de temps il auroit discouru sur la supériorité des hommes de petite taille; sujet si favori pour lui, que quelque considérable que soit le nombre des relations de ce genre, notre nain avoit réuni une collection presque complète des histoires romanesques ou véritables de chaque victoire qu'ils avoient remportées sur les géants.

Dès que l'oreille de Julien commença à avoir

des preuves non équivoques que son compagnon s'étoit rendormi, il écouta avec grande attention, dans l'espoir d'entendre de nouveau la voix mystérieuse qui l'intéressoit et le surprenoit en même temps. Même pendant qu'Hudson parloit, au lieu d'écouter l'éloge qu'il faisoit des personnes de petite taille, il avoit l'oreille au guet pour ne pas perdre le moindre bruit qui pourroit se faire dans la chambre, de sorte qu'il croyoit à peine possible qu'une mouche y volât sans qu'il entendît les mouvements de ses ailes. Si donc ce moniteur invisible étoit un habitant de ce monde, et le bon sens de Julien ne lui permettoit pas de renoncer tout-à-fait à cette idée, il ne pouvoit avoir quitté l'appartement, et il renouvelleroit sans doute la conversation. Mais l'espoir de Peveril fut trompé : pas le plus léger son ne lui annonça la présence de l'être qui lui rendoit des visites nocturnes, et qui paroissoit déterminé à garder le silence, s'il étoit encore dans l'appartement.

Ce fut en vain que Peveril se moucha, toussa, et essaya toutes les manières possibles de faire entendre qu'il ne dormoit pas : tout fut inutile, et enfin son impatience s'accrut à un tel point qu'il résolut de parler le premier, dans l'espoir de renouer l'entretien.

— Qui que tu sois, dit-il d'une voix assez haute

pour être entendu par une personne éveillée, mais assez modérée pour ne pas troubler le repos de son compagnon endormi, qui que tu sois, et qui que tu puisses être, puisque tu as montré quelque intérêt au sort de l'infortuné Julien Peveril, parle-moi encore, n'importe que tu aies à m'annoncer le bonheur ou l'adversité, et sois sûr que je suis préparé à supporter l'un et l'autre.

Il ne reçut aucune réponse à cette invocation solennelle. Pas le moindre bruit n'indiqua la présence de l'être auquel il l'adressoit.

— Je parle en vain, dit Julien, et peut-être j'invoque un être étranger aux sentiments qui animent les hommes, ou qui prend un malin plaisir à voir leurs souffrances.

Un léger soupir à demi retenu, se faisant entendre dans un coin de la chambre, sembla servir de réponse à cette exclamation, et démentir l'accusation qu'elle exprimoit.

Julien, naturellement courageux, et commençant à se familiariser avec sa situation, se mit sur son séant; et étendit le bras comme pour proférer une nouvelle conjuration. Mais la voix, comme si les gestes et l'énergie de Peveril lui eussent fait concevoir des alarmes, s'écria d'un ton plus agité que celui qu'elle avoit fait entendre jusqu'alors:

— Restez tranquille. Ne remuez pas, ou je garde le silence pour toujours.

— C'est donc un être mortel qui est en ce moment avec moi, pensa alors Julien assez naturellement. C'est quelqu'un qui probablement craint d'être découvert; et par conséquent j'ai quelque ascendant sur lui, quoique je ne doive en profiter qu'avec précaution. — Si vos intentions sont bonnes, dit-il, jamais il n'a existé un instant où j'aie eu plus besoin d'amis; où un service rendu ait pu mériter de moi plus de reconnoissance. Le destin de tout ce qui m'est cher est dans la balance; et j'achèterois au prix de tout l'univers la certitude que je n'ai rien à craindre à ce sujet.

— Je vous ai déjà dit que mon pouvoir est limité, répondit la voix. Je puis peut-être vous sauver, *vous*; mais le destin de vos amis ne dépend pas de moi.

— Du moins faites-le-moi connoître, reprit Julien, et quel qu'il puisse être, je ne craindrai pas de le partager.

— Et quels sont ceux dont le sort vous inquiète? demanda la voix avec un léger tremblement, comme si elle eût fait cette question avec répugnance et qu'elle craignît d'en entendre la réponse.

— Mes parents, reprit Julien, après avoir hésité un instant, comment se trouvent-ils? Quel sera leur destin?

— Ils sont comme le fort sous lequel l'ennemi

a creusé une mine redoutable. Les travaux peuvent avoir coûté des années aux mineurs, tant ils avoient à vraincre d'obstacles; mais le temps porte l'occasion sur ses ailes.

— Et quel sera l'événement?

— Puis-je lire dans l'avenir? Je ne puis le juger qu'en le comparant au passé. Quels sont ceux qui ont été poursuivis par ces cruels et infatigables délateurs, et qui ont enfin succombé sous leurs accusations? Une naissance noble et illustre, une vieillesse respectable et une bienveillance universellement reconnue ont-elles pu sauver l'infortuné lord Stafford? Qu'ont valu à Coleman sa science, son esprit d'intrigue, la faveur dont il jouissoit à la cour, et son titre de confident de l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre? L'esprit, la subtilité et toutes les démarches d'une secte nombreuse ont-elles conservé les jours de Fenwicke, de Whitbread et de quelqu'un des autres prêtres accusés? L'obscurité de Grover, de Pickering et d'autres misérables leur a-t-elle servi de sauve-garde? Nulle condition, nuls talents, nuls principes, ne peuvent protéger personne contre une accusation qui nivelle tous les rangs, qui confond tous les caractères, qui change en crimes les vertus, et qui regarde les hommes comme d'autant plus dangereux qu'ils jouissent de plus d'influence, quoiqu'ils l'aient

acquise de la manière la plus honorable, et qu'ils ne l'exercent qu'avec droiture. Accusez qui vous voudrez d'être complice de la conspiration, faites entendre en témoignage contre lui Oates ou Dugdade, et l'être le moins clairvoyant pourra prévoir l'événement.

— Prophète de malheur! Mais mon père est couvert d'un bouclier qui le rendra invulnérable : il est innocent.

— Qu'il fasse valoir son innocence devant le tribunal de Dieu : elle lui servira peu devant celui que préside Scroggs.

— Je ne crains pourtant rien, dit Julien en affectant plus de confiance qu'il n'en avoit réellement; la cause de mon père sera plaidée devant douze jurés anglais.

— Il vaudroit mieux qu'elle le fût devant douze bêtes féroces que devant des Anglais influencés par l'esprit de parti, les passions, les préjugés et la terreur épidémique d'un danger imaginaire.

— Tes discours sont de mauvais augure, dit Julien, et ta voix peut servir de pendant à celle du hibou et à la cloche de minuit. Parle-moi encore pourtant, et si tu peux, dis-moi si... Il vouloit parler d'Alice Bridgenorth, mais ses lèvres n'en purent prononcer le nom. — Dis-moi, reprit-il, si la noble famille de Derby...

— Qu'elle reste sur son rocher, comme l'oiseau de mer pendant la tempête, et il peut arriver qu'elle y trouve un abri. Mais il y a du sang sur son hermine, et la vengeance la poursuit depuis bien des années, comme un limier que l'aurore a séparé de sa proie, mais qui espère la saisir avant le coucher du soleil. Au surplus cette famille est en sûreté jusqu'à présent. Vous parlerai-je maintenant de vos propres affaires, où il ne s'agit guère moins que de votre vie et de votre honneur; ou reste-t-il encore quelqu'un dont vous préfériez les intérêts aux vôtres ?

— Il existe une personne dont j'ai été séparé hier par violence. Si je la savois en sûreté, je ne m'inquièterois guère de la mienne.

— Une! seulement une!

— Et cette séparation m'a ravi tout le bonheur que ce monde pouvoit me procurer.

— Vous voulez dire Alice Bridgenorth, dit la voix avec un accent d'amertume. Vous ne la verrez plus : il faut vous oublier. Votre vie et la sienne en dépendent.

— Je ne puis acheter la vie à ce prix.

— Mourez donc dans votre obstination, répondit l'être invisible. Et toutes les prières de Julien ne purent en obtenir un autre mot pendant tout le reste de la nuit.

CHAPITRE XXXVI.

« Petit homme, il est vrai, mais tout rempli d'orgueil. »
ALLAN RAMSAY.

PEVERIL étoit si troublé du départ de l'être invisible qui lui rendoit des visites, que, pendant assez long-temps, il lui fut impossible de goûter le sommeil. Il se promit bien de découvrir et de livrer le démon nocturne qui ne venoit interrompre son repos que pour ajouter du fiel à l'amertume dont il étoit déjà abreuvé, et pour verser du poison sur des blessures déjà si douloureuses. Il le menaçoit dans sa colère de toute la vengeance que la captivité lui permettroit d'exercer. Il résolut de faire un examen plus sérieux et plus attentif de toute sa chambre, de manière à découvrir le moyen qu'employoit pour y entrer l'être qui venoit le tourmenter, l'issue en fût-elle aussi imperceptible que le trou d'une tarière. Si sa recherche n'aboutissoit à rien, il informeroit de tout ce qui s'étoit passé le geôlier de la prison, à qui il ne pouvoit pas être indifférent de savoir que ses cachots n'étoient pas impénétrables. Il verroit bien dans ses yeux s'il

étoit instruit de ces visites ; et, en ce cas, il le dénonceroit lui-même aux magistrats, aux juges, à la chambre des communes; et c'étoit le plus doux de tous les moyens de vengeance que le dépit lui suggéroit. Le sommeil et la fatigue l'emportèrent enfin sur tous ces projets ; et, comme cela arrive souvent, la lumière du jour lui inspira une résolution plus douce.

Il réfléchit alors qu'il n'avoit aucune raison positive pour attribuer les visites de l'être dont il avoit entendu la voix à des motifs annonçant une malveillance décidée, quoiqu'il ne lui eût guère donné lieu de se flatter qu'il pourroit en obtenir quelques secours pour ce qu'il avoit le plus à cœur. En ce qui le concernoit, il avoit trouvé en lui une compassion véritable, un intérêt bien prononcé ; si, en profitant de ces sentiments, il venoit à recouvrer sa liberté, il pourroit, dès qu'il l'auroit obtenue, l'employer au service de ceux dont la situation lui inspiroit bien plus d'inquiétude que la sienne.

— J'ai agi comme un insensé, se dit-il à lui-même : j'aurois dû temporiser avec cet être singulier pour apprendre les motifs de l'intérêt qu'il semble prendre à mon sort, et tâcher de profiter de ses secours, si je pouvois les obtenir sans qu'il y attachât aucune condition que l'honneur me défendît d'accepter. J'aurois toujours eu le temps

de refuser son intervention quand j'aurois su quel prix il y mettoit.

Tout en parlant ainsi, il se promettoit de procéder avec plus de prudence dans ses relations avec cet être inconnu, si sa voix se faisoit entendre de nouveau. Mais ses méditations furent interrompues par Geoffrey Hudson, qui lui déclara que, s'étant occupé la veille de tous les soins qu'exigoit leur habitation commune, c'étoit à lui à en faire autant à son tour, pendant tout le jour qui commençoit.

Peveril ne pouvoit se refuser à une demande si raisonnable. Il se leva donc, et se mit à tout ranger dans leur prison, tandis que le nain, perché sur une chaise, et ayant ses pieds à plus de six pouces de la terre, pinçoit, avec un air de langueur et d'aimable aisance, les cordes d'une vieille guitare, en chantant des chansons espagnoles, moresques et françaises. A la fin de chacune, il ne manquoit pas de l'expliquer à Julien, soit en lui en donnant la traduction, soit en lui racontant l'anecdote historique faisant le sujet de la chanson. Il en chanta même une qui avoit rapport à sa propre histoire et à l'accident qui l'avoit fait entrer captif à Maroc, après avoir été pris par un corsaire de Salé.

Cette époque de sa vie étoit pour Hudson une ère féconde en étranges aventures; et s'il falloit

l'en croire, il avoit fait des prodiges de galanterie dans le sérail de l'empereur. Mais, quoiqu'il y eût peu de personnes en état de lui donner un démenti formel sur des intrigues dont la scène étoit si éloignée, il couroit un bruit, parmi les officiers de la garnison de Tanger, que le tyran more, ne sachant à quoi employer un esclave de cette taille, l'avoit forcé à garder le lit pour couver des œufs de dindon. La moindre allusion à cette histoire mettoit Hudson hors de lui-même, et la funeste issue de sa querelle avec le jeune Crofts, qui avoit payé de sa vie une plaisanterie, faisoit qu'on prenoit garde de ne pas échauffer la bile du pygmée belliqueux par des railleries inconsidérées.

Tant que Peveril s'occupa de ranger les meubles dans l'appartement, le nain resta fort tranquille, s'amusant comme nous l'avons déjà dit; mais quand il le vit commencer à faire les préparatifs du déjeuner, il sauta à bas de la chaise sur laquelle il étoit assis en *signor,* au risque de briser sa guitare et de se rompre le cou, en s'écriant qu'il prépareroit le déjeuner tous les matins jusqu'au jour du jugement, plutôt que de confier cette tâche importante à une main aussi novice que celle de son compagon.

Le jeune homme céda volontiers ce soin au petit chevalier, et il ne fit que sourire en l'enten-

dant dire avec humeur que, quoique M. Peveril ne fût que de moyenne taille, il étoit presque aussi stupide qu'un géant. Pendant qu'il donnoit toute son attention à cette occupation essentielle, Julien examinoit la chambre de tous côtés, et cherchoit à y découvrir quelque issue secrète qui pût permettre qu'on y pénétrât pendant la nuit, et dont il lui seroit peut-être possible de profiter lui-même pour s'évader en cas de besoin. Ses recherches autour des murailles furent inutiles; mais il eut plus de succès quand il porta les yeux sur le plancher.

Tout à côté de son lit, et placé de manière qu'il auroit dû l'apercevoir plus tôt sans la précipitation avec laquelle il avoit obéi aux ordres de son compagnon, étoit un billet cacheté dont l'adresse ne portoit que les lettres initiales J. P., ce qui sembloit l'assurer qu'il lui étoit destiné. Il saisit l'occasion de l'ouvrir, tandis que le nain étoit tout occupé de sa soupe, et donnoit toute son attention à une affaire qu'il regardoit, de même que bien des gens plus grands et plus sages que lui, comme une des principales nécessités de la vie; de sorte que, sans être remarqué et sans exciter sa curiosité, il lut ce qui suit :

« Quelque imprudent et quelque inconsidéré que vous soyez, il existe quelqu'un qui sacrifie-

roit tout pour vous arracher à votre destinée. Vous devez être demain transféré à la Tour, où votre vie ne peut être assurée pour un seul jour; car, pendant le peu d'heures que vous avez passées à Londres, vous vous êtes fait un ennemi dont le ressentiment ne s'éteint pas facilement. Vous n'avez qu'une chance de salut; c'est de renoncer à A. B., de ne plus songer à elle, ou, si cela vous est impossible, de n'y songer que comme à un être que vous ne pouvez jamais revoir. Si votre cœur peut se déterminer à abjurer un attachement auquel il n'auroit jamais dû se livrer, et que vous ne pouvez nourrir plus longtemps sans folie, faites connoître que vous acceptez cette condition, en mettant à votre chapeau une plume blanche, un ruban blanc, n'importe quel objet de cette couleur que vous pourrez vous procurer. En ce cas une barque viendra heurter, comme par accident, celle qui doit vous transporter à la Tour; dans ce moment de confusion, sautez dans la Tamise, traversez le fleuve à la nage, et prenez terre sur la rive opposée, du côté de Southwark. Des amis vous y attendront pour favoriser votre évasion, et vous vous trouverez avec quelqu'un qui perdroit tout au monde, et même sa vie, plutôt que de souffrir qu'on vous arrachât un seul cheveu de la tête, mais qui, si vous refusez de suivre ses

avis, ne pensera plus à vous que comme à un insensé méritant de périr dans sa folie. Puisse le ciel vous inspirer le seul parti qui convienne à votre situation! c'est la prière bien sincère de l'être qui, si vous le voulez, désire être,

« VOTRE AMI INCONNU. »

La Tour! C'étoit un mot inspirant la terreur, plus de terreur qu'une prison ordinaire; car, combien de souvenirs de mort présentoit ce lugubre édifice! Les exécutions cruelles qu'il avoit vues sous les règnes précédents n'étoient peut-être pas aussi nombreuses que les meurtres secrets qui avoient eu lieu dans l'enceinte de ses murailles! Cependant Peveril n'hésita pas un instant sur le parti qu'il devoit prendre. Je partagerai le destin de mon père, s'écria-t-il, je ne pensois qu'à lui lorsqu'on m'a amené ici, je ne penserai pas à autre chose quand je serai enfermé dans cet horrible lieu de détention; c'est sa demeure, et il convient que ce soit aussi celle de son fils. Et toi, Alice, le jour où je renoncerai à toi, puissé-je être regardé comme un traître et un lâche! Loin de moi, faux ami, et subissez le destin réservé aux séducteurs et aux prédicateurs d'hérésie.

Il ne put s'empêcher de prononcer ces derniers

mots à haute voix, en jetant dans le feu le billet qu'il venoit de lire, avec un air de violence qui fit tressaillir le nain de surprise. — Que dites-vous de brûler les hérétiques, jeune homme? s'écria-t-il; par ma foi, il faut que votre zèle soit plus ardent que le mien, pour que vous parliez ainsi quand les hérétiques forment la grande majorité. Je veux être condamné à avoir six pieds de hauteur, si les hérétiques n'ont pas le dessus! Prenez garde à vos paroles, mon jeune ami.

— Il est trop tard pour y prendre garde quand elles sont prononcées, dit le porte-clefs, qui, ayant ouvert la porte avec des précautions extraordinaires pour ne pas faire de bruit, étoit entré sans être aperçu; au surplus, M. Peveril s'est conduit en homme comme il faut, et je ne suis pas un rapporteur, pourvu qu'il prenne en considération les peines que je me suis données pour lui.

Julien n'avoit d'autre alternative que de profiter de ce que le drôle lui donnoit à entendre, et de le gagner par quelques pièces d'argent. Clink fut si satisfait de sa libéralité, qu'il s'écria : — J'ai le cœur gros d'être obligé de dire adieu à un jeune homme si généreux, j'aurois volontiers tiré le verrou sur lui pendant vingt ans; mais il faut quelquefois que les meilleurs amis se séparent.

— Je vais donc quitter Newgate ?

— Oui, Monsieur : l'ordre du conseil vient d'arriver.

— Et je vais être transféré à la Tour ?

— Comment ! s'écria le porte-clefs, qui diable vous l'a dit ? Mais, n'importe, puisque vous le savez, ce n'est pas la peine de vous le cacher. Ainsi, Monsieur, préparez-vous à partir sur-le-champ. Mais d'abord allongez vos *supports*, pour que j'en ôte les *darbies*.

— Est-ce l'usage ordinaire ? demanda Peveril en étendant les jambes, pendant que Clink en détachoit les fers.

— Bien certainement : les *darbies* appartiennent au capitaine, et vous jugez bien qu'il n'a pas envie d'en faire présent au lieutenant de la Tour. C'est à ses gardes à prendre leurs précautions, je vous réponds qu'ils n'emporteront rien d'ici. Si pourtant Votre Honneur avoit envie de partir avec ses *darbies*, comme pour émouvoir la compassion, il seroit possible de...

— Je n'ai nulle envie de faire paroître ma situation pire qu'elle ne l'est, s'écria Julien ; et il pensa en même temps qu'il falloit que son correspondant anonyme le connût bien, puisque le plan d'évasion qu'il lui avoit proposé ne pouvoit s'exécuter que par un excellent nageur ; et qu'il fût bien au fait des usages de la prison, puisqu'il

lui auroit été impossible de nager si on lui eût laissé les fers aux pieds. Ce que lui dit ensuite le porte-clefs lui suggéra de nouvelles conjectures.

— Il n'y a rien au monde que je ne fusse disposé à faire pour un si brave jeune homme, dit Clink. Je volerois pour vous un des rubans de ma femme, si vous aviez envie d'arborer le pavillon blanc sur votre chapeau.

— A quoi bon? demanda Julien, dont l'imagination rapprocha au même instant la proposition que lui faisoit le porte-clefs du signal qui lui avoit été indiqué dans la lettre qu'il avoit reçue.

— Je n'en sais trop rien, répondit Clink, si ce n'est qu'on dit que le blanc est l'emblème de l'innocence; et, qu'on soit coupable ou non, on aime toujours à se donner un air d'innocence. Mais qu'importe qu'on soit coupable ou qu'on ne le soit pas, le tout est de savoir si ce mot se trouvera dans la déclaration des jurés?

— Il est bien étrange, pensa Peveril, quoique le porte-clefs parût parler naturellement et sans double entente, que tout semble combiné pour faire réussir le plan d'évasion, si j'y veux consentir. Et n'ai-je pas tort de m'y refuser! Un être qui fait tant pour moi doit être mon ami, et un ami ne peut insister sur l'exécution des conditions injustes qu'on m'impose pour prix de ma délivrance.

Mais il ne chancela qu'un instant, et s'affermit plus que jamais dans sa première résolution. Il se rappela que, quel que fût celui qui faciliteroit son évasion, il courroit nécessairement de grands dangers, et que par conséquent il avoit le droit de prescrire les conditions sous la foi desquelles il consentoit à s'y exposer. Il se souvint aussi que la fausseté fut toujours une bassesse, n'importe qu'elle s'exprime par des paroles ou par des actions; et il réfléchit qu'en montrant le signal qu'on lui avoit demandé pour preuve de sa renonciation à Alice, c'étoit mentir tout aussi-bien que s'il y renonçoit dans les termes les plus exprès, sans avoir dessein de tenir sa promesse.

— Si vous voulez m'obliger, dit-il à Clink, procurez-moi un morceau de soie noire ou de crêpe, pour m'en servir à l'usage dont vous parlez.

— De crêpe! s'écria le porte-clefs; qu'est-ce que cela signifieroit? les gardes de la Tour qui vont vous y conduire vous prendroient pour un ramoneur de cheminée au 1er mai [1].

— Ce sera une preuve de mon profond chagrin, dit Julien, et de ma résolution déterminée.

— Comme il vous plaira, Monsieur, répliqua le porte-clefs; je vous trouverai aisément quel-

[1] Jour de la fête des ramoneurs en Angleterre. Ils parcourent les rues, couverts de vêtements bizarres, en dansant au son des instruments. (*Note du Traducteur.*)

que guenille noire, n'importe de quelle étoffe. Et maintenant, il s'agit de partir.

Julien lui répondit qu'il étoit prêt, et s'avança vers Geoffrey Hudson pour lui faire ses adieux. La séparation ne se fit pas sans émotion de part et d'autre; elle fut pénible surtout au pauvre petit chevalier, qui avoit conçu une affection toute particulière pour le compagnon dont il alloit être privé.

— Adieu, mon jeune ami, lui dit-il en levant ses deux mains pour prendre celle de Julien, ce qui lui donnoit l'attitude d'un marin qui tire une corde pour soulever une voile : bien des gens à ma place se trouveroient outragés, en se voyant, quoique anciens serviteurs de la maison du roi, et ayant porté les armes pour lui, laissés dans une prison comme celle-ci, tandis que vous en allez habiter une bien plus honorable; mais, grâce à Dieu, je ne vous envie pas la Tour; je ne vous envierois même pas les rochers de Scilly, ni le château de Carisbrook, qui eut l'honneur de servir de prison au bienheureux martyr le roi mon ancien maître. En quelque lieu que vous deviez aller, je vous souhaite toutes les distinctions d'une prison honorable, et le bonheur d'en sortir aussi promptement qu'il plaira à Dieu. Quant à moi, ma course touche à sa fin, parce que je succombe, martyr de la trop

grande susceptibilité de mon cœur. Il y a une circonstance dont je vous aurois fait part, mon bon monsieur Julien Peveril, si la Providence nous eût permis une plus longue liaison; mais cette confidence ne convient pas au moment actuel. Adieu donc, mon cher ami, et rendez témoignage, à la vie et à la mort, que Geoffrey Hudson brave les coups et les persécutions de la Fortune, comme il mépriseroit, ainsi qu'il l'a fait plusieurs fois, les sarcasmes malins d'un grand écolier.

A ces mots il se détourna, et se cacha le visage avec son petit mouchoir, tandis que Julien éprouvoit cette espèce de sensation tragi-comique qui fait qu'on ressent une compassion véritable pour celui qui en est l'objet, et qu'on est saisi en même temps d'une certaine envie de rire dont on a peine à se défendre. Enfin le porte-clefs lui fit signe de le suivre. Julien obéit à l'instant, et laissa son inconsolable petit compagnon dans sa triste solitude.

Pendant que Julien suivoit son guide à travers les nombreux détours de ce labyrinthe de misères, Clink lui dit : — C'est un égrillard que ce petit sir Geoffrey Hudson; et quant à la galanterie, un vrai coq de Bandam, tout vieux qu'il est. J'ai connu une gaillarde qui l'avoit fait mordre à l'hameçon, mais il seroit difficile de deviner ce

qu'elle en vouloit faire, à moins qu'elle n'eût dessein de le conduire à Smithfield, et de l'y faire voir pour de l'argent, dans un spectacle de marionnettes.

Encouragé par cette ouverture, Julien lui demanda s'il savoit pourquoi on alloit le transférer à la Tour.

— Pour vous apprendre à vous faire facteur de la poste du roi sans autorisation, répondit Clink.

Il n'en dit pas davantage; car ils approchoient alors du formidable point central où étoit étendu dans son fauteuil de cuir le commandant de la forteresse, tel que l'énorme *boa* qui couvre, dit-on, de ses replis monstrueux les trésors souterrains des *rajahs* de l'Orient, qu'il est chargé de garder. Il regarda Julien d'un air sombre et mécontent, comme l'avare regarde la guinée dont il faut qu'il se sépare, ou le chien affamé l'os qu'on donne à un de ses camarades. Il tourna les feuillets de son sinistre registre pour y faire la note nécessaire relativement à la translation du prisonnier, en grommelant entre ses dents : — A la Tour! à la Tour! Oui, il faut que tout aille à la Tour! C'est la mode d'à présent. Mettre des Anglais libres dans une prison militaire, comme si nous n'avions ici ni serrures ni verrous! J'espère que le parlement prendra en considération toute

cette besogne de la Tour; c'est tout ce que j'ai à dire. Au surplus, le jeune homme ne gagnera rien au change, c'est une consolation.

Ayant fini en même temps cet acte officiel d'enregistrement et son soliloque, il fit signe à ses subalternes d'emmener Julien, qui eut à parcourir de nouveau les corridors obscurs qu'il avoit traversés en arrivant, et qui fut conduit jusqu'à la porte de la prison. Il y trouva une voiture de place qui devoit le mener jusque sur les bords de la Tamise, et qui étoit escortée par deux officiers de police.

Une barque, à bord de laquelle se trouvoient quatre gardes de la Tour, l'attendoit sur la rive. Ses anciens gardiens firent la remise de sa personne à ceux qui en devenoient responsables à leur place; mais Clink, le porte-clefs, avec qui il avoit fait une connoissance plus particulière, ne prit congé de lui qu'après lui avoir remis le morceau de crêpe noir qui lui avoit été demandé. Julien l'attacha à son chapeau, tandis que les gardes de la Tour chuchotoient entre eux. — Il est bien pressé de prendre le deuil, dit l'un d'eux; il feroit aussi bien d'attendre qu'il en eût plus de sujet.

— D'autres le prendront peut-être pour lui avant qu'il ait le temps de le prendre pour personne, répondit un autre de ces fonctionnaires.

Malgré ces propos tenus à voix basse, la conduite de ces nouveaux gardiens à son égard étoit plus respectueuse que n'avoit été celle des satellites de Newgate, et l'on auroit pu l'appeler une civilité sombre. Les employés des prisons ordinaires étoient en général grossiers, parce qu'ils avoient affaire à des brigands de toute espèce; mais ceux de la Tour n'étoient chargés de garder que des criminels d'état, c'est-à-dire des gens à qui leur naissance et leur fortune donnoient le droit d'attendre des égards, et le moyen de les récompenser.

Julien ne fit pourtant pas plus d'attention à ce changement de ses gardes qu'à la scène aussi belle que diversifiée qu'offroit à ses yeux le beau fleuve sur lequel il naviguoit. Une centaine de barques, chargées de personnes que le plaisir ou les affaires amenoient sur la Tamise, passèrent à peu de distance. Julien ne les regarda qu'avec l'espoir, mêlé d'un peu de dépit, que l'être qui avoit voulu ébranler sa fidélité par l'offre de sa délivrance, verroit, à la couleur du signal qu'il portoit, combien il étoit déterminé à résister à cette tentation.

C'étoit l'instant de la haute marée, et une grande barque, remontant rapidement la rivière à voile et rames, se dirigeoit si directement sur celle qui portoit Julien, qu'elle sembloit avoir envie de l'aborder et de la renverser.

— Préparez vos carabines, s'écria celui des gardes de la Tour qui étoit le chef des autres. Que veulent donc faire ces coquins ?

Mais l'équipage de la grande barque parut avoir reconnu son erreur, car elle changea de direction tout à coup, et gagna le milieu de la Tamise, d'où les bateliers de chaque bord se soulagèrent respectivement en lâchant les uns contre les autres une volée d'imprécations.

— L'inconnu a tenu parole, pensa Julien, et j'ai aussi tenu la mienne.

Il lui sembla même, tandis que les deux barques s'approchoient, entendre, dans celle qui s'avançoit, une espèce de gémissement ou de cri étouffé; et, quand le moment de confusion fut passé, il demanda au garde dont il étoit le plus voisin s'il savoit qui étoit sur cette barque.

— Des marins de quelques vaisseaux de ligne, qui viennent faire des folies sur l'eau douce, répondit le garde; je le suppose du moins, car seuls ils peuvent être assez impudents pour oser venir aborder une barque du roi; et je suis sûr que le drôle qui tenoit le gouvernail n'avoit pas d'autre dessein. Mais il est possible, Monsieur, que vous en sachiez à ce sujet plus que moi.

Cette insinuation ne donna pas envie à Julien de faire de nouvelles questions, et il garda le

silence jusque sous les sombres bastions de la Tour. La barque passa alors sous une arche basse et ténébreuse fermée du côté de la forteresse par cette porte bien connue, nommée la porte des Traîtres; c'étoit une grille en grosses barres de fer, à travers laquelle on pouvoit voir les gardes et les sentinelles en faction, et le sentier escarpé qui conduit de la rivière dans l'intérieur de la citadelle. C'est par cette porte, dont le nom vient de cette coutume, qu'on fait ordinairement entrer dans la Tour les personnes accusées de haute trahison, la Tamise offrant un moyen secret et silencieux d'y transporter ceux dont la chute auroit pu exciter la compassion, ou la popularité donner à craindre trop d'émotion parmi le peuple. Quand même il n'y avoit aucun motif pour cette crainte, on évitoit ainsi de troubler la tranquillité de la ville, en se dispensant de faire passer un prisonnier suivi de gardes par les rues les plus fréquentées.

Cependant cette coutume, dictée par la politique, doit avoir souvent glacé le cœur du prisonnier, qui, dérobé ainsi en quelque sorte à la société, arrivoit au lieu de sa détention sans recueillir sur son chemin un seul regard de commisération; et, lorsqu'en sortant de dessous cette arche ténébreuse, il débarquoit sur ces marches de pierre usées par les pas de ceux qui avoient

été agités par les mêmes inquiétudes que lui, et dont chaque marée venoit baigner le pied, s'il regardoit devant lui la montée rapide conduisant à une prison d'état gothique, et en arrière la partie de la rivière que la voûte basse lui permettoit encore d'apercevoir, il devoit souvent sentir qu'il laissoit derrière lui la lumière du jour, et l'espérance de la vie même.

Tandis que le chef des gardes se faisoit reconnoître, Julien chercha à apprendre d'un de ses conducteurs quel endroit alloit lui servir de prison.

— Celui que le lieutenant indiquera, lui répondit un des gardes.

— Ne me sera-t-il pas permis de partager la chambre de mon père, sir Geoffrey Peveril? car il n'oublia pas pour cette fois de prononcer le nom de sa famille.

Le garde, vieillard respectable, le regarda comme s'il eût été surpris d'une demande si extravagante, et se contenta de lui répondre : — Impossible.

— Du moins montrez-moi le lieu où il est détenu, que je puisse jeter un coup d'œil sur le mur qui nous sépare.

— J'en suis fâché pour vous, jeune homme, répondit le vieillard en secouant sa tête couverte de cheveux blancs, mais toutes ces questions ne

peuvent vous être utiles : on ne connoît ici ni pères ni enfants.

Le hasard, quelques instants après, sembla pourtant offrir à Peveril la satisfaction que la rigueur de ses gardes étoit disposée à lui refuser. Comme on lui faisoit gravir le passage escarpé qui conduit à ce qu'on appelle la tour de Walkefied, une voix de femme s'écria avec un accent qui exprimoit à la fois la joie et la douleur. — Mon fils, mon cher fils !

Les gardes même de Julien semblèrent touchés de cet élan d'une vive sensibilité. Ils ralentirent le pas, et s'arrêtèrent presque pour lui donner le temps de lever les yeux vers la fenêtre d'où partoit la voix d'une mère au désespoir. Mais l'ouverture en étoit si étroite et si bien grillée que tout ce qu'on put voir fut la main blanche d'une femme qui s'accrochoit à un barreau rouillé, comme pour soutenir la personne à qui elle appartenoit, tandis qu'une autre main agitoit un mouchoir blanc qu'elle laissa tomber, et à l'instant la croisée parut abandonnée.

— Donnez-le-moi, dit Julien au vieux garde qui l'avoit ramassé : c'est peut-être le dernier présent d'une mère.

Le vieux garde étendit le mouchoir et le regarda avec l'attention scrupuleuse d'un homme habitué à découvrir des moyens secrets de cor-

respondance dans les bagatelles en apparence insignifiantes.

— Il peut s'y trouver de l'écriture en encre invisible, lui dit un de ses camarades.

— Il est humide, répondit le vieillard, mais je crois que cette humidité est causée par des larmes; je ne puis en priver ce pauvre jeune homme.

— Ah ! Coleby, lui dit son camarade d'un ton de reproche fait avec douceur, si vous n'aviez pas eu un trop bon cœur, vous porteriez aujourd'hui un autre uniforme que celui de garde de la Tour.

— Qu'importe ce qui se passe dans mon cœur, répondit Coleby, et quel est l'habit qui en conserve la chaleur, pourvu que je m'acquitte fidèlement de mes devoirs envers mon roi ?

— Cependant Peveril serra contre son sein le gage de l'affection d'une mère que le hasard lui avoit procuré; et lorsqu'il eut été conduit dans la petite chambre qu'on lui annonça comme devant être son séjour solitaire tant qu'il resteroit à la Tour, il fut ému jusqu'aux larmes par cet événement, qu'il ne put s'empêcher de regarder comme un signe que sa malheureuse famille n'étoit pas encore totalement abandonnée par la Providence.

Mais les pensées qu'offre à l'esprit l'intérieur

d'une prison, et les événements qui s'y passent, ont quelque chose de trop uniforme, et il est temps que nous transportions nos lecteurs dans une sphère plus agitée.

CHAPITRE XXXVII.

« La fortune ennemie à la fin me pardonne,
» Je vivrai désormais, car Buckingham l'ordonne. »
POPE.

L'HABITATION spacieuse du duc de Buckingham, située près du palais de Savoie, ainsi que le terrain qui en faisoit partie, portoit originairement le nom d'York-House.

Construite avec une magnificence sans égale par son père, favori de Charles Ier, elle pouvoit presque disputer de splendeur avec le palais royal de White-Hall. Mais la manie toujours croissante de construire de nouvelles rues et presque une nouvelle ville, pour joindre Londres à Westminster, avoit donné une grande valeur à tout ce terrain. Le fils du fondateur, le duc de Buckingham actuel, aimoit les entreprises; et, comme il avoit souvent besoin d'argent, il avoit approuvé le plan proposé par un architecte non moins avide, pour convertir les jardins qui entouroient son palais en ces rues qui conservent encore aujourd'hui le souvenir de son nom et de ses titres. Et cependant ceux qui habitent à présent Villiers-Street, Duke-Street, Buckingham-

Street, et Of-Alley, car on avoit même donné à une de ces rues le nom de la particule qui joignoit le titre de duc au nom de Buckingham [1], ne pensent probablement guère à la mémoire du spirituel, du bizarre, du licencieux VILLIERS, DUC DE BUCKINGHAM, noms qui appartiennent encore aux rues où ils demeurent.

Le duc avoit adopté ce plan de construction avec tout l'empressement qu'il mettoit à tout ce qui étoit nouveau. Ses jardins furent détruits, ses pavillons rasés, ses belles écuries démolies. Toute la pompe de ce beau domaine *sub urbe* s'évanouit; il resta encombré de ruines et coupé de tous côtés par les fondations de nouveaux bâtiments, et par les travaux nécessaires pour le nivellement du terrain sur les différentes lignes que devoient occuper les rues projetées. Mais cette spéculation, devenue par la suite très-lucrative, éprouva dans son origine de grands obstacles, partie faute des fonds nécessaires, partie à cause du caractère impatient et inconstant du duc, qui l'emporta bientôt vers de nouveaux projets. Ainsi, quoiqu'on eût fait beaucoup de démolitions à l'époque dont nous parlons, presque rien ne s'élevoit encore pour remplacer ce qui avoit été abattu. Cependant le corps princi-

[1] *Of* signifie *de :* de sorte qu'il y a la *rue Williers*, la *rue Duc*, *l'allée De* et la *rue Buckingham.* (*Note du Trad.*)

pal de logis étoit resté intact, mais le domaine au milieu duquel il s'élevoit avoit une singulière analogie avec l'esprit irrégulier du propriétaire. Ici l'on voyoit un beau groupe d'arbres et d'arbrisseaux exotiques coupés par une tranchée destinée à faire un égout, et étouffés sous des amas de gravois. Là une vieille tour menaçoit de s'écrouler sur celui qui la regardoit; et plus loin on couroit le risque de tomber dans un gouffre ouvert pour pratiquer une cave. Le plan de cette entreprise annonçoit de grandes idées, mais elle sembloit avortée faute d'argent, ou de stabilité dans l'esprit de celui qui les avoit conçues. En un mot, on y remarquoit partout les preuves de grands talents mal employés, et devenus plus nuisibles qu'utiles à la société, par suite de l'imprudence et du caractère versatile du propriétaire.

Il se trouvoit des gens qui supposoient au duc des projets tout différens, en souffrant que les dépendances de son palais fussent remplies d'anciens bâtiments à demi démolis, et de nouveaux édifices à demi élevés. Ils prétendoient qu'ayant sur les bras tant d'affaires amoureuses, engagé dans les détours d'une mystérieuse politique, et avec la réputation de l'intrigant le plus entreprenant et le plus dangereux de son temps, le duc trouvoit à propos de s'entourer de toutes ces

ruines, parce qu'aucun officier de justice n'auroit pu y pénétrer sans difficulté, et sans courir quelques risques; et qu'ainsi il pouvoit y procurer une retraite sûre aux agents qu'il employoit pour des expéditions où il ne vouloit point paroître lui-même: — par-là il leur ménageoit aussi en même temps les moyens d'arriver chez lui secrètement et sans pouvoir être observés, quand il avoit des raisons pour ne pas les y recevoir publiquement.

Laissant Julien Peveril dans la Tour, nous transporterons encore une fois nos lecteurs au lever du duc, qui, le matin du jour où notre héros avoit été transféré dans cette forteresse, parla en ces termes à son *premier ministre*, à son serviteur de confiance:

— Je suis si satisfait de votre conduite dans cette affaire, Jerningham, que si Satan lui-même se présentoit à moi, et m'offroit le meilleur de ses diables pour vous remplacer, je ne serois pas exposé à une grande tentation.

— Toute une légion de diables, dit Jerningham en s'inclinant profondément, n'auroit pas pu être plus occupée du service de Votre Grâce que son serviteur l'a été. Mais si vous me permettez de vous le dire, Milord, tout votre plan a failli échouer, parce que vous n'êtes revenu qu'hier au soir, ou, pour mieux dire, ce matin.

— Et, s'il vous plaît, sage Jerningham, pourriez-vous me dire pourquoi je serois revenu un instant plus tôt que mon plaisir et ma convenance ne le demandoient?

— Je n'en sais rien, Milord; mais quand vous nous fîtes dire par Empson, à la porte de Chiffinch, de nous emparer de cette jeune fille, à quelque prix et à quelque risque que ce fût, vous ajoutâtes que vous seriez ici aussitôt que vous auriez pu vous débarrasser du roi.

— Me débarrasser du roi, maraud! que signifie cette manière de parler?

— C'est Empson qui nous a dit que Votre Grâce s'étoit exprimée ainsi.

— Jerningham, ce que Ma Grâce peut dire, il ne convient pas que des bouches comme la vôtre et la sienne le répètent, dit le duc avec hauteur; mais il reprit sur-le-champ son ton de familiarité, car il étoit aussi capricieux dans son humeur que dans ses goûts, et il ajouta : — Je vois où tu veux en venir, drôle; tu voudrois savoir ce que je suis devenu depuis que je t'ai envoyé mes ordres de l'appartement de Chiffinch; et ensuite ta valeur voudroit sonner une nouvelle fanfare pour célébrer ta retraite fort adroite lorsque tu laissas ton camarade entre les mains des Philistins.

— Je prie Votre Grâce de faire attention que

je n'ai battu en retraite que pour sauver le bagage [1].

— Comment, Monsieur, vous vous mêlez de faire de l'esprit avec moi? Je suis bien aise que vous sachiez que le plus grand sot d'une paroisse se feroit fustiger par les commissionnaires et les cochers de place, s'il vouloit faire passer devant eux un misérable quolibet pour un jeu d'esprit.

— Et cependant, Milord, je me rappelle avoir entendu Votre Grâce se permettre des jeux de mots.

— Il faut congédier ta mémoire, maraud, ou lui apprendre à avoir plus de discrétion, sans quoi elle nuira à ton avancement dans le monde. Tu peux m'avoir vu jouer à la balle avec des citadins, embrasser une jolie servante par fantaisie, boire de l'ale et manger par caprice une rôtie au fromage dans un cabaret; mais convient-il que tu te souviennes de ces folies? N'en parlons plus; dites-moi comment ce grand imbécile, Jenkins, a pu se laisser percer de part en part par un berger rustique comme ce Peveril?

— Je prie Votre Grâce de croire que ce Corydon n'est pas novice. J'ai vu pousser les premières bottes, et je ne connois qu'une main qui

[1] Le mot anglais qui signifie *le bagage*, veut dire aussi quelquefois *la fille*, dans l'acception la moins honnête de ce mot. (*Note de l'Éditeur.*)

sache manier une rapière avec autant de grâce, d'aisance et de vivacité.

— Oui-da! dit le duc en prenant sa rapière qui étoit dans le fourreau; je ne l'aurois pas cru. Cette lame est un peu rouillée et a besoin de prendre l'air. Peveril est un nom qui n'est pas obscur. Autant aller à Barns-Elms, ou derrière Montagu-House avec lui qu'avec un autre. D'ailleurs son père est connu pour avoir trempé dans le complot; le public regardera cet acte comme convenable à un bon protestant. J'ai besoin de faire quelque chose pour soutenir ma bonne renommée dans la Cité; pour me faire pardonner de ne pas être plus exact à assister aux prières et aux sermons. Mais le fameux vainqueur est bien resserré à Newgate, à ce que vous m'avez dit; et je présume que son sot adversaire est mort ou mourant?

— Point du tout, Milord, il en reviendra. La lame n'a heureusement touché aucune de ses parties vitales.

— Au diable ses parties vitales! Dis-lui que je ne veux pas qu'il soit sitôt hors de danger, ou que je le tuerai tout de bon.

— Je donnerai cet avis à son chirurgien, Milord; cela vaudra bien autant.

— N'y manque pas, et dis-lui qu'il vaudroit mieux pour lui d'être sur son lit de mort que de

guérir son malade avant que je le lui permette ; il ne faut pas que ce jeune drôle soit relâché si promptement.

— Il n'y a guère de danger qu'il le soit, Milord. J'ai entendu dire que certains témoins l'ont déjà enveloppé de leurs filets, en raison de quelques affaires qui ont eu lieu dans le nord, et qu'on doit le transférer à la Tour, autant pour cela que pour quelques lettres de la comtesse de Derby, à ce qu'on dit.

— Eh bien, qu'il aille à la Tour, et qu'il en sorte comme il le pourra. Quand vous apprendrez qu'il y est bien claquemuré, que ce sot de maître d'escrime se guérisse aussi vite que son chirurgien et lui pourront arranger cela ensemble.

Le duc fit alors deux ou trois tours dans sa chambre et parut enfoncé dans ses réflexions. Jerningham en attendit patiemment le résultat, car il savoit que lorsque son patron paroissoit profondément occupé de quelque idée, cet accès n'étoit jamais d'assez longue durée pour devenir une épreuve bien sérieuse pour sa patience.

Effectivement, le silence ne dura que sept à huit minutes, après quoi le duc le rompit, en prenant sur sa toilette une grande bourse de soie qui paroissoit pleine d'or. — Jerningham, dit-il, tu es un maraud fidèle, et ce seroit dom-

mage de ne pas te récompenser. Le roi m'avoit défié à la paume, et je l'ai battu : l'honneur est assez pour moi; ce sera toi qui auras les profits, mon garçon.

Jerningham empocha la bourse, en faisant les remercîments convenables.

— Je sais, continua le duc, que vous me blâmez de changer si souvent mes projets, et, sur mon âme! je vous ai entendu dire à ce sujet de si belles choses, que je commence à être de votre avis; depuis deux ou trois heures je me reproche de n'avoir pas toujours eu un but unique en vue; comme je le ferai sans doute (dit-il en se touchant le front), lorsque l'âge aura assez rouillé cette girouette pour qu'elle ne tourne plus à tout vent. Mais, quant à présent, tandis que j'ai toute ma force et toute mon activité, qu'elle tourne comme celle qui est sur le mât d'un vaisseau pour annoncer au pilote comment il doit diriger sa course; et, quand il s'agira de la mienne, je crois que je suis frété pour suivre la fortune, et non pour en contrôler la marche.

— Tout ce que je puis comprendre à cela, répondit Jerningham, c'est que Votre Grâce a changé quelque chose à certaines mesures qu'elle avoit adoptées, et qu'elle croit avoir eu raison de le faire.

— Vous en jugerez vous-même, Jerningham.

J'ai vu la duchesse de Portsmouth... Pourquoi ce mouvement de surprise?... Oui, de par le ciel! je l'ai vue; et d'ennemis mortels que nous étions nous sommes devenus amis jurés. Le traité entre ces deux hautes puissances renfermoit quelques articles importants, et j'avois affaire à un négociateur français en jupons : vous conviendrez donc que quelques heures d'absence n'étoient que ce qu'il falloit pour régler nos arrangements diplomatiques.

— Votre Grâce me surprend. Le plan de Christian pour supplanter la grande dame est donc entièrement abandonné? Je croyois que vous n'aviez fait venir ici la belle destinée à la remplacer que pour vous charger vous-même de l'accomplissement de ce plan.

— J'oublie quelles étoient mes intentions alors, si ce n'est que je ne voulois pas qu'elle me prît pour dupe comme ce bon homme de roi, et j'y suis encore déterminé, puisque vous me faites penser à la belle. Mais pendant que nous jouions à la paume, j'avois reçu de la duchesse un billet plein de contrition. J'allai la voir, c'étoit une Niobé parfaite. Sur mon âme! Jerningham, il existe des femmes qui, en dépit de leurs yeux rouges et de leurs cheveux en désordre, sont, comme le disent les poëtes, plus belles dans l'affliction. Il fallut m'en apprendre la cause, et ce

fut avectant d'humilité, tant de repentir! elle se jeta tellement à ma merci, elle qui est la princesse la plus orgueilleuse de toute la cour, qu'il m'auroit fallu un cœur d'airain pour y résister. En un mot, Chiffinch, dans un de ses accès d'ivrognerie, avoit bavardé, et mis le jeune Saville au courant de notre intrigue. Saville voulut nous jouer un tour, et informa la duchesse de tout par un exprès, qui heureusement arriva un peu tard sur le marché. Elle apprit aussi, car c'est un démon pour tout savoir, qu'il y avoit eu quelques criailleries entre le maître et moi, relativement à cette nouvelle Philis, et que c'étoit probablement moi qui attraperois l'oiseau, comme il est facile de s'en douter quand on nous regarde tous deux; il faut que ce soit le flageolet d'Empson qui ait joué cet air aux oreilles de Sa Grâce. Et pensant que ses chiens et les miens pouvoient chasser ensemble, elle m'a prié de donner le change à ceux de Christian, et de dérober la péronnelle aux yeux du roi, surtout si c'étoit un rare modèle de perfection, comme on le prétendoit.

— Et Votre Grâce a promis de s'employer pour soutenir une influence qu'elle a si souvent jurée de renverser.

— Oui, Jerningham, car j'étois tout aussi bien parvenu à mon but en la voyant reconnoître en

quelque sorte qu'elle étoit en mon pouvoir, et en l'entendant me crier merci. D'ailleurs que m'importe l'échelle qui me servira pour monter au cabinet du roi? Celle de Portsmouth est déjà placée : pourquoi ne pas s'en servir au lieu de l'abattre pour en placer une autre? Je n'aime pas à me donner des peines inutiles.

— Et Christian?

— Il peut aller à tous les diables, comme un âne plein de sottes prétentions. Sur mon âme! ce qui me plaît davantage dans toute cette intrigue, c'est le plaisir de me venger de ce misérable, qui s'est cru si important qu'il a osé forcer ma porte pour venir me faire ma leçon comme à un écolier. Au diable ce gibier de potence, ce reptile hypocrite! s'il dit un mot, je lui ferai fendre le nez comme celui de Coventry. A propos, le colonel est-il arrivé?

— Je l'attends à chaque instant, Milord.

— Envoyez-le-moi dès qu'il arrivera. Eh bien, qu'avez-vous à me regarder? Qu'attendez-vous?

— Les ordres de Votre Grâce, relativement à la jeune personne.

— De par le ciel! je l'avois totalement oubliée. Est-elle bien en pleurs? excessivement affligée?

— Elle n'a pas l'air de prendre les choses d'une manière si tragique que quelques-unes de ces princesses que j'ai vues, Milord; mais, quant à

une indignation profonde et concentrée, je n'ai jamais rien vu qu'on puisse lui comparer.

— Eh bien! nous lui laisserons le temps de se calmer : je ne veux pas de sitôt avoir affaire une seconde fois à une belle affligée. Je suis las de voir des yeux rouges et des joues tirées. D'ailleurs il faut que je ménage mes moyens de consolation. Retire-toi, et n'oublie pas de m'envoyer le colonel.

— Votre Grâce me permettra-t-elle une autre question?

— Parle, dépêche-toi, et va-t'en.

— Puisque Votre Grâce a résolu d'abandonner Christian, puis-je lui demander ce que devient le royaume de Man?

— Oublié, sur mon âme de chrétien! aussi complétement oublié que si je n'avois jamais formé ce projet d'ambition royale. Diable! il faudra tâcher de renouer les fils rompus de cette intrigue embrouillée. Cependant ce n'est qu'un misérable rocher qui ne vaut pas le temps que j'ai perdu à y songer; et quant au mot de royaume, il sonne assez bien, à la vérité; mais, au fond, autant vaudroit mettre à mon chapeau une plume de chapon, et l'appeler un panache. D'ailleurs, maintenant que j'y réfléchis, seroit-il bien honorable de confisquer ainsi ce petit royaume? J'ai gagné mille pièces d'or au jeune comte de Derby,

la dernière fois qu'il est venu ici, et j'ai souffert qu'il se montrât à la cour pendu à mes côtés. Je ne sais si le revenu total de ses états vaut le double de cette somme. S'il étoit ici je lui en ferois le pari avec moins de peine qu'il n'en faudroit pour suivre les intrigues tortueuses de ce Christian.

— S'il m'étoit permis de vous faire une observation, Milord, je vous dirois volontiers que, s'il vous arrive quelquefois de changer d'opinion, il n'existe personne en Angleterre plus capable que vous d'en donner d'excellentes raisons.

— Je pense de même, Jerningham, et c'est peut-être pour cela que j'en change. On aime à justifier sa conduite et à trouver de bonnes raisons pour faire ce qu'on a envie de faire. Et maintenant, encore une fois, va-t'en... Un instant : Écoute. J'aurai besoin de quelques pièces d'or, rends-moi la bourse dont je viens de te faire présent, et je te donnerai un bon de la même somme, en y joignant l'intérêt de deux ans, sur ce vieux Jacob Doublefee.

— Comme il plaira à Votre Grâce, répondit Jerningham, dont la patience se trouva presque épuisée, et suffit à peine pour cacher la mortification qu'il éprouvoit, en se voyant obligé d'échanger le métal brillant que contenoit la bourse qui lui avoit été donnée, contre un bon

à longue échéance, et dont il savoit par expérience que le paiement pourroit souffrir des retards ou des difficultés. Il fit en secret, mais solennellement, le vœu que deux ans d'intérêts ne seroient pas la seule indemnité qu'il auroit pour le changement survenu malgré lui dans la forme de sa récompense.

Le confident peu satisfait sortit enfin de l'appartement, et rencontra, au haut de l'escalier, Christian lui-même, qui, avec toute la liberté d'un ancien ami de la maison, prenoit le chemin de l'appartement du duc sans se faire annoncer. Jerningham, pensant qu'il venoit fort mal à propos dans ce moment de crise, tâcha de le renvoyer en lui disant que le duc étoit indisposé et dans sa chambre à coucher; et il le dit assez haut pour que son maître pût l'entendre, et se servir de l'excuse faite en son nom, en se retirant effectivement dans ce sanctuaire, et en s'y renfermant au verrou.

Mais, bien loin d'avoir recours à un stratagème qu'il avoit employé plus d'une fois pour se dispenser de recevoir même ceux à qui il avoit donné rendez-vous pour quelque affaire importante, Buckingham éleva la voix du fond de son appartement, et ordonna à son chambellan de faire entrer sur-le-champ son ami M. Christian, en le grondant de l'avoir fait attendre un instant.

— Si Christian connoissoit sa grâce aussi bien que moi, pensa Jerningham, il braveroit la fureur d'un lion, comme le brave apprenti de Londres, plutôt que de se hasarder en ce moment près de mon maître, dont l'humeur n'est guère moins dangereuse.

Il ouvrit à Christian la porte de l'appartement du duc, et eut soin de se poster de manière à pouvoir entendre tout ce qui s'y passeroit.

CHAPITRE XXXVIII.

« Les dames frémissoient tout en considérant
« Étendu sur le pont le dauphin expirant.
« — A l'instant du naufrage, un semblable scrupule,
« Leur dit le capitaine, est vraiment ridicule.
« Si nous coulons à fond, ces messieurs sauront bien
« Faire un fort bon repas de la chair d'un chrétien ;
« Et puisque l'un d'entre eux vient nous rendre visite,
« Il faut qu'à notre table à son tour on l'invite.
« L'homme sage applaudit quand on mange un mangeur,
« Et le diable est content quand on trompe un trompeur. »

Le voyage par mer.

Quelque expérience que Christian eût du monde, qu'il n'avoit pas toujours vu du meilleur côté, l'accueil que lui fit le duc ne pouvoit lui faire soupçonner que sa grâce auroit reçu en ce moment la visite du diable en personne plus volontiers que la sienne, si ce n'est que la politesse extraordinaire que Buckingham témoigna à une si ancienne connoissance auroit pu lui inspirer quelques soupçons.

Échappé, non sans difficulté, au vague préambule de ces compliments généraux qui ont autant de rapport aux affaires que le *limbo patrum* de Milton à la terre sensible et matérielle, Christian demanda au duc avec cette brusque franchise qui servoit ordinairement de voile à sa dissimu-

lation, s'il y avoit long-temps qu'il n'avoit vu Chiffinch ou sa femme.

— Je n'ai vu ni l'un ni l'autre depuis peu, répondit Buckingham; mais je croyois que vous auriez vous-même passé chez eux. Je m'imaginois que vous auriez plus de zèle pour faire réussir le grand projet.

— Je m'y suis présenté deux fois, dit Christian; mais je n'ai pu parvenir jusqu'à ce couple important. Je commence à craindre qu'ils ne marchent pas droit.

— Et par toutes les régions visibles de l'air et leurs étoiles! vous ne tarderiez pas à vous en venger, monsieur Christian. Je connois les principes des puritains sur ce point, et je sais que ce sont les vôtres. Il faut que la vengeance soit aussi douce qu'on le dit, puisque des personnages si graves et si sages sont disposés à la préférer à toutes les douceurs que le plaisir offre à de pauvres pécheurs en ce monde.

— Vous pouvez plaisanter, Milord, mais...

— Cependant, vous vous vengeriez de Chiffinch et de sa petite femme si commode; mais c'est une entreprise qui ne seroit pas très-facile. Chiffinch a tant de moyens d'obliger son maître; sa digne moitié est une espèce d'écran si utile, et a des manières si engageantes, que, sur ma foi, à votre place, je n'oserois y songer. Mais qu'im-

porte qu'ils vous aient refusé leur porte ? C'est ce que nous faisons quelquefois à nos meilleurs amis, comme à nos créanciers et à des importuns.

— Si vous êtes en train de plaisanter ici hors de propos, Milord, vous connoissez ma patience ; elle est toujours la même : j'attendrai qu'il vous plaise de parler plus sérieusement.

— Plus sérieusement ! Et pourquoi non ? Je désire seulement savoir quelle est l'affaire sérieuse dont vous avez à m'entretenir.

— Et bien, Milord, dit Christian avec beaucoup d'emphase, je vous dirai donc, en un mot, que la porte de Chiffinch m'ayant été refusée, et m'étant présenté de même inutilement plusieurs fois à la vôtre, j'en conclus ou que notre plan est échoué, ou qu'on prétend se passer de moi pour le conduire à fin.

— Se passer de vous, Christian ! ce seroit une injustice et une perfidie que de vouloir priver de sa part du butin l'ingénieur qui a conduit l'attaque. Écoutez-moi : je suis fâché d'avoir à vous annoncer de mauvaises nouvelles sans avoir le temps de vous y préparer ; mais puisque vous voulez tout savoir, et que vous ne rougissez pas de soupçonner vos meilleurs amis, vous me forcerez à parler. Je vous dirai donc que votre nièce a quitté la maison de Chiffinch avant-hier matin.

Christian fit un mouvement en arrière, comme

s'il eût reçu un coup violent, et le sang se porta à son visage avec une telle force, que le duc crut un instant qu'il étoit frappé d'apoplexie. Mais, reprenant bientôt tout l'empire qu'il pouvoit avoir sur lui-même dans une telle circonstance, il dit d'une voix dont le calme offroit un contraste presque effrayant avec le changement extraordinaire de sa physionomie : — En dois-je conclure, Milord, que cette jeune fille, en renonçant à la protection du toit sous lequel je l'avois placée, a trouvé une retraite sous celui de Votre Grâce ?

— Monsieur, cette supposition fait à ma galanterie plus d'honneur qu'elle n'en mérite.

— Oh ! Milord, ce n'est pas à moi que vous pouvez en imposer par ce jargon de courtisan. Je sais de quoi Votre Grâce est capable ; je sais que, pour satisfaire le caprice d'un moment, vous n'hésiteriez pas à faire échouer des projets au succès desquels vous auriez travaillé vous-même. Mais supposons que vous ayez réussi dans votre dessein ; riez des précautions que j'avois prises pour assurer vos intérêts et ceux de tant d'autres ; mais sachons du moins jusqu'où vous avez porté la folie, et cherchons les moyens d'en prévenir les conséquences.

— Sur mon âme ! Christian, dit le duc en riant, vous êtes le modèle des oncles et des tuteurs : peu vous importe que votre nièce ait au-

tant d'aventures que la *Fiancée du roi de Garbe* de Boccace; pure ou souillée, il faut qu'elle soit le marche-pied de votre fortune.

Un proverbe indien dit que le dard du mépris perce l'écaille de la tortue; c'est ce qui arrive surtout quand la conscience avertit que le sarcasme est mérité. Christian, piqué du reproche de Buckingham, prit un air hautain et menaçant, tout-à-fait inconvenant dans sa position, qui, comme celle de Shylock [1], lui faisoit un devoir de la patience. — Vous êtes un misérable indigne de votre rang, Milord, s'écria-t-il, et je vous ferai connoître pour tel, si vous ne me faites réparation de cette insulte.

— Et pour qui vous ferai-je connoître, répliqua Buckingham, pour vous donner le moindre droit à l'attention d'un homme comme moi? Quel nom donnerai-je à la petite intrigue qui aboutit à cette mésintelligence inattendue entre nous?

Christian garda le silence, étouffé par la rage ou écrasé sous le poids d'une conviction intérieure.

— Allons, allons, Christian, continua le duc, nous nous connoissons trop bien pour que nous puissions nous quereller sans danger. Nous pouvons nous haïr, chercher à nous nuire, c'est l'usage des cours; mais nous faire connoître! fi donc!

— Je n'ai parlé ainsi, dit Christian, que parce

[1] *Le Marchand de Venise.* (*Note du Traducteur.*)

que Votre Grâce m'a poussé à bout. Vous savez, Milord, que j'ai porté les armes, tant en Angleterre qu'en pays étranger, et vous ne devez pas être assez téméraire pour croire que je souffrirai aucune insulte que le sang pourroit effacer.

— Au contraire, Christian, répondit le duc avec un air de politesse ironique, je suis parfaitement sûr que la vie d'une douzaine de vos amis ne seroit rien pour vous si leur existence pouvoit nuire, je ne dirai pas à votre réputation, mais à votre intérêt. Fi! Christian, nous nous connoissons depuis long-temps; je sais que vous n'êtes pas un lâche; mais je vois avec plaisir que je puis tirer quelques étincelles de votre âme froide. Maintenant, si cela vous convient, je vous donnerai des nouvelles de la jeune personne à qui je vous prie de croire que je prends un véritable intérêt.

— Je vous écoute, Milord. Ne croyez pas que le sourire ironique de vos lèvres et le mouvement de vos sourcils m'aient échappé. Votre Grâce connoit ce proverbe français : — Rira bien qui rira le dernier. Mais je vous écoute.

— J'en rends grâce au ciel, Christian; car l'affaire exige célérité, et je vous réponds que vous n'y trouverez pas le mot pour rire. Apprenez donc un fait que je pourrois garantir sur ma vie, sur ma fortune, sur mon honneur, s'il conve-

noit à un homme comme moi d'offrir une autre garantie que sa simple assertion. Avant-hier matin, étant allé chez Chiffinch pour passer une heure dont je ne savois que faire et voir si votre projet avançoit, j'y rencontrai le roi inopinément, et je fus témoin d'une scène fort singulière. Votre nièce effraya Chiffinch, c'est de la femelle de ces deux animaux que je parle, brava le roi en face, et partit en triomphe sous la garde d'un jeune égrillard que rien ne distingue, si ce n'est un extérieur assez avenant, et l'avantage d'une impudence imperturbable. Sur mon âme! j'ai peine à m'empêcher de rire quand je pense à la manière dont le roi et moi nous fûmes bafoués; car, je ne le nierai pas, je m'étois amusé à conter quelques douceurs à la demoiselle. Mais, par Dieu! le jeune drôle l'enleva à notre barbe, comme mon propre Drawcansir [1] fait disparoître les coupes de la table des deux rois de Brentford. Il avoit dans sa retraite un air de dignité imposante que je veux tâcher d'apprendre à Mohun [2] à imiter : elle conviendroit admirablement à son rôle.

[1] Héros terrible qui, selon la définition de Bayes, « épouvante sa maitresse, gourmande les rois, taille les armées en pièces, et fait tout ce qui lui passe par la tête, sans égard pour le nombre de ses ennemis, la politesse, la justice. » Il faut voir dans *la Répétition* la scène où il escamote le banquet des rois de Brentford. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Auteur du temps.

— Tout cela est incompréhensible, Milord, dit Christian qui avoit alors recouvré son sang-froid habituel; vous ne pouvez croire que j'ajoute foi à cette histoire. Qui auroit été assez hardi pour enlever ainsi ma nièce en présence du roi? Et elle-même, sage et circonspecte comme je la connois, comment auroit-elle consenti à partir de cette manière avec un jeune homme qui devoit être pour elle un étranger? Non, Milord, je n'en crois rien.

— Un de vos prêtres, très-dévot Christian, se contenteroit de vous répondre : — Meurs dans ton incrédulité, infidèle! — Mais je suis un mondain, un pauvre pécheur, et je vous donnerai le peu d'informations que je puis ajouter à ce que je vous ai déjà dit. Le nom de ce jeune drôle, à ce qu'on m'a donné à entendre, est Julien, fils de sir Geoffrey, que le monde surnomme Peveril du Pic.

— Peveril du diable, qui est sorti de son repaire! s'écria Christian avec feu. Je le connois, et je le crois capable d'un coup hardi et désespéré. Mais comment a-t-il pu parvenir en présence du roi? Il faut que l'enfer soit venu à son aide? ou que le ciel se mêle des affaires de ce monde plus que je ne le pensois. S'il en est ainsi, que Dieu nous pardonne, à nous qui ne nous imaginions pas qu'il songeât à nous.

—Amen, très-chrétien Christian : je suis charmé qu'il te reste quelque sentiment de componction qui permette à la grâce de te toucher ainsi. Mais Empson, la Chiffinch, et une demi-douzaine d'autres personnes ont vu arriver et partir le galant berger. Allez interroger ces témoins avec votre sagesse ordinaire, si vous ne croyez pas que votre temps puisse être mieux employé à poursuivre les fugitifs. Je crois qu'il est entré comme faisant partie d'une troupe de masques ou de danseurs. Vous savez que le vieux Rowley se rend fort accessible pour quiconque peut contribuer à l'amuser. C'est ainsi que s'est introduit ce redoutable conquérant, comme Samson parmi les Philistins, pour renverser notre beau projet, et nous enterrer sous ses débris.

— Je vous crois, Milord, je suis forcé de vous croire, et je vous pardonne ; car il est dans votre nature de ne trouver qu'à rire dans tout ce qui est ruine et destruction. Mais où sont-ils allés ?

— Sans doute dans le comté de Derby ; car elle parloit d'aller se mettre sous la protection de son père, et ne songeoit nullement à vous, digne Christian. Il s'étoit passé chez la Chiffinch certaines choses qui lui donnoient lieu de penser que la manière dont vous aviez disposé d'elle à Londres n'auroit pas tout-à-fait l'approbation de son père.

— Dieu soit loué! Elle ne sait pas que son père est à Londres. Ils seront allés au château de Martindale ou à Moultrassie-Hall; et, dans l'un comme dans l'autre cas, ils sont en mon pouvoir. Il faut que je les suive à la piste. Je vais partir pour le comté de Derby. Tout seroit perdu si elle voyoit son père avant que toutes ces fautes soient réparées. Adieu, Milord; je vous pardonne d'avoir contribué, comme j'ai lieu de le craindre, à faire échouer notre entreprise. Ce n'est pas le moment de nous faire des reproches mutuels.

— C'est la vérité, Christian, dit le duc. Puis-je vous aider d'hommes, de chevaux ou d'argent?

— Je remercie Votre Grâce, répondit Christian; et il sortit de l'appartement avec précipitation.

— Le duc écouta le bruit de ses pas, tandis qu'il descendoit l'escalier; et, lorsqu'il ne les entendit plus, il dit à Jerningham, qui étoit rentré à l'instant où Christian étoit sorti : *Victoria! victoria! magna est veritas, et prævalebit!* Si j'avois fait un seul mensonge à ce misérable, il connoît si bien toutes les régions de la fausseté, toute sa vie a été un tel tissu d'impostures, que j'aurois été découvert au même instant. Mais je lui ai dit la vérité, et c'étoit le seul moyen de l'abuser. *Victoria!* mon cher Jerningham; je suis plus fier d'avoir trompé Chris-

tian que je ne le serois d'avoir fait voir des étoiles en plein jour à un ministre d'état.

— C'est faire un grand éloge de sa prudence, Milord, dit Jerningham.

— Ou du moins de son astuce, répondit le duc; et dans les cours elle l'emporte souvent sur la prudence, de même que dans la rade d'Yarmouth une barque de pêcheurs battra un frégate. Mais, si je puis l'empêcher, il ne reviendra à Londres qu'après le dénoûment de toutes ces intrigues.

Comme il parloit encore, un gentilhomme de sa chambre vint annoncer le colonel qu'il avoit plusieurs fois demandé.

— Auroit-il rencontré Christian? s'écria le duc avec vivacité.

— Non, Milord. Le colonel est arrivé par l'escalier du vieux jardin.

— Je m'en doutois. C'est un hibou qui ne se montrera pas au grand jour tant qu'il trouvera un buisson pour se cacher. Le voilà arrivant par une allée tortueuse et encombrée de ruines, avec une figure presque aussi sinistre que l'oiseau de mauvais augure auquel il ressemble.

Le colonel, car on paroissoit ne lui donner d'autre nom que le titre de son grade militaire, entra en ce moment dans l'appartement. C'étoit un homme robuste, de grande taille, paroissant avoir passé l'âge moyen de la vie, et dont la phy-

sionomie auroit pu être belle, si son front n'eût été couvert d'un sombre nuage. Lorsque le duc lui parloit, il baissoit vers la terre ses gros yeux sérieux; mais il les levoit en lui répondant, et fixoit sur lui le regard d'un observateur attentif. Son costume étoit fort simple et ressembloit plus à celui des puritains qu'à celui des Cavaliers de ce temps; un chapeau noir à larges bords, semblable au *sombrero* des Espagnols, un grand manteau noir et une longue rapière lui donnoient assez l'air d'un Castillan; et sa roideur ainsi que sa gravité y ajoutoient encore.

— Eh bien! Colonel, dit le duc, il y a longtemps que nous ne nous sommes vus. Comment avez-vous passé le temps?

— Comme le passent les gens actifs quand les circonstances les condamnent à l'inaction, répondit le colonel; comme le brigantin échoué sur la vase dans une crique, et dont la sécheresse fend toutes les planches.

— Eh bien, Colonel, j'ai déjà donné de l'occupation à votre valeur, et je puis avoir à lui en donner encore. Ainsi que je voie bientôt le brigantin bien radoubé et prêt à appareiller.

— J'en conclus que Votre Grâce a quelque voyage à faire faire.

— Au contraire, c'en est un qu'il s'agit d'interrompre.

— C'est une autre chanson sur le même air. Eh bien, Milord, j'écoute.

— Oh! ce n'est qu'une bagatelle après tout. Vous connoissez Ned Christian?

— Sans doute, Milord; nous nous connoissons depuis long-temps.

— Il va dans le comté de Derby pour y chercher certaine nièce qu'il aura de la peine à y trouver. Or je compte sur votre amitié éprouvée pour empêcher son retour. Partez avec lui, ou allez à sa rencontre; cajolez-le, ou attaquez-le: en un mot, faites de lui ce qu'il vous plaira, mais arrangez-vous pour qu'il ne revienne pas à Londres avant quinze jours : ce délai passé, peu m'importe ce qu'il deviendra.

— Car je suppose qu'à cette époque vous consentez qu'on trouve la nièce, si quelqu'un juge qu'elle vaille la peine qu'on la cherche.

— Vous pouvez m'en croire, elle mérite la peine que vous la cherchiez pour vous-même; elle porte bien des milliers de livres dans son tablier. Une telle femme vous épargneroit la peine de vivre aux dépens du public.

— Milord, répondit le colonel d'un air sombre, je vends mon sang et mon épée, mais je ne vends pas mon honneur. Si je me marie jamais, mon lit nuptial pourra être pauvre, mais il sera honnête.

— En ce cas, votre femme sera la seule chose honnête qui ait jamais été en votre possession, au moins depuis que je vous connois.

— Votre Grâce peut dire sur ce point tout ce que bon lui semblera. Ce sont vos affaires qui m'ont principalement occupé depuis quelque temps; et, si elles étoient moins honnêtes que je ne l'aurois désiré, celui qui ordonne est aussi blâmable que celui qui exécute. Mais moi épouser une maîtresse congédiée! oh! il n'existe personne, sauf Votre Grâce qui peut tout se permettre avec moi, qui osât m'en faire la proposition.

Le duc partit d'un grand éclat de rire. — Vraiment, dit-il, c'est précisément ce que dit mon vieux Pistol.

Quoi ! vais-je devenir sir Pandarus de Troie,
Tandis qu'à mon côté brille ce noble fer ?
Que mille fois plutôt tout aille à Lucifer [1] !

— J'ai été élevé trop simplement pour comprendre des fragments de vers de comédie, Milord, dit le colonel d'un ton bourru. Votre Grâce a-t-elle d'autres ordres à me donner?

— Aucun. A propos, on m'a dit que vous avez publié une narration sur quelques événements relatifs à la conspiration ?

— Et qui m'en auroit empêché, Milord? Je me

[1] Shakspeare. *Henri V.* (*Note du Traducteur.*)

flatte que je suis un témoin aussi irrécusable qu'aucun de ceux qui ont été entendus jusqu'ici.

— En vérité j'en suis complétement convaincu ; et il m'auroit paru bien dur, quand il y avoit tant à gagner à mal faire, qu'un aussi bon protestant que vous n'eût pas sa part du gâteau.

— Je suis venu pour prendre les ordres de Votre Grâce, Milord, et non pour être en butte aux traits de son esprit.

— Bien parlé, noble et immaculé Colonel. Comme vous allez être à mon service, à paie entière, pour un mois, je vous prie d'accepter cette bourse pour votre équipement et vos dépenses imprévues. Partez ; vous recevrez de temps en temps mes instructions.

— Et elles seront ponctuellement exécutées, Milord, dit le colonel, je connois les devoirs d'un officier subalterne. Je souhaite le bonjour à Votre Grâce.

A ces mots il mit la bourse dans sa poche, sans avoir l'air d'hésiter à l'accepter, sans en témoigner aucune reconnoissance, mais uniquement comme étant la condition d'une affaire régulière, un article essentiel d'un traité, et il sortit de l'appartement avec toute sa gravité sombre.

— Voilà bien un coquin suivant mon cœur, dit le duc en le voyant partir : voleur dès son berceau, assassin depuis qu'il a pu manier un

poignard, profond hypocrite en religion, plus hypocrite encore en honneur, brigand qui vendroit son âme au diable pour accomplir un crime, et qui couperoit la gorge à son frère, s'il ne craignoit d'encourir le nom qu'on donne à ce forfait. Eh bien! pourquoi cet air d'étonnement, monsieur Jerningham? Pourquoi me regarder comme vous regarderiez un monstre des Indes dont la vue vous auroit coûté un shelling? Pourquoi ouvrir vos grands yeux ronds, comme si vous aviez peur de perdre un sou de l'argent que vous auriez donné? Croyez-moi, clignez les yeux pour conserver votre vue, et chargez votre langue de m'expliquer ce mystère.

— Sur ma parole, Milord, puisque vous me forcez de parler, tout ce que je puis dire, c'est que, plus je vis avec Votre Grâce, plus je suis embarrassé pour pénétrer dans les motifs de vos actions. D'autres font des plans pour trouver du plaisir ou du profit à les exécuter, mais vous, Milord, vous semblez vous plaire à faire échouer vos propres projets à l'instant même de les accomplir; comme un enfant, pardonnez-moi cette comparaison, comme un enfant qui brise le jouet dont il s'est amusé, ou comme un homme qui met le feu à sa maison à demi construite.

— Eh pourquoi non, s'il veut se chauffer les mains à la chaleur de l'incendie?

— Fort bien, Milord; mais ne risque-t-il pas de se brûler les doigts ? Une des plus nobles qualités de Votre Grâce est d'écouter quelquefois la vérité sans vous en offenser ; mais, quand il en seroit autrement, je ne pourrois m'empêcher, en cet instant, de vous la dire.

— Eh bien, continue, je suis disposé à l'entendre, dit le duc en se jetant dans un fauteuil, et en prenant un cure-dent avec un air gracieux d'indifférence et de magnanimité; je suis curieux de savoir ce que des pots de terre comme toi pensent de nous, qui sommes des vases de la plus pure porcelaine [1].

— Permettez-moi donc, Milord, de vous demander, au nom du ciel, quel mérite vous vous attribuez, quel avantage vous espérez pour avoir introduit dans tout ce qui vous concerne un chaos semblable à celui du poëme du vieil aveugle de Tête Ronde, que Votre Grâce aime tant [2]? Pour commencer par le roi, il sera courroucé, en dépit de toute sa bonne humeur, de vous voir devenir encore une fois son rival.

— Sa majesté m'en a défié.

— Vous avez sacrifié vos vues sur l'île de Man en vous brouillant avec Christian.

[1] Allusion à un vers de Dryden.

[2] Le Paradis perdu de Milton. (*Notes de l'Éditeur.*)

— Je n'en donnerois pas maintenant un farthing.

— En perdant Christian, que vous avez insulté, et dans la famille duquel vous voulez porter le déshonneur, vous avez perdu un partisan plein de sagacité, de zèle et de sang-froid.

— Pauvre Jerningham! je suis sûr que Christian en diroit autant de toi, si je te donnois demain ton congé. Votre erreur commune, à vous autres instruments subalternes, c'est de vous croire indispensables. Quant à sa famille, comme elle ne fut jamais honorable, rien de ce que je puis faire ne peut la déshonorer.

— Je ne parlerai pas de Chiffinch à Votre Grâce, et cependant il aura assez d'humeur quand il saura que la jeune fille n'est plus chez lui, et qu'il apprendra comment et à cause de qui elle en est sortie. Mais je ne vous parle ni de lui ni de son épouse.

— Et vous avez raison; car, quand bien même ils seroient dignes qu'on parlât d'eux en ma présence, leur disgrâce est une des conditions que la duchesse de Portsmouth a mises à notre réconciliation.

— Jusqu'à ce limier de colonel, comme il se nomme, Votre Grâce ne peut le lâcher sur la proie qu'il doit poursuivre, sans lui faire une indignité dont il se souviendra pour vous sau-

ter à la gorge, si jamais il en trouve l'occasion.

— Et j'aurai soin qu'il n'en trouve point. Toutes vos craintes sentent le vulgaire, Jerningham. Battez bien votre chien, si vous voulez qu'il vous obéisse, et ne laissez pas ignorer à vos agents que vous savez les connoître et les apprécier. Un scélérat qu'on traiteroit en homme d'honneur finiroit par s'oublier. Mais c'est assez d'avis et de censure, Jerningham; nous différons sur tous les points. Si nous étions deux ingénieurs, vous passeriez votre vie à suivre les mouvements du rouet d'une vieille femme qui file une once de chanvre par jour; et je serois sans cesse au milieu des machines les plus compliquées, des poids et des contre-poids, des rouages, donnant la vie et le mouvement aux chefs-d'œuvre de la mécanique la plus ingénieuse, et réglant la marche de cent ressorts.

— Et votre fortune pendant ce temps, Milord? Excusez cette dernière observation.

— Ma fortune est trop vaste pour craindre une petite blessure. D'ailleurs tu sais que j'ai en réserve mille recettes pour guérir les égratignures et les contusions qu'elle reçoit quelquefois, en graissant mes rouages.

— Votre Grâce veut-elle parler de la poudre de projection du docteur Wilderhead?

— Fi donc! c'est un empirique, un charlatan.

— Ou du plan de Drowndland pour dessécher les marais?

— Encore moins, c'est un escroc, c'est-à-dire un procureur.

— Ou de la vente des bois du laird de Lackpelf, dans les montagnes d'Écosse?

— C'est un Écossais, c'est-à-dire fourbe et mendiant.

— Il s'agit donc des rues commencées sur le terrain voisin de votre palais?

L'architecte est un sot, et ce plan n'est qu'une billevesée. Je suis las de voir tous ces décombres, et je compte remplacer incessamment nos allées, nos bosquets et nos parterres, par un jardin à l'italienne et un nouveau palais.

— Ce seroit ruiner votre fortune, Milord, au lieu de la réparer.

— Esprit étroit et bouché! as-tu donc oublié la plus belle de toutes les spéculations, les pêcheries de la mer du Sud? Les actions gagnent déjà cinquante pour cent. Cours à la Bourse et dis au vieux Manassès de m'en acheter pour vingt mille livres. Pardonne-moi, Plutus, si j'osois attendre tes faveurs en oubliant d'offrir un sacrifice sur ton autel. Cours donc, Jerningham, fais hâte, vole comme s'il s'agissoit de ta vie.

Les mains et les yeux levés vers le ciel, Jerningham sortit de l'appartement; et le duc, sans

songer un instant de plus à ses intrigues anciennes ou nouvelles, au traité d'amitié qu'il venoit de conclure, aux inimitiés qu'il avoit provoquées, à la beauté qu'il avoit enlevée, à ses protecteurs naturels et à son royal amant, au monarque dont il venoit de se déclarer le rival, s'assit pour calculer des chances avec tout le zèle d'un Demoivre, se lassa de cette occupation ennuyeuse au bout d'une demi-heure, et refusa de voir l'agent zélé qu'il avoit employé à la Bourse, uniquement parce qu'il s'étoit mis à composer une nouvelle satire.

CHAPITRE XXXIX.

« Ah! quel cœur inconstant! Quel naturel volage! »
Les progrès du mécontentement.

Rien n'est plus commun dans les ouvrages du genre de celui-ci que l'enlèvement de la belle sur qui l'intérêt romanesque est supposé se concentrer; mais celui d'Alice Bridgenorth eut cela de particulier que le duc de Buckingham en donna l'ordre plutôt par esprit de contradiction que par une passion véritable. Comme il lui avoit fait sa première visite chez Chiffinch, par le désir d'aller sur les brisées de son souverain, et non par suite de l'impression que pouvoit avoir faite sur lui une beauté qu'il ne connoissoit encore que par ouï-dire, il avoit de même formé tout à coup le projet de la faire enlever par ses agents plutôt pour intriguer le roi, Christian, Chiffinch et tous ceux qui y prenoient intérêt, que par un désir bien prononcé de jouir de sa société chez lui. C'étoit si bien la vérité, qu'il éprouva plus de surprise que de joie lorsqu'il apprit le succès de l'acte de violence qui l'y avoit conduite, quoiqu'il soit probable qu'il se seroit livré à quelque

accès de fureur si ses ordres n'avoient pu s'exécuter.

Vingt-quatre heures s'étoient passées depuis son retour chez lui, et, quoique Jerningham n'eût pas manqué de lui rappeler plusieurs fois le souvenir de sa belle prisonnière, il n'avoit pas encore pu se décider à secouer son indolence ordinaire au point d'aller lui rendre une visite; et quand enfin, il s'y détermina, ce fut avec la répugnance secrète d'un homme à qui rien ne peut plaire que la nouveauté.

— Je ne conçois pas, se dit-il à lui-même, ce qui a pu m'engager à m'embarrasser de cette belle, et à me condamner à entendre les rapsodies hystériques d'une Philis campagnarde dont la tête est farcie des leçons de sa grand'mère sur la vertu et la Bible, quand, sans me donner aucune peine, je pourrois avoir les femmes les plus jolies et les mieux élevées de la capitale. C'est dommage qu'on ne puisse monter sur le char du triomphateur sans avoir à se vanter d'une victoire; et cependant c'est ce que font la plupart de nos galants à la mode; mais c'est ce qui ne conviendroit pas à Buckingham. Allons, il faut que je la voie, quand ce ne seroit que pour en débarrasser ma maison. Cependant la Portsmouth ne voudra pas qu'elle soit remise en liberté si près de Charles, tant elle craint qu'une nouvelle

belle n'attache à son char le vieux pécheur. Qu'en ferai-je donc? elle est trop riche pour que je l'envoie à Cliefden comme femme de charge. C'est une affaire à laquelle il faudra réfléchir.

Il prit le costume qui faisoit le mieux ressortir les avantages personnels qu'il tenoit de la nature, attention qu'il crut qu'il devoit avoir pour lui-même; car, quant au reste, il se préparoit à aller voir sa belle captive avec la même nonchalance qu'on met à se battre en duel quand on n'y apporte pas un intérêt plus vif que celui de maintenir sa réputation d'homme d'honneur.

L'appartement destiné à l'habitation des favorites qui faisoient de temps en temps une résidence momentanée chez le duc, et qui y jouissoient à peu près de la même liberté que laissent les règles d'un couvent, étoit entièrement séparé du reste de sa maison. Il vivoit dans un siècle où une prétendue galanterie justifioit les actes les plus atroces de perfidie et de violence. On peut en donner pour preuve la catastrophe d'une actrice infortunée dont la beauté avoit allumé les désirs de Vere, comte d'Oxford. N'ayant pu triompher de sa vertu, il la trompa par un faux mariage; et, quoique ce stratagème eût occasioné la mort de sa victime, il fut récompensé du succès qu'il avoit obtenu par les applaudissements unanimes des galants beaux

esprits qui remplissoient les anti-chambres de Charles.

Buckingham avoit réuni dans l'intérieur de son palais ducal tout ce qui pouvoit lui être utile pour des exploits du même genre; et le corps de logis dans lequel il se rendoit alors offroit tout ce qui pouvoit être agréable aux sultanes qui l'habitoient volontairement, et tout ce qui étoit nécessaire pour assurer la captivité des victimes que la contrainte y retenoit.

Comme il servoit alors à ce dernier usage, la clef fut présentée au duc par une vieille dame à capuchon et à lunettes, qui étoit assise, lisant un livre de dévotion, dans une espèce de vestibule servant de point de communication entre le principal corps de logis et celui qu'on nommoit ordinairement le couvent. Cette douairière, pleine d'expérience, jouoit le rôle de maîtresse des cérémonies en ces occasions, et elle étoit la fidèle dépositaire de plus d'intrigues que n'en connoissent douze femmes respectables qui s'occupent du même métier.

— C'est une aussi jolie linotte qu'on en ait jamais entendue chanter dans une cage, dit-elle en ouvrant la première porte.

— Je crains qu'elle n'ait passé le temps à pleurer plutôt qu'à chanter, Dowlas, dit le duc.

— Encore hier, nous n'entendions que des

sanglots, Milord, et cela même a duré, pour dire la vérité, jusqu'à ce matin. Mais l'air de la noble maison de Votre Grâce est favorable aux oiseaux chanteurs, et aujourd'hui les choses vont beaucoup mieux.

— C'est un changement bien soudain, et il me semble étrange qu'avant même que j'aie été la voir la petite peureuse ait pris si bravement son parti.

— Ah! Milord, Votre Grâce a une vertu magique qui se fait sentir à travers les murailles, comme le dit l'Exode, chapitre I et VII. — Elle fend les murs et les portes.

— Vous avez de la partialité, dame Dowlas.

— Je ne dis que la vérité, Milord; et puissé-je être rejetée de la bergerie des agneaux sans tache, si je ne crois pas que tout est changé en elle depuis qu'elle est chez vous, même son extérieur! Il me semble qu'elle a la taille plus svelte, la démarche plus légère, l'allure plus dégagée. Enfin il y a un changement bien sûr, quoique je ne puisse dire précisément en quoi; car Votre Grâce sait que je suis aussi vieille que fidèle, et que mes yeux commencent à s'affoiblir.

— Surtout quand vous les lavez avec du vin des Canaries, dame Dowlas, dit le duc, qui savoit que la tempérance n'étoit pas au nombre des vertus cardinales pratiquées par la béate.

— Du vin des Canaries! s'écria la matrone offensée; et c'est avec du vin des Canaries que Votre Grâce prétend que je me lave les yeux! Je suis fâchée que Votre Grâce me connoisse si mal.

— Je vous demande pardon, dame Dowlas, dit le duc en secouant dédaigneusement du bout des doigts la manche de son habit, que la duègne avoit saisie dans l'ardeur de sa justification; je vous demande pardon, vous m'avez détrompé en m'approchant de plus près : j'aurois dû dire de l'eau-de-vie et non du vin des Canaries.

Et, tout en parlant ainsi il entra dans l'appartement, meublé avec une magnificence voluptueuse.

— La vieille a pourtant raison, dit l'orgueilleux propriétaire de cette demeure splendide : une campagnarde peut aisément se réconcilier avec une prison comme celle-ci. C'est une volière dans laquelle un pareil oiseau peut entrer sans qu'il faille l'appeau d'un bien habile oiseleur pour l'y attirer. — Mais où est-elle donc cette Philis champêtre? Est-il possible que, comme un commandant qui désespère de défendre une ville, elle se soit retirée dans la citadelle, dans la chambre à coucher, sans même essayer de disputer les avant-postes.

Tout en parlant ainsi, il traversoit une antichambre et une petite salle à manger, meu-

blées avec une élégance recherchée, où l'on voyoit quelques tableaux de l'école vénitienne, et il entroit dans un salon dont l'ameublement offroit aux yeux une magnificence encore plus grande. Les croisées en étoient garnies de verres de couleurs, à travers lesquels les rayons du soleil de midi imitoient les riches teintes qu'ils prennent au coucher de cet astre; et, suivant la célèbre expression du poëte, apprenoient à la lumière à simuler l'obscurité.

Buckingham étoit trop habitué à voir tout céder à ses fantaisies et à ses goûts, pour être en général sensible même à ces plaisirs qu'il s'étoit fait toute sa vie une affaire de poursuivre. Le voluptueux blasé est comme l'épicurien arrivé à cet état de satiété où rien ne peut plus aiguiser son appétit, punition suffisante d'avoir fait de la bonne chère le principal objet de ses pensées et de ses jouissances. Cependant la nouveauté a toujours quelques charmes, et l'incertitude en ajoute encore de nouveaux.

L'incertitude où le duc étoit sur l'accueil qu'il alloit recevoir, le changement d'humeur qu'on disoit survenu dans sa captive, la curiosité de savoir comment une jeune fille, telle qu'on lui avoit représenté Alice, le recevroit dans les circonstances où elle se trouvoit placée d'une manière si inattendue, excitoient dans Buckingham

un intérêt peu ordinaire. Il étoit loin d'éprouver cette sensation d'inquiétude qui anime tout homme, même celui qui a reçu en partage l'esprit le plus grossier, quand il arrive en présence de la femme à qui il désire plaire, encore bien moins les sentiments plus exaltés d'amour, de respect, de désir et d'admiration avec lesquels l'amant véritablement épris s'approche de l'objet aimé. Il avoit été, pour me servir d'un mot français très-excessif, trop complétement *blasé*, même dès sa première jeunesse, pour ressentir l'empressement tout physique de l'un, et encore moins le plaisir plus sentimental de l'autre. Ce qui rend encore plus fâcheux cet état de satiété et de dégoût, c'est que le voluptueux ne peut renoncer aux plaisirs. Il faut qu'il continue, soit par habitude, soit pour soutenir sa réputation, à encourir les peines, les fatigues, les dangers de la chasse, tandis qu'il ne prend presque aucun intérêt au gibier qu'il poursuit.

Buckingham crut donc qu'il devoit à sa renommée, lui héros de tant d'intrigues amoureuses, de se présenter devant Alice Bridgenorth avec une apparence d'empressement. Avant d'ouvrir la porte du salon, il s'arrêta pour réfléchir s'il devoit prendre en cette occasion le ton de la galanterie ou celui de la passion. Ce délai suffit pour lui faire entendre les sons harmonieux d'un

luth accompagnés par la voix encore plus harmonieuse d'une femme, qui, sans exécuter aucun air, sembloit s'amuser à rivaliser avec le son argentin de son instrument.

Une créature qui a reçu une telle éducation, pensa le duc, et qui a le bon sens qu'on lui suppose, ne feroit que rire, toute campagnarde qu'elle est, des rodomontades passionnées d'un Oroondate. — C'est la manière de Dorimant[1] qu'il faut adopter ici. — C'étoit la tienne autrefois, Buckingham. — D'ailleurs ce rôle est le plus facile.

Ayant pris cette résolution, il entra dans le salon avec cet air de grâce et d'aisance qui caractérisoit les élégants courtisans au milieu desquels il brilloit, et s'avança vers la belle captive, qu'il trouva assise devant une table couverte de livres et de musique, près d'une grande fenêtre à demi ouverte, dont les verres de couleur n'admettoient qu'un demi-jour dans ce superbe appartement, orné des plus belles tapisseries des Gobelins, de magnifiques vases de porcelaine et de glaces de la plus grande beauté. On auroit dit un boudoir décoré par un prince pour y recevoir sa fiancée.

[1] Dorimant est l'homme de bon ton (selon le siècle) de la pièce d'Etheredge, intitulée *l'Homme à la mode*.

(*Note de l'Éditeur.*)

Le costume splendide de la prisonnière répondoit au style de l'appartement qu'elle occupoit, et avoit quelque chose du goût oriental que la célèbre Roxelane avoit alors mis à la mode. Un petit pied et une jambe fine qui dépassoit un pantalon de satin bleu richement brodé, étoient les seules parties de sa personne qu'on pût voir distinctement; — la jeune dame étoit d'ailleurs presque enveloppée par un long voile de gaze d'argent qui, produisant le même effet qu'un léger brouillard sur un beau paysage, laissoit deviner les charmes qu'il cachoit, et portoit même l'imagination à en relever le prix. Toutes les parties de sa parure qu'on pouvoit apercevoir étoient comme le voile et le pantalon, dans le goût oriental; un riche turban, un magnifique caffetan, étoient plutôt indiqués par les plis que formoient le voile, qu'ils ne se laissoient apercevoir à travers ce tissu. Tout dans cette toilette annonçoit au moins quelque coquetterie de la part d'une belle à qui sa situation devoit faire attendre une visite accompagnée de quelques prétentions. Cette idée n'échappa point à Buckingham, qui sourit intérieurement en se rappelant ce que Christian lui avoit dit de l'innocence et de l'extrême simplicité de sa nièce.

Il s'avança vers elle avec un air cavalier, et en homme qui semble croire que la condescendance

qu'il veut bien avoir de reconnoître une faute doit suffire pour la faire pardonner.

— Belle Alice, dit-il, je sens combien je vous dois d'excuses pour le zèle indiscret de mes gens, qui, vous voyant abandonnée et sans protection pendant une malheureuse querelle, ont pris sur eux de vous conduire dans la maison d'un homme qui exposeroit sa vie pour vous épargner un moment d'inquiétude. Étoit-ce ma faute s'ils ont cru devoir intervenir pour vous mettre en sûreté ; ou si, connoissant tout l'intérêt que je devois prendre à vous, ils vous ont retenue ici, jusqu'à ce que je pusse venir moi-même recevoir vos ordres.

— Vous ne vous êtes pas trop pressé, Milord, j'ai été prisonnière deux jours entiers, négligée, abandonnée à des mercenaires.

— Que dites-vous, belle Alice? Négligée! de par le ciel! si vous avez la moindre plainte à m'adresser contre qui que ce soit de ma maison, il en sera chassé à l'instant.

— Je ne me plains pas de vos gens, Milord, mais il me semble que vous auriez pu m'expliquer vous-même plus tôt pourquoi vous avez la hardiesse de me retenir ici comme une prisonnière d'état.

— Et la divine Alice peut-elle douter que si le temps, ce cruel ennemi des plus tendres passions,

me l'eût permis, l'instant qui vous a vue passer le seuil de la porte de votre vassal n'en eût vu à vos pieds le maître, qui vous est tout dévoué, et qui, depuis le fatal moment où vous parûtes à ses yeux chez Chiffinch, n'a fait que songer à vos charmes?

— Je dois donc en conclure, Milord, que vous avez été absent, et que vous n'avez eu aucune part à la contrainte qui a été exercée contre moi?

— Absent par ordre du roi, belle Alice, répondit Buckingham sans hésiter, et occupé à remplir les devoirs qui m'avoient été imposés. Que pouvois-je faire? A l'instant où vous sortîtes, Sa Majesté m'ordonna de monter à cheval; et il fallut obéir si précipitamment que je n'eus pas le temps de quitter mes brodequins de satin pour prendre des bottes. Si mon absence vous a occasioné un moment d'inquiétude, blâmez-en le zèle inconsidéré de ceux qui, me voyant partir de Londres presque désespéré de me séparer de vous, crurent mal à propos sans doute, mais dans de bonnes intentions, devoir faire tous leurs efforts pour sauver leur maître du désespoir, en lui conservant la charmante Alice. Et entre les mains de qui auroient-ils pu vous confier? celui que vous aviez choisi pour protecteur est en prison ou en fuite, votre père n'est pas à Londres, votre oncle est parti pour le nord de l'Angle-

terre, vous n'auriez pas voulu retourner chez Chiffinch : quel asile plus convenable pourriez-vous choisir que la maison d'un homme qui est votre esclave, et où vous règnerez toujours en souveraine?

— En souveraine emprisonnée! Je ne désire pas une pareille souveraineté.

— Comme vous feignez de ne pas me comprendre, dit le duc en fléchissant un genou devant elle, quel droit avez-vous de vous plaindre de quelques heures d'une captivité qui n'a rien eu de rigoureux, vous, destinée à réduire tant de cœurs dans un esclavage éternel! Soyez une fois miséricordieuse ; et écartez ce voile envieux, car ce ne sont que les divinités les plus cruelles qui rendent leurs oracles dans de sombres retraites. Souffrez du moins que ma main téméraire...

— J'épargnerai à Votre Grâce une peine indigne d'elle, répondit la jeune personne avec un ton de hauteur; et, se levant, elle rejeta sur ses épaules le voile qui la couvroit. — Regardez-moi, Milord, dit-elle en même temps, et voyez si ce sont réellement ces charmes qui ont fait tant d'impression sur Votre Grâce.

Buckingham la regarda, et la surprise produisit sur lui un tel effet, qu'il se releva précipitamment, et resta quelques secondes comme pétrifié.

La femme qui étoit debout devant lui n'avoit pas la belle taille d'Alice, et quoiqu'elle fût bien faite, l'exiguité de tous ses membres lui donnoit presqu'un air enfantin. Ses vêtements consistoient en trois ou quatre vestes de satin brodé, disposées l'une sur l'autre, et de différentes couleurs, ou plutôt de diverses nuances de la même couleur. Elles s'ouvroient sur le devant de manière à laisser voir une partie du sein, caché par une collerette de la plus belle dentelle. La captive portoit par-dessus une sorte de manteau de la plus riche fourrure. Un petit turban, d'une grande beauté, étoit arrangé négligemment sur sa tête et laissoit échapper de belles tresses de cheveux noirs que Cléopâtre auroit enviés. Le goût et la splendeur de ce costume oriental étoit parfaitement d'accord avec le teint de celle qui le portoit, car la couleur en étoit presque assez foncée pour la faire passer pour une Indienne.

Une physionomie vive et expressive avoit bien son prix à défaut d'une beauté régulière, et des yeux brillants comme des diamants, et des dents aussi blanches que des perles, n'échappèrent pas à l'attention du duc de Buckingham, excellent connoisseur en charmes féminins. En un mot la femme bizarre et singulière qui s'offroit si inopinément à ses regards avoit une de ces figures qu'il est impossible de voir sans qu'elles fassent

une impression dont on se souvient encore longtemps après qu'elle est effacée : impression à laquelle notre imagination attribue cent motifs, et qu'elle suppose causée par l'influence de différents genres d'émotion. Chacun doit se rappeler quelques physionomies de ce genre, qui, par une originalité séduisante d'expression, vivent plus long-temps dans la mémoire, et captivent l'imagination plus que des beautés plus régulières.

— Milord, dit-elle, il semble que mon voile levé ait produit un effet magique sur Votre Grâce. Est-ce ainsi que vous regardez la princesse captive dont le moindre signe devoit être un ordre pour un vassal si important? Hélas! je crois qu'elle court le risque d'être mise à la porte comme Cendrillon; pour aller chercher fortune parmi les laquais et les porteurs.

— Je suis confondu! s'écria le duc. Il faut que ce coquin de Jerningham... Je briserai les os de ce misérable!

— Ne cherchez pas querelle à Jerningham, Milord, prenez-vous-en plutôt à votre malheureuse absence. Pendant que vous étiez à courir la poste, par ordre du roi, en brodequins de satin, la véritable dame de vos pensées passoit ici son temps dans le deuil et les larmes, dans la solitude à laquelle votre éloignement la condamnoit. Elle y es restée deux jours inconsolable,

mais, le troisième une enchanteresse africaine est venue opérer un changement de scène pour elle, et une métamorphose de personne pour Votre Grâce. Il me semble, Milord, que cette aventure ne sonnera pas trop bien lorsque quelque fidèle ménestrel chantera les prouesses galantes du duc de Buckingham.

— Battu et bafoué en même temps! s'écria le duc; mais, de par tout ce qui est piquant! la petite a du talent pour la satire. Dites-moi, belle princesse, comment avez-vous osé être complice d'un pareil tour.

— Osé, Milord! Faites cette question à d'autres, et non à une femme qui ne craint rien.

— Sur mon âme! je le crois, car ton front a été bronzé par la nature. Mais répondez-moi, Mistress; quel est votre nom? quelle est votre condition?

— Ma condition? je vous l'ai déjà dite: je suis enchanteresse de profession, née en Mauritanie. Mon nom? Zarah.

— Mais il me semble que cette figure, cette taille, ces yeux... Dites-moi, ne vous êtes-vous jamais fait passer pour une fée danseuse? N'étiez-vous pas quelque chose de semblable, il n'y a que deux ou trois jours?

— Vous pouvez avoir vu ma sœur, ma sœur jumelle, mais non pas moi, Milord.

— En vérité! Eh bien votre double, si ce n'étoit pas vous, étoit possédée d'un démon muet, comme vous l'êtes de l'esprit du babil; mais j'ai encore dans l'idée que vous et elle vous ne faites qu'une, et que Satan, qui est toujours si puissant sur votre sexe, vous avoit douée, lors de notre première entrevue, du talent de retenir votre langue.

— Croyez-en ce qu'il vous plaira, Milord: votre persuasion ne changera rien à la vérité. Et maintenant je vais prendre congé de Votre Grâce. A-t-elle quelques ordres à me donner pour la Mauritanie?

— Un instant, ma princesse, un instant. Songez que vous avez pris ici volontairement la place d'une autre, et que vous vous êtes par-là soumise à telle peine qu'il me plaira de vous infliger. Personne ne pourra jamais se vanter d'avoir bravé Buckingham avec impunité.

— Je ne suis pas trop pressée, Milord, et si Votre Grâce a quelques ordres à me donner, je puis les attendre.

— Quoi! ne craignez-vous ni mon ressentiment, ni mon amour, belle Zarah?

Ni l'un ni l'autre, de par ce gant! Votre ressentiment doit être une passion bien mesquine, s'il peut s'abaisser jusqu'à tomber sur un être aussi foible que je le suis; et quant à votre amour!.. hélas! hélas!

— Et pourquoi hélas! Et pourquoi ce ton de mépris? Croyez-vous que Buckingham ne puisse aimer, et n'ait jamais été payé de retour?

— Il a pu se croire aimé, mais par quelles créatures? par des femmes dont quelques insipides tirades de comédie suffisoient pour tourner la tête, dont le cerveau n'étoit rempli que de souliers à talons rouges, et de brodequins de satin blanc, pour qui l'argument d'une étoile brodée sur un habit étoit irrésistible.

— Et n'existe-il donc pas dans votre pays des belles aussi fragiles, dédaigneuse princesse?

— Sans doute, il en existe; mais on les regarde comme des perroquets et des singes! des créatures qui n'ont ni âme ni sentiment, ni cœur ni tête. La proximité du soleil a purifié nos passions en leur donnant plus de force. Les glaçons de votre froid climat vous serviront de marteaux pour convertir des barres de fer rouge en socs de charrue, avant que la sottise et la fatuité de votre prétendue galanterie fasse la plus légère impression sur un cœur comme le mien.

— Vous parlez en femme qui sait ce que c'est qu'une passion. Asseyez-vous, belle dame, et ne trouvez pas mauvais que je vous retienne encore. Qui pourroit consentir à se séparer d'une bouche dont les accents sont si mélodieux; d'un regard

dont l'éloquence est si expressive? Vous connoissez donc l'amour?

— Je le connois, n'importe que ce soit par expérience ou par ouï-dire. Mais je sais qu'aimer comme je saurois aimer, ce seroit ne pas céder une sensation à la cupidité, pas une idée à la vanité, pas le moindre sentiment à l'intérêt ou à l'ambition; mais tout abandonner, tout sans réserve, à la fidélité du cœur et à une affection mutuelle.

— Et combien de femmes croyez-vous capables d'éprouver une passion si désintéressée?

— Des milliers de plus qu'il n'existe d'hommes capables de la mériter. Hélas! combien de fois voyez-vous la femme pâle, misérable et dégradée, suivre avec patience les pas de quelque despote qui la tyrannise, et supporter toutes ses injustices avec la soumission d'un fidèle épagneul, qui, quoique maltraité par le maître le plus bourru et le plus inhumain, en attend un regard comme un bienfait, et en fait plus de cas que de tous les plaisirs que le monde pourroit lui procurer? Songez à ce que seroit une telle femme pour celui qui mériteroit et qui partageroit son affection.

— Peut-être tout le contraire; et quant à votre comparaison, je ne la trouve nullement juste. Je ne puis accuser mon épagneul de perfidie; mais pour mes maîtresses, il faudroit me presser dia-

blement, je dois en convenir, pour avoir l'honneur de changer avant elles.

— Et elles vous traitent comme vous le méritez, Milord; qu'êtes-vous? Ne froncez pas les sourcils, il faut que vous entendiez une fois la vérité. La nature a fait ce qu'elle pouvoit faire, en vous donnant les grâces extérieures; et l'éducation y a ajouté ses qualités. Vous êtes noble par le hasard de la naissance; bien fait par un caprice de la fortune; généreux, parce qu'il est plus facile de donner que de refuser; bien mis, ce qui fait honneur à votre tailleur; assez gai, parce que vous êtes jeune et en bonne santé; brave, parce que sans cela vous vous dégraderiez; spirituel, parce que vous ne pouvez vous empêcher de l'être.

Le duc jeta un coup d'œil sur une des grandes glaces qui ornoient le salon. — Noble, bien fait, généreux, bien mis, gai, brave! s'écria-t-il; en vérité, Madame, vous m'accordez beaucoup plus que je ne prétends obtenir, et sûrement c'en est assez, à certains égards du moins, pour mériter les bonnes grâces d'une femme.

— Je ne vous ai accordé ni tête, ni cœur, Milord, dit Zarah avec calme. Il ne faut pas que la rougeur vous monte au visage, comme si vous vouliez me dévorer : je ne dis pas que la nature ait voulu vous les refuser, mais la folie a troublé

l'une, et l'égoïsme a perverti l'autre. L'homme qui mérite d'en porter le nom est celui dont toutes les pensées et toutes les actions se rapportent aux autres plutôt qu'à lui-même, dont tous les projets sont fondés sur des principes de justice, et qui n'y renonce jamais, tant que le ciel et la terre lui fournissent les moyens d'y réussir. C'est celui pour qui l'espoir de se procurer un avantage indirect n'est pas un motif pour suivre la bonne route; et qui ne suit pas la mauvaise, même pour arriver à un but vraiment louable. Tel est l'homme pour qui le cœur d'une femme seroit fidèle tant qu'il battroit, et qu'elle voudroit accompagner au tombeau.

Elle parloit avec tant d'énergie que ses yeux brilloient d'un éclat presque surnaturel, et que les sentiments qu'elle exprimoit appeloient de vives couleurs sur ses joues.

— Vous parlez, dit le duc, comme si vous aviez vous-même un cœur capable de payer le tribut dont vous parlez avec tant de chaleur.

— Oui! répondit-elle, en appuyant la main sur son cœur. Le cœur qui bat ici justifieroit tout ce que j'ai dit, à la vie et à la mort.

— S'il étoit en mon pouvoir, dit le duc, à qui cet être extraordinaire commençoit à inspirer plus d'intérêt qu'il ne l'avoit d'abord cru possible, s'il étoit en mon pouvoir d'obtenir un

attachement si fidèle, je crois que je saurois le récompenser dignement.

— Votre fortune, vos titres, votre réputation de galanterie, tout ce que vous possédez, seroient trop peu de chose pour mériter une affection si sincère.

— Allons, belle dame, dit le duc d'un ton piqué, ne soyez pas tout-à-fait si dédaigneuse. Croyez que, si votre amour est de l'or bien marqué, un pauvre diable peut au moins vous offrir de l'argent en échange. La quantité alors fait passer sur la qualité.

— Mais je ne porte pas mon affection au marché, Milord, et je n'ai par conséquent nul besoin de la fausse monnoie que vous m'offrez en échange.

— Comment puis-je le savoir, ma charmante? C'est ici le royaume de Paphos. Vous l'avez envahi, vous savez mieux que moi dans quel dessein; mais je ne crois pas qu'il soit d'accord avec cet air de cruauté que vous affectez. Allons, allons, des yeux si brillants peuvent lancer des éclairs de plaisir aussi bien que de mépris et de colère. Vous êtes ici comme une épave sur le domaine de Cupidon; et je vous saisis au nom de ce petit dieu.

— Milord, ne m'approchez pas, si vous désirez apprendre pourquoi je suis ici. Votre Grâce peut

se supposer un Salomon, si bon lui semble ; mais je ne suis pas une reine venue d'un climat éloigné pour flatter votre orgueil, ou admirer votre gloire.

— Un défi, de par Jupiter! s'écria le duc.

— Vous vous méprenez, Milord. Je ne suis pas venue ici sans prendre les précautions nécessaires pour assurer ma retraite.

—C'est parler bravement; mais jamais commandant de forteresse ne vante plus ses ressources, que lorsque la garnison pense à capituler. Voici comme j'ouvre ma première tranchée.

Ils avoient été séparés jusqu'alors par une table longue et étroite qui, placée près de la croisée, formoit une sorte de barrière entre la dame et l'aventurier entreprenant qui osoit la menacer. Le duc tira la table pour l'écarter; mais au même instant l'inconnue, qui avoit l'œil sur tous ses mouvements, disparut par la fenêtre.

Buckingham poussa un cri de surprise et d'horreur, ne doutant pas, dans le premier instant, qu'elle ne se fût précipitée d'une élévation de quatorze pieds au moins; car la croisée étoit à cette distance de la terre. Mais, s'étant mis à la hâte à la fenêtre, il vit à son grand étonnement qu'elle en étoit descendue avec agilité et sans accident.

L'extérieur de cette grande maison étoit décoré d'une quantité de sculptures offrant ce mé-

lange d'architecture grecque et gothique qui caractérise le siècle d'Élisabeth et de ses successeurs; et, quoique le fait dût paroître surprenant, ces ornements pouvoient offrir à une créature aussi agile et aussi légère des points d'appui suffisants pour effectuer sa descente, même avec précipitation.

Brûlant de curiosité, et courroucé de la mortification qu'il venoit d'éprouver, le duc pensa d'abord à la suivre par la même route, quoiqu'elle fûtassez dangereuse. Il monta même, dans ce dessein, sur l'appui de la croisée; et il examinoit où il pourroit ensuite placer le pied avec sûreté, quand, du milieu d'un bosquet dans lequel l'inconnue s'étoit enfoncée, il entendit chanter les couplets suivants, tirés d'une chanson alors fort en vogue, faite sur un amant au désespoir qui vouloit se précipiter du haut d'un rocher:

Mais quand il s'en fut approché,
Que tout en haut il fut perché,
Il vit avec inquiétude
Que la chute seroit bien rude,
Et réfléchit fort prudemment
Qu'il pouvoit agir autrement.

L'amoureux le plus amoureux
Qu'a trahi l'objet de ses feux
Peut se consoler près d'une autre
(Ainsi pensoit le bon apôtre);
— Mais une fois mon cou rompu,
Qui le remettroit *in statu*?

Le duc ne put s'empêcher de rire, quoique fort à contre-cœur, de l'allusion que ces vers faisoient à sa situation ridicule, et, redescendant dans l'appartement, il renonça à une entreprise qui auroit pu être aussi dangereuse qu'elle étoit absurde. Il appela ses gens à haute voix, et en les attendant se contenta de surveiller des yeux le bosquet dans lequel il avoit vu entrer celle qui s'étoit nommée Zarah, ne pouvant se résoudre à croire qu'une femme qui étoit venue en quelque sorte se jeter à sa tête, eût véritablement le dessein de le mortifier par une telle retraite.

Cette question fut décidée en un instant. Une femme, ou plutôt une forme aérienne, couverte d'un manteau, et portant un chapeau rabattu surmonté d'une plume noire, sortit du bosquet et disparut en un instant au milieu des ruines et des décombres qui, comme nous l'avons déjà dit, couvroient alors le domaine qu'on nommoit York-House.

Les domestiques du duc, obéissant aux ordres qu'il leur avoit donnés avec un ton d'impatience, parcoururent tout ce terrain à la hâte pour chercher la sirène dont la voix venoit de se faire entendre. Leur maître, toujours ardent et impétueux dans ses désirs, et surtout quand sa vanité étoit piquée, leur prodiguoit les menaces et les promesses; mais tout fut inutile : on ne trouva

de la princesse de Mauritanie que son turban, son voile et ses pantoufles de satin, qu'elle avoit sans doute voulu quitter pour en prendre de moins remarquables.

Voyant que toutes ses recherches étoient vaines, le duc, à l'exemple des enfants gâtés de tout âge et de toute condition, s'abandonna à la violence de sa colère, jura de se venger de celle qui l'avoit joué, lui donnant tous les noms de mépris que sa mémoire put lui suggérer, parmi lesquels l'expression élégante de *créature* se fit entendre plusieurs fois.

Jerningham lui-même, qui connoissoit parfaitement toutes les passions de son maître, et qui savoit assez bien les manier sans les irriter presqu'à chaque occasion, ne jugea pas à propos, en celle-ci, de se présenter devant lui. Il alla s'enfermer avec la vieille béate, et protesta, en buvant avec elle une bouteille de ratafia, que si sa grâce n'apprenoit pas à modérer la violence de son caractère, la solitude, les chaînes, un lit de paille et Bedlam verroient la fin de la carrière du célèbre et accompli Villiers, duc de Buckingham.

CHAPITRE XL.

« De ces discussions quelle fut donc la cause?
« Vous allez en juger; ce n'est pas peu de chose. »
Albion.

Les querelles entre mari et femme ont passé en proverbe; mais que les bons et honnêtes époux ne s'imaginent pas que les liaisons d'une nature moins permanente soient à l'abri de semblables altercations. La boutade amoureuse du duc de Buckingham, et la disparition d'Alice Bridgenorth, qui en avoit été la suite, avoient allumé le feu de la division chez Chiffinch, lorsqu'en rentrant chez lui il apprit deux événements si étourdissants.

— Je vous répète, cria-t-il sa compagne obligeante qui ne paroissoit que médiocrement émue de tout ce qu'il lui disoit à ce sujet; je vous répète que votre maudite insouciance a ruiné l'ouvrage de bien des années.

— Je crois que vous me l'avez déjà dit vingt fois, répondit la dame; et si vous ne me l'aviez pas assuré si souvent, j'aurois cru que la moindre bagatelle pouvoit suffire pour renverser un plan

sorti de votre cerveau, quelque temps que vous ayez mis à le mûrir.

— Mais comment diable avez-vous été assez folle pour laisser entrer ici le duc, quand vous y attendiez le roi?

— Mon Dieu, Chiffinch, c'est une question que vous feriez mieux d'adresser au portier qu'à moi... J'étois à mettre un bonnet pour recevoir sa majesté.

— Avec toute la grâce d'une chouette; et pendant ce temps vous laissiez au chat le soin de garder la crème!

— En vérité, Chiffinch, vos courses à la campagne vous rendent excessivement grossier: vos bottes même ont quelque chose de brutal; et vos manchettes de mousseline, sales et chiffonnées, donnent à vos poignets un air de rusticité; je puis bien vous le dire.

— Je crois que je ferois bien, murmura Chiffinch entre ses dents, d'employer mes bottes et mes poignets à te guérir de ton affectation... Parlant ensuite à voix haute, en homme qui veut appuyer son argument sur une concession extorquée à son adversaire, et prouver ainsi qu'il a la raison pour lui, je suis sûr, Kate, dit-il, que vous devez sentir que toutes nos espérances reposent sur le roi.

— Fiez-vous à moi, Chiffinch: je sais mieux que

vous ce qu'il faut faire pour mettre sa majesté en belle humeur. Croyez-vous que le roi soit assez fou pour pleurer comme un écolier parce que son moineau s'est envolé? sa majesté a trop bon goût pour cela. Je suis surpris que vous, Chiffinch, vous qui avez toujours passé pour être connoisseur en beauté, ajouta-t-elle en se redressant, vous ayez fait tant de bruit de cette campagnarde. Sur ma foi, elle n'a pas même le mérite d'être grasse comme une volaille née dans la grange; c'est une véritable mauviette dont on peut avaler la chair et les os d'une seule bouchée. Qu'importe d'où elle vient et où elle va? Il en reste après elle qui sont plus dignes des attentions de sa majesté, même quand la duchesse de Portsmouth est dans ses grands airs.

— Vous voulez parler de votre voisine, mistres Nelly; mais Kate, vous oubliez qu'elle date déjà d'un peu loin. Elle a de l'esprit, mais c'est un esprit qui convient à un autre genre de compagnie. Le jargon qu'elle a appris dans une troupe de comédiens ambulants n'est pas ce qui convient à la cour d'un prince.

— Peu importe qui je veux dire et ce que je veux dire, Tom Chiffinch; mais je vous dis que vous trouverez votre maître tout-à-fait consolé de la perte de cette pièce curieuse d'orgueil et de puritanisme dont vous aviez envie de l'affubler;

comme s'il n'y avoit pas assez de puritains au parlement pour faire endiabler le brave homme, sans que vous lui en ameniez encore jusque dans sa chambre à coucher.

— Fort bien, Kate; quand un homme auroit tout le bon sens des sept sages de la Grèce, une femme auroit encore en elle assez de déraison pour l'en accabler. Je n'en parlerai donc plus; mais fasse le ciel que le roi soit dans l'humeur que vous lui attribuez; car j'ai ordre d'aller le trouver pour descendre la rivière avec lui et le suivre à la Tour, où il va faire je ne sais quelle inspection des armes et des munitions. Ils sont bien adroits les drôles qui empêchent le vieux Rowley de s'occuper d'affaires; car, sur ma parole, ce n'est pas l'envie qui lui en manque.

— Je vous garantis, répondit mistress Chiffinch en minaudant, mais en adressant les grâces qu'elle vouloit se donner moins à son politique mari qu'à sa propre figure, réfléchie dans une glace; je vous garantis que nous trouverons le moyen de l'occuper de manière à ne plus lui laisser un instant de vide.

— Sur mon honneur, Kate, je vous trouve étrangement changée; et, pour dire la vérité, il me semble que vous êtes devenue extrêmement attachée à vos opinions. Je souhaite que cette confiance soit bien fondée.

La dame sourit d'un air dédaigneux, et ne lui fit qu'une réponse indirecte. — Je vais ordonner une barque pour suivre aujourd'hui sa majesté sur la Tamise.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, Kate : personne n'oseroit agir ainsi que des dames du premier rang, la duchesse de Bolton, la duchesse de Buckingham, la duchesse de Ba....

— A quoi bon cette longue liste? Croyez-vous que je ne puisse me montrer aussi bien que la plus fière de toute cette kyrielle de B... ?

— Je sais fort bien que tu peux le disputer à la plus grande B. de toute la cour; ainsi fais ce que tu voudras. Mais n'oublie pas de dire à Chaubert qu'il prépare une collation, *un souper au petit couvert*, dans le cas où on le demanderoit pour ce soir.

— Et c'est là que commence et finit toute votre science politique, Chiffinch, Chaubert et compagnie ! — Que cette société soit rompue, et il n'est plus question de Chiffinch parmi les courtisans.

— Amen, Kate; et permettez-moi de vous apprendre qu'il vaut autant compter sur les doigts d'un autre que sur son propre esprit. Mais il faut que j'aille donner des ordres pour le départ. Si vous prenez une barque, il y a dans la chapelle quelques coussins de drap d'or

que vous pourrez emporter pour couvrir les bancs, car ils ne servent à rien dans l'endroit où ils sont.

On vit donc la barque de mistress Chiffinch se mêler parmi celles qui formoient le cortége du roi sur la Tamise. La reine s'y trouvoit aussi, accompagnée des principales dames de la cour. La petite et grosse Cléopâtre, vêtue aussi avantageusement que son goût avoit pu le lui suggérer, et assise sur ses coussins brodés, comme Vénus sur sa conque, ne négligea rien de tout ce que pouvoient faire l'effronterie et les minauderies, pour attirer sur elle les regards du roi ; mais elle n'obtint de lui qu'une marque d'attention dont elle l'auroit volontiers dispensé. Comme elle avoit fait avancer sa barque plus près de celle de la reine que l'étiquette ne le permettoit, Charles, s'en étant aperçu, ordonna aux bateliers, d'un ton assez dur, de ramer en sens contraire, et de se retirer du cortége. Mistress Chiffinch en versa des larmes de dépit, et contrevint à l'avis de Salomon en maudissant le roi dans son cœur : mais elle n'avoit pas d'autre parti à prendre que de retourner chez elle, et de diriger les apprêts de Chaubert pour le souper.

Cependant la barque royale s'arrêta à la Tour, et le monarque enjoué, accompagné d'un joyeux cortége de dames et de courtisans, entendit les

échos des prisons d'état répéter des accents d'allégresse et de gaîté auxquels ils n'étoient guère accoutumés. Tandis qu'ils montoient du bord de la rivière au centre des édifices où s'élève ce beau et ancien donjon de Guillaume-le-Conquérant, nommée la Tour-Blanche, qui domine sur toutes les fortifications extérieures, Dieu sait combien on fit de bonnes et de mauvaises plaisanteries en comparant la prison d'état de sa majesté à celle de Cupidon. Que de parallèles tracés entre les canons de la forteresse et les yeux redoutables des dames! De semblables propos, tenus avec le bon ton des Agréables du temps, et écoutés par les dames avec un sourire d'indulgence, composoient ce qu'on appeloit alors la belle conversation.

Ce joyeux essaim de têtes frivoles ne s'attacha pourtant pas constamment à la personne du prince, quoiqu'il eût formé le cortége royal sur la Tamise. Charles, distrait plus souvent par l'indolence et le plaisir, prenoit quelquefois des résolutions sages et dignes d'un monarque. Il avoit conçu le désir d'inspecter lui-même l'état des armes et des munitions dont la Tour étoit alors le magasin, comme elle l'est encore aujourd'hui; trois ou quatre courtisans l'accompagnèrent dans cette visite, tandis que les autres s'amusoient comme ils le pouvoient dans les autres parties

de la place. Ce fut avec les ducs de Buckingham et d'Osmond et deux autres seigneurs qu'il entra dans la grande salle où se trouve aujourd'hui le plus bel arsenal du monde, et qui offroit déjà un arsenal digne de la grande nation à laquelle il appartenoit.

Le duc d'Osmond, bien connu par les services qu'il avoit rendus à la cause royale pendant la grande guerre civile, étoit en général, comme nous l'avons déjà fait observer ailleurs, assez froidement accueilli par son souverain, qui lui demandoit pourtant quelquefois ses avis, ce qu'il fit en cette occasion, où l'on n'avoit pas peu à craindre que le parlement, dans son zèle pour la religion protestante, ne voulût prendre exclusivement sous ses ordres les magasins d'armes et de munitions. Tandis que le roi causoit assez tristement avec Osmond de la méfiance qui régnoit alors, et qu'ils discutoient ensemble les moyens de la dissiper ou d'y résister, Buckingham, restant un peu en arrière, s'amusa à tourner en ridicule l'air embarrassé et les manières antiques du vieux garde qui les suivoit, conformément à l'usage. C'étoit précisément celui qui avoit escorté Peveril jusqu'à sa nouvelle prison. Le duc se livra d'autant plus volontiers à son penchant pour la raillerie, qu'il remarqua que le vieillard, malgré le respect que lui inspiroit la présence du roi,

étoit taciturne et bourru, ce qui donnoit beau jeu à son persécuteur. Les armures anciennes dont les murailles étoient couvertes fournirent surtout au duc l'occasion de déployer son esprit, et il insista pour que le vieux garde lui racontât, depuis le temps du roi Arthur au moins jusqu'à nos jours, l'histoire des batailles dans lesquelles elles avoient été portées, disant que personne ne pouvoit se les rappeler mieux que lui.

Le vieillard souffroit évidemment, en se voyant obligé, à force de questions, de répéter des légendes souvent assez absurdes, conservées par la tradition sur chacune de ces armures. Loin de le voir brandir sa pertuisane et prendre un ton d'emphase, comme c'est la coutume de ces éloquents Ciceroni guerriers, à peine étoit-il possible d'arracher un mot de celui-ci.

— Savez-vous, mon ami, lui dit le duc, que je commence à changer de façon de penser relativement à vous? Je supposois que vous deviez avoir servi comme *yeoman* des gardes sous Henri VIII, et je m'attendois à tirer de vous quelques détails sur le champ de bataille du Drap d'Or. Je pensois même à vous demander quelle étoit la couleur du nœud de rubans d'Anne de Boulen, qui coûta au pape trois royaumes; mais je crains que vous ne soyez qu'un novice dans ces souvenirs d'amour et de chevalerie. Voyons, est-il bien sûr que tu

ne te sois pas glissé dans ce poste militaire en sortant de quelque boutique obscure des environs de la Tour, et que tu n'aies pas échangé une aune d'apprenti contre cette glorieuse hallebarde? Je suis sûr que tu ne pourrois pas même me dire à qui cette vieille armure a appartenu?

Le duc lui montra au hasard une vieille cuirasse suspendue au milieu de plusieurs autres, mais qui paroissoit avoir été nettoyée avec un soin tout particulier.

— Je dois le savoir, répondit le garde avec hardiesse, mais d'une voix un peu altérée, car j'ai connu un homme qui l'a portée, et qui n'auroit pas enduré la moitié des impertinences que j'ai entendues aujourd'hui.

Le ton du vieillard et les paroles qu'il venoit de prononcer attirèrent l'attention du roi et du duc d'Osmond, qui n'en étoient qu'à deux pas. Ils s'arrêtèrent tous deux, se retournèrent, et Charles lui dit en même temps. : — Que veut dire cela, drôle? Est-ce ainsi qu'on répond? Quel est l'homme dont vous parlez?

— Je veux parler, dit le garde, d'un homme qui n'est plus rien aujourd'hui, quelque titre qu'il ait pu réclamer naguère.

— Ce vieillard parle sûrement de lui-même, dit le duc d'Osmond en examinant de plus près la physionomie du garde, qui tâchoit en vain

de se soustraire à cet examen. Ces traits ne me sont certainement pas inconnus. N'êtes-vous pas mon ancien ami le major Coleby?

— J'aurois désiré que la mémoire de Votre Grâce eût été moins fidèle, répondit le vieillard en rougissant et en baissant les yeux.

— Juste ciel! dit le roi en tressaillant. Le brave major Coleby, qui vint nous joindre à Warrington, avec ses quatre fils et cent cinquante hommes! Est-ce donc là tout ce que nous pouvons faire pour un de nos anciens amis de Worcester?

De grosses larmes tomboient des yeux du vieillard, tandis qu'il répondit au roi : — N'y pensez pas, Sire; je me trouve bien ici, vieux soldat rouillé, au milieu de vieilles armes. Pour un ancien Cavalier mieux partagé que moi, il en est vingt qui sont plus à plaindre. Je suis fâché que Votre Majesté l'ait appris puisque cela la chagrine.

Avec cette bonté qui lui faisoit pardonner bien d'autres défauts, Charles, pendant que le vieillard parloit ainsi, lui retira des mains sa pertuisane, et la mit dans celle du duc de Buckingham, en lui disant : — Ce que la main de Coleby a touché ne peut déshonorer ni la vôtre ni la mienne, Milord, et vous lui devez cette réparation. Il fut un temps où, avec moins de

provocation, il vous l'auroit brisée sur la tête.

Le duc s'inclina profondément, en rougissant de colère, et saisit la première occasion de s'en débarrasser, en la déposant contre un faisceau d'armes. Le roi ne remarqua pas un mouvement de mépris, qui, probablement lui auroit déplu, attendu qu'il étoit en ce moment tout occupé du vétéran. Il l'obligea à s'appuyer sur son bras, et le conduisit lui-même à une chaise, sans permettre que personne l'assistât.

— Reposez-vous là, mon brave et ancien ami, lui dit-il, il faudroit que Charles Stuart fût bien pauvre, s'il souffroit que vous portassiez cet habit une heure de plus. — Vous paroissez bien pâle, mon cher Coleby; et vous aviez tant de couleurs il y a quelques instants! Ne songez pas à ce que vous a dit Buckingham; personne ne fait attention à ses folies;... mais vous pâlissez encore davantage! Allons, allons, cette rencontre vous a trop agité. Ne vous agenouillez pas; ne vous levez pas; restez assis sur cette chaise; je vous ordonne de vous y reposer jusqu'à ce que j'aie fait le tour de cette salle.

Le vieux Cavalier baissa la tête en signe de soumission aux ordres de son souverain; mais il ne la releva plus. L'agitation qu'il avoit éprouvée avoit occasioné un choc trop violent pour un esprit abattu par de longues souffrances, et

pour une santé délabrée. Lorsque le roi, avec sa suite, au bout d'une demi-heure, revint à l'endroit où il avoit laissé le vétéran, il le trouva mort, déjà presque froid, et dans l'attitude d'un homme profondément endormi. Le roi fut visiblement ému par ce triste spectacle; et ce fut en balbutiant, et d'une voix presque éteinte, qu'il ordonna que ses restes fussent honorablement ensevelis dans la chapelle de la Tour. Il garda ensuite le silence jusqu'à ce qu'il fût arrivé sur les degrés en face de l'arsenal, où ceux qui composoient son cortége commencèrent à se rassembler dès qu'ils le virent approcher, et où se trouvoient aussi quelques personnes d'un extérieur respectable que la curiosité avoit attirées.

— Cela est épouvantable, dit alors le roi. Il faut que nous trouvions quelques moyens de soulager la détresse et de récompenser la fidélité de nos anciens serviteurs, ou la postérité maudira notre mémoire.

— De pareils plans ont souvent été agités dans le conseil de Votre Majesté, dit Buckingham.

— C'est la vérité, George, répondit le roi, et je puis dire en conscience que je n'ai rien à me reprocher, car j'y pense depuis bien des années.

—On ne peut trop y penser, Sire, reprit Buckingham; d'ailleurs chaque année rend la tâche plus facile.

— Sans doute, dit le duc d'Osmond, en diminuant le nombre de ceux qui souffrent. Voici le pauvre Coleby qui ne sera jamais un fardeau pour la couronne.

— Vous êtes trop sévère, Milord, dit le roi; vous devriez respecter davantage une sensibilité que vous blessez. Vous ne pouvez supposer que nous aurions souffert que ce brave homme restât dans une pareille situation, si nous avions su dans quel état il se trouvoit.

— En ce cas, Sire, et pour l'amour du ciel, répondit le duc d'Osmond, tournez sur la détresse des autres les yeux qui viennent de se fixer avec pitié sur le cadavre d'un vieil ami. Dans cette tour est enfermé le vieux et brave sir Geoffrey Peveril du Pic, qui se montra, pendant toute la dernière guerre, partout où il y avoit des coups à recevoir; et qui fut, je crois, le dernier homme d'Angleterre qui mit bas les armes. Ici est aussi son fils, dont j'entends parler comme d'un jeune homme plein de courage, d'esprit et de talents. Et que vous dirois-je de l'infortunée maison de Derby? Par pitié, Sire, sauvez ces victimes enveloppées dans les replis de cette hydre de conspiration qui veut les étouffer. Chassez les tigres qui cherchent à les dévorer, et trompez l'espoir des harpies qui veulent se partager leurs dépouilles. Il y a aujourd'hui huit jours que cette mal-

heureuse famille, le père et le fils, sont destinés à être mis en jugement pour des crimes dont ils sont aussi innocents, j'ose l'affirmer, qu'aucun de ceux qui se trouvent en ce moment en votre auguste présence. Pour l'amour de Dieu, Sire, permettez-nous d'espérer que, si les préventions du peuple les condamnent, comme cela est arrivé à tant d'autres, vous interposerez enfin votre autorité, comme le dernier moyen, entre les buveurs de sang et leur proie.

Le roi parut embarrassé, et il l'étoit véritablement.

Il existoit entre Buckingham et Osmond une inimitié constante et presque mortelle. Le premier essaya de faire une diversion en faveur de Charles.

— Votre Majesté, dit-il, ne manquera jamais d'objets pour exercer sa bienveillance royale, tant que le duc d'Osmond sera près de sa personne. Il porte sa manche coupée à l'ancienne mode, afin de la remplir d'un assortiment de vieux Cavaliers ruinés, qu'il peut en tirer au besoin; assemblage vraiment curieux d'anciens squelettes à nez aviné, à tête chauve, à taille déhanchée; répertoire vivant et sans pitié d'antiques histoires d'Egehill et de Naseby.

— Je conviens que ma manche est coupée à l'antique, dit Osmond en regardant Buckingham

en face ; mais je n'y attache ni spadassins ni coupe-jarrets, Milord, comme j'en vois attachés à des habits à la nouvelle mode.

— C'est être un peu trop vif en notre présence, Milord, dit le roi.

— Et si je prouve ce que j'avance, Sire? répondit Osmond. — Milord, ajouta-t-il, en se tournant vers Buckingham, vous plairoit-il de nommer l'individu à qui vous parliez en débarquant ?

— Je n'ai parlé à personne, répondit le duc avec précipitation. — Pardon. — Je me trompe. Je me rappelle que quelqu'un est venu me dire un mot à l'oreille pour m'avertir qu'un homme à qui j'ai affaire, et que je croyois parti de Londres, est encore dans cette ville.

— Et n'est-ce pas là l'homme qui vous a parlé? lui demanda le duc d'Osmond en désignant du doigt un individu dans la foule; homme de grande taille, à teint basané, enveloppé d'un grand manteau, portant un chapeau rabattu à larges bords, et à la ceinture duquel pendoit une longue épée à la mode d'Espagne; en un mot, ce même colonel que Buckingham avoit chargé de se mettre à la poursuite de Christian pour l'empêcher de revenir à Londres.

Les yeux de Buckingham suivirent la direction du doigt d'Osmond, et la rougeur lui monta

tellement au visage, en dépit de tous ses efforts, que le roi s'en aperçut.

— George, lui dit-il, quelle est donc cette nouvelle folie? Messieurs, qu'on fasse avancer cet homme. Sur mon âme! il a l'air d'un vrai spadassin. Qui êtes-vous, l'ami? Si vous êtes honnête, la nature a oublié de l'imprimer sur votre front. Y a-t-il ici quelqu'un qui le connoisse?

Tous ses traits annonçant un homme sans honneur,
S'il en a tant soit peu, c'est un grand imposteur!

— Bien des gens le connoissent, Sire, répondit le duc d'Osmond; et cet homme qui se trouve ici libre et la tête sur ses épaules, est une preuve entre mille que nous vivons sous l'empire du prince le plus clément de toute l'Europe.

— Comment diable! Milord, s'écria le roi, qui est donc cet homme? Votre Grâce parle comme le sphinx; Buckingham rougit, et ce coquin ne dit mot.

— Cet honnête homme, Sire, répondit Osmond, que sa modestie rend muet, quoiqu'elle ne puisse le faire rougir, est le fameux colonel Blood, ou du moins tel est le nom qu'il se donne; c'est celui qui, il n'y a pas long-temps encore, et dans cette tour même, osa tenter de voler la couronne royale de Votre Majesté.

— C'est un exploit qui ne s'oublie pas facile-

ment, dit le roi; mais si le coquin vit encore, c'est une preuve de la clémence de Votre Grâce aussi bien que de la mienne.

— Je ne puis nier que je n'aie été entre ses mains, Sire; et certainement il m'auroit assassiné s'il eût voulu me faire périr sur la place, au lieu de me destiner à être pendu à Tyburn, honneur dont je le remercie. J'aurois bien sûrement été expédié s'il m'eût cru digne d'un coup de stilet ou de pistolet, ou de toute autre chose qu'un bout de corde. — Regardez-le, Sire! si le misérable l'osoit, il diroit en ce moment, comme Caliban [1] dans la comédie: — Oh! oh! je voudrois l'avoir fait [2]!

— Sur mon âme! Milord, il a un perfide sourire qui semble en dire autant. Mais il a obtenu notre pardon, de même que celui de Votre Grâce.

— Il m'auroit paru peu convenable, Sire, de montrer de la sévérité en poursuivant un attentat contre mon humble vie, quand il avoit plu à Votre Majesté de pardonner une entreprise audacieuse et insolente pour dérober sa couronne royale. Mais je dois regarder comme un trait d'impudence sans égal de la part de cet effronté

[1] *Tempest.* SHAKSPEARE.

[2] Le duc d'Osmond fut sauvé par ses amis, comme on l'entraînoit vers Tyburn pour le pendre. Le duc de Buckingham fut violemment soupçonné d'avoir soudoyé Blood pour commettre cet assassinat. (*Note du Traducteur.*)

coupe-jarret, n'importe qui le protége maintenant, d'oser se montrer dans la Tour, naguère le théâtre d'une de ses scélératesses, et devant moi, qui fus si près d'être la victime d'une autre.

— C'est ce qui n'arrivera plus, dit le roi; et il ajouta, — Blood, écoutez-moi bien, misérable : si jamais vous osez vous présenter devant nous, comme vous venez de le faire, le coutelas de l'exécuteur des hautes-œuvres fera connoissance avec vos oreilles.

Blood s'inclina, et avec un sang-froid d'impudence qui faisoit grand honneur à son insensibilité, répondit qu'il n'étoit venu à la Tour qu'accidentellement, et pour communiquer à un ami particulier une affaire d'importance. — Sa grâce, le duc de Buckingham, ajouta-t-il, sait que je n'avois pas d'autre intention.

— Retirez-vous, infâme scélérat, s'écria Buckingham, aussi mécontent des prétentions que le colonel Blood affichoit à sa connoissance, qu'un jeune débauché de bonne condition, qui a passé la nuit à faire la débauche avec des jeunes gens d'une classe inférieure, est honteux quand un d'entre eux vient l'accoster en bonne compagnie : si vous osez jamais prononcer mon nom, je vous ferai jeter dans la Tamise.

Blood, repoussé de cette manière, fit une pirouette avec le sang-froid le plus insolent, et

opéra sa retraite à loisir et avec calme; tout le monde le regardant comme un monstre de scélératesse, tant il étoit généralement connu pour un homme capable de tous les crimes! Quelques-uns le suivirent même pour le voir de plus près, comme les oiseaux se rassemblent autour du hibou qui ose se montrer à la lumière du soleil. Mais, de même que dans ce dernier cas, la gent emplumée a grand soin de se tenir hors de la portée des serres et du bec de l'oiseau de Minerve; ainsi ceux qui suivoient Blood, et qui le considéroient comme un oiseau de mauvais augure, avoient soin de ne pas échanger un regard avec lui, et d'éviter ceux qu'il lançoit quelquefois, comme un trait empoisonné, sur ceux qui s'approchoient de plus près. Il marcha ainsi, comme un loup qui a pris l'alarme, n'osant fuir, et craignant de s'arrêter, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la porte des Traîtres. Là, montant sur une barque qui l'attendoit, il disparut bientôt aux yeux des curieux.

Charles désiroit effacer tout souvenir de l'apparition de ce misérable : il dit qu'il seroit honteux qu'un scélérat réprouvé fût un sujet de discorde entre deux des principaux seigneurs de sa cour, et il finit par ordonner aux ducs de Buckingham et d'Osmond de se donner la main, et d'oublier une altercation dont le sujet étoit si peu digne de les occuper.

Buckingham répondit nonchalamment que les honorables cheveux blancs du duc d'Osmond lui permettoient de faire les premières avances vers une réconciliation; et il lui tendit la main. Osmond se contenta de saluer, et dit que le roi n'avoit aucun sujet de craindre que la cour fût troublée par son ressentiment, puisqu'il ne pouvoit obtenir ni du temps vingt ans de moins, ni du tombeau son brave fils Ossory. Quant au brigand qui avoit osé se montrer en ce lieu, il lui avoit des obligations, puisqu'en voyant que la clémence de sa majesté pouvoit s'étendre jusqu'au plus infâme des criminels, il n'en avoit que plus d'espoir d'obtenir la faveur du roi pour ceux de ses innocents amis qui gémissent en prison, exposés aux plus grands dangers par suite de l'accusation odieuse portée contre eux.

Le roi ne répondit à cette observation qu'en donnant ordre qu'on s'embarquât pour retourner à White-Hall, et il prit congé des officiers de la Tour en leur faisant, sur la manière dont ils s'acquittoient de leurs devoirs, un de ces compliments bien tournés que personne n'étoit capable d'exprimer en meilleurs termes. Il leur donna en même temps des ordres sévères et précis pour la défense de la forteresse importante confiée à leurs soins, et de tout ce qu'elle contenoit.

En arrivant à White-Hall, avant de se séparer du duc d'Osmond il se tourna tout à coup vers lui, et lui dit en homme qui vient de prendre une résolution bien prononcée : — Soyez sûr, Milord, que l'affaire de nos amis ne sera pas oubliée.

Dans la même soirée, le procureur général et North, président de la cour des plaids communs, reçurent des ordres secrets pour se rendre sur-le-champ près de sa majesté, pour un objet important, dans l'appartement de Chiffinch, centre général de toutes les affaires d'état comme des intrigues galantes.

CHAPITRE XLI.

« Crois-moi, tu n'as plus rien à craindre pour ta gloire;
« L'oubli ne couvrira ton nom ni ta mémoire,
« Coras. Élève-toi, bronze monumental,
« Plus haut que ce serpent fait du même métal,
« Et que les nations soient en paix sous ton ombre. »

DRYDEN. *Absalon et Achitophel.*

La matinée que Charles avoit passée à la Tour avoit été bien différemment employée par les malheureux que leur mauvais destin et le caractère singulier du temps avoient conduits dans cette prison d'état, tout innocents qu'ils étoient, et qui avoient reçu l'annonce officielle que leur procès seroit instruit le septième jour suivant, devant la cour du banc du roi, à Westminster. Le vieux et brave Cavalier lança d'abord un sarcasme à l'officier qui lui annonçoit cette nouvelle, en lui reprochant qu'il troubloit son déjeuner. Mais il laissa échapper un mouvement de sensibilité bien naturel quand il apprit que le nom de Julien se trouvoit compris dans le même acte d'accusation.

Nous n'avons dessein de rendre compte qu'en termes généraux de ce procès, dont les formes furent à peu près les mêmes que celles qu'on suivit dans toutes les affaires criminelles suscitées par la

prétendue conspiration des papistes. Un ou deux témoins infâmes et parjures, dont la profession de délateur étoit devenue horriblement lucrative, affirmoient sous la foi du serment que l'accusé s'étoit déclaré membre de la grande confédération catholique. D'autres mettoient en avant des faits ou des soupçons tendant à compromettre sa réputation d'honnête protestant ou de sujet loyal; et, soit dans les preuves directes, soit dans les présomptions, il y avoit toujours de quoi autoriser des juges corrompus et des jurés parjures à prononcer la condamnation de l'innocent.

La fureur du peuple commençoit pourtant à se calmer, épuisée par sa propre violence. La nation anglaise diffère de toutes les autres, même de celles qui habitent les deux autres royaumes soumis à la même couronne, en ce qu'elle se rassasie aisément du châtiment, lors même qu'elle le suppose le plus mérité. D'autres nations sont comme le tigre apprivoisé, qui, quand on lui a permis une fois de satisfaire sa soif de sang naturelle, ne respire plus que le carnage. Mais le peuple anglais a toujours ressemblé davantage à cette race de limiers ardents à poursuivre leur proie, qui s'arrêtent tout à coup si quelque trace de sang se présente sur leur chemin.

On examinoit de plus près quel étoit le caractère des témoins, et si leurs dépositions s'accor-

doient ensemble ; on commençoit à concevoir des soupçons salutaires contre des gens qui ne vouloient jamais dire qu'ils avoient déclaré complétement tout ce qu'ils savoient, mais qui réservoient toujours quelque déclaration pour une autre occasion.

Le roi lui-même, resté passif pendant le premier éclat de la rage populaire, paroissoit enfin sortir de sa léthargie, ce qui produisoit un effet marqué sur la conduite des conseils de la couronne [1] et même sur celle des juges. Sir George Wakeman avoit été acquitté en dépit du témoignage direct rendu contre lui par le fameux Oates ; et l'attention publique étoit fortement excitée sur le résultat que pourroit avoir le procès qui devoit avoir lieu ensuite ; or c'étoit précisément celui des deux Peverils, père et fils, avec lesquels, je ne sais par quelle espèce de rapprochement, le nain, notre ami, le petit sir Geoffrey Hudson, avoit été placé à la barre de la cour du banc du roi.

C'étoit un spectacle digne de pitié que de voir un père et un fils, qui, séparés depuis si longtemps, se retrouvoient dans des circonstances si tristes ; et plus d'un assistant ne put retenir ses

[1] Ce qu'on appeloit en France le parquet ; les gens du roi. (*Note du Traducteur.*)

larmes quand ce vieillard plein de majesté, car tel étoit encore sir Geoffrey Peveril, quoique affaissé sous le poids des ans, serra son fils contre son cœur, avec un mélange de joie, de tendresse et d'amertume, causé par l'idée de l'événement qu'il regardoit comme la fin probable du procès. Plusieurs spectateurs ne se contentèrent même pas de pleurer, car on entendoit un bruit sourd de sanglots et de murmures.

Ceux à qui il restoit assez de sang-froid pour examiner la conduite du pauvre petit Geoffrey Hudson, auquel on faisoit à peine attention au milieu du vif intérêt qu'excitoient ses deux compagnons d'infortune, purent remarquer sur ses traits l'expression d'un mécontentement bien prononcé. Il s'étoit consolé de ses malheurs par l'idée de jouer, d'une manière dont on se souviendroit long-temps, le rôle qu'il étoit appelé à remplir; et à son entrée il avoit salué la cour et l'audience avec un air cavalier qui devoit, suivant lui, exprimer la grâce, le savoir vivre, un sang-froid parfait, et une sorte d'indifférence méprisante pour le résultat du procès. Mais sa petite personne resta si complétement dans l'ombre à cause de la sensation générale qu'occasiona la reconnoissance du père et du fils, amenés séparément de la Tour, et placés à la barre au même instant, que sa détresse et sa dignité, reléguées sur l'ar-

rière plan du tableau, n'excitèrent ni pitié ni admiration.

Le meilleur moyen qu'auroit pu prendre le nain pour attirer sur lui l'attention eût été de rester tranquille à sa place, car un extérieur aussi remarquable que le sien n'auroit pu manquer de fixer enfin sur lui les regards du public, comme il le désiroit si ardemment. Mais la vanité a-t-elle jamais écouté les conseils de la prudence? Notre impatient ami monta, non sans peine, sur le banc qui lui étoit destiné; et, se levant sur la pointe des pieds, il essaya d'attirer l'attention du public, en cherchant à se faire reconnoître du chevalier qui portoit le même nom que lui, sir Geoffrey le grand, dont il atteignoit à peine les épaules, malgré sa situation élevée.

Peveril du Pic, dont l'esprit étoit occupé de toute autre chose, ne prit pas garde aux avances réitérées que lui faisoit le nain en le saluant, et il s'assit avec la ferme résolution de périr plutôt que de donner le moindre signe de foiblesse devant des Têtes Rondes et des presbytériens, noms qu'il appliquoit à tous ceux qu'il regardoit en ce moment comme ses ennemis, parce que toutes ses idées se reportoient à des temps trop éloignés pour qu'il songeât à leur donner des épithètes plus récentes.

Par ce changement de position de sir Geoffrey

le grand, sa tête se trouva de niveau avec celle de sir Geoffrey le petit, qui saisit cette occasion pour le tirer par l'habit. Peveril du Pic, par un mouvement plus mécanique que volontaire, se tourna vers le visage ridé qui, cherchant à se faire remarquer et à prendre un air d'aisance et d'importance, faisoit des grimaces à deux pas de lui. Mais ni la singularité de cette physionomie, ni les signes de tête et les sourires de reconnoissance que le nain lui adressoit, ni l'exiguité de son individu, n'eurent le pouvoir en ce moment d'en rappeler le souvenir à l'esprit du vieux chevalier, qui, après l'avoir regardé un instant, se détourna sans y penser davantage.

Julien, dont la connoissance avec le pygmée étoit d'une date plus récente, au milieu des sensations pénibles qui l'agitoient, ne refusa pas une place dans son cœur à la compassion que lui inspiroit son compagnon de souffrance. Dès qu'il le reconnut, sans pouvoir comprendre par quel enchaînement de circonstances il se trouvoit impliqué dans la même affaire que son père et lui, et traduit en même temps devant ce terrible tribunal, il lui tendit la main, et le vieillard la saisit avec une dignité affectée et une gratitude véritable.

— Digne jeune homme, lui dit-il, votre présence est pour moi un baume semblable au

Nepenthe d'Homère, même dans cette crise commune de notre destin. Je suis fâché de voir que l'âme de votre père n'a pas le même ressort que les nôtres, logées un peu plus à l'étroit; mais il a oublié un ancien compagnon d'armes qui fait peut-être en ce moment avec lui sa dernière campagne.

Julien lui répondit brièvement que son père avoit beaucoup à penser. Mais le petit homme, pour lui rendre justice, et comme il le dit alors lui-même, ne se soucioit pas plus du danger et de la mort que d'une piqûre de la proboscide d'une puce; il ne renonça pas si aisément au secret objet de son ambition; — c'étoit d'attirer l'attention du grand sir Geoffrey Peveril, qui, ayant au moins trois pouces de plus que son fils, possédoit cette éminente supériorité de taille que le pauvre nain estimoit secrètement plus que toute autre distinction, quoiqu'il en fît dans sa conversation l'objet de ses sarcasmes habituels.

— Mon ancien camarade, dit-il, en étendant une seconde fois le bras pour tirer l'habit de sir Geoffrey Peveril, je vous pardonne votre manque de mémoire, car il s'est passé bien du temps depuis que je vous ai vu à Naseby, combattant comme si vous aviez eu autant de bras que le Briarée de la fable.

Le chevalier, qui avoit tourné la tête une se-

conde fois vers le petit homme, et qui l'écoutoit comme s'il eût cherché dans ce qui lui étoit adressé quelque chose qui méritât la peine d'être entendu, l'interrompit ici en s'écriant d'un air d'impatience : — Ta, ta, ta !

— Ta, ta, ta! répéta sir Geoffrey le petit ; ta, ta, ta! est une expression qui indique peu d'estime, méprisante même dans toutes les langues ; et si nous étions en lieu convenable....

Mais les juges venoient de prendre séance ; les huissiers crièrent : — Silence! et la voix farouche du président, le fameux Scroggs, de honteuse mémoire, demanda aux officiers de justice à quoi ils songeoient en permettant aux accusés d'avoir des communications ensemble en présence de la cour.

On peut faire observer ici que cet illustre personnage ne savoit trop comment il devoit se conduire en cette occasion. Un air de calme et de dignité convenable à ses fonctions officielles n'étoit nullement ce qui le caractérisoit. Il falloit toujours qu'il beuglât à tort ou à travers pour ou contre ceux qui étoient traduits à son tribunal, et jamais on n'apercevoit en lui rien qui ressemblât à l'impartialité. Dans les premiers procès relatifs à la conspiration, quand l'opinion populaire étoit déclarée contre les accusés, personne n'avoit crié si haut que Scroggs. Essayer d'atta-

quer la réputation d'Oates, de Bedloe ou des autres principaux témoins, étoit à ses yeux un crime plus odieux que de blasphémer l'Évangile sur lequel ils prêtoient serment; c'étoit vouloir étouffer la conspiration, chercher à affoiblir la confiance due à des témoins respectables, en un mot commettre un attentat peut-être égal à celui de haute trahison.

Mais depuis peu une nouvelle lumière commençoit à briller aux yeux de ce digne interprète des lois. Plein de sagacité pour découvrir les signes des temps, il commençoit à reconnoître que le torrent changeoit de cours, et il prévoyoit aussi que la faveur de la cour et probablement l'opinion publique se déclareroient avant peu contre les délateurs en faveur des accusés.

Scroggs avoit pensé jusqu'alors que Shaftesbury, l'un des créateurs de la conspiration prétendue, jouissoit d'un grand crédit près de Charles; mais cette opinion avoit été ébranlée par une confidence que lui avoit faite ce matin même son confrère North. — Lord Shaftesbury, lui avoit-il dit à voix basse, n'a pas plus de crédit à la cour que votre laquais.

Cet avis, reçu de bonne part, avoit mis le digne juge dans un grand embarras; car, quoiqu'il s'inquiétât peu d'agir d'une manière conforme à ses principes, il désiroit infiniment sauver les appa-

rences. Il ne pouvoit avoir oublié les violences auxquelles il s'étoit porté tout récemment contre les accusés, et sachant en même temps que le crédit des délateurs, quoique fort ébranlé dans l'esprit de toutes personnes judicieuses, étoit encore fort considérable sur la masse du peuple ignorant, il se voyoit dans une position fort délicate. Sa conduite, dans tout ce procès, ressembla donc à celle d'un pilote dont les manœuvres tendroient à changer la route de son navire avant que les voiles étendues puissent recevoir le vent qui doit le pousser dans une direction opposée. En un mot, il étoit si incertain sur le côté qu'il devoit favoriser, qu'on pouvoit dire qu'il étoit en ce moment, pour la première fois, dans un état d'impartialité relative. On en eut la preuve dans le ton bourru dont il parla tantôt aux accusés, tantôt aux témoins qui déposoient contre eux, semblable à un dogue trop courroucé pour ne pas aboyer, mais ne sachant pas encore qui il doit mordre le premier.

On lut l'acte d'accusation. Sir Geoffrey Peveril en entendit avec assez de calme la première partie, où il étoit accusé d'avoir placé son fils dans la maison de la comtesse de Derby, papiste prononcée, afin d'aider l'horrible et sanguinaire conspiration; d'avoir eu des armes et des munitions cachées dans sa maison; d'avoir reçu une

commission en blanc de lord Stafford, condamné à mort et exécuté comme complice de la conspiration. Mais, quand il entendit ajouter qu'il avoit eu des communications tendant à même fin, avec Geoffrey Huydon, dit sir Geoffrey Hudson, maintenant ou autrefois au service de la reine douairière, il regarda son petit compagnon comme s'il s'en fût rappelé le souvenir à l'instant, et s'écria d'un ton d'impatience : — Ces mensonges sont trop grossiers pour que j'aie besoin d'y répondre. Je puis avoir eu des relations, innocentes et loyales toutefois, avec le feu lord Stafford, mon noble parent, car je l'appellerai encore ainsi malgré ses infortunes, et avec la parente de ma femme, l'honorable comtesse de Derby; mais quelle vraisemblance que j'aie eu quelques communications avec un bouffon décrépit, dont tout ce que je me rappelle, c'est qu'il y a long-temps, à une fête de Pâques, je sifflois un air tandis qu'il dansoit dans un plat pour divertir la compagnie!

Le pauvre nain pleuroit presque de rage; mais il affecta de tourner la chose en plaisanterie, et dit avec un sourire forcé qu'au lieu de se rappeler ces traits de gaîté de jeunesse, sir Geoffrey Peveril auroit pu se souvenir de l'avoir vu charger avec lui à Wigan-Lane.

— Sur ma parole, dit sir Geoffrey, après un

moment de réflexion, je dois vous rendre justice, monsieur Hudson; je crois que vous y étiez, et que j'ai entendu dire que vous vous y êtes bien comporté : mais vous conviendrez que vous pouviez être bien près de moi sans que je vous aperçusse.

La naïveté de cette observation fit entendre dans toute la salle un bruit qui ressembloit à des éclats de rire étouffés. Le nain, toujours monté sur son banc, et se levant sur la pointe des pieds, s'efforça de réprimer cette audace en regardant autour de lui d'un air fier comme pour avertir les rieurs qu'ils ne se livroient à leur gaîté qu'à leurs risques et périls. Mais s'apercevant que ses efforts ne servoient qu'à redoubler l'hilarité générale, il prit un air d'insouciance méprisante, et dit avec un sourire dédaigneux que personne ne craignoit le regard d'un lion enchaîné : noble comparaison qui augmenta encore l'envie de rire.

On ne manqua pas de faire valoir ensuite, contre Julien Peveril, qu'il avoit servi d'entremetteur pour une correspondance secrète entre la comtesse de Derby et d'autres papistes et prêtres catholiques, tous ayant pris part à la détestable conspiration. On eut soin de rapporter tout au long le siége de Moultrassie-Hall, les voies de fait contre Chiffinch sur le grand chemin du roi, la manière dont il avoit attaqué, car on se

servit de cette expression, John Jenkins, serviteur du duc de Buckingham, et l'on y ajouta nombre d'autres faits, tous tendant à le faire déclarer coupable de trahison envers l'état et la religion. A toutes ces accusations Julien se contenta de répondre qu'il n'étoit pas coupable.

Son petit compagnon ne se borna point à une défense si simple; quand il s'entendit accuser d'avoir reçu d'un agent de la conspiration une commission de colonel d'un régiment de grenadiers; il répondit avec un mouvement de colère et de mépris que, si Goliath de Gath étoit venu lui faire une pareille proposition, et lui offrir le commandement d'un corps composé de tous les enfants d'Anak, il ne lui aurait laissé ni l'envie ni la possibilité de le tenter une seconde fois. — Il auroit péri par mes mains à l'instant même, dit le vaillant et loyal petit homme.

Lorsque le conseil de la couronne eut prononcé son discours à l'appui de l'acte d'accusation, on vit paroître le fameux docteur Oates, en grand costume, et couvert de la robe de soie appartenant à son grade ecclésiastique : car il affectoit alors beaucoup de dignité dans sa mise et dans toutes ses manières.

Cet homme singulier, s'appuyant sur les intrigues obscures de quelques catholiques, et grâce à la circonstance fortuite du meurtre de sir Ed-

mondbury Godfrey, avoit trouvé le moyen de faire impression sur le crédule vulgaire par les plus absurdes dépositions; c'étoit un homme qui n'avoit d'autre talent pour l'imposture qu'une impudence imperturbable et à l'épreuve. Un homme réfléchi ou de bon sens, en essayant de donner plus de probabilité à la conspiration, ouvrage de son cerveau, auroit probablement échoué dans son entreprise, comme cela arrive souvent à des hommes sages quand ils s'adressent à la multitude, parce qu'ils n'osent pas compter autant sur sa crédulité, surtout quand les fictions qui lui sont présentées réunissent l'effrayant et le terrible.

Oates étoit d'un caractère colérique, et le crédit qu'il avoit obtenu le gonfloit d'insolence et de vanité. Son extérieur même étoit sinistre : une grande perruque blanche, semblable à une toison, couvroit son long visage abject, remarquable par la projection de son menton. Sa prononciation étoit affectée, et il donnoit aux voyelles un accent tout particulier.

Ce fameux personnage parut comme témoin au procès dont il s'agit, et fit son étonnante déposition sur l'existence d'un complot tramé par les catholiques pour renverser le gouvernement et assassiner le roi, avec les détails qu'on peut trouver dans toutes les histoires d'Angleterre.

Mais comme le docteur avoit toujours en réserve quelque déclaration spéciale, applicable aux accusés mis en jugement, il lui plut en cette occasion d'inculper principalement la comtesse de Derby. — Il avoit vu, dit-il, cette honorable dame, lorsqu'il étoit au collége des jésuites à Saint-Omer. Elle l'avoit mandé, lui Oates, dans une auberge, à l'enseigne du *Veau d'Or,* et l'avoit invité à déjeuner avec elle. Elle lui avoit dit ensuite que, sachant combien les pères de la société de Jésus avoient de confiance en lui, elle avoit résolu de lui confier aussi ses secrets. Alors la comtesse avoit tiré de son sein un large couteau pointu bien affilé, semblable à ceux dont se servent les bouchers pour tuer les moutons, et lui avoit demandé à quoi il le croyoit destiné. Oates avoit fait allusion à l'usage le plus naturel de ces sortes d'instruments ; mais la comtesse de Derby lui appliquant un coup d'éventail sur les doigts, l'avoit traité d'esprit lourd, et avoit ajouté que ce couteau étoit destiné à tuer le roi.

Sir Geoffrey Peveril ne put retenir plus longtemps sa surprise et son indignation. — Merci de Dieu! s'écria-t-il; a-t-on jamais entendu parler de dames de qualité portant dans leur sein des couteaux de boucher, et confiant au premier effronté qu'elles rencontrent des projets d'assassinat contre le roi? Messieurs les jurés, pensez-

vous que cela soit croyable? Que ce scélérat produise un témoin honnête qui déclare que lady Derby a proféré en sa présence de pareilles sottises, et je consens à croire tout ce qu'il lui plaira de dire ensuite.

— Sir Geoffrey, dit le juge, tenez-vous en repos. Vous ne devez point parler ainsi. L'emportement ne peut être utile à votre cause. Continuez, Docteur.

Oates ajouta que la comtesse avoit parlé avec amertume des injustices du roi envers la maison de Derby, de l'oppression de sa religion, enfin des projets formés par les jésuites et les prêtres de ce séminaire, dont un des principaux coadjuteurs devoit être son noble parent de la maison de Stanley. Il assura que la comtesse et les pères comptoient beaucoup sur les talents de sir Geoffrey Peveril et de son fils, ce dernier faisant partie de la maison de cette dame. Quant à Hudson, tout ce dont il se souvenoit, c'étoit d'avoir entendu un des pères dire que, quoique nain par stature, il se montreroit géant pour la cause de l'Église.

Quand il eut terminé sa déposition, il y eut une pause; après quoi le juge, comme si cette pensée l'eût frappé tout d'un coup, demanda au docteur Oates s'il avoit jamais fait mention de la comtesse de Derby dans aucune des dépositions

qu'il avoit faites relativement à la conspiration, soit devant la cour, soit devant le conseil privé.

Oates parut surpris de cette question, rougit de colère, et répondit, en appuyant sur chaque voyelle, suivant le mode de prononciation qui lui étoit particulier : — Mais... non... Milord.

— Et, s'il vous plaît, Docteur, reprit le juge, comment se fait-il qu'un homme qui a révélé tant de mystères n'ait pas dit un seul mot d'une circonstance aussi importante que l'adhésion de cette famille puissante à la conspiration?

— Milord, répliqua Oates avec une effronterie sans égale, je ne viens pas ici pour qu'on mette en question mes dépositions sur le complot.

— Je ne les mets nullement en question, Docteur, dit Scroggs; car le moment de le traiter avec le mépris qu'il méritoit n'étoit pas encore arrivé; et je ne doute pas de l'existence du complot, puisque vous l'avez affirmée sous serment. Je désire seulement que, par égard pour vous-même et pour la satisfaction de tous les bons protestants, vous nous expliquiez pourquoi vous avez gardé le silence sur un point d'information que le roi et votre pays avoient un si grand intérêt de connoître.

— Milord, dit Oates, je vous raconterai une petite fable à ce sujet.

— J'espère, répondit le juge, que ce sera la

première que vous aurez racontée ici, et la dernière que vous y débiterez.

— Milord, continua Oates, il y avoit une fois un renard qui, ayant à transporter une oie par-dessus une rivière couverte de glace, et craignant que la glace ne fût pas assez forte pour le porter lui et sa proie, commença d'abord par porter une pierre pour en essayer la force.

— Ainsi, dit sir William Scroggs, vos premières dépositions n'étoient que la pierre, et pour cette fois-ci, vous nous apportez l'oie. Nous parler ainsi, Docteur, c'est traiter en oisons la cour et les jurés.

— Je prie Votre Seigneurie d'interpréter convenablement mes paroles, dit Oates, qui, voyant que le courant se déclaroit contre lui, résolut de payer d'effronterie; tout le monde sait ce qu'il m'en a coûté pour rendre témoignage à la vérité, et pour être un docile instrument dans la main de Dieu, afin de donner l'éveil à cette pauvre nation sur l'état dangereux dans lequel elle se trouve. Il y a ici bien des gens qui savent que j'ai été obligé de fortifier mon logement à White-Hall pour me défendre contre les attentats des sanguinaires papistes. Personne ne devoit penser que je conterois toute l'histoire tout d'un coup. Je crois que votre prudence ne m'en auroit pas donné le conseil.

— Ce n'est pas à moi à vous en donner dans cette affaire, Docteur, dit le juge; et c'est au jury à examiner s'il doit vous croire ou non. Quant à moi, je ne siége ici que pour rendre justice à l'accusé comme à l'accusateur. Le jury a entendu votre réponse à ma question.

Le docteur Oates quitta le banc des témoins, rouge de dépit, en homme peu accoutumé à entendre élever le moindre doute sur les dépositions qu'il lui plaisoit de faire devant les cours de justice; et, pour la première fois, peut-être, on entendit parmi les avocats, les procureurs, les clercs et les étudiants en droit qui assistoient à cette séance, un murmure défavorable à l'illustre père de la conspiration des papistes.

Everett et Dangerfield, avec qui le lecteur a déjà fait connoissance, furent appelés tour à tour pour déposer à l'appui de l'accusation. C'étoient des délateurs en sous-ordre; des gens qui battoient le fer tandis qu'il étoit chaud; qui suivoient le sentier tracé par Oates, avec toute la déférence due à son génie supérieur et à son esprit inventif, et qui tâchoient de faire accorder leurs fictions avec les siennes, aussi bien que leurs talents le leur permettoient. Mais, comme leurs dépositions n'avoient jamais été reçues avec une confiance aussi aveugle que celle que l'impudence d'Oates avoit réussi à obtenir du

public, ils avoient commencé à tomber en discrédit plus promptement que leur prototype, de même que les tourelles que soutient un bâtiment mal construit sont les premières à s'écrouler.

Ce fut en vain qu'Everett, avec l'air doucereux d'un hypocrite, et Dangerfield, avec l'audace d'un scélérat, ajoutèrent maint ornement tiré de leur imagination, au récit de la rencontre qu'ils avoient faite de Julien Peveril, d'abord à Liverpool, et ensuite au château de Martindale. Ce fut en vain qu'ils décrivirent les armes et les armures qu'ils prétendoient avoir découvertes dans le château de sir Geoffrey, et qu'ils firent une effrayante histoire de la manière dont le jeune Peveril avoit été enlevé à main armée de Moultrassie-Hall.

Les jurés écoutèrent leurs déclarations froidement, et il étoit aisé de voir que l'accusation n'avoit pas fait grande impression sur leur esprit; d'autant plus que le juge, tout en renouvelant à chaque instant les protestations de sa croyance à la réalité du complot, et de zèle pour la religion protestante, leur rappeloit aussi que des présomptions n'étoient pas des preuves; qu'un ouï-dire n'étoit pas une certitude; que ceux qui faisoient un métier de découvrir les traîtres pouvoient se faire aider dans leurs recherches par un esprit

d'invention; et que, sans avoir aucun doute du crime des malheureux accusés qui étoient à la barre, il seroit bien aise d'entendre rapporter contre eux quelques preuves d'une nature différente.

— On nous dit, ajouta-t-il, que le jeune Peveril a été enlevé à main armée de la maison d'un grave et digne magistrat, connu, je pense, de la plupart de nous. Eh bien, monsieur le Procureur général, pourquoi ne faites-vous pas comparoître M. Bridgenorth, pour prouver ce fait, et toute sa maison, si cela est nécessaire? L'enlèvement d'un prisonnier à main armée est une affaire trop sérieuse pour la juger sur les ouï-dire rapportés par ces deux témoins, quoiqu'à Dieu ne plaise que je croie qu'ils aient dit un seul mot sans le croire véritable! Ils sont témoins pour le roi, et, ce qui nous est également cher, pour la religion protestante; témoins contre un complot païen et abominable; mais, d'une autre part, voici un vieux chevalier respectable, car je dois le supposer tel, puisqu'il a versé plus d'une fois son sang pour le roi; voici son fils, jeune homme de belle espérance : je dois veiller à ce que la justice leur soit rendue, monsieur le Procureur général.

— Sans contredit, Milord, répondit le procureur général, à Dieu ne plaise qu'il en soit autrement! Mais nous allons serrer ces messieurs d'un

peu plus près, si vous nous permettez de continuer à faire entendre nos témoins.

— Cela est juste, dit le juge en se renfonçant dans son fauteuil; que le ciel me préserve de vouloir empêcher la preuve de l'accusation! Je vous dirai seulement, et vous le savez aussi bien que moi, que *de non apparentibus, et non existentibus, eadem est ratio.*

— Nous appellerons donc M. Bridgenorth, comme Votre Seigneurie le désire, dit le procureur général; il doit être ici, prêt à comparoître.

— Non! répondit, du milieu de la foule, une voix qui paroissoit être celle d'une femme; il est trop sage et trop honnête pour s'y montrer.

Cette voix étoit aussi distincte que l'avoit été celle de lady Fairfax lorsqu'elle s'exprima à peu près de la même manière lors du jugement de Charles Ier. Mais, en cette occasion, les recherches qu'on fit pour découvrir la personne qui venoit de parler furent infructueuses.

Après le moment de confusion occasionée par cet incident, le procureur général, qui avoit causé un instant avec les conseils de la couronne, dit au juge : — Quelle que soit la personne qui vient de nous donner cette information, elle ne nous trompe pas; car j'apprends à l'instant que M. Bridgenorth est devenu tout à coup invisible ce matin.

— Vous voyez, monsieur le Procureur général, dit Scroggs, ce qui résulte de ne pas s'occuper davantage d'avoir sous la main les témoins de la couronne, et de les réunir ensemble; je ne puis être responsable des conséquences.

— Je ne puis pas l'être plus que vous, Milord, répondit le procureur général d'un ton de dépit. J'aurois prouvé par la déposition du digne M. Bridgenorth, juge de paix, l'ancienne amitié qui existe entre sir Geoffrey Peveril et la comtesse de Derby, sur les mauvaises intentions de laquelle le docteur Oates vient de faire une déclaration si concluante. J'aurois prouvé qu'il lui avoit donné asile dans son château, lorsqu'il existoit un mandat d'arrêt décerné contre elle, et qu'il avoit eu recours aux armes et à la force ouverte pour empêcher ledit Bridgenorth de le mettre à exécution. J'aurois prouvé en outre contre le jeune Peveril la manière dont il s'est fait enlever à main armée de la maison de ce même juge de paix. J'aurois...

Ici Scroggs mit ses pouces dans sa ceinture, ce qui étoit son attitude favorite en semblable occasion : — Tout cela est fort bon, monsieur le Procureur général; mais il ne faut nous parler ni de ce que vous auriez prouvé, ni de ce que vous auriez pu prouver. Prouvez-nous tout ce qu'il vous plaira, mais que ce soit par la bouche de

vos témoins. La vie des hommes ne doit pas être à la merci des coups de dents d'un jurisconsulte.

— Et un complot détestable, s'écria le procureur général, ne doit pas être étouffé par la précipitation que vous apportez dans cette affaire. Je ne puis pas davantage faire comparoître M. Chiffinch; car l'ordre spécial du roi l'a appelé ailleurs en ce moment, comme il vient de me le faire savoir.

— Produisez donc les lettres dont ce jeune homme est accusé d'avoir été porteur.

— Elles sont devant le conseil privé, Milord.

— Et pourquoi donc en faites-vous une des bases de l'accusation? C'est en quelque sorte vous jouer de la cour.

— Puisque Votre Seigneurie le prend ainsi, dit le procureur général en s'asseyant d'un air d'humeur, vous pouvez disposer de l'affaire comme bon vous semblera.

— Si vous n'avez plus de témoins à faire entendre, je vous engage à faire au jury le résumé des preuves.

— Je n'en prendrai pas la peine, Milord. Je vois clairement comment vont les choses.

— Réfléchissez-y bien. Songez que votre accusation contre les deux Peverils n'est qu'à demi prouvée, et qu'elle ne l'est nullement contre ce petit homme, si ce n'est que le docteur Oates a

déclaré qu'il avoit entendu dire qu'en un certain cas il deviendroit un géant : c'est un miracle que les papistes auroient peine à faire.

Cette saillie fit rire tout l'auditoire, et le dépit du procureur général parut en redoubler.

— Monsieur le procureur général, dit Oates, qui intervenoit toujours dans la conduite des procès de cette nature, c'est abandonner complétement, et de gaîté de cœur, une bonne cause; je dois dire que c'est étouffer la conspiration.

— Eh bien, s'écria le procureur général, que le diable qui l'a enfantée lui rende la vie si bon lui semble! Et, jetant par terre son acte d'accusation, avec un mouvement de colère, il se retira de la cour, comme outré de dépit contre tous ceux qui s'y trouvoient.

Le juge ayant obtenu silence, car un murmure s'éleva dans la cour à l'instant où le procureur général jeta l'acte d'accusation, il commença à faire au jury le résumé de toute l'affaire, balançant, comme il l'avoit fait pendant toute l'instruction, les opinions différentes par lesquelles il sembloit alternativement entraîné. Il protesta, sur l'espoir de son salut, qu'il ne doutoit pas plus de l'existence de l'horrible et infernal complot appelé la *Conspiration des papistes*, que de la trahison de Judas Iscariote, et qu'il regardoit Oates comme l'instrument choisi par la Providence pour

sauver la nation du gouffre de maux dans lequel l'auroit plongée l'assassinat de sa majesté, et la préserver du fléau d'une Saint-Barthélemy dans Londres. — Mais il ajouta que le vœu bien entendu des lois anglaises étoit que, plus le crime est grand, plus il faut que les preuves en soient fortes. Ici l'on voyoit les complices d'un crime mis en jugement, tandis que le principal coupable, car c'étoit ainsi qu'il nommoit la comtesse de Derby, étoit en liberté, et n'étoit pas même accusé. Quant au docteur Oates, il n'avoit parlé que de choses qui concernoient personnellement cette noble dame, dont les expressions, si elle en avoit employé de semblables dans un moment d'égarement, relativement à l'assistance qu'elle espéroit recevoir, dans des projets criminels, des deux Peverils, de ses parents ou des parents de son fils de la maison de Stanley, pouvoient n'être que le vain éclat du ressentiment d'une femme, *dulces Amaryllidis iræ*. Qui savoit même si le docteur Oates, homme de bonne mine et de manières agréables, n'avoit pas commis une méprise en prenant pour un châtiment du peu de zèle qu'il montroit pour la cause des catholiques, ce coup d'éventail qu'il avoit reçu sur les doigts? Les dames papistes, disoit-on, soumettoient parfois à de sévères épreuves les jeunes néophytes qui se disposoient à prendre les ordres. — Je

parle de cette circonstance sur le ton de badinage, continua le juge, parce que je ne veux nuire à la bonne renommée ni de l'honorable comtesse ni du révérend docteur, et je pense que ce qui s'est passé entre eux en cette occasion pouvoit avoir un tout autre objet qu'un crime de haute trahison. Quant à ce que le procureur général vous a dit de résistance à l'autorité, d'enlèvements à main-armée, et de je ne sais quoi, il me semble que lorsque de tels événements se passent dans un pays civilisé, il est facile d'en rapporter la preuve; et que ni vous ni moi, Messieurs, nous ne devons les croire légèrement sur des ouï-dire. Pour cet autre accusé, ce *Galfridus minimus*, je dois dire que je ne vois pas même s'élever l'ombre d'un soupçon contre lui. Qui pourroit croire qu'une créature semblable, un avorton, se plongeroit dans les profondeurs de la politique, et prendroit part à des stratagèmes de guerre? on n'a qu'à le regarder pour être convaincu du contraire. Son âge le met plus près du tombeau que d'une conspiration; et sa taille, comme tout son extérieur, le rend plus propre à être montré comme une pièce curieuse qu'à être initié dans les mystères d'un coup d'état.

Le nain fit entendre alors sa voix aigre et criarde pour assurer le juge que, tel qu'on le voyoit, il avoit pris part à sept conspirations du temps

de Cromwell : — Et cela, ajouta-t-il fièrement, avec quelques-uns des hommes les plus grands d'Angleterre. L'air et la manière dont Geoffrey Hudson prononça cette rodomontade, et dont il seroit impossible de donner une idée, firent retentir tout l'auditoire d'éclats de rire, et augmentèrent le ridicule qui commençoit à s'attacher à cette affaire; de sorte que ce fut en se tenant les côtés, et les yeux mouillés de larmes, arrachées par une tout autre cause que la douleur, que les spectateurs entendirent la déclaration favorable et unanime du jury en faveur des trois accusés.

Mais un mouvement de sensibilité plus vive agita le cœur de ceux qui virent le père et le fils se jeter dans les bras l'un de l'autre, et, après s'être embrassés cordialement, tendre la main à leur pauvre petit compagnon de danger, qui, de même que le chien fidèle quand il se trouve à pareille scène, avoit enfin réussi à se glisser jusqu'à eux, et à s'assurer une part de leurs félicitations en leur offrant les siennes.

Telle fut la fin singulière de ce procès. Charles désiroit se faire honneur auprès du duc d'Osmond de la manière adroite dont la loi venoit d'être éludée, grâce aux ruses qu'il avoit lui-même imaginées et fait exécuter; et il fut surpris et mortifié de la froideur avec laquelle sa grâce

lui répondit qu'il étoit enchanté de savoir ses pauvres amis hors de danger, mais qu'il auroit voulu que sa majesté les en tirât en roi, en usant du droit qu'elle avoit de faire grâce, au lieu de voir un juge les dérober à l'atteinte des lois, à peu près comme un faiseur de tours de gibecière escamote une muscade sous un gobelet.

CHAPITRE XLII.

« Moi seul j'en battrois bien quarante. »
SHAKSPEARE. *Coriolan.*

Parmi ceux qui avoient assisté à l'instruction du procès et au jugement dont nous avons donné le précis, il se trouvoit sans doute bien des gens qui pensoient que cette affaire avoit été conduite d'une manière fort singulière, et que la querelle qui avoit eu l'air d'avoir lieu entre le juge et le procureur général n'étoit que le résultat d'un arrangement concerté d'avance entre eux, pour faire tomber l'accusation. Mais, quoiqu'on les soupçonnât de s'être entendus ensemble à cet effet, la plus grande partie de l'auditoire, étant composée de gens sensés et bien élevés, regardoit déjà la conspiration dénoncée comme une billevesée, et voyoit avec plaisir que des accusations banales, qui avoient fait couler tant de sang, pouvoient être éludées, n'importe de quelle manière. Mais la foule, qui attendoit dans la cour des requêtes, dans le vestibule et sur la place, voyoit sous un jour tout différent ce qu'elle appeloit la prévarication du juge et du procureur général pour sauver les prisonniers.

Oates, qui n'avoit pas besoin de tant de provocations qu'il en avoit reçues ce jour-là pour agir en véritable frénétique, se jeta au milieu de la populace, en criant jusqu'à en perdre la voix : — Ils étouffent la conspiration! ils étranglent la conspiration! — Milord le juge et M. le procureur général sont ligués pour sauver les conspirateurs et les papistes.

— C'est une invention de la papiste Portsmouth, dit un des auditeurs.

— Ou plutôt de Rowley en personne, dit un autre.

— S'il pouvoit s'assassiner lui-même, dit un troisième, au diable qui l'en empêcheroit!

— On devroit le mettre en jugement pour avoir conspiré contre lui-même! s'écria un quatrième, et le pendre *in terrorem*.

Cependant sir Geoffrey, son fils et leur petit compagnon sortirent de la salle des séances du tribunal, dans l'intention d'aller rejoindre lady Peveril, qui avoit pris un logement dans Fleet-Street. Elle avoit été tirée de bien des inquiétudes, comme sir Geoffrey le donna à entendre en peu de mots à Julien, par un ange, sous la forme d'une jeune amie, et elle les attendoit sans doute en ce moment avec impatience. L'humanité, et une idée confuse qu'il pouvoit bien avoir blessé la susceptibilité du pauvre nain, engagèrent le

vieux Cavalier à l'inviter à les accompagner. — Je sais que lady Peveril est logée un peu à l'étroit, dit-il à son fils; mais il seroit bien étrange qu'il ne se trouvât pas chez elle un buffet assez grand pour servir de lit à cette pauvre petite créature.

Le nain entendit cette remarque, dont l'intention étoit bonne, et la grava dans sa mémoire, avec l'allusion à sa danse sur un plat, pour en faire le sujet d'une explication quand les circonstances le permettroient.

En sortant de la cour de justice, ils attirèrent l'attention générale, tant à cause de la situation dont ils venoient de sortir, que par leur ressemblance, comme le dit un jeune espiégle, étudiant du Temple, aux trois degrés de comparaison, le grand, le moindre, le très-petit. Mais ils n'avoient pas fait beaucoup de chemin, quand Julien s'aperçut que des passions plus à craindre que la simple curiosité agitoient la foule qui les suivoit, et qui sembloit épier tous leurs mouvements.

— Les voilà, ces scélérats de papistes! dit un homme du peuple; les voilà qui vont à Rome!

— Vous voulez dire à White-Hall, dit un autre.

— Les monstres sanguinaires! s'écria une femme, c'est une honte d'en laisser vivre un seul, après le meurtre abominable du pauvre sir Edmondbury.

— Que la foudre, dit une autre, écrase les coquins de jurés qui ont lâché ces chiens enragés contre une malheureuse ville!

Le tumulte croissoit à chaque instant, et les plus furieux s'écrioient déjà : — *lambons-les*, mes amis, *lambons-les!* mot fort en usage à cette époque, et qui avoit été forgé par allusion au destin du docteur Lambe, charlatan et astrologue massacré par la populace, du temps de Charles Ier.

Julien commença à être alarmé de ces symptômes de violence, et regretta de n'avoir pas pris un bateau pour se rendre par eau dans la Cité. Il étoit alors trop tard pour faire ainsi sa retraite, et il engagea tout bas son père à doubler le pas pour gagner Charing-Cross, sans faire attention aux insultes qu'on pourroit leur adresser : un air ferme et une démarche assurée pouvant empêcher la canaille d'en venir à des extrémités. Cet avis étoit prudent; mais lorsqu'ils eurent passé devant le palais de White-Hall, le caractère impétueux de sir Geoffrey Peveril, et le naturel non moins irascible de *Galfridus minimus*, dont le courage ne comptoit pas plus le nombre qu'il ne mesuroit la taille, ne leur permirent pas de le suivre.

— Au diable les coquins, avec leurs cris et leurs hurlements! dit sir Geoffrey le grand. De

par le ciel! si je pouvois trouver un bâton, j'inculquerois la raison et la loyauté dans quelques-unes de leurs carcasses!

— J'en ferois autant, dit le nain qui suoit sang et eau pour suivre ses compagnons, et qui pouvoit à peine respirer; et moi aussi je bâtonnerois outre mesure ces marauds de plébéiens. Hem! hem!

Parmi la foule qui les suivoit, en criant et en les insultant de toutes manières, si l'on en excepte les voies de fait, se trouvoit un garçon cordonnier qui, entendant cette malheureuse bravade du nain belliqueux, lui déchargea sur la tête un coup d'une botte qu'il tenoit à la main, et qu'il portoit à sa pratique. La violence du coup enfonça le chapeau du nain sur ses yeux. Ne sachant qui l'avoit frappé, il se jeta par instinct sur le plus grand des drôles qu'il vit près de lui. Celui-ci para l'attaque en lui donnant dans la poitrine un coup de poing qui renvoya le pauvre petit champion près de ses compagnons. Ils furent alors assaillis de toutes parts; mais la fortune, favorable aux désirs de sir Geoffrey le grand, voulut que cette querelle eût lieu près de la boutique d'un armurier; et, parmi les armes qui y étoient exposées à la vue du public, sir Geoffrey Peveril saisit un sabre qu'il fit brandir avec la dextérité d'un homme habitué depuis long-

temps à s'en servir. Julien, tout en appelant à haute voix un officier de paix, et en remontrant aux assaillants qu'ils attaquoient des gens qui ne les avoient nullement provoqués, ne vit rien de mieux à faire que d'imiter son père, et il s'empara comme lui d'une des armes que le hasard lui présentoit.

Tandis qu'ils donnoient ainsi des signes non équivoques de leur détermination à se défendre, la foule se jeta sur eux avec tant d'impétuosité que le malheureux nain fut renversé, et il alloit être foulé aux pieds si le chevalier, écartant la populace en faisant le moulinet autour de lui avec son sabre, ne l'eût saisi d'un bras vigoureux et ne l'eût mis à l'abri des coups en le plaçant sur l'auvent en terrasse qui couvroit la porte de de l'armurier. Le nain saisit à l'instant parmi les armes rouillées étalées sous ses pieds, un vieux bouclier avec un rapière; et, se couvrant de l'un tandis qu'il estramaçonnoit de l'autre aux yeux de la populace ameutée, il se trouvoit si bien du poste avantageux qu'il occupoit, qu'il crioit à haute voix à ses deux amis escarmouchant, à armes plus égales, avec leurs adversaires, de ne pas perdre de temps pour venir se mettre sous sa protection. Mais, bien loin d'avoir besoin de son secours, le père et le fils se seroient fait jour à travers la canaille s'ils avoient pu se résoudre à

laisser leur petit compagnon dans la situation où ils le voyoient, et où, à tout autre œil qu'au sien, il étoit comme un petit mannequin armé d'une épée et d'un bouclier, placé pour servir d'enseigne à la porte d'un maître d'escrime.

Les pierres et les bâtons commencèrent bientôt à voler; et la populace, malgré les efforts des deux Peverils pour la disperser en faisant le moins de mal possible, sembloit déterminée à les sacrifier à sa rage, quand quelques personnes qui avoient assisté au jugement, apprenant que les accusés qui venoient d'être acquittés étoient en danger d'être massacrés par la canaille, tirèrent l'épée pour les dégager. La populace ne commença pourtant à se disperser que lorsqu'elle vit approcher, presqu'au même instant, un détachement des gardes du corps qu'on avoit fait partir de leur résidence ordinaire à la première nouvelle de ce qui se passoit. Quand ce renfort inattendu arriva, le vieux chevalier entendit avec joie partir du milieu de ce petit groupe de braves quelques-uns des cris qui avoient animé sa jeunesse plus active.

— Où sont ces coquins de Têtes Rondes? crioient les uns.

— Assommez ces chiens d'hypocrites! disoient les autres.

— Vivent le roi et ses amis, et au diable tout

le reste! s'écrioient quelques autres, avec plus de jurements qu'il n'est nécessaire d'en confier au papier dans un siècle où les oreilles sont plus délicates.

Le vieux Cavalier, dressant les oreilles comme un chien de chasse qui reconnoît la voix des piqueurs, auroit volontiers, maintenant qu'il se voyoit si bien appuyé, balayé le Strand, dans la charitable intention de forcer les coquins qui l'avoient insulté à se cacher dans des bouteilles d'osier, comme il le dit; mais il fut retenu par la prudence de Julien, qui, quoique très-courroucé lui-même de la manière dont ils avoient été traités sans provocation, voyoit qu'ils étoient dans une position où ils devoient songer à leur sûreté, au lieu de se livrer à des projets de vengeance. Il pria et pressa son père de chercher une retraite momentanée, tandis qu'ils le pouvoient, pour se dérober à la fureur de la populace. Le sous-officier qui commandoit le détachement des gardes du corps engagea aussi l'ancien Cavalier à suivre ce conseil prudent, et fit même sonner le nom du roi pour l'y déterminer, tandis que Julien avoit recours à celui de sa mère.

Sir Geoffrey Peveril regarda sa lame, rougie du sang de quelques-uns de ses plus audacieux adversaires, qu'il avoit légèrement blessés, et il

avoit l'air de n'être qu'à demi satisfait. — Si du moins j'avois couché sur le carreau un de ces drôles! s'écria-t-il; mais je ne sais comment cela s'est fait, en voyant leurs figures anglaises, rondes et larges, je ne pouvois me résoudre à pointer, et je me contentois de quelques taillades.

— Le bon plaisir du roi est que cette affaire n'aille pas plus loin, dit le sous-officier.

— Ma mère mourra d'inquiétude, dit Julien, si elle entend parler de ce tumulte avant que nous soyons arrivés.

— Oui, oui, dit le chevalier, sa majesté d'une part et ma bonne femme de l'autre... Eh bien, que leur bon plaisir s'accomplisse, c'est tout ce que je puis dire. Il faut bien obéir aux rois et aux dames. Mais par où battre en retraite, puisqu'il faut le faire.

Julien auroit été assez embarrassé pour répondre à cette question; car toutes les portes, toutes les boutiques avoient été fermées dans les environs dès qu'on avoit vu cette scène de confusion prendre un caractère redoutable : mais l'armurier des marchandises duquel ils s'étoient emparés sans trop de cérémonie, leur offrit un asile de la part du propriétaire de la maison dans laquelle il louait sa boutique, ajoutant seulement avec beaucoup de douceur qu'il espéroit que ces

messieurs prendroient en considération l'usage qu'ils avoient fait de ses armes.

Julien réfléchissoit à la hâte s'il étoit prudent d'accepter l'invitation de cet homme, sachant par expérience combien de piéges étoient dans l'usage de se tendre deux factions dont la haine étoit trop invétérée pour se faire un scrupule d'employer la duplicité contre leurs ennemis, quand le nain, faisant entendre sa voix aigre, et criant de toutes ses forces du haut du poste qu'il occupoit toujours sur l'auvent de la boutique, les exhorta à accepter l'offre du digne maître de la maison. — Lui-même, dit-il en se reposant après la glorieuse victoire à laquelle il se flattoit d'avoir eu quelque part, avoit été favorisé d'une vision béatifique, trop splendide pour être décrite au commun des mortels. Une voix qui avoit fait bondir son cœur comme le son d'une trompette, l'avoit invité à se réfugier chez le respectable propriétaire de cette maison, et à solliciter ses amis à en faire autant.

— Une vision! le son d'une trompette! s'écria le chevalier du Pic. Le petit homme est fou à lier.

Mais l'armurier se hâta de lui expliquer que le nain avoit reçu avis d'une dame de sa connoissance, qui lui avoit parlé par une fenêtre, tandis qu'il étoit sur l'auvent, que ses amis et lui trouveroient une retraite sûre chez le propriétaire

de la maison. Il l'engagea en même temps à faire attention à de nouveaux cris qui se faisoient entendre dans l'éloignement. En effet, la canaille se disposoit à revenir à la charge en plus grand nombre, et avec une nouvelle violence.

Le père et le fils remercièrent donc à la hâte l'officier et son détachement, de même que les autres personnes qui avoient pris volontairement leur défense, et ils descendirent le petit sir Geoffrey Hudson du poste élevé qu'il avoit si honorablement occupé pendant l'escarmouche; ils suivirent alors l'armurier, qui, les conduisant par un passage voisin, et leur faisant traverser une ou deux cours, afin, leur dit-il, de tromper l'espion si quelqu'un vouloit voir où ils alloient se terrer, les fit entrer dans la maison par une porte de derrière. Ils montèrent ensuite un escalier couvert de nattes de paille pour obvier à l'humidité, et au haut duquel ils entrèrent dans un assez grand salon, dont les murs étoient couverts d'une grosse serge verte bordée de cuir doré : tenture que les citoyens peu riches ou économes adoptoient alors au lieu de tapisserie ou de boiserie.

Là Julien récompensa si généreusement l'armurier de l'emprunt forcé qui lui avoit été fait de ses armes, que l'artisan en abandonna la propriété à ceux qui venoient de s'en servir, d'autant plus volontiers, ajouta-t-il, qu'il étoit

charmé de les voir entre les mains de gens qui en connoissoient le maniement, et d'hommes de grande taille.

Le nain lui sourit d'un air courtois, en le saluant, et mit en même temps la main dans sa poche; mais il l'en retira d'un air d'insouciance, probablement parce qu'il n'y trouva pas de quoi faire la petite libéralité qu'il méditoit.

L'armurier les salua; et, comme il alloit se retirer, il dit qu'il prévoyoit que le bon temps reviendroit en Angleterre, et que les lames de Bilbao se vendroient aussi bien que jamais. — Je me souviens, Messieurs, dit-il, quoique je ne fusse alors qu'apprenti, qu'en 1641 et 1642, la demande d'armes étoit considérable : on achetoit plus de sabres que de cure-dents, et le vieil Ironsides, mon maître, vendoit de méchantes rapières de Provant le double de la somme que j'oserois demander aujourd'hui pour une lame de Tolède. Mais, à coup sûr, la vie d'un homme dépendoit de la lame qu'il portoit; les Cavaliers et les Têtes Rondes se battoient tous les jours à la porte de White-Hall. Comme il est probable, d'après votre bon exemple, Messieurs, que cela pourra encore arriver, ce qui me mettroit en état de quitter cette boutique pour en ouvrir une plus belle, j'espère que vous me recommanderez à vos amis : j'ai toujours des marchandises avec les-

quelles un gentilhomme peut risquer sa vie sans crainte.

— Je vous remercie, mon cher ami, répondit Julien; et je vous prie de nous laisser. J'espère que nous n'aurons pas besoin de vos marchandises, du moins d'ici à quelque temps.

L'armurier se retira; mais, pendant qu'il descendoit, le nain lui cria qu'il reviendroit le voir incessamment pour se munir d'une lame plus longue, et plus convenable pour se battre, la rapière qu'il avoit n'étant bonne que pour la parade, ou pour une escarmouche avec de la canaille, comme celle qui venoit d'avoir lieu.

Ce peu de mots rappelèrent l'armurier, qui dit à sir Geoffrey le petit qu'il trouveroit chez lui une lame digne de son courage; et, comme si cette idée ne se fût présentée à son esprit qu'en ce moment : — Mais, Messieurs, dit-il, vous ne pouvez traverser le Strand avec des lames nues à la main, ce seroit le moyen d'ameuter encore une fois la populace. Si vous le désirez, pendant que vous allez vous reposer ici, j'y ajusterai des fourreaux.

Cette observation parut si raisonnable, que Julien et son père remirent sur-le-champ leurs armes au bon armurier. Le nain suivit leur exemple, mais après avoir hésité un moment, ne se souciant pas, dit-il avec emphase, de se sépa-

rer sitôt de l'ami fidèle que la fortune venoit de lui procurer il n'y avoit qu'un instant. L'artisan sortit en emportant les armes des trois amis; et, quand il se retira, ils entendirent fermer la porte à double tour.

— Avez-vous entendu cela? demanda sir Geoffrey à son fils; et nous voilà désarmés!

Julien, avant de lui répondre, examina la porte, qu'il trouva bien fermée, et les fenêtres qui étoient, au premier étage, garnies de barreaux de fer. — Je ne puis croire, dit-il après un moment de réflexion, que ce drôle ait voulu nous prendre dans un piége. Dans tous les cas, il ne seroit pas difficile de forcer la porte et de nous en aller. Mais, avant d'en venir à cette mesure violente, je crois qu'il vaut mieux laisser la canaille se disperser, et donner à cet homme un temps raisonnable pour nous rapporter nos armes. Alors, s'il ne revient pas, j'espère que nous ne trouverons pas beaucoup de difficulté à nous tirer d'embarras.

Comme il finissoit de parler, la tapisserie se souleva; on vit s'ouvrir une petite porte qu'elle cachoit, et le major Bridgenorth entra dans l'appartement.

CHAPITRE XLIII.

« Tel qu'un esprit sortant de la nuit des tombeaux,
« Il vint leur annoncer des jugements terribles;
« Les cieux fermés pour eux, des tortures horribles. »

Le Réformateur.

L'étonnement de Julien à l'apparition inattendue du major Bridgenorth fit place au même instant à la crainte que lui inspira le caractère violent de son père, car il avoit toutes les raisons possibles pour craindre de le voir se livrer à quelque emportement contre un homme qu'il respectoit autant pour lui-même que parce qu'il étoit le père d'Alice. La manière dont il se présenta n'étoit pourtant pas faite pour éveiller le ressentiment. Son front étoit calme, sa démarche lente et mesurée; ses yeux indiquoient, à la vérité, le souci et l'inquiétude, mais n'exprimoient ni l'animosité de la colère ni la joie du triomphe.

— Vous êtes le bienvenu chez moi, sir Geoffrey Peveril, dit-il; aussi bienvenu que vous l'auriez été jadis quand nous nous appelions voisins et amis.

— Sur mon âme! répondit le vieux Cavalier, si j'avois su que cette maison fût à toi, j'aurois

souffert qu'on m'arrachât l'âme du corps plutôt que de passer le seuil de la porte, c'est-à-dire pour y chercher ma sûreté.

— Je pardonne votre animosité à vos préventions, dit le major.

— Gardez votre pardon jusqu'à ce que vous l'ayez obtenu vous-même, répliqua sir Geoffrey. Par saint George! j'ai juré que si je mettois jamais les pieds hors de cette infernale prison, où j'ai été envoyé en grande partie grâce à vous, monsieur Bridgenorth, je vous ferois payer les loyers de ce mauvais logis. Je ne frapperai personne dans sa maison; mais si vous voulez ordonner à ce drôle de me rendre mon arme, et venir faire un tour avec moi dans cette cour sombre à deux pas, je vous ferai voir quelle chance peut avoir un traître contre un sujet loyal, — un puritain contre un Peveril du Pic.

— Quand j'étois plus jeune, et que j'avois le sang plus ardent, sir Geoffrey, répondit Bridgenorth en souriant et avec beaucoup de sang-froid, j'ai refusé votre cartel. Est-il probable que je l'accepte à présent, que nous sommes tous deux si voisins du tombeau? Je n'ai jamais été, je ne serai jamais avare de mon sang pour mon pays.

— C'est-à-dire quand il s'agit de prendre les armes contre le roi, dit le chevalier.

— Mon père! s'écria Julien, écoutons M. Bridgenorth. Nous avons trouvé un asile chez lui; et quoique nous le voyions à Londres, nous devons nous rappeler qu'il n'a point paru en témoignage contre nous ce matin, quand sa déposition auroit pu donner une tournure fâcheuse à votre affaire.

— Vous avez raison, jeune homme, dit Bridgenorth, et mon défaut de comparution aujourd'hui à Westminster doit être un gage de ma sincérité. Il ne me falloit que dix minutes de marche pour aller, dans la salle des séances de la cour de justice, assurer votre condamnation. Mais comment aurois-je pu m'y résoudre, sachant comme je le sais que c'est à toi, Julien Peveril, que je dois le salut de ma fille, de ma chère Alice, de tout ce qui me reste de sa sainte mère; que c'est toi qui l'as délivrée des piéges dont l'enfer et la perfidie l'avoient entourée!

— Elle est en sûreté, j'espère! s'écria Julien avec vivacité, oubliant presque la présence de son père; bien en sûreté, et sous votre propre garde.

— Non pas sous la mienne, mais sous celle d'une personne à la protection de laquelle, après celle du ciel, je puis la confier avec le plus de sécurité.

— En êtes-vous sûr? en êtes-vous bien sûr? Je

l'ai trouvée entre les mains d'une femme à qui elle avoit été confiée, et qui cependant...

— Étoit la plus vile des créatures. Mais celui qui l'avoit choisie avoit été trompé sur son caractère.

— Dites plutôt que vous vous êtes trompé sur celui de cet homme. Souvenez-vous que, lorsque nous nous quittâmes à Moultrassie-Hall, je vous avertis de vous méfier de ce Ganlesse, qui...

— Je sais ce que vous voulez dire, et vous ne vous êtes pas trompé en m'en parlant comme d'un mondain. Mais il a réparé son erreur en délivrant Alice des dangers dans lesquels elle fut plongée lorsqu'elle se trouva séparée de vous. D'ailleurs, je n'ai pas jugé à propos de lui confier de nouveau ce que j'ai de plus cher au monde.

— Je rends grâces au ciel de ce que vous avez ouvert les yeux, du moins en partie.

— Ce jour les ouvrira tout-à-fait ou les fermera pour toujours, répondit Bridgenorth.

Pendant ce court dialogue que les interlocuteurs tinrent ensemble, sans faire attention qu'ils avoient d'autres auditeurs, sir Geoffrey écoutoit avec surprise et curiosité, espérant entendre quelque chose qui rendroit cette conversation intelligible pour lui; mais ne pouvant rien y comprendre, il s'écria tout à coup : — Sang et

tonnerre! Julien, que signifie tout ce bavardage? Que peux-tu avoir de commun avec cet homme, à moins que tu n'eusses l'intention de le châtier, si tu ne jugeois pas indigne de toi de faire périr sous le bâton un aussi vieux coquin?

— Vous ne connoissez pas M. Bridgenorth, mon père, s'écria Julien; je suis certain que vous ne lui rendez pas justice. Je lui ai de grandes obligations, et je suis sûr que lorsque vous les apprendrez...

— J'espère que je mourrai auparavant, s'écria sir Geoffrey avec une violence toujours croissante; j'espère que le ciel, dans sa merci, me réunira à mes ancêtres avant que j'apprenne que mon fils, mon fils unique, le dernier espoir de mon ancienne maison, tout ce qui me reste du nom de Peveril, a consenti à contracter quelque obligation envers l'homme que je devrois le plus haïr dans le monde entier, si je ne devois le mépriser encore davantage. Enfant dégénéré! vous rougissez! vous gardez le silence! Parlez! désavouez une telle bassesse, ou, par le Dieu de mes pères...!

Le nain s'avança vers lui tout à coup. — Silence! s'écria-t-il d'une voix si discordante et si imposante en même temps qu'elle sembloit presque surnaturelle; silence, homme de péché et d'orgueil, et n'appelez pas le nom d'un Dieu qui

est la sainteté même, en témoignage de votre ressentiment profane.

Ces paroles, prononcées d'un ton ferme et décidé, et l'enthousiasme avec lequel il s'exprimoit, donnèrent en ce moment au nain méprisé un ascendant marqué sur l'homme dont il n'atteignoit pas le coude. Sir Geoffrey Peveril le regarda un instant d'un air surpris et presque timide, comme si une apparition surnaturelle se fût offerte à ses yeux. — Connoissez-vous la cause de mon ressentiment? lui demanda-t-il ensuite.

— Non, répondit le nain : il me suffit de savoir que rien ne peut justifier le serment que vous alliez faire. Homme ingrat! vous avez été sauvé aujourd'hui de la fureur dévorante des méchants, par un concours merveilleux de circonstances; est-ce dans un pareil jour que vous devez vous livrer à vos ressentiments.

— Je mérite ce reproche, dit sir Geoffrey; mais il m'arrive par une entremise bien singulière. La sauterelle, comme dit le livre de prières, est devenue un fardeau pesant pour mes épaules. Julien, je te parlerai plus tard de cette affaire. Quant à vous, monsieur Bridgenorth, je désire ne plus avoir aucune communication avec vous, ni amicale, ni hostile : le temps se passe, et je ne demande qu'à retourner dans ma famille. Faites-nous rendre nos armes; ouvrez-nous les portes, et séparons-

nous sans autre altercation, car cela ne pourroit servir qu'à nous troubler l'esprit et à nous aigrir encore davantage.

— Sir Geoffrey Peveril, dit Bridgenorth, je ne désire troubler ni votre esprit ni le mien; mais, pour nous séparer si promptement, c'est ce qui seroit difficile, car cela ne peut s'accorder avec l'œuvre que j'ai sous la main.

— Comment, Monsieur! s'écria le nain, voulez-vous dire que vous nous retiendrez ici de gré ou de force? si je n'étois obligé d'y rester par l'ordre d'un être qui a tout pouvoir de commander à ce pauvre microcosme, je vous ferois voir que les clefs et les verrous ne peuvent arrêter un homme comme moi.

— Il a raison, dit sir Geoffrey Peveril; car je crois qu'au besoin le petit homme pourroit s'échapper par le trou de la serrure.

Les traits du major s'épanouirent presque jusqu'à sourire en entendant la bravade du petit héros, et le commentaire méprisant de sir Geoffrey Peveril; mais une telle expression ne s'y laissoit jamais voir deux secondes de suite; — il retrouva aussitôt toute sa gravité : — Messieurs, dit-il, il faut que vous ayez la bonté de prendre votre parti. Croyez-moi, on ne vous veut aucun mal; au contraire, en restant ici, vous consulterez votre sûreté qui sans cela pourroit courir de

grands dangers. Ce sera votre faute si vous perdez un cheveu de votre tête. Mais j'ai la force pour moi, et quoi qu'il puisse vous arriver, si vous essayez d'employer la violence pour sortir d'ici, vous n'aurez de reproches à faire qu'à vous-mêmes. Si vous ne m'en croyez pas, je consens que Julien Peveril m'accompagne, et je lui ferai voir que j'ai le moyen de réprimer tout acte de violence.

— Trahison! trahison! s'écria le vieux chevalier. Trahison contre Dieu et contre le roi! Oh, que n'ai-je pour une demi-heure la lame dont j'ai été assez sot pour me dessaisir!

— Calmez-vous, mon père, je vous en conjure, dit Julien. Je vais suivre M. Bridgenorth, puisqu'il y consent. Je m'assurerai s'il existe quelque danger et quelle en est la nature. S'il s'agit de quelque mesure de violence, peut-être réussirai-je à l'en détourner. Mais, dans tous les cas, ne craignez pas que votre fils fasse rien qui soit indigne de lui.

— Faites ce qu'il vous plaira, Julien, lui répondit son père, je mets ma confiance en vous; mais, si vous la trahissez, la malédiction d'un père s'attachera à tous vos pas.

Bridgenorth fit alors signe à Julien de le suivre, et ils sortirent par la petite porte par laquelle il étoit arrivé.

Cette porte conduisoit dans un vestibule, ou espèce d'antichambre dans laquelle sembloient aboutir différents corridors fermés par autant de portes. Bridgenorth en ouvrit une, et fit signe à Julien de le suivre en silence et avec précaution. Julien obéit; et, après avoir fait quelques pas, il entendit des sons semblables à ceux de la voix humaine, et bientôt une véritable déclamation solennelle et emphatique. Continuant à marcher avec lenteur et sans bruit, Bridgenorth le fit passer par une porte qui terminoit ce corridor, et l'introduisit dans une petite galerie fermée par un rideau. Là il entendit très-distinctement une voix qui lui parût celle d'un prédicateur.

Julien ne douta pas alors qu'il ne fût dans un de ces conventicules en contravention avec les lois existantes, mais qui continuoient à se tenir régulièrement dans différentes parties de Londres et des faubourgs. La prudence et la timidité du gouvernement fermoient les yeux sur ceux qui y étoient fréquentés par des gens dont les opinions politiques étoient modérées, et qui n'étoient non-conformistes que par scrupule de conscience; mais on cherchoit, on dispersoit, on persécutoit partout où l'on pouvoit les découvrir ceux où se rassembloient les esprits plus rigides et plus exaltés composant les sectes connues sous les noms d'indépendants, d'anabaptistes, et plusieurs au-

tres dont le farouche enthousiasme avoit contribué à renverser le trône de Charles Ier.

Julien fut bientôt convaincu que l'assemblée dans laquelle il étoit ainsi secrètement introduit appartenoit à cette dernière classe, et qu'elle se composoit de gens professant les principes les plus exagérés, à en juger par la violence du prédicateur. Il en fut encore plus certain quand, à un signe que lui fit Bridgenorth, il eut entr'ouvert avec précaution une partie du rideau qui couvroit le devant de la galerie, et qu'il put, sans être vu lui-même, voir l'auditoire et le prédicateur.

Environ deux cents hommes étoient assemblés dans une grande salle garnie de bancs, et sembloient occupés de l'exercice de leur culte. Mais tous étoient armés de piques, de mousquets, de sabres et de pistolets. La plupart avoient l'air de soldats vétérans, commençant à entrer dans l'automne de la vie, mais conservant assez de force pour suppléer à l'agilité de la jeunesse. Ils étoient assis dans diverses attitudes, mais annonçant une profonde attention. Appuyés sur leurs piques ou sur leurs mousquets, ils avoient les yeux fixés sur le prédicateur, qui termina une violente déclamation en déployant, du haut de sa chaire, une bannière sur laquelle étoit représenté un lion avec l'inscription *Vicit leo ex tribu Judæ.*

Le torrent d'éloquence mystique, mais animée, du prédicateur, vieillard à cheveux gris à qui le zèle sembloit rendre une voix que l'âge avoit cassée, convenoit parfaitement au goût de ses auditeurs; mais on ne pourroit le reproduire dans ces pages sans faire crier à l'inconvenance et au scandale. Il menaça le gouvernement d'Angleterre des jugements rendus par le ciel contre Moab et l'Assyrie. Il conjura les saints qui l'écoutoient de se revêtir de force, de se lever et d'agir; enfin il leur promit ces miracles qui, dans les campagnes de Josué et de ses successeurs les vaillants juges d'Israël, avoient suppléé au nombre contre les Ammonites, les Madianites et les Philistins.

Julien, dévoré d'inquiétudes, en eut bientôt assez entendu pour être persuadé que cette assemblée se termineroit probablement par une insurrection ouverte, comme celle des hommes de la cinquième monarchie, sous Venner, au commencement du règne de Charles I[er], et il songea avec effroi qu'il étoit vraisemblable que Bridgenorth se trouveroit entraîné dans une entreprise si criminelle et si désespérée. S'il avoit pu conserver quelques doutes sur le résultat de cette assemblée, ils se seroient dissipés quand il entendit le prédicateur exhorter ses auditeurs à renoncer à l'espoir qu'on avoit conçu jusqu'alors de sauver la nation par les lois ordinaires de l'An-

gleterre. Ce n'étoit, dit-il, que le désir charnel d'une assistance terrestre; c'étoit aller chercher du secours en Égypte, ce que l'œil jaloux de leur divin maître ne verroit que comme une fuite vers un autre rocher, vers une bannière différente de celle qui étoit déployée en ce moment à leurs yeux. A ces mots il agita solennellement la bannière du lion sur leur tête, comme le seul étendard sous lequel ils dussent chercher la vie et le salut.

Il soutint ensuite que tout recours à la justice ordinaire étoit inutile, étoit même un péché. — Ce qui s'est passé aujourd'hui à la cour de justice de Westminster, dit-il, peut vous apprendre que l'homme qui siége à White-Hall est semblable à l'homme qui fut son père. Et il termina une longue tirade contre les vices de la cour, en les assurant que Tophet[1] étoit ordonné depuis long-temps, et qu'il étoit échauffé par le roi.

Lorsque le prédicateur commença la description du gouvernement théocratique rêvé par les vieux puritains, Bridgenorth, qui sembloit avoir oublié quelque temps la présence de Julien pour

[1] *Tophet* est un mot employé par le prophète Isaïe, sur le sens duquel on n'est pas trop d'accord. Suivant les uns, c'étoit une tuerie située au sud de Jérusalem, où brûloit un feu continuel destiné à consumer les entrailles des bestiaux et autres immondices. D'autres prétendent qu'on donnoit ce nom au brasier dans lequel on brûloit les enfants sacrifiés à Moloch. (*Note du Traducteur.*)

écouter avec toute l'attention dont il étoit capable le discours de cet énergumène, parut tout à coup revenir à lui-même; et prenant Peveril par la main, il le fit sortir de la galerie, dont il ferma la porte avec soin, et le conduisit dans un appartement voisin.

Quand ils y furent arrivés, il prévint les questions que Julien se disposoit à lui faire, en lui demandant d'un ton sévère, mais qui exprimoit un secret triomphe, s'il étoit probable que les hommes qu'il venoit de voir feroient leur ouvrage avec négligence, et s'il ne seroit pas dangereux de vouloir sortir de vive force d'une maison dont toutes les issues étoient gardées par des hommes semblables, anciens guerriers habitués aux armes depuis leur enfance?

— Au nom du ciel! dit Julien sans répondre à cette question, pour quel projet, inspiré par le désespoir, avez-vous rassemblé tant de gens exaspérés? Je sais que vous avez des opinions religieuses toutes particulières; mais prenez garde de vous tromper vous-même. Jamais la religion, sous quelque point de vue qu'on la considère, ne peut sanctionner la rébellion et le meurtre. Telles sont pourtant les conséquences naturelles et nécessaires de la doctrine que nous venons d'entendre prêcher aux oreilles de ces fanatiques et violents enthousiastes.

— Mon fils, répondit Bridgenorth avec calme, je pensois comme vous dans les jours de ma jeunesse. Je croyois avoir fait assez quand j'avois payé ma dîme de cumin et d'anis ; — quand j'avois accompli les petites observances morales de l'ancienne loi, je croyois avoir amassé des trésors précieux, qui hélas! n'avoient pas plus de valeur que les cosses que les pourceaux laissent dans leur auge. Béni soit le ciel ! les écailles sont tombées de mes yeux, et après avoir erré quarante ans dans les déserts de Sinaï, je suis enfin arrivé dans la terre de Promission. Je me suis purifié de la corruption de ma nature humaine; je me suis dépouillé du vieil homme, et ma conscience me permet à présent de mettre la main à la charrue, certain que, partout où je porterai mes regards en arrière, je n'apercevrai en moi aucune foiblesse. — Les sillons, ajouta-t-il en fronçant les sourcils, doivent être longs et profonds, et il faut que le sang des forts les arrose.

Ses yeux s'animèrent de plus en plus, et il s'opéra dans son ton et ses manières, tandis qu'il prononçoit ces singulières expressions, un changement qui convainquit Julien que l'esprit du major, après avoir chancelé tant d'années entre son bon sens naturel et l'enthousiasme insensé de son siècle, s'étoit enfin abandonné à ce dernier mouvement. Sentant le danger auquel alloient

vraisemblablement être exposés l'innocente et belle Alice et son père, pour ne rien dire du risque qu'une insurrection soudaine feroit courir à tous les citoyens, il sentoit aussi que nul raisonnement ne pouvoit être efficace sur un homme qui opposeroit la conviction que le fanatisme avoit opérée dans son esprit à tous les arguments qu'on pourroit multiplier contre ses projets insensés. S'adresser à son cœur sembloit une ressource dont le succès étoit plus probable. Julien conjura donc le major de réfléchir combien l'honneur et la sûreté de sa fille exigeoient qu'il s'abstînt de la démarche dangereuse qu'il méditoit. — Si vous succombez, lui dit-il, ne tombe-t-elle pas sous la tutelle et l'autorité de son oncle, qui, d'après vous-même, s'est rendu coupable de la méprise la plus grossière en lui choisissant une protectrice; et qui, suivant moi, et comme j'ai de bonnes raisons pour le croire, a fait ce choix infâme, les yeux ouverts?

— Jeune homme, répondit Bridgenorth, vous me faites éprouver ce qu'éprouve le pauvre oiseau à la pate duquel un enfant cruel a attaché une ficelle pour le ramener vers la terre quand bon lui semble. Mais, puisque vous voulez jouer ce rôle barbare, et me faire descendre de mes contemplations plus élevées, apprenez que celle aux soins de qui j'ai confié Alice, et qui a désor-

mais plein et entier pouvoir de diriger ses actions et de décider de son sort, en dépit de Christian et de qui que ce soit, est... Non, je ne vous dirai pas qui elle est : qu'il vous suffise de savoir que personne ne doit craindre pour sa sûreté, vous moins que tout autre.

En ce moment, une porte latérale s'ouvrit, et Christian lui-même entra dans l'appartement. Il tressaillit et rougit en apercevant Julien, et se retournant vers Bridgenorth, il lui demanda avec un air d'indifférence : — Saül est-il parmi les prophètes? Un Peveril se trouve-t-il au nombre des saints?

— Non, mon frère, répondit Bridgenorth; son heure n'est pas plus arrivée que la tienne. Tu es enfoncé trop profondément dans les intrigues de l'âge mur, et il est trop emporté par les passions orageuses de la jeunesse, pour que vous puissiez l'un et l'autre entendre la voix calme qui vous appelle. — Vous l'entendrez tous deux, je l'espère du moins, et je le demande au ciel dans mes prières.

— M. Ganlesse, M. Christian, ou quel que soit le nom que vous vous donniez, dit Julien, quels que soient les motifs qui vous guident dans cette affaire dangereuse, vous du moins vous n'êtes pas enflammé par l'idée que l'ordre immédiat du ciel vous ordonne des hostilités contre l'état.

Oubliant donc, quant à présent, les sujets de discussion que nous pouvons avoir ensemble, unissez-vous à moi, je vous en conjure, comme homme doué de jugement et de bon sens, pour dissuader M. Bridgenorth de l'entreprise fatale qu'il médite.

— Jeune homme, répondit Christian avec beaucoup de sang-froid, quand nous nous sommes rencontrés dans l'Ouest, je désirois faire de vous un ami, mais vous avez repoussé mes avances. Vous m'aviez pourtant assez vu pour être assuré que je n'étois pas homme à donner les mains témérairement à une entreprise désespérée. Dans celle qui nous occupe, mon frère Bridgenorth apporte la simplicité de la colombe, sinon son innocence, et j'y joins la subtilité du serpent. Il a la conduite des saints qui sont inspirés par l'esprit; et je puis ajouter à leurs efforts ceux d'un corps puissant d'auxiliaires qui ont pour instigateurs le monde, Belzébuth et la chair.

— Et pouvez-vous consentir à une semblable union? demanda Julien à Bridgenorth.

— Je ne m'unis pas avec eux, répondit le major; mais je ne pourrois, sans me rendre coupable, rejeter les secours que la Providence envoie à serviteurs. Nous ne sommes, nous, qu'un petit nombre, quoique déterminés. Ceux qui arrivent avec des faucilles pour nous aider à moissonner,

doivent être les bienvenus. Quand la récolte sera faite, ils seront convertis ou dispersés. — Avez-vous été à York-Place, mon frère? Avez-vous vu cet Épicurien vacillant? Il nous faut sa dernière résolution; il nous la faut avant qu'une heure se soit écoulée.

Christian jeta les yeux sur Julien, comme si sa présence l'eût empêché de répondre à cette question; sur quoi Bridgenorth se leva, et prenant le jeune homme par le bras, il le reconduisit dans l'appartement où il avoit laissé son père. Chemin faisant il l'assura que des factionnaires vigilans et déterminés avoient été stationnés à tous les endroits par où il seroit possible de sortir de la maison, et qu'il feroit bien de persuader à son père de rester tranquillement prisonnier pendant quelques heures.

Julien ne lui répondit rien, et le major se retira, le laissant avec son père et avec Hudson. Tout ce qu'il put répondre à leurs questions, fut qu'il craignoit qu'ils n'eussent donné dans un piége, puisqu'il se trouvoit dans la maison au moins deux cents fanatiques complétement armés, et paroissant disposés à quelque entreprise désespérée. Pour eux, sans armes, ils ne pouvoient recourir à la force ouverte; et, quelque fâcheux qu'il pût être de rester dans une telle situation, la porte fermée aux verrous rendoit presque im-

possible toute tentative pour s'évader secrètement sans risque d'être découvert.

Le vaillant nain étoit le seul qui conservât encore quelque espoir, et il s'efforçoit de le faire partager à ses compagnons d'affliction. La belle dont les yeux étoient semblables aux astres, fils jumeaux de Léda, dit-il, car le petit homme étoit un grand admirateur du style élevé, ne l'avoit pas invité, lui le plus dévoué et non le moins favorisé peut-être de ses serviteurs, à entrer dans cette maison comme dans un port, pour l'exposer à y faire naufrage; et il assura généreusement ses amis que sa sûreté garantiroit la leur.

Sir Geoffrey Peveril, peu consolé par cette promesse, exprima son désespoir de ne pouvoir aller jusqu'à White-Hall, où il se flattoit qu'il auroit trouvé assez de braves Cavaliers pour étouffer cet essaim de guêpes dans leur guêpier; tandis que Julien pensoit que le meilleur service qu'il pourroit rendre à Bridgenorth seroit de découvrir son complot pendant qu'il en étoit temps encore, et de le faire avertir de mettre sa personne en sûreté.

Nous allons maintenant les laisser méditer sur leurs plans à loisir. Ils dépendoient de leur évasion préalable du lieu où ils étoient retenus, et par conséquent il n'y avoit guère d'apparence qu'ils pussent être exécutés.

CHAPITRE XLIV.

« Chacun d'eux à son tour fit le saut périlleux :
« Ceux-ci pour se sauver, ceux-là croyant des cieux
« Reconnoître le signe et la voix protectrice ;
« Les uns pour s'avancer, d'autres par avarice ;
« Par boutade ou gaîté j'en fis moi-même autant. »

Le songe.

Après avoir eu une conversation particulière avec Bridgenorth, Christian courut à l'hôtel du duc de Buckingham en choisissant le chemin le plus propre à éviter la rencontre d'aucune personne de sa connoissance. On le fit entrer dans l'appartement du duc, qu'il trouva mangeant des noisettes et vidant un flacon d'excellent vin blanc.

— Christian, dit le duc, venez m'aider à rire. J'ai mordu sir Charles Sedley, je lui ai gagné mille guinées, de par tous les dieux!

— Je vous félicite de votre bonne fortune, Milord, mais je viens pour affaires sérieuses.

— Sérieuses! ma foi, je crois que pendant tout le reste de ma vie je ne pourrai plus garder mon sérieux. Ah! ah! ah! bonne fortune! Ce n'est pas cela, c'est mon génie, une idée excellente, pas autre chose. Si ce n'étoit que je ne me soucie pas de faire un affront à la fortune, je pourrois lui

dire en face, comme l'ancien général grec : — Tu n'as eu aucune part à ce succès. Vous savez Ned Christian, que la mère Cresswell est morte.

— Oui, Milord : j'ai appris que le diable s'est emparé de ce qui lui appartenoit.

— Fort bien! vous êtes un ingrat, car je sais qu'elle vous a obligé comme beaucoup d'autres. De part saint George, c'étoit une vieille dame très-obligeante et très-secourable, et, pour qu'elle ne dorme pas sans honneur dans sa tombe, j'ai parié, — vous m'écoutez? — j'ai parié avec Sedley que j'écrirois son oraison funèbre; que chaque mot en seroit un à son éloge; qu'elle ne contiendroit rien qui ne fût vrai; et que cependant le diocésain ne pourroit pincer Quodling, mon petit chapelain, qui la prononceroit.

— Je vois parfaitement la difficulté, Milord, dit Christian, qui savoit que, s'il vouloit captiver l'attention de ce seigneur frivole, il falloit qu'il le laissât d'abord épuiser le sujet, quel qu'il fût, qui s'étoit mis en possession de sa glande pinéale[1].

— Eh bien, continua le duc, j'ai fait dire à mon petit Quodling que, malgré les mauvais bruits qu'on avoit fait courir pendant la vie de la digne matrone dont on venoit de rendre les restes à la terre, l'envie même ne pouvoit nier qu'elle ne

[1] Petit corps du cerveau où quelques physiologistes métaphysiciens placent le siége de l'âme. (*Note de l'Éditeur.*)

fût bien née, qu'elle ne se fût bien mariée, qu'elle n'eût bien vécu, et qu'elle ne fût bien morte, puisqu'elle étoit née à Shadwell, s'étoit mariée à Cresswell, avoit vécu à Camberwell, et étoit morte à Bridewell [1]. C'étoit toute l'oraison funèbre, et avec elle se terminèrent les espérances ambitieuses de Sedley d'être plus malin que Buckingham. Ah! ah! ah! mais à présent, monsieur Christian, quels ordres avez-vous à me donner aujourd'hui.

— D'abord je dois remercier Votre Seigneurie d'avoir procuré à votre ami, à votre serviteur, la compagnie d'un homme aussi formidable que le colonel Blood. Sur ma foi, il prenoit tant d'intérêt à mon départ de Londres, qu'il vouloit me forcer à l'accélérer à la pointe de l'épée, de sorte que je fus obligé de lui tirer quelques gouttes de mauvais sang. Les braves de Votre Grâce ont eu du malheur depuis quelque temps, et cela est fort désagréable, puisque vous avez toujours soin de choisir les meilleurs bras, et les âmes les moins scrupuleuses.

[1] Il y a ici un jeu de mots qu'il est impossible de faire passer en français. Il roule sur le mot *well* qui signifie *bien*. C'est comme si l'on disoit en français : — Cette femme a fait une belle alliance, car elle s'est mariée à Bellevue; elle a fait une belle fin, car elle est morte à Belleville, etc.

(*Note du Traducteur.*)

— Allons, allons, Christian, ne prenez pas ce ton de triomphe avec moi. Un grand homme, si je puis me donner ce titre, n'est jamais plus grand que lorsque ses plans sont déjoués. Je ne vous ai joué ce tour que pour vous donner une idée salutaire de l'intérêt que je prends à tous vos mouvements. Le drôle a osé tirer l'épée contre vous! C'est ce que je ne lui pardonnerai jamais. Quoi! attaquer les jours de mon ancien ami Christian!

— Et pourquoi non? répondit Christian d'un ton calme, si votre ancien ami est assez entêté pour ne pas vouloir sortir de Londres quand Votre Grâce le désire, dans le dessein honnête d'amuser ma nièce chez vous en mon absence?

— Quoi? comment? que voulez-vous dire? Amuser votre nièce chez moi! c'étoit un personnage bien au-dessus de mes humbles attentions. Elle étoit destinée, s'il m'en souvient bien, à un poste plus élevé, à la faveur du roi.

— Elle a pourtant habité le couvent de Votre Grâce une couple de jours ou environ. Heureusement le père confesseur étoit absent; et comme on a escaladé plus d'un couvent depuis quelque temps, — quand il est revenu, l'oiseau étoit envolé.

— Christian, tu es un vieux renard: je vois qu'on ne peut jouer au plus fin avec toi. C'est donc toi qui m'as dérobé ma jolie prise? mais tu

m'as laissé en place une nymphe qui me plaisoit bien davantage, et si elle ne s'étoit fait des ailes pour m'échapper, je l'aurois mise dans une cage d'or. Ne crains rien, Christian, je te pardonne; je te pardonne de bon cœur.

— Votre Grâce est dans son humeur miséricordieuse. Seulement c'est moi qui ai été injurié, et, comme le dit le sage, celui qui fait l'injure est moins disposé au pardon que celui qui la reçoit.

— C'est vrai, Christian, c'est vrai, et il y a quelque chose de nouveau dans ce que tu dis, quelque chose qui place ma clémence sous un point de vue frappant. Eh bien! l'homme pardonné, quand reverrai-je ma princesse de Mauritanie?

— Quand je serai certain qu'un quolibet, une gageure ou une oraison funèbre, ne la banniront pas de votre mémoire.

— Elle y resteroit mieux gravée que tous les traits d'esprit de South et d'Etherege, s'écria le duc avec vivacité, pour ne rien dire des miens.

— Cependant, pour la laisser de côté un instant, un instant bien court; car je vous promets qu'en temps convenable Votre Grâce la reverra, et verra en elle la femme la plus extraordinaire que ce siècle ait produite: mais, pour la laisser de côté, comme je vous le dis, un instant, avez-vous

reçu des nouvelles récentes de la santé de la duchesse votre épouse?

— De sa santé? mais... non... rien de particulier. Elle a été fort mal, mais...

— Mais elle ne l'est plus maintenant, puisqu'elle est morte il y a quarante-huit heures, dans le comté d'York.

—Il faut que tu aies fait un pacte avec le diable! s'écria le duc.

— Cela conviendroit mal à un homme qui porte mon nom, répondit Christian[1]; mais dans le court intervalle écoulé depuis cette nouvelle, que le public ne connoît pas encore, vous avez, je crois, fait une demande au roi, pour obtenir la main de lady Anna, seconde fille du duc d'York, et Votre Grâce a essuyé un refus.

— Mort et furie! s'écria le duc en s'élançant sur Christian, et en le saisissant par le collet de son habit; qui t'a dit cela, misérable?

— Lâchez mon habit, Milord, et je vous répondrai. J'ai un vieux levain d'humeur puritaine, et je n'aime pas l'imposition des mains. Lâchez-moi, vous dis-je, ou je saurai trouver le moyen de vous y forcer.

Le duc avoit la main droite sur son poignard, tandis qu'il tenoit de la gauche le collet de

[1] Nous rappelons à nos lecteurs que *Christian*, en anglais, signifie *chrétien*. (*Note du Trad.*)

Christian. Il le lâcha pourtant, mais lentement, et en homme qui suspend l'exécution d'un dessein formé à la hâte, mais sans y renoncer. Christian, rajustant son habit avec le plus grand calme, lui dit : — Fort bien; mon habit étant dégagé, nous pouvons parler sur le pied de l'égalité. Je ne viens pas pour insulter Votre Grâce, mais pour lui offrir les moyens de se venger de l'insulte qu'elle a reçue.

— La vengeance! s'écria le duc, c'est ce qu'on peut me présenter de plus précieux dans la situation d'esprit où je me trouve; j'ai faim et soif de vengeance; je mourrois pour me venger. Mort de ma vie! continua-t-il en donnant les signes de l'agitation la plus violente, j'ai cherché à bannir ce refus de mon esprit par mille folies, parce que je croyois que personne n'en étoit instruit, et le voilà connu! connu de l'égoût des secrets de la cour, de Ned Christian! Parle, homme d'astuce et d'intrigue : de qui me promets-tu de me venger? Parle, et si ta réponse est d'accord avec mes désirs, je ferai un pacte avec toi aussi volontiers qu'avec Satan lui-même, qui est ton maître.

— Je ne serai pas aussi déraisonnable dans mes demandes que le fut, à ce qu'on nous conte, le vieil apostat. J'offrirai à Votre Grâce, comme il le pourroit faire, la félicité temporelle et la vengeance, monnoie dont il se sert souvent pour

gagner des recrues. Quant à votre salut futur, je vous laisse le maître d'y pourvoir comme bon vous semblera.

Le duc fixa sur lui un regard d'inquiétude. — Plût à Dieu, Christian, dit-il, que je pusse lire dans tes traits! Quels diaboliques projets de scélératesse as-tu à me proposer, sans te mettre dans la nécessité de parler?

— Votre Grâce n'a qu'à essayer, répondit Christian en souriant d'un air calme.

— Non, dit le duc, après l'avoir encore considéré pendant une minute. — Tu as un masque si épais d'hypocrisie, que tes traits ignobles pourroient cacher un crime de haute trahison aussi aisément qu'un vol, qu'un larcin, et tout autre délit plus convenable à ta basse condition.

— Haute trahison! Milord. Ma foi, vous êtes arrivé plus près du but que vous ne le pensiez. J'honore la pénétration de Votre Grâce.

— Haute trahison! répéta le duc; qui ose nommer un tel crime en ma présence?

— Si le mot vous fait peur, Milord, vous pouvez y substituer celui de vengeance. Vengeance contre la cabale de conseillers qui vous ont supplanté en dépit de tout votre esprit et de votre crédit auprès du roi. Vengeance contre Arlington, contre Osmond, contre Charles lui-même.

— Non, de par le Ciel! s'écria Buckingham en

marchant à grands pas dans son appartement. Vengeance contre ces rats du conseil privé, et n'importe comme elle arrive ! Mais contre le roi! Jamais, jamais. Je lui ai fait cent provocations pour une; je l'ai contrecarré dans des intrigues d'état; j'ai été son rival en amour; je l'ai battu des deux côtés; et, de par le diable! il m'a pardonné. Quand la trahison pourroit m'élever au trône en sa place, rien ne sauroit me justifier; mon ingratitude seroit infâme.

— C'est parler noblement, Milord, et d'une manière digne des obligations que vous avez à Charles Stuart, et de la reconnoissance que vous avez toujours montrée; mais qu'importe? Si Votre Grâce ne veut pas se mettre à la tête de notre entreprise, il y a Shaftesbury, il y a Monmouth.

— Misérable! s'écria le duc avec une agitation toujours croissante, crois-tu donc aller faire à d'autres des propositions que je refuse? Non de par tous les dieux du paganisme et du christianisme! Écoute-moi bien, Christian : je vais te faire arrêter à l'instant même, te conduire à White-Hall, et il faudra bien que tu y dévoiles tes intrigues.

— Et les premiers mots que j'y prononcerai, répondit l'imperturbable Christian, seront pour informer le conseil privé en quel endroit il pourra trouver certaines lettres dont Votre Grâce a ho-

noré son pauvre vassal, et qui contiennent des détails que sa majesté lira, je crois, avec plus de surprise que...

— Par la mort! scélérat, s'écria le duc en portant de nouveau la main sur son poignard; tu me tiens dans tes filets, et je ne sais pourquoi je ne te poignarde pas à l'instant.

— Je puis succomber, Milord, dit Christian en rougissant légèrement, et en mettant la main droite dans son sein, mais je ne mourrai pas sans vengeance; car je ne me suis pas exposé au danger sans quelques moyens de défense. Je puis succomber; mais hélas! la correspondance de Votre Grâce est entre des mains qui, en ce cas, ne manqueroient pas d'activité pour la faire passer entre celles du roi et du conseil privé. Que pensez-vous de la princesse de Mauritanie, Milord? Que diriez-vous si je l'avois constituée exécutrice de mes dernières volontés, en lui laissant des instructions sur ce qu'elle auroit à faire si je ne revenois pas sain et sauf de chez vous? Je savois qu'en venant ici je mettois ma tête dans la gueule du loup; mais je n'ai pas été assez dupe pour ne pas disposer une batterie de carabines qui fera feu sur lui dès qu'il aura serré les mâchoires. Allons donc! Milord, vous avez affaire à un homme qui ne manque ni de courage ni de bons sens, et vous lui parlez comme à un lâche et à un enfant.

Le duc se jeta dans un fauteuil, baissa les yeux vers le plancher, et dit sans les relever : — Je vais appeler Jerningham, mais ne craignez rien; ce n'est que pour un verre de vin. La drogue qui est sur cette table est bonne pour faire passer des noisettes et des noix, mais elle ne suffit pas pour un entretien comme le vôtre. Apporte-moi du Champagne, dit-il à Jerningham, qui parut à l'instant même où son maître l'appela.

Jerningham revint sur-le-champ, et apporta un flacon de Champagne et deux grands gobelets d'argent. Il en emplit un, le présenta au duc, qui, contre l'étiquette d'usage, étoit toujours servi le premier chez lui, et offrit ensuite le second à Christian qui le refusa.

Buckingham vida le grand gobelet qui lui avoit été présenté, se couvrit un instant le front avec la main, et la retirant tout à coup : — Christian, dit-il, expliquez-vous clairement. Nous nous connoissons l'un l'autre. Si ma réputation est jusqu'à un certain point à votre discrétion, votre vie est à la mienne. Et à ces mots il tira de son sein un pistolet, et le plaça sur la table. Asseyez-vous, et faites-moi comprendre vos projets.

— Milord, dit Christian en regardant le pistolet avec un sourire, je n'appellerai point à mon aide en ce moment un pareil argument, quoiqu'il fût possible qu'au besoin je pusse vous prouver

que je n'en suis pas dépourvu; mais ma défense est dans la situation même des choses, et dans la manière calme dont Votre Majesté les envisagera.

— Ma Majesté! s'écria le duc, mon ami Christian, vous avez si long-temps fait votre société avec les puritains, que vous confondez les titres en usage à la cour.

— Je ne sais comment m'excuser, Milord, répondit Christian, à moins que Votre Grâce ne suppose que j'ai le don de prophétie.

— Semblable à celle que le diable fit à Macbeth, dit Buckingham. A ces mots, le duc fit encore quelques tours dans la chambre, se remit sur un pied, et ajouta : — Parlez clairement, Christian; répondez-moi en homme et sans tergiverser. Quels sont vos projets?

— Mes projets? Quels projets puis-je avoir? Je ne puis rien dans une telle affaire. Mais j'ai cru devoir informer Votre Grâce que les saints de cette ville (et il prononça ce mot avec une sorte de grimace ironique) sont las de rester dans l'inaction, et ont besoin de faire quelque chose. Mon frère Bridgenorth est à la tête de toute la congrégation du vieux Weiver; car il faut que vous sachiez qu'après avoir long-temps vacillé d'une foi à l'autre, il a maintenant passé toutes les bornes, et qu'il est devenu un homme de la cinquième monarchie. Il a en ce moment environ

deux cents hommes de la congrégation de Weiver, bien armés, bien équipés, et prêts à tomber sur White-Hall; avec un peu d'aide de votre part, je ne doute pas qu'ils n'emportent le palais et qu'ils ne fassent prisonniers tous ceux qui s'y trouvent.

— Misérable! et c'est à un pair d'Angleterre que vous osez faire cette proposition?

— Entendez-moi bien, Milord. Je conviens que ce seroit le comble de la folie que de vous montrer avant que le coup ait réussi. Mais permettez-moi de dire un mot de votre part à Blood et aux autres. Il y a aussi les quatre congrégations allemandes: les Knipperdolings, les anabaptistes, qui nous seront d'une grande utilité. Ensuite, Milord, vous êtes instruit, et vous savez quelle est la valeur d'un corps de gladiateurs domestiques qu'un homme entretient auprès de sa personne: vous le savez aussi bien qu'Octave, Lépide et Antoine, qui se partagèrent le monde par le moyen de pareilles forces.

— Un moment, s'il vous plaît; quand même je permettrois à ces limiers de se joindre à vous, ce que je ne ferois qu'après la garantie la plus positive de la sûreté personnelle du roi; mais, en le supposant, dis-je, quel espoir auriez-vous d'emporter le palais?

— Bully Tom Armstrong, Milord, a promis

son crédit près des gardes-du-corps. D'ailleurs nous avons les troupes légères de lord Shaftesbury dans la Cité; trente mille hommes prêts à se déclarer, s'il lève seulement un doigt.

— Qu'il lève les deux mains, et s'il en trouve seulement cent par doigt, ce sera plus que je ne m'y attends. Vous ne lui avez point parlé?

— Non sûrement, Milord : j'attends le bon plaisir de Votre Grâce. Mais si nous n'avons pas recours à lui, nous avons la congrégation hollandaise — celle d'Hams — Snorehout dans le Strand — les protestants français de Piccadilly — la famille de Lévi de Lewkenore-Lane; les Muggletoniens dans Thames-Street.

— Fi! fi donc! au loin de tels complices : on ne sentira que le fromage et le tabac quand on en viendra à l'action. Ils neutraliseront tous les parfums de White-Hall. — Épargne-moi ce détail, mon cher Ned, et dis-moi seulement quel sera le total de tes forces odoriférantes.

— Quinze cents hommes bien armés, Milord, sans compter la canaille, qui s'insurgera très-certainement. Elle a déjà presque mis en pièces les prisonniers acquittés ce matin au sujet de la conspiration.

— Je vous comprends maintenant. A votre tour, écoutez-moi, très-chrétien Christian. A ces mots, le duc avança son fauteuil de manière à le mettre

en face de la chaise sur laquelle son agent étoit assis. Vous m'avez dit bien dit des choses aujourd'hui. Serai-je aussi communicatif que vous l'avez été? Vous montrerai-je que j'ai des informations aussi exactes que les vôtres? Vous dirai-je, en un mot, pourquoi vous avez résolu de pousser tout le monde, depuis le puritain jusqu'à l'esprit fort, à faire une attaque générale contre le palais de White-Hall, sans me donner, à moi, pair du royaume, le temps de réfléchir à une démarche si désespérée, ou de m'y préparer? Vous dirai-je pourquoi, par séduction ou compulsion, vous voulez m'engager ou me forcer à soutenir votre projet?

— Si vous voulez me faire part de vos conjectures, Milord, je vous dirai avec sincérité si vous avez bien deviné.

— La comtesse de Derby est arrivée ce matin à Londres. Elle doit se présenter ce soir à la cour; elle a l'espoir d'y être parfaitement accueillie. Il est possible qu'elle soit surprise dans la mêlée. Eh bien! maître Christian, n'ai-je pas raison? Vous qui prétendez m'offrir les plaisirs de la vengeance, vous vous proposez d'en savourer la douceur.

— Je ne me permettrois pas, répondit Christian, en souriant à demi, d'offrir un mets à Votre Grâce, sans le déguster comme pourvoyeur et maître-d'hôtel.

— C'est parler avec franchise. Pars donc sur-le-champ; donne cette bague à Blood : il la connoît; et il sait qu'il doit obéir à celui qui en est porteur. Qu'il rassemble mes gladiateurs, comme tu appelles ingénieusement mes coupe-jarrets. On peut aussi recourir au vieux projet de musique allemande, car je crois que tu as les instruments prêts. Mais songe bien que j'ignore tout, et qu'il faut qu'on respecte la personne du vieux Rowley. Je ferai dresser des potences et allumer des bûchers partout, si sa perruque noire perd un seul cheveu. Mais ensuite qu'en résultera-t-il? un lord protecteur du royaume? Cromwell a dégoûté de ce titre, il est dépopularisé. Pourquoi pas un lord lieutenant du royaume? Oui. Les patriotes, qui se chargent de venger les injures faites à la nation, et d'éloigner du trône du roi les mauvais conseillers, pour établir le Juste en leur place (c'est bien là le mot, je pense), ne peuvent manquer de faire un bon choix.

— Sans doute, Milord, puisqu'il n'existe dans les trois royaumes qu'un seul homme sur qui ce choix puisse tomber.

— Je vous remercie, Christian, et je me fie à vous. Partez; préparez tout; soyez assuré que vos services ne seront pas oubliés. Vous serez placé près de notre personne.

— Vous m'attachez doublement à vous, Mi-

lord; mais souvenez-vous que, comme on vous épargne toute démarche préliminaire et tous les inconvénients qui peuvent résulter d'une escarmouche avec la force militaire, il est à propos que vous soyez prêt, au premier mot d'avis, à vous mettre à la tête d'une troupe d'amis et d'alliés honorables, et à vous rendre au palais, où vous serez reçu par les vainqueurs comme leur chef, et par les vaincus comme leur sauveur.

— Je vous comprends, Christian, je vous comprends; je me tiendrai prêt.

— Et pour l'amour du ciel, Milord, qu'aucune de ces bluettes qui sont les Dalilas de votre imagination, ne vienne vous distraire ce soir, et mettre obstacle à l'exécution de ce grand dessein!

— Me croyez-vous donc fou, Christian? C'est vous qui perdez le temps ici, quand vous devriez vous occuper des mesures à prendre pour faire réussir un coup si hardi. Mais un instant, Christian; dites-moi donc, avant de partir, quand je reverrai cet être d'air et de feu; cette *péri* orientale qui entre dans un appartement par le trou de la serrure, et qui s'envole par la croisée; cette houri aux yeux noirs du paradis de Mahomet? Quand la reverrai-je?

— Quand Votre Grâce tiendra le bâton de lord lieutenant du royaume, répondit Christian en sortant de l'appartement.

Après qu'il fut parti, Buckingham resta quelques instants plongé dans de profondes réflexions. — Aurois-je dû agir ainsi? se dit-il en raisonnant avec lui-même. Mais avois-je le choix de faire autrement? Ne devrois-je pas courir à la cour à l'instant même, et avertir Charles de la trahison qui se trame contre lui? — Oui, de par le ciel! je le ferai. Jerningham? ici! Ma voiture, avec la célérité d'un éclair. — Je me jetterai à ses pieds, je lui avouerai toutes les folies que j'ai rêvées avec ce Christian. Ah! il me rira au nez et me repoussera. J'ai déjà embrassé ses genoux aujourd'hui, et il m'a répondu d'une manière qui n'étoit rien moins que flatteuse. Non : être humilié deux fois en un seul jour, c'est trop pour Buckingham.

Après avoir fait ces réflexions, il s'assit devant une table, et fit à la hâte une liste des jeunes gens de qualité et de leurs très-ignobles compagnons qu'il regardoit comme pouvant le reconnoître pour chef, en cas d'émeute populaire. Il la finissoit à peine, quand Jerningham, apportant à son maître son habit, son chapeau et son épée, vint lui dire que sa voiture étoit prête.

— Qu'on la fasse rentrer, dit le duc, mais qu'elle soit prête à partir au premier signal. Envoyez chez toutes les personnes dont vous trouverez le nom sur cette liste; faites-leur dire que je suis légèrement indisposé, et que je les invite

à une petite collation. Grande diligence surtout, et qu'on n'épargne ni peines ni argent.

Les préparatifs de la fête furent bientôt faits, et les convives étant pour la plupart des jeunes gens disposés à écouter la voix du plaisir, quoique souvent sourds à celle du devoir, ne tardèrent pas à arriver. Les uns étoient des jeunes fats du plus haut rang; les autres, comme c'est l'usage dans la grande société, étoient des hommes que leur impudence ou leurs talents, leur esprit ou leur amour pour le jeu y faisoient admettre. Le duc de Buckingham étoit le patron général des gens de cette dernière classe, et la réunion qui eut lieu, en cette occasion, fut très-nombreuse.

Le vin, la musique et les jeux de hasard firent, suivant l'usage, la plus grande partie des frais de la fête. Il se mêla pourtant à la conversation beaucoup plus d'esprit que les talents de la génération actuelle n'en pourroient fournir, et elle fut infiniment plus licencieuse que le goût de notre siècle ne le permettroit.

Le duc lui-même prouva l'empire complet qu'il possédoit sur lui-même, malgré son caractère versatile, en riant, badinant et plaisantant avec ses amis, tandis que son oreille saisissoit avec empressement les sons les plus éloignés, comme pouvant indiquer le commencement d'exécution

des projets révolutionnaires de Christian. Il entendit plusieurs fois des bruits qui naissoient et mouroient presqu'en même temps, mais il n'en résulta aucune des conséquences qu'il attendoit.

Enfin, et la soirée étoit déjà avancée, Jerningham annonça M. Chiffinch, venant de la cour, et ce digne personnage entra aussitôt.

— Il est arrivé d'étranges choses, Milord, dit-il, et sa majesté désire que vous vous rendiez à l'instant à la cour.

— Vous m'alarmez ! dit Buckingham en se levant. J'espère qu'il n'est arrivé nul événement fâcheux, que sa majesté se porte bien ?

— Parfaitement, et elle désire vous voir sans un instant de délai.

— Cet ordre est un peu subit. Vous voyez que j'ai joyeuse compagnie, Chiffinch, et je ne suis guère en état de me montrer.

— Vous êtes en fort bon état, Milord. D'ailleurs vous savez que sa majesté est indulgente.

— C'est la vérité, dit le duc fort inquiet, je sais que sa majesté est l'indulgence même. Je vais demander ma voiture.

— La mienne est à votre porte, et au service de Votre Grâce.

Privé de tout moyen d'évasion, Buckingham prit un verre sur la table, et pria ses amis de rester tant qu'ils trouveroient à s'amuser. Il espé-

roit, leur dit-il, venir les rejoindre presqu'à l'instant; sinon il prendroit congé d'eux avec son toast ordinaire. — Puissent tous ceux de nous qui ne seront pas pendus d'ici là se retrouver ici le premier lundi du mois prochain!

Ce toast avoit rapport au caractère de plusieurs de ses convives, mais le duc ne prononça pas ces mots sans faire quelques réflexions sur le destin qui pouvoit l'attendre si Christian l'avoit trahi. Il prit à la hâte un costume de cour, et monta dans la voiture de Chiffinch, pour se rendre à White-Hall.

—

CHAPITRE XLV.

« C'étoit fête à la cour. Sous des lambris dorés
« Des coupes de nectar répandoient l'allégresse ;
« Les élégants danseurs déployoient leur souplesse ;
« Le joueur, sur un dé risquant un monceau d'or,
« Rioit quand il gagnoit, perdant rioit encor.
« C'est que l'air de la cour a certaine éloquence
« Qui, bien mieux qu'un sermon, prêche la patience. »

Pourquoi ne venez-vous pas à la cour ?

DANS la soirée du même jour, Charles tenoit sa cour dans les appartements de la reine ; — ouverts pendant une certaine heure aux personnes spécialement invitées qui n'appartenoient pas à la première classe de leurs sujets, ils le furent sans restriction à la noblesse privilégiée par sa naissance, et aux courtisans qui jouissoient de ces entrées en vertu de leurs charges.

Un des traits du caractère de Charles II, trait qui le rendit personnellement populaire et qui retarda jusqu'à un autre règne la chute de sa famille, étoit qu'il avoit banni de sa cour une partie de cette étiquette cérémonieuse qui auparavant environnoit les rois. Il connoissoit toutes les grâces naturelles de sa bonhomie, et il s'y fioit, souvent avec raison, pour effacer de mauvaises

impressions produites par des actions qu'il savoit que ni la politique ni la morale ne pouvoient justifier.

Pendant la journée on rencontroit souvent le roi dans les promenades, seul, ou n'étant accompagné que d'une ou deux personnes; et l'on connoît sa réponse à son frère qui lui faisoit un jour des représentations sur le danger qu'il couroit en exposant ainsi sa personne. — Croyez-moi, Jacques, lui dit-il, personne ne m'assassinera pour vous faire roi.

Le même Charles passoit fréquemment ses soirées, à moins qu'elles ne fussent destinées à des plaisirs plus secrets, au milieu des personnes qui avoient quelques droits, si légers qu'ils fussent, à se trouver dans le cercle de la cour. Ce fut ce qui arriva le soir dont nous parlons. La reine Catherine, qui avoit pris son parti sur les infidélités du roi, avoit cessé depuis long-temps de montrer aucun sentiment de jalousie; elle sembloit même tellement exempte de cette passion, qu'elle recevoit dans son cercle, sans aucun scrupule et même avec bonté, les duchesses de Portsmouth et de Cléveland, et d'autres dames qui, sans avoir été favorites avouées comme celles-ci, avoient cependant la réputation d'avoir régné momentanément sur le cœur volage du prince. Toute contrainte étoit bannie d'un cercle ainsi composé, et

l'on y voyoit en même temps, sinon les plus sages, au moins les plus spirituels courtisans qui se soient jamais assemblés autour d'un monarque. Un grand nombre d'entre eux ayant partagé les malheurs, les besoins, les plaisirs et les folies de ce prince pendant son exil, avoient acquis une sorte de licence privilégiée qu'il lui auroit été bien difficile de réprimer, quand même il eût été dans son caractère de le vouloir, lorsqu'il fut arrivé à l'époque de sa prospérité. Mais c'étoit la dernière des pensées de Charles. Ses manières pleines de dignité le mettoient à l'abri du manque de respect, et il ne vouloit d'autre protection contre un excès de familiarité que celle que lui fournissoit la vivacité de son esprit.

En cette occasion il étoit parfaitement disposé à jouir de la scène de plaisir qui avoit été préparée. La mort singulière du major Coleby qui avoit eu lieu sous ses propres yeux, en proclamant, comme une cloche qui frappe l'air un instant, la négligence avec laquelle il avoit traité un homme ayant tout sacrifié pour son roi, lui fit éprouver une douleur véritable. Mais, dans son opinion du moins, il avoit complétement expié cette faute par les peines qu'il s'étoit données pour intervenir en faveur de sir Geoffrey Peveril et de son fils, dont il regardoit la délivrance non-seulement comme une excellente action en elle-

même, mais comme effectuée d'une manière très-pardonnable dans la situation difficile où il se trouvoit, quoi qu'en pût dire le grave duc d'Osmond. Il sentit même une sorte de satisfaction en apprenant qu'il y avoit eu quelques troubles dans les rues de la Cité, et qu'un certain nombre des plus violens fanatiques s'étoient rendus dans leurs conventicules, d'après une convocation soudaine, pour s'enquérir, comme le disoient leurs prédicateurs, sur les causes de la colère du ciel, de la marche rétrograde de la cour de justice, qui avoient soustrait au châtiment mérité trois sanguinaires fauteurs de la conspiration des papistes.

Le roi, nous le répétons, sembloit entendre ces détails avec plaisir, même quand on lui rappeloit le caractère dangereux de ceux qui cherchoient à répandre de tels soupçons. — Quelqu'un m'accusera-t-il à présent de négliger les intérêts de mes amis? disoit-il avec une secrète satisfaction; vous voyez le péril auquel je m'expose, et même le risque que je fais courir à la tranquillité publique pour sauver un homme que j'ai à peine vu depuis vingt ans, sauf le jour où il est venu en ceinturon et bandouillère me baiser la main, comme tant d'autres Cavaliers, après ma restauration. On dit que les rois ont les bras longs, je crois qu'ils n'auroient pas moins besoin

d'une longue mémoire, puisqu'on exige d'eux qu'ils aient les yeux ouverts sur quiconque leur a montré de la bonne volonté en criant *vive le roi*, et qu'ils le récompensent.

— Les drôles sont encore plus déraisonnables, lui répondit Sedley ; car il n'en existe pas un qui ne croie avoir droit à la protection de Votre Majesté quand il a pour lui la justice, qu'il ait ou non crié *vive le roi*.

Charles sourit et s'avança d'un autre côté de ce splendide salon, où se réunissoit tout ce qui, d'après le goût du siècle, pouvoit contribuer à faire passer le temps de la manière la plus agréable.

A l'un des angles, un groupe de jeunes gens et de jeunes dames écoutoient notre ancienne connoissance Empson, accompagnant sur son flageolet, avec son talent sans égal, une jeune syrène qui, le cœur palpitant de crainte et de plaisir, chantoit en présence de toute la cour l'air charmant qui commence ainsi :

Trop jeune et trop novice encore
Pour gagner le cœur d'un amant, etc.

L'accent de sa voix étoit si bien d'accord avec les vers du poëte érotique, et avec l'air voluptueux que le célèbre Purcell avoit composé pour ces paroles, que les hommes s'assembloient au-

tour d'elle comme ravis en extase, tandis que la plupart des dames croyoient devoir feindre de ne faire aucune attention aux paroles, ou se retiroient du cercle sans affectation. Au chant succéda un concerto exécuté par des musiciens d'élite, que le roi, dont le goût étoit incontestable, avoit choisis lui-même.

Assis à différentes tables dans le même appartement, les courtisans d'un âge plus mûr sacrifioient à la fortune et jouoient à divers jeux de hasard à la mode, comme l'ombre, le quadrille, etc. Des monceaux d'or placés devant chaque joueur augmentoient ou diminuoient, suivant que les cartes ou les dés les favorisoient. Un seul coup disposoit souvent de plus d'une année du revenu d'un beau domaine. Cette somme auroit été mieux employée à réparer les dommages que l'artillerie de Cromwell avait occasionés aux murs du château; elle auroit pu même y rouvrir les sources de l'aisance et de l'hospitalité, épuisées pendant la génération précédente par les amendes et les confiscations, et qui couroient alors le risque de se tarir à jamais par suite de l'insouciance et de la prodigalité.

Ailleurs, sous prétexte de regarder le jeu ou d'écouter la musique, d'aimables coquettes et de jeunes courtisans s'occupoient de galanterie avec toute la liberté de ce siècle licencieux, et étoient

observés de près par de vieilles douairières et de jeunes femmes disgraciées par la nature, qui vouloient jouir du moins du plaisir d'épier des intrigues qu'elles ne pouvoient partager, et peut-être se préparer la consolation d'en parler.

Le joyeux monarque voltigeoit d'une table à l'autre, tantôt échangeant un coup d'œil avec une beauté de la cour, ou une plaisanterie avec un courtisan bel-esprit, tantôt battant la mesure en écoutant la musique, quelquefois gagnant ou perdant quelques pièces d'or à la table de jeu dont il se trouvoit alors le plus près; se montrant partout le plus aimable des voluptueux, le compagnon le plus enjoué, l'homme de tout l'univers qui auroit le mieux rempli son rôle, si la vie n'eût été qu'un banquet continuel, et si elle n'avoit eu d'autre but que de jouir du présent et de faire passer le temps le plus agréablement possible.

Mais personne n'est moins exempt que les rois du sort ordinaire de l'humanité; et Seged, roi d'Éthiopie, n'est pas le seul monarque qui ait pu reconnoître combien peu ils peuvent compter sur un jour, sur une heure de sérénité sans nuage. Un chambellan arriva tout à coup pour dire à leurs majestés qu'une dame qui ne vouloit s'annoncer que comme pairesse d'Angleterre, demandoit à être admise en leur présence.

— Cela est impossible! s'écria vivement la reine, aucune pairesse n'a droit aux priviléges de son rang sans faire connoître son nom et son titre.

— Je jurerois, dit un seigneur de la cour, que c'est quelque bizarrerie de la duchesse de Newcastle.

Le chambellan qui avoit apporté le message dit qu'il croyoit assez que c'étoit la duchesse elle-même, tant à cause de la singularité de sa demande que parce qu'elle parloit avec un accent étranger.

— Au nom de la folie, s'écria le roi, laissons-la donc entrer; sa grâce est une véritable pièce curieuse, une mascarade complète, et sa tête une espèce d'hôpital de Bedlam, car ses idées sont autant de maniaques dont la folie amoureuse et lettrée ne rêve que Minerve, Vénus et les Muses.

— Le bon plaisir de Votre Majesté doit toujours être une loi pour moi, dit la reine; mais j'espère qu'on ne s'attend pas que j'entretienne une femme si fantasque. La dernière fois qu'elle vint à la cour, — Isabelle, dit-elle, en s'adressant alors à une de ses dames d'honneur portugaises, — vous n'étiez pas de retour de notre cher pays de Lisbonne. Sa grâce eut l'assurance de prétendre qu'elle avoit le droit de me porter la queue jusque

dans mon appartement. Et comme on n'eut aucun égard à cette prétention, que croyez-vous qu'elle fit? Elle déploya une queue si ample, qu'il restoit trois mortelles aunes de satin brodé en argent dans l'antichambre, portées par quatre jeunes filles, tandis qu'elle me rendoit ses devoirs à l'autre bout du salon. Trente aunes du plus beau satin employées de cette manière par la folie de sa grâce.

— Et elles étoient, ma foi, charmantes, celles qui portoient cette énorme queue, dit le roi; jamais on n'en a vu une semblable, si ce n'est celle de la grande comète de 1566. Sedley et Etherege nous ont dit des merveilles de ces demoiselles; car un avantage de cette nouvelle mode introduite par la duchesse, c'est qu'une femme à laquelle est attachée une pareille queue peut ignorer les petites intrigues de coquetterie de celles qui la portent.

— Dois-je comprendre que le bon plaisir de Votre Majesté est que cette dame soit reçue? demanda le chambellan.

— Sans doute, répondit le roi, c'est-à-dire si elle a réellement droit à cet honneur. Il n'y auroit pas de mal de lui demander son nom; il y a dans le monde d'autres folles que la duchesse de Newcastle. J'irai moi-même dans l'antichambre recevoir votre réponse.

Mais avant que le roi fût arrivé au milieu du salon, le chambellan surprit toute l'assemblée en annonçant un nom qu'on n'avoit pas entendu prononcer à la cour depuis bien des années, celui de la comtesse de Derby.

Bien faite, majestueuse, et avancée en âge sans que le poids des années eût courbé sa taille, la noble dame s'avança vers son souverain du même pas qu'elle se seroit approchée de son égal. A la vérité on ne voyoit dans ses manières rien qui annonçât une hauteur présomptueuse et déplacée en présence du monarque; mais le sentiment intime des injustices qu'elle avoit souffertes sous le gouvernement de Charles, et de la supériorité que doit avoir celui qui a reçu l'injure sur celui qui la lui a faite, ou au nom duquel on l'a commise, donnoit de la dignité à son regard et de la fermeté à sa demarche. Elle étoit en grand deuil, et sa robe rappeloit la mode du temps qui avoit vu son mari périr sur un échafaud; elle étoit restée fidèle à cette mode pendant prés de trente ans écoulés depuis cette époque.

La surprise ne fut pas agréable pour le roi, qui maudit intérieurement la précipitation avec laquelle il avoit donné ordre qu'on laissât entrer la dame inconnue sur ce théâtre de plaisir et de gaîté; mais il comprit en même temps la nécessité de la recevoir d'une manière convenable à son

propre caractère, et au rang qu'elle occupoit dans la cour britannique. Il s'avança donc vers elle, avec l'air d'aisance et de grâce qui lui étoit naturel, et lui dit en français : — Chère comtesse de Derby, puissante reine de Man, notre très-auguste sœur...

— Parlez anglais, Sire, je puis vous demander cette faveur, dit la comtesse : Je suis pairesse d'Angleterre, mère d'un comte anglais, et, hélas! veuve d'un autre. C'est en Angleterre que j'ai passé mes jours si courts de bonheur, et mes longues années de veuvage et de chagrin. La France et son langage ne sont pour moi que les songes vides de l'enfance. Je ne connois d'autre langue que celle de mon époux et de mon fils. Permettez-moi, comme veuve et comme mère d'un Derby, de vous rendre ainsi mes hommages.

A ces mots, elle voulut fléchir le genou devant le roi, mais Charles l'en empêcha, l'embrassa sur la joue suivant l'usage, et la conduisit vers la reine, à qui il la présenta lui-même : — Il est bon que Votre Majesté sache, ajouta-t-il, que la comtesse a mis une interdiction sur le français, sur la langue de la galanterie et des complimens. J'espère que Votre Majesté, quoique étrangère aussi, trouvera assez de bon anglais pour assurer la comtesse de Derby que nous la voyons avec

plaisir à la cour après une absence de tant d'années.

— Je tâcherai du moins de le faire, répondit la reine, sur qui la comtesse avoit fait une impression plus favorable que bien des étrangères qu'elle avoit coutume de recevoir avec politesse, par complaisance pour le roi.

Charles reprit la parole : — A toute autre dame du même rang, je pourrois demander pourquoi elle a été si long-temps absente de la cour; mais à la comtesse de Derby, je crains que la seule question que je puisse lui faire ne soit pour savoir à quelle heureuse cause nous devons le plaisir de la revoir.

— Ce n'est pas à une heureuse cause, Sire, répondit la comtesse, quoiqu'elle soit urgente.

Ce début parut de mauvais augure au roi; et dans le fait, depuis l'instant que la comtesse étoit entrée, il avoit prévu quelque explication désagréable : il se hâta donc de chercher à la prévenir.

— Si cette cause, dit-il en donnant à ses traits une expression d'intérêt et de bonté, est de nature à nous mettre à même de vous être utile, nous ne pouvons demander à Votre Seigneurie de nous l'expliquer en ce moment; mais un mémoire adressé à notre secrétaire d'état, où directement à nous-mêmes, si vous le préférez,

sera pris en considération sur-le-champ, et je n'ai pas besoin d'ajouter, avec intérêt.

La comtesse salua avec un air de dignité, et répondit : — Il est vrai que l'affaire qui m'amène est importante, Sire, mais elle est de telle nature qu'elle n'exigeroit que quelques minutes de l'attention que vous pourriez accorder à des objets plus agréables ; et elle est si urgente que je crains de la retarder un seul instant.

— Cette demande est un peu inusitée, dit Charles, mais votre présence ici, comtesse de Derby, n'est pas un événement ordinaire, et mon temps doit être à votre disposition. L'affaire demande-t-elle un entretien particulier.

— Quant à moi, Sire, répondit la comtesse, je puis m'expliquer en présence de toute la cour, mais peut-être Votre Majesté préfèrera-t-elle m'entendre devant un ou deux de ses conseillers seulement.

Le roi jeta un coup d'œil autour de lui. — Osmond, dit-il, suivez-nous, et vous aussi, Arlington.

Charles les conduisit dans un cabinet voisin, s'assit et invita la comtesse à en faire autant.

— Je n'en ai pas besoin, Sire, répondit-elle; et après un moment de silence qu'elle employa à s'armer de toute sa force d'âme, elle continua en ces termes :

— Vous avez dit avec raison, Sire, que ce n'est

pas une cause peu importante qui m'a fait sortir de mon habitation solitaire. On ne m'a pas vu accourir ici, quand une partie de la fortune de mon fils, fortune qu'il tenoit d'un père mort pour la défense des droits légitimes de Votre Majesté, lui fut arrachée, sous de spécieux prétextes de justice, pour nourrir la cupidité du rebelle Fairfax, et fournir ensuite à la prodigalité de son gendre Buckingham.

— Ces expressions sont beaucoup trop fortes, Milady. Nous nous rappelons fort bien qu'une peine légale fut encourue par un acte irrégulier de violence, comme l'appellent nos lois et nos cours de justice, quoique personnellement je consente à le nommer avec vous un acte d'honorable vengeance. Mais ce qui peut paroître tel aux yeux de l'honneur est mainte fois nécessairement suivi de conséquences légales fort fâcheuses.

— Je ne parois pas en votre présence, Sire, pour me plaindre de l'injustice qu'on a faite à mon fils en le dépouillant d'une partie de ses biens. Je n'en parle que pour vous rappeler la résignation dont j'ai donné des preuves lors de cet événement fâcheux. Je viens aujourd'hui pour racheter l'honneur de la maison de Derby, honneur plus cher pour moi que tous les domaines qui lui ont jamais appartenu.

— Et qui attaque l'honneur de la maison de

Derby? sur mon âme! vous m'en apportez la première nouvelle.

N'a-t-on pas imprimé ici une relation, car c'est le nom qu'on donne à ces tissus de mensonges; une relation dis-je, relative à la conspiration des papistes, à cette prétendue conspiration, comme je la nommerai, et dans laquelle on a terni et souillé l'honneur de notre maison? Deux nobles alliés de la maison de Stanley ne courent-ils pas le risque de la vie pour des faits dont je suis la principale accusée?

Charles se tourna vers Osmond et Arlington. — Il me semble, leur dit-il en souriant, que le courage de la comtesse doit nous faire honte. Quelle bouche auroit osé appliquer l'épithète de *prétendue* à l'immaculée conspiration, ou appeler les relations des dignes témoins qui nous ont sauvés de poignards des papistes, *des tissus de mensonges?* Mais Madame, ajouta-t-il, tout en admirant la générosité de votre intention en faveur des deux Peverils, je dois vous apprendre qu'elle est inutile : ils ont été acquittés ce matin.

— Dieu soit loué! s'écria la comtesse en levant ses mains jointes vers le ciel. A peine ai-pu dormir depuis que j'ai appris la nouvelle de l'accusation portée contre eux, et je suis venue ici pour me livrer à la justice de Votre Majesté, ou

aux préventions de la nation, dans l'espoir que je pourrois sauver la vie de mes nobles et généreux amis, qui ne sont devenus suspects que par suite de leurs liaisons avec moi? Mais est-il bien possible qu'ils soient acquittés.

— Ils le sont, sur mon honneur, répondit le roi. Je suis surpris que vous ne l'ayez pas appris.

— Je ne suis arrivée que hier soir, Sire, dit la comtesse, et je suis restée dans une retraite absolue, n'osant faire aucune question qui auroit pu me faire découvrir avant que j'eusse vu Votre Majesté.

— Et maintenant que nous nous sommes vus, dit le roi en lui prenant la main avec bonté, puis-je vous conseiller de retourner dans votre île, à petit bruit, comme vous en êtes venue? Le monde a changé, ma chère comtesse, depuis le temps où nous étions jeunes. Pendant la guerre civile, on se battoit avec des sabres ou des mousquets; aujourd'hui on se bat avec des actes d'accusation, des serments, et d'autres armes légales de même espèce. Vous ne connoissez rien à cette guerre. Je sais parfaitement que vous êtes en état de défendre un château fort, mais je doute que vous connoissiez l'art de parer un acte d'accusation. Cette conspiration a fondu sur nous comme une tempête, et pendant la tempête on ne peut gouverner le navire, il faut se diriger vers le port le

plus voisin ; et heureux si l'on peut le gagner !

— C'est couardise ! s'écria la comtesse avec vivacité. Pardonnez cette expression, Sire, ce n'est qu'une femme qui l'a prononcée. Appelez autour de vous vos nobles amis, et soutenez le choc comme votre noble père. Tout est bien ou mal dans le monde : il n'existe qu'un chemin droit et honorable, et tous les sentiers qui en dévient sont tortueux, et indignes d'un homme de bien.

— Votre langage, ma vénérable amie, dit le duc d'Osmond qui vit la nécessité d'intervenir entre la dignité du souverain et la libre franchise de la comtesse, plus accoutumée à recevoir des marques de respect qu'à en accorder, — votre langage est énergique; mais il ne convient pas aux circonstances actuelles. Le parti que vous proposez pourroit occasioner une nouvelle guerre civile et tous les maux qui en sont la suite ; il seroit bien difficile qu'il produisît les effets que vous semblez en attendre avec tant de confiance.

— C'est une témérité, Milady, dit Arlington, non-seulement de vous précipiter vous-même au devant du danger, mais de vouloir encore y entraîner sa majesté. Permettez-moi de vous dire franchement que, dans ce temps de périls, vous avez eu tort de quitter le château où vous étiez

en sûreté, pour courir le risque d'obtenir un logement dans la Tour de Londres.

— Et quand je devrois y placer ma tête sur le billot fatal, comme mon époux à Boston, s'écria la comtesse, j'y consentirois volontiers plutôt que d'abandonner un ami, mais surtout un ami que j'ai moi-même envoyé au milieu des dangers, comme le jeune Peveril.

— Mais ne vous ai-je pas assuré, ma chère Comtesse, dit le roi, que les deux Peverils, le vieux comme le jeune, sont hors de danger? Qui pourroit donc vous engager à vous jeter dans des périls dont vous espèreriez sortir par mon intervention? Il me semble qu'une dame qui a votre bon sens ne doit pas se jeter dans la rivière uniquement pour donner à ses amis l'embarras et le mérite de l'en retirer.

La comtesse répéta que son intention étoit d'obtenir justice par le moyen d'un jugement impartial, et les deux conseillers lui donnèrent de nouveau l'avis de repartir promptement pour son petit royaume féodal, et d'y rester tranquillement, dût-elle être accusée de se soustraire à la justice.

Le roi, voyant que cette discussion n'auroit pas de fin, dit à la comtesse en souriant, que s'il la retenoit plus long-temps il craindroit que la reine n'en conçût de la jalousie, et il lui offrit

la main pour la faire rentrer dans le salon. Il étoit impossible qu'elle refusât. Elle retourna donc dans les grands appartements, où il arriva presqu'au même instant un événement dont il sera rendu compte dans le chapitre suivant.

—

CHAPITRE XLVI.

« Oui, Messieurs, c'est bien moi ; je suis frais et dispos,
« Et j'ai l'œil assez vif, quoique petit de taille.
« Si de ce que j'ai dit vous niez quelques mots,
« Relevez donc ce gant, mon gage de bataille. »

Lai du petit Jehan de Saintré.

Lorsque le roi eut reconduit la comtesse de Derby dans les appartements de parade, il la supplia à voix basse, avant de la quitter, de se laisser guider par de bons conseils, et d'avoir égard à sa sûreté ; après quoi, il se sépara d'elle avec un air d'aisance, comme pour partager ses attentions entre ses autres courtisans.

Ils étoient fort occupés en ce moment de l'arrivée de cinq ou six musiciens ; l'un desquels, allemand, spécialement protégé par le duc de Buckingham, étoit célèbre par son talent sur le violoncelle ; mais il avoit été retenu quelques instants dans l'antichambre par suite de la lenteur du domestique chargé de son instrument, et qui venoit enfin d'arriver en ce moment.

Le domestique plaça la caisse près du musicien, parut charmé d'être débarrassé de ce fardeau, et se retira très-lentement, comme s'il eût

été curieux de voir quelle espèce d'instrument pouvoit être si lourd. Sa curiosité fut satisfaite, et d'une manière fort extraordinaire; car, tandis que le musicien sembloit chercher dans toutes ses poches la clef de la caisse posée contre la muraille, elle s'ouvrit tout à coup, et l'on en vit sortir le nain Geoffrey Hudson.

A la vue de cet être extraordinaire, et si subitement introduit, les dames poussèrent de grands cris en reculant à l'autre extrémité du salon, et les courtisans firent un mouvement de surprise. Le pauvre Allemand, en voyant sortir de la caisse une figure si étrange, fut saisi d'une terreur qui le fit tomber sur le plancher, croyant peut-être que son instrument avoit subi cette singulière métamorphose. Il ne tarda pourtant pas à revenir à lui; et, profitant du premier moment de confusion, il se glissa hors de l'appartement, et ses camarades le suivirent de près.

— Hudson! s'écria le roi, je suis charmé de vous voir, mon ancien petit ami, quoique Buckingham, que je soupçonne l'auteur de cette surprise, ne nous ait servi que du réchauffé.

— Votre Majesté daignera-t-elle m'honorer d'un moment d'attention? demanda Hudson.

— Sans contredit, mon bon ami, répondit le roi. Il nous pleut de tous côtés, ce soir, d'anciennes connoissances, et nous ne pouvons mieux

employer notre loisir qu'à les écouter. C'est une sotte idée qu'a eue Buckingham, dit-il à l'oreille du duc d'Osmond, d'envoyer ici ce pauvre petit bon homme, surtout le jour même où il a été mis en jugement pour la grande conspiration. Dans tous les cas, il ne vient pas nous demander notre protection, puisqu'il a eu la rare bonne fortune de sortir déchargé de conspiration [1]. Je suppose qu'il ne cherche qu'à pêcher quelque petite pension ou largesse.

Le nain, qui connoissoit l'étiquette de la cour, mais qui supportoit impatiemment le délai que le roi apportoit à l'écouter, étoit debout au milieu du salon, semblable à un bidet d'Écosse que son ardeur fait trépigner et regimber comme un cheval de bataille. Il remuoit son petit chapeau surmonté d'une plume flétrie, en s'inclinant de temps en temps, comme pour demander à être entendu.

— Parlez, mon ami, parlez, dit Charles. Si l'on vous a préparé quelque adresse poétique, dépêchez-vous de la débiter, afin d'avoir le temps de reposer vos petits membres.

— Je n'ai pas de discours poétique à vous adresser, très-puissant souverain, répondit le nain; mais, en simple et loyale prose, j'accuse devant

[1] *Plotfree*, mot consacré du temps. (*Note du Trad.*)

toute cette compagnie le ci-devant noble duc de Buckingham de haute trahison.

— Fort bien! c'est parler en homme. Continuez, dit le roi, persuadé que ce discours n'étoit qu'une introduction à quelque chose de burlesque ou de spirituel, et n'ayant pas la moindre idée que cette accusation pût être sérieuse.

De grands éclats de rire partirent parmi les courtisans qui avoient entendu le nain, comme parmi ceux qui en étoient trop éloignés pour l'entendre: les uns mis en gaîté par le ton d'emphase et les gestes extravagants du petit champion; les autres riant d'autant plus fort qu'ils ne rioient que de confiance, et pour suivre l'exemple qui leur étoit donné.

— Que signifie donc toute cette gaîté? s'écria le pygmée d'un ton d'indignation. Y a-t-il sujet de rire, quand moi, Geoffrey Hudson, chevalier, j'accuse de haute trahison, devant le roi et les nobles du royaume, George Villiers! duc de Buckingham?

— Non certainement, il n'y a pas de quoi rire, dit Charles en tâchant de prendre un air de gravité; mais il y a bien de quoi s'étonner. Allons, plus de grands mots ni de colère. Si c'est une plaisanterie, voyons-en la fin; sinon, allez au buffet, et prenez un verre de vin pour vous rafraîchir après votre emprisonnement dans cette caisse.

— Je vous dis, Sire, reprit Hudson avec un ton d'impatience, mais assez bas pour n'être entendu que du roi, que, si vous passez beaucoup de temps à plaisanter ainsi, vous serez convaincu, par une funeste expérience, de la trahison de Buckingham; j'affirme à Votre Majesté, que, sous une heure, deux cents fanatiques bien armés arriveront ici pour surprendre la garde.

— Éloignez-vous, Mesdames, dit le roi; ou vous en entendrez plus que vous ne le voudriez. Vous savez que les plaisanteries du duc de Buckingham ne sont pas toujours convenables pour les oreilles des dames. D'ailleurs nous avons quelques mots à dire en particulier à notre petit ami. Duc d'Osmond, Arlington, vous pouvez rester avec nous; et il désigna encore un ou deux autres seigneurs de sa cour.

La foule joyeuse des courtisans des deux sexes se retira et se dispersa dans les autres appartements; les hommes se livrant à diverses conjectures sur la fin probable de cette aventure, et cherchant à deviner, suivant l'expression de Sedley, de quelle plaisanterie la caisse de violoncelle devoit enfin accoucher; les femmes admirant et critiquant la parure antique et la collerette richement brodée de la comtesse de Derby, à qui la reine témoignoit des égards tout particuliers.

— Maintenant que nous sommes entre amis,

dit le roi au nain, au nom du ciel expliquez-moi ce que tout cela veut dire.

— Trahison, Sire, trahison contre Votre Majesté! Tandis que j'étois caserné dans cette caisse, le coquin d'Allemand qui en étoit chargé me porta dans une certaine chapelle pour voir, comme je les entendois se le dire entre eux, si tout étoit prêt. Oui, Sire, j'ai été aujourd'hui où jamais violoncelle n'étoit entré avant, dans un conventicule d'hommes de la cinquième monarchie; et, quand ils m'emportèrent, le prédicateur terminoit son sermon en disant : Voilà le moment de partir, comme le belier à la tête du troupeau, pour surprendre sa majesté au milieu de sa cour. J'entendois tout à travers les fentes de ma caisse, que le coquin avoit mise à terre un instant, pour profiter de cette précieuse doctrine.

— Il seroit bien singulier, dit lord Arlington, qu'à travers toute cette bouffonnerie il se trouvât quelque réalité. Nous avons appris que ces hommes égarés ont eu des réunions aujourd'hui, et que cinq congrégations ont observé un jeûne solennel.

— En ce cas, dit le roi, il n'y a pas de doute qu'ils ne soient déterminés à quelque scélératesse.

— Si j'osois énoncer mon avis, Sire, dit le duc d'Osmond, ce seroit de mander le duc de Buckingham en votre présence. On connoît ses liai-

sons avec les fanatiques, quoiqu'il cherche à les cacher.

— Vous ne voudriez pas, Milord, faire à sa grâce l'injustice de la traiter en criminel sur une pareille accusation, dit le roi. Cependant, ajouta-t-il après un moment de réflexion, l'inconstance du génie de Buckingham le rend accessible à toutes sortes de tentations. Je ne serois pas surpris qu'il se livrât à des espérances trop ambitieuses; je crois même que nous en avons entendu parler tout récemment. Chiffinch, écoutez-moi. Allez sur-le-champ chez le duc de Buckingham, et amenez-le-moi sous le prétexte que vous pourrez imaginer. Je voudrois lui éviter ce que les hommes de loi appellent un flagrant délit. La cour seroit comme morte si elle n'avoit plus Buckingham pour l'animer.

— Votre Majesté n'ordonnera-t-elle pas aux gardes à cheval de monter en selle? demanda le jeune Selby, officier de ce corps.

— Non, Selby, répondit le roi, je n'aime pas cet appareil de chevaux. Cependant qu'ils soient prêts au premier signal; que le grand bailli avertisse ses officiers de police; en cas de tumulte soudain, faites doubler les sentinelles aux portes du palais, et veillez à ce que personne n'y entre.

— Et à ce que personne n'en sorte, dit le duc

d'Osmond. Où sont ces coquins d'étrangers qui ont apporté le nain ?

On les chercha partout, mais inutilement; ils avoient fait retraite en abandonnant leurs instruments; circonstance qui sembloit rendre suspect le duc de Buckingham, leur protecteur avoué.

On fit à la hâte quelques préparatifs pour résister aux efforts auxquels pourroient se livrer les conspirateurs, s'il en existoit, et pendant ce temps le roi, se retirant avec Osmond, Arlington et quelques autres conseillers dans le cabinet où il avoit donné audience à la comtesse de Derby, continua à interroger Geoffrey Hudson, dont la déclaration, quoique singulière, étoit d'accord dans tous ses points; le style romanesque dont il se servoit n'étoit que l'expression particulière de son caractère, ce qui faisoit souvent rire à ses dépens, quand il auroit pu d'ailleurs être plaint et même estimé.

Il commença d'abord à se faire valoir par le récit des souffrances qu'il avoit éprouvées à cause de la conspiration; et l'impatience d'Osmond l'auroit interrompu, si le roi n'eût rappelé au duc que la force de rotation d'une toupie finit par s'épuiser d'elle-même au bout du temps donné; mais que, si on l'entretient par l'application du fouet, elle peut durer des heures entières.

Il fut donc permis au nain d'épuiser tout ce qu'il avoit à dire relativement à sa prison, où il assura le roi qu'il n'avoit pourtant pas été dépourvu de toute consolation. Une émanation de béatitude, un rayon de lumière, un ange terrestre, une sylphide dont l'œil étoit aussi brillant que sa démarche étoit légère, étoit venue l'y visiter plusieurs fois, et avoit fait rentrer dans son cœur le calme et l'espérance.

— Sur ma foi, dit Charles, on est donc mieux à Newgate que je ne le pensois. Qui eût jamais cru que ce petit bon homme y eût trouvé une femme pour se consoler.

— Je prie Votre Majesté de croire que cette consolation étoit purement spirituelle, dit le nain d'un ton solennel. Mes sentiments pour cette belle créature n'avoient rien de terrestre : ils étoient presque semblables à la dévotion que nous autres pauvres catholiques nous avons pour les saints. Et, dans le fait, elle semble moins un être de chair et d'os qu'une sylphide du système des Rose-Croix; étant plus légère, plus svelte, moins grande que les femmes ordinaires, dont la taille offre quelque chose de grossier, qu'elles tiennent sans doute de la race gigantesque et pécheresse des hommes antédulivie ns.

— Eh bien, continuez, dit Charles : n'avez-vous pas découvert, après tout, que cette syl-

phide n'étoit qu'une simple mortelle, une femme obligeante?

— Qui? s'écria le nain. Moi, Sire! Oh! oh! fi!

— Ne soyez pas si scandalisé, mon petit ami, dit le roi, je vous promets que je ne vous soupçonne pas d'être un galant audacieux.

— Le temps s'écoule, dit le duc d'Osmond avec un peu d'impatience, en regardant à sa montre. Il y a dix minutes que Chiffinch est parti, et dans dix autres il sera de retour.

— Vous avez raison, répondit Charles avec gravité. Arrivons au fait, Hudson, et voyons quel rapport cette femme peut avoir avec votre arrivée si soudaine et si extraordinaire.

— Un rapport très-direct, Sire, répliqua Hudson. Je l'ai vue deux fois pendant ma détention à Newgate, et je la regarde vraiment comme l'ange gardien veillant à ma vie et à ma sûreté. — Après avoir été acquitté par le jury, je me rendois dans la Cité avec deux grands gentilshommes de mes amis; tous deux, comme moi, s'étoient trouvés dans l'embarras, tandis que nous étions à nous défendre contre une infâme canaille qui nous attaquoit; mais je venois de prendre possession d'une situation élevée qui me donnoit quelque avantage contre le nombre, lorsque j'entendis le son d'une voix céleste qui sembloit partir d'une croisée derrière moi; cette voix me

conseilloit de me réfugier dans cette maison; je fis aisément adopter cette mesure à mes vaillants amis les deux Peverils, qui se sont toujours montrés disposés à suivre mes avis.

— Ce qui prouve en même temps leur sagesse et leur modestie, dit le roi. Mais qu'arriva-t-il ensuite? Soyez bref. Que votre récit ne soit pas plus long que vous, mon petit homme.

— Pendant quelque temps, Sire, on auroit dit que je n'étois pas le principal objet de l'attention. D'abord le jeune Peveril nous fut enlevé par un homme ayant l'air vénérable, quoiqu'il sentît un peu le puritanisme, portant des bottes de cuir de bœuf, et n'ayant pas de nœud à son épée. Quand M. Julien revint, il nous informa, et nous apprîmes pour la première fois que nous étions au pouvoir d'un corps de fanatiques armés, mûrs pour de funestes attentats, comme le dit le poëte. Et Votre Majesté remarquera que le père et le fils se livroient presqu'au désespoir, et qu'à compter de ce moment ils n'eurent aucun égard aux assurances que je leur donnois que l'astre que mon devoir m'ordonnoit d'honorer brilleroit, quand il en seroit temps, pour nous donner le signal de notre sûreté. Mais, Sire, ce que votre Majesté aura peine à croire, pour toute réponse à mes exhortations, le père s'écria: *Ta! ta! ta!* et le fils, *Bah! bah!* ce qui prouve combien l'af-

fliction trouble la prudence des hommes, et leur fait oublier les bonnes manières. Cependant ces deux messieurs, les Peverils, fortement convaincus de la nécessité de se remettre en liberté ; ne fût-ce que pour donner connoissance à Votre Majesté de ces menées dangereuses, commencèrent à attaquer la porte de l'appartement ; attaque que j'aidai de toute la force qu'il a plu au ciel de me donner, et que m'ont laissée mes soixante ans. Mais nous ne pouvions pas, comme nous en eûmes malheureusement la preuve, exécuter cette tentative assez silencieusement pour que ceux qui nous gardoient ne nous entendissent. Ils entrèrent en grand nombre et forcèrent mes deux compagnons, la pique et le poignard à la main, à les suivre dans un autre appartement, troublant ainsi notre agréable société. Quant à moi, on m'enferma solitairement dans la même chambre, et je conviendrai que j'éprouvai un certain accablement. Mais plus la misère est grande, comme chante le poëte, plus le secours est proche ; et une porte d'espérance s'ouvrit tout à coup.

— Au nom du ciel ! Sire, dit le duc d'Osmond, faites traduire dans la langue du bon sens, par quelque auteur de romans, l'histoire que nous conte cette pauvre créature, afin que nous puissions y comprendre quelque chose.

Geoffrey Hudson jeta un regard irrité sur le

vieux seigneur irlandais, qui ne pouvoit modérer son impatience; et, fronçant les sourcils, il lui dit d'un air de dignité, que c'étoit bien assez, pour une pauvre créature comme lui, d'avoir un duc sur les bras; mais que, si le duc de Buckingham ne l'occupoit pas entièrement en ce moment, il ne souffriroit pas une pareille insulte de la part du duc d'Osmond.

— Modérez votre valeur, par égard pour nous, et réprimez votre colère, très-puissant sir Geoffrey Hudson, lui dit le roi, et pardonnez au duc d'Osmond, à ma prière. Mais surtout continuez votre histoire.

Geoffrey Hudson mit la main sur sa poitrine, et s'inclina devant le roi, pour indiquer qu'il pouvoit obéir à ses ordres sans déroger à sa dignité. Se tournant alors vers Osmond, il fit un geste de la main pour lui annoncer son pardon, accompagné d'un sourire de réconciliation, qui n'étoit qu'une grimace.

— Je vous expliquerai donc, Sire, sous le bon plaisir de sa grâce, continua-t-il, qu'en disant qu'une porte d'espérance s'étoit tout à coup ouverte pour moi, je voulois parler d'une porte cachée sous la tapisserie, et par laquelle je vis arriver cette brillante apparition, c'est-à-dire brillante et sombre comme une belle nuit sur le Continent, où l'azur d'un ciel sans nuage nous

couvre d'un voile plus aimable que la clarté éblouissante du jour. Mais je remarque l'impatience de Votre Majesté : c'en est assez. Je suivis mon guide céleste dans un autre appartement, où je vis un singulier mélange d'armes et d'instruments de musique; parmi ces derniers, je remarquai ce qui m'avoit une fois servi d'asile ; — un violoncelle. A ma grande surprise, ma protectrice passa derrière l'instrument, et ouvrant la caisse au moyen d'une légère pression sur un ressort, elle me fit voir qu'elle étoit remplie de pistolets, de poignards et de munitions, le tout attaché à des bandoulières. — Ces armes, me dit-elle alors, sont destinées à surprendre ce soir l'imprudent Charles dans sa cour. — Votre Majesté me pardonnera, si je rapporte ses propres expressions. — Mais si tu oses en prendre la place, tu peux être le sauveur du roi et du royaume : si tu as quelques craintes, ce sera moi qui risquerai l'aventure. — A Dieu ne plaise, m'écriai-je, que Geoffrey Hudson soit assez lâche pour vous laisser courir un tel risque. Vous ne savez pas comment il faut agir en de telles embuscades, et moi j'y suis habitué : j'ai été caché dans la poche d'un géant; j'ai habité momentanément un pâté. — Entrez donc dans cette caisse, me dit-elle, et ne perdez pas de temps. Cependant, tout en me disposant à lui obéir, je ne nierai pas que je

n'éprouvasse quelques frissons involontaires, qui ne sont pas incompatibles avec la valeur. Je lui avouai même que, si la chose étoit possible, j'aimerois mieux me servir de mes propres jambes pour arriver au palais. Mais elle ne voulut rien écouter, et me répondit à la hâte que je ne pouvois sortir autrement sans être intercepté, et le seul moyen d'arriver sûrement jusqu'à vous, Sire, étoit celui qu'elle m'offroit; qu'alors j'eusse à vous avertir de vous tenir sur vos gardes; qu'il n'en falloit guère davantage, parce que, la mèche une fois éventée, le pétard n'étoit plus à craindre. Hardi, téméraire même, j'entrai dans la caisse, et dis adieu à la lumière du jour qui commençoit alors à disparoître. Avant de m'y placer, mon guide en avoit retiré les armes, et les avoit jetées dans la cheminée, masquée par un grand écran. Tandis qu'elle m'y enfermoit, je la conjurai de bien recommander à ceux qui devoient me porter, de tenir toujours le manche du violoncelle en haut, afin de ne pas me trouver la tête en bas; mais avant que j'eusse pu finir ma requête, je m'aperçus que j'étois seul, et dans l'obscurité. Presque au même instant arrivèrent deux ou trois drôles dont le langage, que j'entendois à peu près, m'apprit qu'ils étoient Allemands et au service du duc de Buckingham. Je les entendis recevoir de leur chef des instructions sur ce qu'ils

devoient faire quand ils auroient pris les armes cachées, et... car je ne veux pas être injuste envers le duc, je compris qu'ils avoient des ordres précis pour épargner la personne du roi, et même ses courtisans, et pour protéger tous ceux qui pouvoient être à la cour, contre l'irruption des fanatiques. Du reste, ils étoient chargés de désarmer les gentilshommes pensionnaires, dans le corps de garde, et de se rendre maîtres du palais.

Le roi parut déconcerté et pensif, après avoir entendu cette narration; puis il chargea lord Arlington d'ordonner à Selby de visiter secrètement les autres caisses qui avoient été apportées, comme contenant des instrumens. Il fit signe alors au nain de continuer son histoire, et lui demanda plusieurs fois, du ton le plus grave, s'il étoit bien sûr d'avoir entendu nommer le duc de Buckingham, comme auteur ou complice de cet attentat.

Le nain lui répondit toujours du ton le plus affirmatif.

— C'est porter la plaisanterie un peu loin, dit le roi...

Hudson, reprenant la parole, dit qu'après sa métamorphose il avoit été porté dans la chapelle, où il avoit entendu le prédicateur terminer son sermon, comme il l'avoit déjà dit. — Nulle expression, ajouta-t-il, ne pourroit peindre mon an-

goisse quand je crus sentir que celui qui me portoit sembloit se disposer à renverser l'instrument pour le placer dans un coin; auquel cas la fragilité humaine auroit bien pu l'emporter sur ma loyauté, ma fidélité, mon amour pour mon roi, et même sur la crainte de la mort que je devois m'attendre à subir si j'étois découvert. Je doute fort qu'il m'eût été possible de retenir mes cris bien long-temps, si je m'étois trouvé placé la tête en bas.

— Et, sur mon âme! je ne vous aurois pas blâmé, dit le roi : si j'eusse été dans une pareille position dans le chêne royal, j'aurois rugi moi-même comme un lion. Est-ce tout ce que vous avez à nous dire sur cette étrange conspiration.

Sir Geoffrey Hudson ayant répondu qu'il ne savoit rien de plus. — Retirez-vous donc, mon petit ami, lui dit le roi ; vos services ne seront pas oubliés. Nous sommes obligés en conscience de fournir à l'avenir une habitation plus spacieuse et plus commode à celui qui, pour nous servir, s'est blotti dans l'étui d'un violon.

— Dans la caisse d'un violoncelle, s'il vous plaît, Sire, et non dans l'étui d'un violon, dit le petit homme, jaloux de son importance; quoique, pour le service de Votre Majesté, j'eusse voulu pouvoir me resserrer dans l'étui d'un violon de poche.

— Quelque exploit de ce genre qu'eût pu faire un de nos sujets, dit le roi, vous l'auriez certainement fait, Hudson : nous en sommes certain. Retirez-vous à l'écart ; et quant à présent, songez bien à ne pas dire un mot de cette affaire. Que votre arrivée ici, faites-y bien attention, passe pour une boutade du duc de Buckingham, et qu'il ne soit nullement question de la conspiration.

— Ne conviendroit-il pas de s'assurer de sa personne ? demanda le duc d'Osmond quand le nain fut sorti du cabinet.

— Cela est inutile, répondit le roi, je connois le petit coquin depuis long-temps. La fortune, pour en faire un modèle d'absurdité, a enfermé une grande âme dans cette misérable petite boîte. C'est un vrai Don Quichotte, format in-32, pour manier son épée et garder sa parole. On aura soin de lui. Mais, sur mon âme ! Milord, ce tour de Buckingham n'est-il pas le comble de l'ingratitude et de la perfidie ?

— Il n'auroit pu agir ainsi, dit le duc d'Osmond, si Votre Majesté avoit eu moins d'indulgence en d'autres occasions.

— Milord ! Milord ! s'écria le roi avec quelque impatience, vous êtes l'ennemi connu de Buckingham ; et nous choisirons un conseiller plus impartial. Que pensez-vous de tout ceci, Arlington ?

— Sire, répondit Arlington, je pense que ce que vous venez d'entendre est absolument impossible, à moins que le duc n'ait eu avec Votre Majesté quelque altercation ignorée de nous. Le duc est léger, inconséquent, mais ceci seroit une démence complète.

— Il est bien vrai, dit le roi, que la matinée ne s'est pas passée sans nuage entre nous. Il paroît que la duchesse vient de mourir, et sa grâce, ne voulant pas perdre de temps, a jeté les yeux autour de lui pour chercher les moyens de réparer sa perte : il a eu l'assurance de nous demander notre agrément pour faire sa cour à lady Anna, à notre nièce.

—Et bien certainement Votre Majesté le lui a refusé, dit Arlington.

— Et peut-être d'une manière un peu mortifiante pour son orgueil, répondit le roi.

— Étiez-vous seul, Sire, ou cette scène s'est-elle passée devant témoins ? demanda le duc d'Osmond.

— Absolument seul, répondit le roi ; si ce n'est le petit Chiffinch ; et vous savez que ce n'est personne.

— *Hinc illæ lacrymæ*, répliqua Osmond. Je connois parfaitement sa grâce : si le refus qu'a essuyé son audace ambitieuse n'avoit eu aucun témoin, il auroit pu le supporter ; mais un tel

échec, reçu devant un homme qu'il regardoit comme fort capable d'en faire confidence à toute la cour, étoit un affront dont il a voulu se venger.

Selby arriva en ce moment à la hâte pour annoncer que le duc de Buckingham venoit d'entrer.

Le roi se leva. — Qu'on fasse préparer une barque, dit-il, et qu'un détachement d'yeomen se mette sous les armes, dans le cas où il deviendroit nécessaire de l'envoyer à la Tour, comme accusé de haute trahison.

— Ne faudroit-il pas faire préparer un mandat du secrétaire d'état ? demanda le duc d'Osmond.

— Non, Milord, non, répondit le roi d'un ton sec : j'espère encore que nous pourrons éviter cette extrémité.

CHAPITRE XLVII.

« Le hautain Buckingham devient donc circonspect. »
SHAKSPEARE. *Richard III.*

AVANT de rendre compte à nos lecteurs de l'entrevue qui eut lieu entre le duc de Buckingham et son souverain offensé, nous devons rapporter une ou deux circonstances d'importance secondaire qui eurent lieu pendant le court trajet qu'il eut à faire pour se rendre d'York-Place à White-Hall.

En partant, le duc s'efforça d'apprendre du courtisan quelle étoit la véritable cause qui le faisoit mander à la cour si précipitamment; mais Chiffinch se tint sur ses gardes, et il se contenta de répondre qu'il croyoit qu'il étoit question de quelques divertissements pour lesquels le roi désiroit la présence de Buckingham.

Cette réponse ne satisfit pas le duc complétement; car, ayant présent à l'esprit son projet téméraire, il ne pouvoit s'empêcher de craindre qu'il ne fût découvert. Après un moment de silence : — Chiffinch, dit-il tout à coup, avez-vous parlé à quelqu'un de ce que m'a dit ce matin le roi relativement à lady Anna?

— Moi! Milord, répondit Chiffinch en hésisant; mes devoirs envers le roi, mon respect pour Votre Grâce...

— Vous n'en avez donc parlé à personne? répéta le duc en le regardant fixement.

— A... à personne, répondit foiblement Chiffinch, intimidé par le regard sévère de Buckingham.

— Vous mentez comme un coquin, s'écria le duc. Vous en avez parlé à Christian.

— Mais, répondit Chiffinch, Votre Grâce... Votre Grâce doit se rappeler que je lui avois dit, à elle, le secret de Christian, que la comtesse de Derby étoit arrivée.

— Et vous pensez, dit le duc, qu'une trahison doit servir de compensation à l'autre? Non, non: il me faut une autre réparation; et je vous réponds que je vous ferai sauter la cervelle hors du crâne avant de quitter cette voiture, si vous ne me dites la vérité relativement à ce message de la cour.

Tandis que Chiffinch hésitoit sur la réponse qu'il avoit à faire, un homme qui, à la lueur des torches que portoient toujours, à cette époque, les laquais placés derrière un équipage, et les valets de pied, pouvoit aisément distinguer le duc et Chiffinch dans la voiture, s'en approcha, en chantant d'une voix forte ce refrain d'une

vieille chanson française sur la bataille de Marignan, dans lequel on imite l'allemand francisé des Suisses vaincus :

Tout est verlore [1]
La tintelore,
Tout est verlore,
Bei Gott [2] !

— Je suis trahi! pensa le duc, qui comprit à l'instant que ces vers étoient chantés par un de ses fidèles agents, pour l'informer que le complot étoit découvert.

Il essaya de se précipiter hors de la voiture, mais Chiffinch le retint d'un bras ferme, quoique avec respect. — Ne vous perdez pas vous-même, Milord, lui dit-il avec un air d'humilité. Ma voiture est entourée de soldats et d'officiers de paix chargés d'assurer votre arrivée à White-Hall, et de s'opposer à toute tentative d'évasion. Y avoir recours, ce seroit avouer que vous êtes coupable; et je vous conseille fortement de n'en rien faire. Le roi est votre ami; soyez aussi le vôtre.

— Vous avez raison, dit le duc d'un air sombre, après un moment de réflexion; oui, je crois que vous avez raison. Pourquoi fuirois-je? je ne suis coupable de rien, si ce n'est d'avoir envoyé, pour

[1] Du mot allemand *verloren*, perdu.
[2] De par Dieu ! (*Note du Traducteur.*)

amuser la cour, de quoi faire un feu d'artifice au lieu d'un concert de musique.

— Et le nain qui est sorti si inopinément de la caisse du violoncelle?

— C'étoit le fruit de mon imagination, Chiffinch, répondit le duc, quoique cette circonstance lui fût encore inconnue. Mais, Chiffinch, vous me rendrez un service que je n'oublierai jamais, si vous me permettez d'avoir une minute de conversation avec Christian.

— Avec Christian, Milord! où le trouveriez-vous? Vous savez qu'il faut que nous allions directement à la cour.

— Je le sais; mais je crois que je ne puis manquer de le rencontrer. Vous n'êtes pas officier de paix, monsieur Chiffinch; vous n'êtes porteur d'aucun mandat, soit pour me retenir prisonnier, soit pour m'empêcher de parler à qui bon me semble.

— Votre génie est si fertile, Milord; vous avez tant de moyens pour vous tirer de mauvaises affaires, que ce ne sera jamais de plein gré que je nuirai à un homme qui a tant de ressources et de popularité.

— Eh bien donc, petit bon homme vit encore, dit le duc. — Il se mit à siffler, et au même instant Christian parut à la porte de l'armurier que nos lecteurs connoissent déjà, et il accourut à la portière de la voiture.

— *Ganz ist verloren* [1], dit le duc.

— Je le sais, répondit Christian, et tous nos saints amis se sont dispersés en apprenant cette nouvelle. Heureusement le colonel et ces coquins d'Allemands ont donné l'éveil à temps. Tout est en sûreté; vous allez à la cour, je vous y suivrai.

— Vous, Christian! ce seroit un trait d'amitié plutôt que de sagesse.

— Et pourquoi? Qu'y a-t-il contre moi? Je suis aussi innocent que l'enfant à naître. Il en est de même de Votre Grâce. Une seule créature pourroit rendre témoignage contre nous, et je me flatte de la faire parler en notre faveur. D'ailleurs, si je n'y allois pas, on m'enverroit chercher dans un instant.

— Il est sans doute question de l'esprit familier dont nous avons déjà parlé?

— Un mot à l'oreille.

— Je vous comprends, et je ne m'arrêterai pas plus long-temps, monsieur Chiffinch; car il faut que vous sachiez que c'est lui qui est mon conducteur. Eh bien! Chiffinch, en avant! vogue la galère! J'ai fait voile à travers des écueils plus dangereux que ceux qui m'environnent.

— Ce n'est pas à moi à en juger, Milord. Votre Grâce est un capitaine plein de hardiesse; et Christian est un pilote qui a l'astuce du diable.

[1] Tout est perdu.

Néanmoins je demeure l'humble ami de Votre Grâce, et je serai enchanté de vous voir hors d'embarras.

— Donnez-moi donc une preuve de votre amitié, Chiffinch, en me disant ce que vous pouvez savoir de la jolie brune que Christian appelle son esprit familier.

— Je crois que c'est cette danseuse venue chez moi avec Empson, le jour que la nièce de Christian s'en est évadée. Mais vous l'avez vue, Milord ?

— Moi! quand l'aurois-je vue?

— Je crois que c'est elle dont Christian s'est servi pour mettre sa nièce en liberté, quand il s'est vu forcé de satisfaire son beau-frère en lui rendant sa fille, et étant en outre, à ce que je crois, stimulé par le désir qu'il avoit lui-même de jouer un tour à Votre Grâce.

— Oh! oh! je m'en doutois! et je ne le tiens pas quitte. Mais avant tout sortons de cet embarras. Ah! cette magicienne étoit son esprit familier! elle étoit du complot pour me jouer! Mais nous voici à White-Hall. Chiffinch, souviens-toi que tu es mon ami; et maintenant, Buckingham, montre-toi digne de toi-même.

Mais, avant que nous suivions Buckingham en présence du roi, où il avoit à jouer un rôle si difficile, il ne sera pas mal à propos de voir ce

que devint Christian après sa courte conversation avec le duc.

Après être rentré dans la maison, ce qu'il fit en suivant un passage tortueux qui traversoit différentes cours, et qui aboutissoit à une porte de derrière donnant sur une allée ténébreuse, il se rendit dans une chambre garnie de nattes, dans laquelle Bridgenorth seul lisoit la Bible à la clarté d'une petite lampe de fer, avec un air de parfaite sérénité.

— Avez-vous mis les Peverils en liberté? demanda Christian à la hâte.

— Oui, répondit le major.

— Et quelle garantie avez-vous qu'ils n'iront pas vous dénoncer à White-Hall.

— Ils m'en ont fait la promesse volontaire, quand je leur ai montré que nos amis se dispersoient. Je crois que leur projet est de le faire demain matin.

— Et pourquoi ne le feroient-ils pas ce soir?

— Ils nous donnent ce délai pour pourvoir à notre sûreté.

— Et pourquoi n'en profitez-vous pas? pourquoi êtes-vous encore ici?

— Et pourquoi n'êtes-vous pas vous-même en fuite? A coup sûr vous êtes compromis tout autant que moi.

— Frère Bridgenorth, je suis le renard qui

connoît cent ruses pour mettre les chiens en défaut; mais vous êtes le daim qui n'a de ressource que dans la légèreté de ses jambes. Ne perdez donc pas le temps; partez pour la campagne; ou plutôt, rendez-vous à bord du navire de Zedekiah-Fish, *la Bonne-Espérance*, qui est sur la Tamise prêt à partir pour le Massachussets. Prenez les ailes du matin, et éloignez-vous de l'Angleterre. Vous pouvez arriver à Gravesend avec la marée.

— Et vous laisser, frère Christian, le soin de ma fortune et de ma fille! Non, non, mon frère; il faut avant cela que je retrouve la confiance que j'avois en vous.

— Fais ce que tu voudras, fou soupçonneux, dit Christian, surmontant le désir violent qu'il avoit d'employer des termes plus offensants : reste où tu es, et attends qu'on vienne t'y chercher pour te pendre!

— Tout homme doit mourir une fois, Christian; cette sentence est irrévocable. D'ailleurs toute ma vie n'a été qu'une mort prématurée. La cognée du forestier a abattu mes plus beaux rejetons. Celui qui leur survit, s'il fleurit jamais, doit être greffé sur un autre arbre, et bien loin de mon vieux tronc. Si la racine doit être atteinte par la hache, le coup qui la frappera ne peut arriver trop tôt. Je me serois estimé heureux, j'en conviens, si j'eusse été appelé à donner un carac-

tère plus pur à une cour licencieuse, et à détruire le joug sous lequel sont courbés les élus de Dieu. Ce jeune homme aussi, le fils de cette femme rare à qui je dois le dernier lien qui attache encore foiblement à l'humanité mon esprit harassé, combien j'aurois désiré le gagner à la bonne cause! Mais cette espérance, comme toutes les autres, a disparu pour toujours; et, puisque je ne suis pas digne de servir d'instrument pour ce grand ouvrage, je désire peu de rester plus long-temps dans cette vallée de larmes.

— Adieu donc, fou sans courage, dit Christian, qui, avec tout son sang-froid, ne put cacher plus long-temps le mépris que lui inspiroit le vieux *prédestinatien* qui se résignoit si facilement à la perte de toutes ses espérances.

— Faut-il que le destin m'ait entravé par de tels confédérés! murmura-t-il en quittant son beau-frère. Cet insensé! ce fanatique! il est impossible d'en rien faire à présent. Il faut que j'aille trouver Zarah. C'est elle, elle seule qui peut nous sauver au milieu de ces écueils. Si je puis maîtriser son caractère opiniâtre, et mettre en jeu sa vanité, son adresse, la partialité du roi pour le duc, l'effronterie sans égale de Buckingham, et ma main au gouvernail, nous pouvons encore braver la tempête; mais ce n'est pas le tout d'agir, il faut agir promptement.

Il trouva dans un autre appartement la personne qu'il cherchoit; la même qui s'étoit introduite dans le harem du duc de Buckingham, et qui, ayant fait évader Alice Bridgenorth de l'endroit où elle étoit retenue, comme nous l'avons dit plus haut, ou plutôt comme nous l'avons donné à entendre, y étoit restée en sa place. Elle étoit alors plus simplement vêtue que lorsqu'elle avoit bravé le duc par sa présence; mais son costume avoit encore quelque chose d'oriental qui s'allioit parfaitement à son teint un peu brun et à ses yeux pleins de vivacité. Elle tenoit un mouchoir sur ses yeux lorsque Christian parut; mais dès qu'elle l'aperçut elle l'en retira, jeta sur lui un regard de mépris et d'indignation, et lui demanda pourquoi il se présentoit dans un lieu où il n'étoit ni attendu ni désiré.

— Jolie question d'une esclave à son maître! dit Christian.

— Dites plutôt qu'elle est convenable; que c'est la plus convenable de toutes dans la bouche d'une maîtresse parlant à son esclave. Ne savez-vous pas que vous m'avez rendue maîtresse de votre destin dès l'instant où vous m'avez dévoilé toute votre bassesse? Tant que vous ne m'avez paru que le démon de la vengeance, vous commandiez la terreur, et vous avez réussi; mais un misérable tel que vous vous êtes montré à mes

yeux tout récemment, un fourbe infâme inspiré par l'esprit malin, une âme sordide vouée à la perdition, ne peut jamais obtenir que du mépris d'un cœur comme le mien.

— Bravement parlé, dit Christian, et avec l'accent convenable.

— Oui, je puis parler quelquefois. Je puis aussi me taire, et personne ne le sait mieux que vous.

— Vous êtes un enfant gâté, Zarah, et vous abusez de mon indulgence pour votre humeur fantasque. Votre esprit s'est dérangé depuis votre arrivée en Angleterre, et tout cela pour l'amour d'un jeune homme qui ne se soucie pas plus de vous que de la dernière des coureuses des rues, parmi lesquelles il vous abandonna pour se faire une querelle pour celle qu'il vous préfère.

— Peu importe, dit Zarah, luttant évidemment contre une vive émotion; peu importe qu'il m'en préfère une autre. Il n'existe personne, non personne qui l'ait aimé, qui puisse l'aimer davantage.

— Vous me faites pitié, Zarah, dit Christian avec quelque mépris.

— Je mérite votre pitié, mais vous ne méritez pas que je l'accepte. Qui dois-je remercier de tous mes maux, si ce n'est vous? Vous m'avez élevée dans la soif de la vengeance, avant que je con-

pusse que le bien et le mal étoient autre chose que des mots. Pour mériter vos éloges, pour satisfaire une vanité que vous aviez excitée, j'ai subi pendant des années une pénitence à laquelle mille autres auroient refusé de se soumettre.

— Mille, Zarah! Dites cent mille, dites un million. Il n'existe pas sur la terre une créature qui, n'étant qu'une simple femme, eût pu supporter la trentième partie du sacrifice que vous vous êtes imposé.

— Je le crois, dit Zarah avec hauteur; oui, je le crois; j'ai subi une épreuve à laquelle peu de personnes auroient résisté. J'ai renoncé au doux plaisir de communiquer avec ma propre race; j'ai forcé ma langue à ne prononcer que les paroles que j'avois entendues, comme un lâche espion. Voilà ce que j'ai fait pendant des années: Oui, pendant des années, et tout cela pour obtenir vos éloges, dans l'espoir d'assouvir une vengeance inhumaine! Ah! si celle qui en étoit l'objet a eu le tort de faire périr mon père, elle en a été cruellement punie en nourrissant dans son sein un serpent qui avait tout le venin de la vipère, s'il n'en avoit pas la surdité.

— Bien! bien! très-bien! Mais n'avez-vous pas trouvé votre récompense dans mon approbation, dans le sentiment intime de votre su-

périorité, qui vous a rendue capable de faire ce que l'histoire de votre sexe ne peut citer dans aucune femme; de supporter ce que jamais femme n'a supporté, l'insolence, sans y faire attention; l'admiration, sans y paroître sensible; les sarcasmes, sans daigner y répondre?

— Non pas sans y répondre, dit Zarah avec fierté. La nature n'a-t-elle pas donné à mes sentimens une expression plus forte que la parole? Ceux qui n'auroient eu aucun égard à mes prières et à mes plaintes ne trembloient-ils pas en entendant mes sons inarticulés? Cette dame orgueilleuse qui assaisonnoit sa charité de brocards qu'elle pensoit que je n'entendois pas, n'a-t-elle pas été justement punie, quand tous ses secrets les plus importans passoient entre les mains de son ennemi mortel? Et ce jeune comte, être aussi insignifiant que le panache qui flottoit sur son chapeau, et ces dames qui s'amusoient à mes dépens, n'en ai-je pas tiré, n'ai-je pas pu du moins en tirer aisément vengeance? Mais il existe quelqu'un, ajouta-t-elle en levant les yeux vers le ciel, qui ne m'a jamais adressé un sarcasme; un Être dont la générosité a traité la pauvre sourde-muette comme si elle eût été sa sœur; qui jamais n'a parlé d'elle que pour l'excuser ou la défendre, et vous me dites que je ne dois pas l'aimer, que c'est une folie de l'aimer! Je serai-

donc folle, car je l'aimerai jusqu'au dernier instant de ma vie.

— Réfléchissez un moment, fille insensée; insensée sous un rapport seulement, car, sous tous les autres, vous êtes bien au-dessus de tout votre sexe. Songez à la carrière brillante que j'ai ouverte devant vous si vous voulez renoncer à une passion sans espérance. Pensez que vous n'avez qu'à le vouloir pour devenir l'épouse, l'épouse légitime du duc de Buckingham. Avec mes talents, avec votre esprit et votre beauté, avec son amour passionné pour ces avantages, il ne faut qu'un instant pour vous placer au rang des princesses d'Angleterre. Laissez-vous seulement guider par moi. Il est maintenant dans un moment de crise. Il lui faut de grands secours pour le tirer d'affaire; des secours que nous seuls pouvons lui donner. Suivez mes conseils, et le destin lui-même ne pourroit vous empêcher de porter la couronne de duchesse.

— Ah! plutôt une couronne de duvet de chardon, entrelacée de feuilles de la même plante! Je ne connois rien de plus méprisable que ce Buckingham. Je l'ai vu par votre ordre; je l'ai vu, lorsque, pour se conduire en homme, il auroit dû se montrer noble et généreux. Je l'ai mis à l'épreuve, parce que vous l'avez voulu, car je ris des dangers qui font fuir, en rougissant et en fré-

missant, les pauvres et frêles créatures de mon sexe. Qu'ai-je trouvé en lui? un misérable voluptueux ne sachant ce qu'il doit faire; dont la passion ressemble au feu de quelques brins de paille, qui brille un instant, produit quelque fumée, mais ne peut ni échauffer ni consumer. Christian, si sa couronne étoit à mes pieds en ce moment, j'en accepterois une de pain d'épice doré plutôt que de baisser la main pour la ramasser.

— Vous êtes folle, Zarah, complétement folle, avec tout votre goût et tous vos talents. Mais ne parlons plus de Buckingham. Ne me devez-vous donc rien à moi? à moi qui vous ai délivrée de la tyrannie de votre maître, le faiseur de tours, pour vous placer dans l'aisance et l'abondance?

— Oui, Christian, je vous dois beaucoup. Si je n'avois pas senti combien je vous étois redevable, je vous aurois dénoncé à la fière comtesse, comme j'en ai été tentée plus d'une fois; et elle vous auroit fait attacher à un gibet élevé sur une des tours du château de Rushin, laissant à vos héritiers le soin de se venger des aigles qui auroient tapissé leur aire de vos cheveux, et nourri leurs oiglons de votre chair.

— Je vous remercie d'avoir eu tant d'indulgence pour moi, Zarah.

— J'en ai eu, je vous le dis avec vérité et sincérité, non à cause des services que vous m'aviez

rendus, car tout ce que vous avez fait pour moi, vous ne l'avez fait que par égoïsme, et je vous en ai plus que mille fois payé par le dévouement à vos volontés, dont je vous ai donné tant de preuves en m'exposant aux plus grands risques. Mais, jusqu'à une époque bien récente, je respectois votre force d'esprit, l'empire inimitable que vous avez sur vos passions, l'intelligence avec laquelle vous savez maîtriser tous les autres, depuis le fanatique Bridgenorth jusqu'au débauché Buckingham. C'étoit en cela que je reconnoissois mon maître.

— Je n'en ai rien perdu, et, avec votre aide, je vous ferai voir les filets les plus forts que les lois de la société civile aient jamais tendus pour limiter la dignité naturelle de l'homme, se briser aussi facilement que des toiles d'araignées.

Zara garda le silence un instant, et continua en ces termes : — Tant qu'un noble motif vous avoit enflammé; oui, un noble motif, quoique illégal, car je suis née pour regarder le soleil qui force les pâles filles de l'Europe à baisser les yeux, je vous aurois servi; je vous aurois suivi partout où la vengeance ou l'ambition vous auroit conduit. Mais la soif de la richesse... et amassée par quels moyens! Qu'ai-je de commun avec cette passion? Ne vouliez-vous pas devenir le vil pourvoyeur du roi, quoiqu'il s'agît de sacrifier

votre propre nièce? Vous souriez! Souriez donc encore, quand je vous demande si ce n'étoit pas dans des vues semblables que vous m'aviez ordonné de rester chez Buckingham après le départ de votre nièce. Souriez à cette question; et, de par le ciel! je vous frappe droit au cœur. En parlant ainsi elle mit là main à son sein, et laissa voir la garde d'un petit poignard.

— Si je souriois, dit Christian, ce ne seroit que de mépris pour une accusation si odieuse. Jeune fille, je ne vous en dirai pas la raison, mais il n'existe pas sur la terre de créature vivante dont j'aie plus à cœur l'honneur et la sûreté. Il est vrai que je désirois vous voir l'épouse de Buckingham; et avec votre esprit et votre beauté, je ne doutois pas que cet événement n'arrivât.

— Vain flatteur, répondit Zarah, qui parut pourtant un peu calmée par la flatterie qu'elle rejetoit, il est bien vrai que vous avez voulu me persuader que ce seroient des offres honorables que me feroit votre Buckingham. Mais comment avez-vous osé vouloir me tromper ainsi, quand le temps, le lieu, les circonstances, devoient vous convaincre de mensonge? Comment l'osez-vous encore en ce moment, quand vous savez qu'à l'époque dont vous parlez la duchesse vivoit encore?

— Elle vivoit, mais elle étoit sur son lit de

mort. Et quant au temps, au lieu, aux circonstances, si votre vertu n'avoit eu que de si fragiles appuis, ma chère Zarah, vous n'auriez pu être ce que vous êtes. Je vous connoissois en état de le braver, sans quoi, car vous m'êtes plus chère que vous ne le pensez, je ne vous aurois fait courir aucun risque ni pour le duc de Buckingham, ni même pour tout le royaume d'Angleterre. Ainsi maintenant voulez-vous suivre mes conseils et m'accompagner?

Zarah ou Fenella, car nos lecteurs doivent être convaincus depuis long-temps de l'identité de ces deux personnages, baissa les yeux et garda quelque temps le silence. — Christian, dit-elle enfin d'une voix solennelle, si mes idées du bien et du mal sont confuses et incohérentes, je le dois d'abord à l'ardeur d'un sang que fait encore fermenter le soleil qui me vit naître; ensuite à une enfance passée parmi les charlatans et les jongleurs; enfin à une jeunesse consacrée à la fraude et à la trahison, et pendant laquelle, suivant exactement la marche que vous m'aviez prescrite, j'entendois tout sans pouvoir communiquer mes idées à personne. Cette dernière cause de mes erreurs, si j'en ai à me reprocher, vient de vous seul, Christian; car ce furent vos intrigues qui me placèrent chez cette dame; ce fut vous qui me dites que le plus grand de tous

mes devoirs étoit d'assurer la vengeance de la mort de mon père, et que la nature m'ordonnoit de détester et de trahir celle qui me nourrissoit et me caressoit, quoique ce fût à la vérité comme elle auroit nourri et caressé un chien ou tout autre animal muet. Je crois aussi, car je veux vous dire franchement tout ce que je pense, que vous n'auriez pas si facilement découvert votre nièce dans l'enfant dont l'agilité surprenante faisoit la fortune d'un jongleur, et qué vous ne l'auriez pas si aisément décidée à se séparer de son esclave, si vous ne m'aviez vous-même confiée à ses soins pour des raisons que vous connoissiez, et si vous ne vous étiez pas réservé le droit de me réclamer quand bon vous sembleroit. Vous n'auriez pu me faire faire un meilleur apprentissage pour me mettre en état de jouer le rôle de muette, auquel vous aviez dessein de me condamner pour toute ma vie.

— Vous êtes injuste envers moi, Zarah : je vous trouvai capable de remplir, comme personne n'auroit pu le faire, une tâche indispensable pour venger la mort de votre père ; je vous y consacrai, comme j'y consacrai ma propre vie et toutes mes espérances ; et vous regardâtes ce devoir comme inviolable jusqu'à ce que ce fol amour pour un jeune homme qui aime votre cousine...

— Qui... aime... ma... cousine, répéta Zarah, à qui nous continuerons à donner son véritable nom; en prononçant ces mots à voix lente, comme s'ils se fussent échappés l'un après l'autre de sa bouche, et sans qu'elle le sût; eh bien, soit! homme pétri d'astuce, je suivrai ta marche encore un peu de temps, bien peu de temps. Mais prends-y bien garde : ne me fatigue pas de remontrances contre les pensées qui sont le trésor secret de mon cœur; je veux dire mon affection sans espoir pour Julien Peveril, et ne sois pas assez hardi pour me faire servir à l'envelopper dans les filets que tu voudrois tendre autour de lui. Vous et votre duc, vous maudirez amèrement l'heure à laquelle vous m'aurez poussée à bout. Vous pouvez me croire en votre pouvoir; mais sachez que les serpens de mon climat brûlant ne sont jamais plus à craindre que lorsqu'on les serre dans la main.

— Je me soucie fort peu de ces Peverils : qu'ils soient heureux ou malheureux, je n'en donnerois pas un simple fétu, à moins qu'ils ne se trouvent placés entre moi et la femme destinée à ma vengeance, cette femme dont les mains sont encore rouges du sang de votre père. Croyez-moi, je puis séparer leur destin du sien, et je vous en expliquerai les moyens. Quant au duc, il passe dans toute la ville pour avoir de l'esprit; les

guerriers admirent son courage; il est pour les courtisans le modèle des grâces et de l'élégance, et avec son haut rang et son immense fortune, je ne vois pas pourquoi vous laisseriez échapper l'occasion d'un établissement brillant que je me trouve en position de pouvoir vous procurer.

— Ne m'en parle plus, s'écria Zarah, si tu veux que notre trêve..., car souviens-toi que ce n'est pas une paix; si tu veux, dis-je, que notre trêve dure seulement l'espace d'une heure.

— Et voilà donc, dit Christian faisant un dernier effort pour intéresser la vanité de cet être extraordinaire, voilà celle qui se prétendoit supérieure aux passions humaines; qui pouvoit voir indifféremment les grands dans leurs salons, les captifs dans leurs cachots, sans prendre part aux plaisirs des uns, sans compatir aux souffrances des autres, et qui s'avançoit d'un pas sûr et silencieux vers l'accomplissement de ses plans, sans être arrêtée un seul instant par le spectacle du bonheur ou de l'adversité!

— De mes plans! dit Zarah. Dis donc des tiens, Christian. De ces plans que tu avois formés pour extorquer des prisonniers surpris quelques moyens de les convaincre, de ces plans concertés avec des gens plus puissants que toi, pour pénétrer les secrets des autres, afin d'y rattacher les

accusations qui devoient prolonger l'erreur d'un peuple aveugle.

— Mais l'accès que vous aviez obtenu, comme mon agent, vous deviez le faire servir pour opérer un grand changement dans la nation; et quel usage en avez-vous fait? Vous n'avez cherché qu'à le rendre utile à votre folle passion.

— Folle! s'il eût été moins que fou, celui qui en étoit l'objet, nous serions maintenant l'un et l'autre bien loin des embûches que vous nous aviez préparées à tous deux. Toutes mes mesures étoient prises, et nous aurions déjà dit adieu pour toujours aux rives de la Grande-Bretagne.

— Et ce misérable nain! étoit-il digne de vous d'abuser cette pauvre créature par des visions flatteuses; de lui faire prendre des drogues somnifères? Est-ce encore moi qui ai fait tout cela?

— C'étoit l'instrument dont je voulois me servir. Je me rappelois trop bien vos leçons pour agir autrement. Et cependant ne le méprisez pas trop : ce misérable nain, dont j'ai fait mon jouet dans sa prison, cet humble avorton de la nature, je l'accepterois pour époux plutôt que votre Buckingham. Ce pygmée vain et glorieux a un cœur sensible et cette noblesse de sentiments dont un homme doit s'honorer.

— Eh bien donc, dit Christian, agissez comme bon vous semblera; mais que, d'après mon

exemple, personne ne s'avise de vouloir désormais lier la langue d'une femme, puisqu'il faut l'en indemniser ensuite en lui accordant le privilége de faire toutes ses volontés. Enfin le coursier a secoué la bride, et il faut bien que je le suive, puisque je ne puis le guider.

Nous allons maintenant retourner à la cour du roi Charles, à White-Hall.

CHAPITRE LXVIII.

« Que te dirai-je, à toi plus cruel qu'un sauvage,
« Qui viens de me percer du plus sensible outrage ;
« A qui je confiois mes plus secrets desseins,
« Mon plus cher conseiller, dont les puissantes mains
« Auroient en lingots d'or su convertir ton maître ?
SHAKSPEARE. *Henri V.*

Dans aucune époque de sa vie, pas même dans le péril le plus imminent, la gaîté naturelle de Charles ne parut souffrir une éclipse plus totale que pendant qu'il attendoit le retour de Chiffinch et du duc de Buckingham. Son cœur se révoltoit à l'idée que l'homme pour lequel il avoit eu le plus d'indulgence, qu'il avoit choisi pour partager ses heures de loisir et de divertissement, eût pu être capable de tremper dans un complot qui sembloit dirigé contre sa liberté et sa vie. Il recommença plus d'une fois à interroger le nain, mais il n'en put tirer que ce que contenoit déjà sa première narration. Hudson lui avoit décrit en couleurs si fantasques et si romanesques la femme dont il prétendoit avoir reçu la visite dans la prison de Newgate, que le roi ne put s'empêcher de penser que le pauvre hommee avoit la tête un peu tournée.

D'ailleurs, comme on n'avoit rien découvert dans le tambour ni dans les caisses des autres instruments, il nourrissoit l'espoir de ne trouver dans cette prétendue conspiration qu'une simple plaisanterie, ou une méprise du nain.

Les individus dépêchés pour surveiller les mouvements de la congrégation de Weiver rapportèrent que tous ceux qui la composoient s'étoient dispersés tranquillement. On apprit en même temps, à la vérité, qu'ils avoient tous des armes; mais ce n'étoit pas une preuve qu'ils eussent des desseins hostiles, dans un moment où tous les bons protestants se croyoient en danger d'être massacrés à chaque instant; où les chefs de la Cité avoient organisé une milice et alarmé tous les citoyens de Londres par le bruit des projets d'insurrection des catholiques; où enfin, pour nous servir des expressions emphatiques d'un alderman de ce temps, les presbytériens croyoient généralement qu'ils s'éveilleroient un beau matin avec le cou coupé. Qui devoit commettre de si terribles exploits? c'est ce qu'il étoit plus difficile de dire; mais chacun en admettoit la possibilité, puisqu'un juge de paix avoit déjà été assassiné. Au milieu d'une terreur panique si universelle, on ne pouvoit donc conclure de ce qu'une congrégation de protestants par excellence, la plupart

anciens militaires, s'étoient réunis en armes dans le lieu destiné à l'exercice de leur culte; on ne pouvoit conclure, dis-je, qu'ils eussent conçu des projets hostiles contre l'état.

Les discours violents du ministre, en les supposant bien prouvés, n'étoient pas davantage un indice certain d'un complot prémédité. Les paraboles favorites des prédicateurs, les métaphores qu'ils choisissoient, les ornements qu'ils y ajoutoient, avoient toujours alors quelque chose de militaire. Prendre d'assaut le royaume des cieux est une forte et belle métaphore quand on l'emploie dans un sens général, comme dans l'Écriture; mais ils la délayoient dans leurs sermons, en se servant de tous les termes techniques employés pour l'attaque et la défense d'une place fortifiée. En un mot le danger, quel qu'il pût être dans la réalité, avoit disparu aussi soudainement qu'une bulle élevée sur la surface de l'eau, qui éclate dès qu'on y touche, et ne laisse aucune trace.

Tandis qu'on faisoit au roi des rapports de ce qui se passoit à l'extérieur, et qu'il les discutoit avec ses conseillers, un sentiment de mélancolie et d'inquiétude se mêla à la gaîté qui avoit présidé au commencement de cette soirée. Chacun s'aperçut qu'il se passoit quelque chose d'extraordinaire; et la distance à laquelle Charles se tenoit

de la compagnie, en ajoutant au sérieux qui commençoit à s'y glisser, prouvoit que l'esprit du roi étoit occupé de quelque affaire importante.

Ainsi le jeu fut négligé, les instruments de musique gardèrent le silence ou jouèrent sans être écoutés, les galants cessèrent de faire des compliments, les dames d'en attendre, et une curiosité inquiète vint agiter tout le cercle. Chacun demandoit aux autres pourquoi ils étoient si graves; mais sans en recevoir plus de réponse qu'on n'auroit pu en espérer d'un troupeau de bestiaux à qui l'instinct apprend à craindre l'approche d'un orage.

Pour ajouter à l'appréhension générale, un bruit sourd commença à se répandre que deux ou trois courtisans, ayant voulu quitter le palais, avoient été informés que personne ne pouvoit en sortir avant l'heure qui seroit indiquée pour la sortie générale. Et, quand ils rentrèrent dans les appartements, ils annoncèrent à voix basse qu'on avoit doublé le nombre des factionnaires à la porte, et qu'un détachement des gardes à cheval étoit rangé dans la cour : circonstances assez extraordinaires pour redoubler l'inquiétude et la curiosité.

Telle étoit la situation de la cour quand le bruit d'une voiture se fit entendre, et le mouve-

ment qui eut lieu annonça l'arrivée d'un personnage d'importance.

— Voici Chiffinch, dit le roi, avec sa proie entre ses serres.

C'étoit en effet le duc de Buckingham, et ce ne fut pas sans émotion qu'il se trouva en présence du roi. En entrant dans la cour, il vit, à la lueur des torches dont la voiture étoit entourée, briller les uniformes écarlates, les chapeaux galonnés et les sabres nus des gardes à cheval, spectacle inusité, et fait pour porter la terreur dans une conscience qui n'étoit pas sans reproche.

Le duc descendit de voiture, et se contenta de dire à l'officier de service : — Vous voilà bien tard sous les armes ce soir, capitaine Carleton ?

— Tels sont nos ordres, Milord, répondit Carleton avec une précision militaire; et il ordonna aux quatre sentinelles à pied qui étoient sous la porte de faire place au duc de Buckingham. Mais à peine étoit-il entré, qu'il entendit le même officier donner l'ordre : — A votre poste, sentinelles, occupez la porte et gardez bien le passage. Et il lui sembla que ces mots lui faisoient perdre tout espoir de salut.

En montant le grand escalier, il remarqua qu'on avait pris d'autres précautions qui étoient autant de signes d'alarme. Le nombre des yeomen

de la garde étoit plus que doublé, et ils portoient la carabine au lieu de la hallebarde. Les gentilshommes pensionnaires, armés de pertuisanes, étoient aussi en plus grand nombre que de coutume. En un mot, il sembloit qu'on avoit mis sous les armes à la hâte, et pour quelque motif urgent, toute la maison du roi.

Buckingham jeta un coup d'œil attentif sur tous ces préparatifs de défense, et monta d'un pas lent et ferme, comme s'il eût compté chaque marche sur laquelle il plaçoit le pied. — Qui m'assurera de la fidélité de Christian? pensa-t-il: s'il est ferme, nous sommes sauvés; dans le cas contraire...

Comme il posoit cette alternative, il entra dans le salon où étoit le roi.

Le roi étoit debout au milieu de l'appartement, entouré des conseillers qu'il venoit de consulter. Le reste de cette brillante assemblée, divisé en différents groupes, se tenoit à quelque distance, et regardoit. Chacun observa un grand silence en voyant entrer Buckingham, dans l'espoir de recevoir quelque explication du mystère qui agitoit tous les esprits. L'étiquette ne permettant pas d'approcher, on penchoit la tête en avant pour tâcher d'entendre quelque chose de ce qui alloit se passer entre le roi et le duc intrigant. Au même instant, les conseillers qui

étoient près du roi se rangèrent des deux côtés pour permettre à Buckingham de lui rendre ses hommages, selon le cérémonial d'usage. Il accomplit ce cérémonial avec sa grâce ordinaire; mais le roi le reçut avec un air grave auquel il n'étoit pas accoutumé.

— Vous vous êtes fait attendre, Milord, dit Charles. Il y a long-temps que Chiffinch est parti pour requérir votre présence ici. Je vois que votre costume est soigné. Cette recherche de toilette n'étoit pas nécessaire en cette occasion.

— Elle ne pouvoit ajouter à la splendeur de la cour de Votre Majesté, répondit le duc, mais elle n'étoit pas inutile pour moi-même. C'étoit aujourd'hui jour de gala à York-Place, et mon club de Pendabler étoit en orgie complète quand l'ordre de Votre Majesté est arrivé. Je ne pouvois avoir été dans la compagnie d'Ogle, de Manidue, de Darson, etc., sans avoir besoin de faire quelques changements à mon costume, et quelques ablutions, avant de me présenter dans ce cercle.

— J'espère que la purification sera complète, dit le roi sans changer de visage; et la physionomie de Charles étoit sombre, sévère et même dure, quand l'expression n'en étoit pas adoucie par le sourire qui lui étoit habituel. Nous désirons demander à Votre Grâce ce que signifie cette espèce de mascarade musicale dont il vous a plu de nous

régaler, mais qui a échoué, à ce qu'on nous a donné à entendre?

— Il faut vraiment qu'elle ait complétement échoué, dit le duc, puisque Votre Majesté paroît prendre la chose au sérieux. Je croyois divertir Votre Majesté, que j'avois vue quelquefois s'amuser de pareilles aubades, en lui envoyant ce que contenoit la caisse de ce violoncelle; mais je vois que la plaisanterie n'a pas réussi. Je crains que les feux d'artifice n'aient fait quelque mal.

— Pas tout le mal qu'ils étoient peut-être destinés à faire, dit le roi d'un ton grave: vous voyez, Milord, que nous n'avons pas une échauboulure, et que nous sommes tous bien portants.

— Puisse Votre Majesté l'être long-temps! Cependant je vois qu'il y a dans cette affaire quelque chose que je ne conçois pas; quelque chose qui doit être bien impardonnable, contre mon intention assurément, puisque j'en ai encouru le déplaisir d'un maître si indulgent.

—Trop indulgent, Buckingham; et cette indulgence a changé en traîtres des sujets loyaux.

— Si Votre Majesté me permet de le lui dire, je ne comprends rien à cela.

— Suivez-nous, Milord, et nous tâcherons de nous expliquer mieux.

Accompagné des mêmes seigneurs qui l'entou-

roient, et suivi de Buckingham, sur qui tous les yeux étoient fixés, Charles retourna dans le même cabinet où avoient déjà été tenues plusieurs consultations pendant cette soirée. Là, croisant les bras, et s'appuyant sur le dossier d'un fauteuil, il commença à interroger le duc.

— Parlons franchement, et répondez-moi avec vérité, Buckingham, dit le roi. — Quel étoit, en un mot, le divertissement que vous aviez préparé pour ce soir.

— Une mascarade, Sire, une petite danseuse devoit sortir de la caisse du violoncelle, et je croyois que Votre Majesté auroit été satisfaite de ses gambades. Il s'y trouvoit aussi quelques feux d'artifice chinois; et pensant que le divertissement auroit lieu dans le salon de marbre, j'avois cru qu'on auroit pu les tirer sans occasioner la moindre alarme, et qu'ils auroient produit un bon effet à l'apparition de ma petite magicienne qu'on eût vue entourée d'une atmosphère de feu. J'espère qu'il n'y a pas eu de perruques de brûlées, point de dames effrayées, point d'espérances de noble lignée déçues, grâce à une plaisanterie mal imaginée!

— Nous n'avons pas vu de feux d'artifice, Milord; quant à votre danseuse, nous en entendons parler pour la première fois, et c'est sous la forme de notre vieille connoissance Geoffrey

Hudson qu'elle a paru. Or, à coup sûr, les jours de danse du petit homme sont passés.

— Votre Majesté me surprend; je la supplie d'envoyer chercher Christian, Édouard Christian, qui demeure dans une grande et vieille maison, dans le Strand, près de la boutique de Sharper, l'armurier. Sur mon honneur, Sire, je l'ai chargé de tout l'arrangement de cette plaisanterie, avec d'autant plus de raison que la petite danseuse lui appartient. S'il a fait quelque chose pour déshonorer mon concert, ou nuire à ma réputation, de par Dieu! il mourra sous le bâton.

— Il est bien singulier, dit le roi, et je l'ai souvent observé, que ce coquin de Christian porte toujours le blâme des fautes des autres. Il joue le rôle qu'on assigne dans une grande maison à ce fameux personnage qu'on dit coupable de tous les accidents, et qu'on nomme Personne. Quand Chiffinch fait une bévue, il en accuse Christian; quand Sheffield écrit une satire, je suis sûr d'apprendre que Christian l'a corrigée, ou l'a distribuée. C'est l'âme damnée de tout ce qui compose ma cour; le bouc émissaire chargé des iniquités de tous mes courtisans, et il aura une bonne charge à porter dans le désert. Mais, quant aux péchés de Buckingham, il en est le porteur ordinaire et régulier, : — je suis convaincu que sa Grâce compte que Christian subira en ce monde

et dans l'autre tous les châtiments qu'elle peut avoir encourus.

— Pardonnez-moi, Sire, répondit le duc avec un air respectueux, je n'ai pas l'espérance d'être pendu ou damné par procuration ; mais il est clair que quelqu'un s'est permis de changer quelque chose au projet que j'avois conçu. Si j'ai été accusé près de vous, je demande à entendre l'accusation, et à être confronté à mon accusateur.

— C'est justice, dit Charles, qu'on fasse paroître notre petit ami.

On dérangea un devant de cheminée, et le nain parut à l'instant.

— Voici le duc de Buckingham, lui dit le roi ; répétez devant lui l'histoire que vous nous avez contée. Apprenez-lui ce qui étoit contenu dans la caisse du violoncelle avant qu'on l'eût vidée pour vous y placer. — Ne craignez personne, et dites la vérité hardiment.

— Votre Majesté me permettra de lui faire observer, dit Hudson, que la crainte m'est inconnue.

— Son corps est trop petit pour contenir ce sentiment, dit Buckingham, ou l'étoffe en est trop mince pour valoir la peine de l'inspirer. Mais, voyons, qu'il parle !

Avant qu'Hudson eût fini son histoire, Buckingham l'interrompit en s'écriant : — Est-il pos-

sible que Votre Majesté ait conçu quelques soupçons contre moi sur la parole de cette pauvre variété du genre des babouins?

— Lord déloyal, je t'appelle au combat! s'écria le petit homme outré de colère en s'entendant traiter ainsi.

— L'entendez-vous dit le duc, le petit homme a absolument le cerveau timbré? Il défie au combat un homme qui ne demanderoit d'autre arme qu'une épingle à friser pour le percer de part en part, et qui d'un coup de pied l'enverroit de Douvres à Calais, sans barque ni paquebot. Et que pouvez-vous attendre d'un idiot, engoué d'une danseuse qu'on a vue figurer à Gand sur la corde tendue, et dont il veut sans doute unir les talents aux siens pour se faire voir avec elle sur des tréteaux à la foire de Saint-Barthélemi? N'est-il pas clair que, si cette petite créature n'est pas animée par la malignité, comme l'est toute la race des pygmées, dévorée d'une envie invétérée contre tous ceux dont la taille a les proportions ordinaires de l'espèce humaine; en supposant, dis-je, que ce ne soit pas un mensonge fait par malice et de propos délibéré, n'est-il pas clair qu'il a pris des pétards et des fusées chinoises pour des armes et des munitions? Il ne dit pas qu'il les ait touchées ou maniées lui-même; et, n'ayant jugé que par la vue, je doute que

cette créature, vieille et infirme, surtout quand quelque idée bizarre ou quelque prévention absurde s'est logée dans son cerveau, soit en état de distinguer un pistolet d'arçon d'un boudin.

Les horribles clameurs que poussa le pauvre nain quand il entendit dépriser ainsi sa science militaire; la hâte avec laquelle il bégaya le détail de ses exploits belliqueux, les grimaces absurdes qui servirent d'accompagnement à ce récit, provoquèrent l'hilarité de Charles, et même des hommes d'état qui l'entouroient, et donnèrent une teinte de ridicule à une scène assez étrange déjà. Le roi y mit fin en ordonnant au nain de se retirer.

Une discussion plus régulière s'entama alors, et Osmond le premier fit remarquer que l'affaire étoit plus sérieuse qu'on ne l'avoit pensé, puisque sir Geoffrey Hudson avoit parlé d'une conversation fort extraordinaire, annonçant des intentions de trahison, et tenue par les affidés du duc de Buckingham, qui l'avoient apporté dans la caisse au palais.

— Je suis sûr que le duc d'Osmond ne perdra jamais l'occasion de placer un mot en ma faveur, dit Buckingham d'un ton de dédain; mais je le défie, lui et tous mes autres ennemis; et il me sera facile de démontrer que ce prétendu complot, si l'on trouve le plus léger prétexte pour

lui donner ce nom, n'est qu'un coup monté pour détourner l'odieux justement attaché à la conspiration des papistes contre les protestants. Voilà un petit être qui, pour ternir l'honneur d'un pair protestant, échappe à la corde qu'il a méritée! Et sur quoi est fondée son accusation? sur une conversation de trois ou quatre musiciens allemands, qu'il a entendue à travers les fentes d'une caisse de violoncelle, quand cet animal y étoit enfermé, et monté sur les épaules d'un homme! Or, en rapportant cette conversation, le nabot prouve qu'il entend l'allemand comme mon cheval. Mais supposons qu'il ait bien entendu, bien compris, et fidèlement rapporté cet entretien, en quoi mon honneur peut-il être compromis par ce que disent des gens de cette espèce, avec lesquels je n'ai jamais eu d'autres rapports que ceux qui étoient relatifs à leur profession? Pardon, Sire, si j'ose dire que les hommes d'état qui se sont efforcés d'étouffer la conspiration des papistes, par le prétendu complot du tonneau de farine, ne se feront guère plus d'honneur par cette fable absurde du violoncelle.

Les conseillers se regardèrent les uns les autres; Charles tourna sur les talons, et se promena à grands pas dans le cabinet.

En ce moment on vint annoncer au roi les deux Peverils qu'il avoit fait mander, et il donna

ordre qu'on les introduisît en sa présence.

Ils avoient reçu l'ordre du roi dans un moment bien intéressant. Après avoir été mis en liberté par le vieux Bridgenorth de la manière et aux conditions dont le lecteur a pu se faire une idée, d'après la conversation entre le major et Christian, ils étoient arrivés dans l'appartement qu'occupoit lady Peveril, qui les reçut avec d'autant plus de joie qu'elle les attendoit avec crainte et inquiétude. Elle avoit appris, grâce au fidèle Lance-Outram, qu'ils avoient été acquittés; mais leur retard et le bruit parvenu jusqu'à elle des attroupements tumultueux qui avoient eu lieu dans le Strand et dans Fleet-Street lui avoient causé de vives alarmes.

Quand les premiers transports de joie se furent un peu calmés, lady Peveril, regardant son fils d'un air d'intelligence, comme pour lui recommander d'être prudent, lui dit qu'elle alloit maintenant lui présenter la fille d'un ancien ami, qu'il n'avoit jamais vue. Elle appuya sur le mot *jamais*. — C'est, ajouta-t-elle, la fille unique du colonel Mitford, du pays de Galles, qui me l'a confiée pour un certain temps, ne se jugeant pas en état de se charger lui-même des soins de son éducation.

— Oui, oui, dit sir Geoffrey, Dick Mitford doit être vieux maintenant. Il ne doit pas être

bien loin d'avoir vu les trois quarts d'un siècle. C'étoit déjà un coq et non un jeune poulet lorsqu'il joignit le marquis d'Hertford à Nampt Wich avec deux cents Gallois sauvages. Par saint Georges! Julien, j'aime cette jeune fille comme si elle étoit ma chair et mon sang! Sans elle, lady Peveril n'auroit pu supporter toutes ses afflictions. Et Dick Mitford m'a envoyé mille pièces d'or fort à propos; car il restoit à peine quelques pièces à croix dans nos poches pour empêcher le diable d'y danser; et il en falloit pour ce procès d'enfer. Je m'en suis servi sans scrupule, car il y a du bois à couper à Martindale, quand nous y serons de retour, et Mitford sait que j'en aurois fait tout autant pour lui. Il est étrange que ce soit le seul de mes amis qui ait songé que je pouvois avoir besoin de quelques pièces d'or.

Pendant que sir Geoffrey parloit ainsi, Alice Bridgenorth et Julien s'étoient salués sans que le vieux chevalier y eût fait grande attention. Il s'écria pourtant: —Embrassez-la, Julien, embrassez-la. Comment diable! est-ce ainsi que vous avez appris dans l'île de Man à saluer une dame, comme si ses lèvres étoient un fer à cheval tout rouge? Ne vous en offensez pas, ma charmante princesse: Julien est naturellement un peu timide, et il a été élevé par une vieille dame; mais, avec le temps, vous verrez qu'il est aussi vert-galant que vous

avez trouvé son père. Et maintenant, lady Peveril, le dîner! le dîner! Il faut que le vieux renard se remplisse la panse, quoiqu'il ait été couru toute la journée par les chiens.

Lance-Outram, dont il fallut ensuite recevoir les félicitations joyeuses, eut le bon esprit de les faire en peu de mots, pour servir plus promptement un dîner simple, mais substantiel, qu'il avoit été chercher chez un traiteur voisin. Julien se mit à table, comme un homme enchanté, entre sa mère et sa maîtresse. Il n'eut pas de peine à concevoir alors que lady Peveril étoit l'amie à qui le major avoit confié sa fille, et il n'avoit d'inquiétude qu'en songeant à ce que penseroit son père quand il connoîtroit le véritable nom d'Alice. Il fut pourtant assez sage pour ne pas souffrir que trop de prévoyance empoisonnât son contentement; il échangea avec elle plusieurs signaux de reconnoissance, sous les yeux de sa mère, qui ne parut pas le trouver mauvais, et sans être vu du vieux baronnet, qui, dans sa gaîté bruyante, parla comme deux, mangea comme quatre, et but comme six. Il auroit peut-être même porté ses prouesses bachiques encore plus loin, si elles n'eussent été interrompues par l'arrivée d'un officier qui lui apportoit, de la part du roi, l'ordre de se rendre sur-le-champ à White-Hall, et d'y amener son fils.

Lady Peveril fut alarmée, et Alice pâlit d'inquiétude; mais sir Geoffrey, qui ne voyoit jamais que ce qui se trouvoit en face de lui, attribua ce message au désir qu'avoit sa majesté de le féliciter sur l'heureux dénoûment de son procès; intérêt qu'il ne regardoit nullement comme extraordinaire, attendu qu'il en avoit éprouvé autant pour le roi. La surprise qu'il en ressentit fut même mêlée de joie; car, avant qu'il quittât la cour de justice, on lui avoit donné à entendre qu'il feroit bien de repartir pour son château sans se présenter à la cour: restriction qu'il supposoit aussi contraire au sentiment de sa majesté, qu'elle l'étoit aux siens.

Tandis qu'il étoit en consultation avec Lance-Outram sur le moyen de nettoyer à la hâte son ceinturon et la poignée de son épée, lady Peveril trouva un instant pour informer Julien qu'Alice étoit sous sa protection en vertu de l'autorisation de son père, le major, qui avoit donné son consentement à leur union, si elle pouvoit avoir lieu. Elle ajouta qu'elle avoit le dessein d'employer la médiation de la comtesse de Derby pour vaincre les obstacles qu'on pouvoit avoir à craindre de la part de sir Geoffrey.

CHAPITRE XLIX.

« — Je parle au nom du roi,
« Que chacun à l'instant rengaine son épée. »
SHÉRIDAN. *Le critique.*

LORSQUE le père et le fils entrèrent dans le cabinet où nous avons laissé le roi, il étoit aisé de voir que sir Geoffrey avoit obéi à l'ordre qu'il avoit reçu, avec la même promptitude qu'il l'auroit fait s'il avoit entendu sonner le boute-selle. Ses cheveux gris en désordre et ses vêtements un peu négligés prouvoient autant d'empressement et de zèle qu'il en avoit montré quand Charles Ier le faisoit mander pour un conseil de guerre, mais ce n'étoit pas tout-à-fait ce que le décorum pouvoit exiger en temps de paix dans les appartements d'un roi. Il s'arrêta à la porte; mais, dès que Charles lui eut dit d'avancer, il courut à lui avec le même enthousiasme et les mêmes transports qui avoient animé sa jeunesse, se jeta à genoux devant le roi, lui saisit la main, et, sans même essayer de lui parler, versa un torrent de larmes. Charles, dont les sensations étoient vives tant qu'il avoit sous les yeux quelque objet capable de lui faire impression, laissa le

vieillard se livrer quelques instants à sa sensibilité, et lui dit ensuite : — Mon bon sir Geoffrey, vous avez été mené un peu rudement, nous devons vous en indemniser, et nous trouverons le moment de payer nos dettes.

— Je n'ai rien souffert, Sire; vous ne me devez rien. Je me souciois fort peu de ce que les coquins disoient de moi; je savois qu'ils ne pourroient jamais trouver douze honnêtes gens pour croire leurs damnables mensonges. Je les aurois volontiers battus quand ils m'accusoient de trahison envers Votre Majesté, j'en conviens; mais avoir si promptement l'occasion de rendre mes devoirs à mon roi est une ample indemnité. Les lâches vouloient me persuader de ne pas me présenter à la cour... Ah! ah!

Le duc d'Osmond s'aperçut que le roi rougissoit; car, dans le fait, c'étoit par son ordre qu'on avoit fait entendre à sir Geoffrey qu'il feroit bien de retourner chez lui sans paroître à White-Hall; et il croyoit d'ailleurs remarquer que le brave chevalier ne s'étoit pas levé de table le gosier sec, après les fatigues d'une journée si remplie d'événements. — Mon vieil ami, lui dit-il à l'oreille, vous oubliez que votre fils doit être présenté à sa majesté; permettez-moi d'avoir cet honneur.

— Je demande humblement pardon à Votre

Grâce, répondit sir Geoffrey; mais c'est un honneur que je me réserve, attendu qu'il me semble que personne ne peut bien le dévouer et le consacrer au service de sa majesté que le père qui l'a engendré. Avance, Julien, et mets-toi à genoux. Sire, si Votre Majesté le permet, voici Julien Peveril, un rejeton du vieux tronc. Le bois est aussi bon, quoique l'arbre ne soit pas tout-à-fait aussi haut. Acceptez ses services, Sire : il vous sera fidèle; il sera à vous *à vendre et à dépendre*, comme disent les Français. S'il craint le fer ou le feu, la hache ou la corde, quand il s'agira de servir Votre Majesté, je le renie, ce n'est pas mon fils; oui, je le désavoue, et il peut s'en aller dans l'île de Man, dans l'île des Chiens, ou dans celle du diable!

Charles regarda Osmond, et ayant exprimé, avec sa politesse ordinaire, sa parfaite conviction que Julien imiteroit la loyauté de ses ancêtres, mais spécialement celle de son père, il ajouta qu'il croyoit que le duc d'Osmond avoit quelque chose à lui dire qui intéresseroit son service. Sir Geoffrey fit un salut de militaire, et se retira près d'Osmond, qui commença à l'interroger sur les événements de la journée. Pendant ce temps, Charles, après s'être assuré, par quelques questions, que le fils n'avoit pas sacrifié à Bacchus comme le père, lui demanda un récit exact de tout

ce qui lui étoit arrivé depuis le moment où il avoit quitté la cour de justice.

Julien, avec la précision et la clarté qu'exigeoit un pareil sujet et la présence de son souverain, fit le récit qui lui étoit demandé; et il en étoit à l'arrivée du major Bridgenorth, quand le roi, qui l'avoit entendu avec plaisir, l'interrompit pour dire à Arlington qu'il se félicitoit d'entendre enfin la déclaration d'un homme de bon sens sur ces événements mystérieux. Mais, quand il fallut introduire Bridgenorth sur la scène, Julien hésita à lui donner un nom; et, s'il parla de la chapelle qu'il avoit vue remplie d'hommes armés, et des discours violents du prédicateur, il s'empressa d'ajouter que cependant ces gens s'étoient séparés et même dispersés sans trouble avant que son père et lui eussent été mis en liberté.

— Et vous allâtes tranquillement dîner dans Fleet-Street, jeune homme, dit le roi d'un ton sévère, sans donner avis à aucun magistrat du conciliabule qui avoit été tenu, à peu de distance de notre palais, par des gens qui ne cachoient pas leurs intentions criminelles?

Julien rougit et ne répondit rien. Le roi fronça le sourcil, et prit Osmond à part pour lui communiquer cet incident. Le duc lui répondit que le père ne paroissoit pas en être instruit.

— Et je suis fâché, dit Charles, d'avoir à dire

que le fils paroît moins disposé à dire la vérité que je ne l'avois supposé. Nous avons dans cette singulière affaire des témoins qui ne sont pas moins singuliers : dans le nain, un témoin timbré; dans le père, un témoin ivre; dans le fils, un témoin muet.

— Jeune homme, continua-t-il en se rapprochant de Julien, votre conduite n'est pas aussi franche que je l'attendois du fils de votre père. Il faut que je sache quel est cet homme avec qui vous vous êtes entretenu si familièrement : vous devez le connoître.

Julien convint qu'il le connoissoit; et fléchissant un genou devant le roi, il le supplia de lui pardonner s'il ne le nommoit pas, attendu que ce n'étoit qu'à cette condition qu'on lui avoit rendu la liberté.

— D'après ce que vous dites vous-même, répondit Charles, cette promesse vous a été extorquée par la force, et elle ne peut être obligatoire. C'est votre devoir de dire la vérité. Si vous craignez le duc de Buckingham, il se retirera.

— Je n'ai aucune raison pour craindre le duc de Buckingham, répondit Julien; si j'ai eu une affaire avec quelqu'un appartenant à sa maison, ce fut la faute de cet homme et non la mienne.

— Eh! eh! s'écria le roi, je commence à voir clair. Il me sembloit bien que votre physionomie

ne m'étoit pas inconnue. N'êtes-vous pas le jeune homme que j'ai trouvé chez Chiffinch certain matin? Je n'y avois plus songé depuis; mais à présent je me rappelle que vous m'avez dit alors que vous étiez fils de ce joyeux baronnet dont les cheveux gris couvrent en ce moment au moins trois bouteilles de vin.

— Il est vrai, répondit Julien, que j'ai rencontré Votre Majesté chez M. Chiffinch, et je crains d'avoir eu le malheur de lui déplaire; mais...

— Brisons sur cela, jeune homme, brisons sur cela. Mais je me souviens que vous aviez avec vous cette jolie sirène dansante... Buckingham, je vous parie de l'or contre de l'argent que c'étoit elle qui devoit être dans la caisse du violoncelle.

— Votre Majesté a deviné juste, répondit le duc, et je soupçonne qu'elle m'a joué le tour d'y mettre le nain à sa place, car Christian...

— Au diable ce Christian, dont le nom se mêle partout! s'écria Charles. Je voudrois qu'on me l'amenât en ce moment.

A peine avoit-il énoncé ce désir qu'on annonça l'arrivée de Christian.

— Qu'on le fasse entrer, dit le roi. Mais il me vient une idée. Écoutez-moi, monsieur Peveril: cette danseuse qui vous a servi d'introductrice auprès de nous, par son agilité singulière, n'est-

elle pas, suivant vous, au service de la comtesse de Derby?

— Je l'ai connue pendant plusieurs années chez sa grâce, Sire.

— Eh bien, qu'on fasse venir la comtesse. Il faut que je sache qui est cette petite fée, et si elle est maintenant complétement à la disposition de Buckingham et de ce Christian. D'ailleurs il est bon que la comtesse sache tout ce qui s'est passé, attendu que je doute qu'elle se soucie beaucoup de la garder à son service. — Ensuite, dit-il à part, ce Julien, qui se rend suspect dans cette affaire par son obstination à garder le silence, fait aussi partie de la maison de la comtesse. Je veux voir clair dans toute cette affaire, et rendre justice à qui de droit.

La comtesse de Derby, qu'on avoit avertie sur-le-champ, entra par une porte, tandis que Christian arrivoit par l'autre, accompagné de Zarah ou Fenella. Sir Geoffrey, qui s'étoit alors approché du roi, mouroit d'envie d'aller saluer son ancienne amie, et le respect dû à la présence du souverain auroit à peine pu l'en empêcher. Mais Osmond lui passa charitablement la main sous le bras pour le retenir, et le vieux chevalier se soumit avec résignation à cette contrainte amicale.

La comtesse, après avoir fait au roi une pro-

fonde révérence, et un salut gracieux aux seigneurs qui l'entouroient, adressa un sourire à Julien, et parut surprise de l'apparition inattendue de Fenella. Buckingham se mordit les lèvres, car il vit que la présence de lady Derby alloit déranger tous ses préparatifs de défense, et il jeta un regard sur Christian, dont les yeux, fixés sur la comtesse, lançoient des éclairs de fureur comme ceux de la vipère, et dont le front étoit presque noir par suite d'une rage concentrée.

— Y a-t-il ici quelqu'un que vous reconnoissiez, Milady, lui demanda le roi d'un ton gracieux, outre vos anciens amis, Osmond et Arlington?

— J'aperçois, Sire, répondit la comtesse, deux anciens amis de la maison de mon mari, sir Geoffrey Peveril du Pic et son fils, ce dernier étant un membre distingué de la maison de mon fils.

— Et vous ne reconnoissez nulle autre personne? lui demanda le roi.

— Une malheureuse jeune fille faisant partie de ma maison, et qui a disparu de l'île de Man le jour même que Julien Peveril en est parti pour affaires importantes. On a cru qu'elle étoit tombée dans la mer du haut du rocher.

— Pardon si je vous fais une telle question, Mylady; mais ne vous êtes-vous jamais aperçue qu'il y eût quelques rapports trop intimes entre ce Julien Peveril et votre jeune suivante?

— Sire, répondit la comtesse en rougissant d'indignation, la réputation de ma maison...

— Ne vous fâchez pas, Comtesse; je voulois seulement savoir... De pareilles choses arrivent dans des familles les mieux réglées.

— Pas dans la mienne, Sire. D'ailleurs Julien Peveril a trop de fierté, trop d'honneur, pour avoir une intrigue avec une malheureuse créature que des infirmités naturelles semblent avoir séparée du reste des hommes.

Zarah jeta un regard sur elle, et serra les lèvres comme pour retenir les paroles qu'elle avoit envie de prononcer.

— Je ne sais qu'en penser, dit le roi. Ce que vous me dites peut être vrai, quand au fond; mais il y a des hommes qui ont des goûts bizarres. Cette jeune fille disparoît de l'île de Man dès que Julien Peveril en part; et à peine est-il arrivé à Londres, qu'on la trouve avec lui, bondissant et dansant dans le parc de Saint-James.

— Dansant! s'écria la comtesse; impossible, Sire! elle ne peut danser.

— J'ai dans l'idée, Comtesse, dit le roi, qu'elle peut faire plus de choses que vous ne le savez, et que vous ne l'approuveriez.

La comtesse se redressa, et garda un silence d'indignation.

— A peine le jeune Peveril est-il à Newgate,

continua le roi, que, suivant le compte qui nous en a été rendu par notre petit et vénérable ami Geoffrey Hudson, cette joyeuse fille s'y trouve aussi. Or, sans chercher à deviner comment elle a pu y entrer, je crois charitablement qu'elle avoit trop bon goût pour y aller à cause du nain. Ah! ah! maître Julien, il paroît que votre conscience vous dit quelque chose?

Il étoit vrai que Julien avoit tressailli en entendant le roi parler ainsi, car il s'étoit rappelé les visites mystérieuses et nocturnes qu'il avoit reçues dans sa prison.

Le roi fixa les yeux sur lui, et continua en ces termes : — Eh bien, Messieurs, ce même Julien est mis en jugement, et il n'a pas plus tôt obtenu sa liberté, que nous le trouvons dans la maison où le duc de Buckingham préparoit ce qu'il appelle un concert, un divertissement. Sur mon âme! je regarde comme à peu près certain que cette égrillarde a joué un tour à sa grâce, et a enfermé le nain dans la caisse du violoncelle, afin de passer son temps plus agréablement avec maître Julien. Qu'en dit Christian, l'homme dont le nom se trouve partout? Pense-t-il que ma conjecture soit fondée?

Christian jeta sur Zarah un regard à la dérobée, et lut dans ses yeux quelque chose qui l'embarrassa.

— Je ne sais trop qu'en dire, répondit-il. Il est bien vrai que j'avois engagé cette danseuse sans égale pour jouer un rôle dans le divertissement. Elle devoit paroître au milieu du feu d'artifice adroitement préparé, avec des parfums pour neutraliser l'odeur de la poudre; mais je ne sais pourquoi elle a tout gâté en mettant à sa place ce vilain nain, si ce n'est qu'elle est volontaire et capricieuse comme tous les grands génies.

— Je voudrois bien, dit le roi, voir cette jeune fille s'avancer, et faire sa déclaration de la manière qu'elle pourra sur cette affaire mystérieuse. Y a-t-il ici quelqu'un qui puisse expliquer ses gestes?

Christian dit qu'il y comprenoit quelque chose depuis qu'il avoit fait sa connoissance à Londres.

La comtesse garda le silence; mais le roi lui ayant adressé la parole, elle répondit, d'un ton un peu sec, qu'elle avoit nécessairement quelques moyens habituels de communication avec une jeune fille qui avoit été près de sa personne pendant tant d'années.

— D'après tout ce que nous savons, dit Charles, je suis porté à croire que maître Julien a une clef plus sûre du langage de cette muette.

Le roi jeta les yeux en même temps d'abord sur Peveril, qui rougit, comme une jeune fille, de ce que la remarque du roi donnoit à entendre,

et ensuite sur la prétendue muette, sur les joues de laquelle s'étoit élevée aussi une foible rougeur qui commençoit déjà à disparoître.

Un moment après, à un signal de la comtesse, Fenella ou Zarah s'avança, fléchit un genou devant elle, lui baisa la main, se releva, et se tint debout, les bras croisés sur sa poitrine, avec un air d'humilité qui mettoit autant de différence entre ce qu'elle étoit alors et ce qu'elle avoit paru dans le harem du duc de Buckingham, qu'il en existe entre une Magdeleine et une Judith. Ce fut pourtant la moindre preuve qu'elle donna de la versatilité de ses talents, car elle joua si parfaitement le rôle de muette, que Buckingham, avec toute sa pénétration, resta incertain si la jeune fille qu'il avoit sous les yeux étoit la même qui, sous un autre costume, avoit fait une telle impression sur son imagination, ou si elle étoit véritablement cet être privé des dons les plus précieux de la nature, qu'elle représentoit en ce moment. On remarquoit en elle tous les signes qui caractérisent la privation de l'ouïe, et tout ce qui prouve l'adresse merveilleuse avec laquelle la nature sait quelquefois la réparer : aucun son ne faisoit trembler ses lèvres; rien de ce qui se disoit autour d'elle ne sembloit lui faire la moindre impression; mais son œil vif et plein de feu paroissoit vouloir dévorer les sons dont elle ne

pouvoit juger que par le mouvement des lèvres.

Interrogée par la comtesse, à sa manière, Zarah confirma l'histoire de Christian dans tous les points, et avoua qu'elle avoit dérangé le projet de divertissement, en enfermant le nain dans la caisse qu'elle devoit occuper. Elle refusa de faire connoître pourquoi elle avoit agi ainsi, et la comtesse n'insista pas davantage sur ce point.

— Tout ici tend à disculper le duc de Buckingham d'une accusation si absurde, dit Charles : la déclaration du nain se perd dans les nues, celle des deux Peverils ne porte en rien contre le duc, et celle de la muette achève de prouver qu'il n'est nullement coupable. Il me semble, Milords, que nous devons l'informer qu'il est déchargé d'un soupçon vraiment trop ridicule pour mériter une information plus sérieuse que celle que nous venons de faire à la hâte.

Arlington inclina la tête pour indiquer qu'il partageoit cette opinion; mais Osmond crut devoir exprimer la sienne. — Sire, dit-il, je me perdrois de réputation dans l'esprit d'un homme doué de talents aussi brillants que le duc de Buckingham, si je disois que je suis satisfait des explications que nous venons de recevoir. Mais je cède à l'esprit du temps, et je sens qu'il seroit dangereux, sur des chefs d'accusation tels que ceux que nous avons pu recueillir, de mettre en

jugement un zélé protestant comme sa grâce... S'il avoit été catholique, rendu suspect par tant de circonstances, la Tour eût été pour lui une prison trop honorable.

Buckingham salua le duc d'Osmond d'un air menaçant, que son triomphe même ne put déguiser. — *Tu me la pagherai* [1], murmura-t-il du ton de la haine la plus profonde. Mais le vieil Irlandais, qui avoit déjà bien des fois bravé son ressentiment, s'inquiétoit peu d'y être exposé en cette occasion.

Le roi, ayant fait signe aux autres seigneurs qui l'entouroient, de passer dans les appartements ouverts au public, arrêta Buckingham, qui se disposoit à les suivre; et, le tirant à l'écart, il lui demanda d'un ton expressif qui fit rougir le duc jusqu'au blanc des yeux, depuis quand son utile ami, le colonel Blood étoit devenu musicien. — Vous gardez le silence? N'essayez pas de nier ce fait, car on ne peut oublier la physionomie de ce scélérat, quand on l'a vu une seule fois. A genoux, George, à genoux, et reconnoissez que vous avez abusé de mon caractère indulgent. Ne cherchez pas d'excuse : aucune ne peut vous servir. Je l'ai reconnu moi-même parmi vos musiciens allemands, comme vous les nommez; et vous savez ce que je dois en conclure.

[1] Tu me la paieras.

— Croyez donc que j'ai été coupable, très-coupable, s'écria le duc, pressé par sa conscience, en se jetant aux pieds de Charles; croyez que j'ai été égaré par de mauvais conseils; que j'ai été fou; croyez tout ce qu'il vous plaira; mais ne me soupçonnez pas d'avoir été auteur ou complice d'aucun attentat contre votre personne.

— Je ne vous en soupçonne pas. Je vois encore en vous, Villiers, le compagnon de mes dangers et de mon exil; et, bien loin de vous soupçonner d'intentions plus criminelles que celles que vous avouez, je crois même que vos aveux sont au delà de vos véritables intentions.

— Par tout ce qu'il y a de plus sacré! Sire, si ma fortune, ma vie, mon honneur, n'eussent été à la merci de ce scélérat de Christian...

— Ah! si vous ramenez encore ce Christian sur la scène, dit le roi, il est temps que j'en disparoisse. Levez-vous, Villiers, je vous pardonne. Je vous imposerai seulement une pénitence, la malédiction que vous avez prononcée un jour vous-même contre un chien qui vous mordoit : — Mariez-vous, et retirez-vous dans une de vos terres.

Le duc se releva d'un air d'accablement, et suivit le roi dans les appartements où toute sa cour étoit assemblée. Charles y entra, la main appuyée sur l'épaule du duc, et en lui parlant avec tant d'affabilité, que la plupart des cour-

tisans, même les plus fins observateurs, doutèrent qu'il y eût aucun fondement aux bruits injurieux pour Buckingham, qui commençoient à se répandre.

La comtesse de Derby avoit profité de cet intervalle pour tenir une consultation avec le duc d'Osmond, les deux Peverils et quelques autres amis; et, d'après leur avis unanime, elle se laissa persuader, quoique avec beaucoup de difficulté, qu'elle avoit suffisamment assuré l'honneur de sa maison en se montrant ainsi à la cour; et que ce qu'elle avoit alors de mieux à faire étoit de rentrer dans son île, sans attirer davantage sur elle le ressentiment d'une faction puissante. Elle prit donc congé du roi, et lui demanda la permission d'emmener avec elle la pauvre créature sans appui qui avoit si étrangement disparu de l'île de Man, et que sa malheureuse situation exposoit à éprouver toutes sortes d'infortunes dans un monde où elle se trouveroit sans protection.

— Me pardonnerez-vous, Comtesse? lui dit Charles. J'ai étudié long-temps votre sexe, et je suis bien trompé si cette jeune fille n'est pas en état de se suffire à elle-même aussi bien qu'aucun de nous.

— Impossible! s'écria la comtesse.

— Aussi possible que vrai, répondit le roi à voix basse; et je vous convaincrai du fait, Com-

tesse, quoique l'expérience soit trop délicate pour pouvoir être faite par toute autre que vous. Vous la voyez là-bas, en apparence aussi sourde que le pilier de marbre sur lequel elle est appuyée. Eh bien, si lady Derby veut essayer de placer sa main sur les régions voisines du cœur de sa jeune suivante, ou du moins sur son bras, de manière à sentir la pulsation redoublée de ses artères, quand elle éprouvera quelque agitation, et que vous, duc d'Osmond, vous vouliez écarter Julien Peveril sous quelque prétexte, je vous prouverai qu'il existe des sons qui peuvent l'émouvoir.

La comtesse, fort surprise, craignant quelque plaisanterie embarrassante de la part de Charles, et ne pouvant cependant réprimer sa curiosité, alla se placer près de Fenella, comme elle nommoit sa petite muette, et, en s'entretenant par signes avec elle, elle réussit à lui placer la main sur le poignet.

En ce moment le roi passa près d'elle, et s'écria: — Quel horrible crime! ce scélérat de Christian vient de poignarder le jeune Peveril!

La preuve muette que donna le pouls, qui bondit comme si un coup de canon eût retenti aux oreilles de la pauvre fille, fut accompagné d'un tel cri de détresse, que le bon monarque en tressaillit, et fut presque fâché de son épreuve.

— Ce n'est qu'une plaisanterie, ma jolie fille, dit-il : Julien se porte bien. Je n'ai fait que me servir de la baguette d'un petit dieu aveugle nommé Cupidon, pour rendre à une de ses vassales, sourde et muette, l'usage de ses facultés.

— Je me suis trahie! dit-elle, les yeux baissés, je me suis trahie, et il étoit juste que celle qui a passé toute sa vie à trahir les autres se laissât prendre dans ses propres filets. Mais où est mon maître en iniquité? Où est Christian, qui m'a fait jouer le rôle d'espion près de cette dame trop confiante, presqu'au point de la livrer entre ses mains sanguinaires?

— Oh! oh! dit le roi, ceci demande un examen plus secret. Que tous ceux qui n'ont pas un intérêt direct dans cette affaire sortent de cet appartement, et qu'on m'amène à l'instant ce Christian.

— Misérable, s'écria-t-il dès qu'il le vit paroître, dévoilez-moi à l'instant toutes les ruses auxquelles vous avez eu recours, et les moyens extraordinaires que vous avez employés.

— Elle m'a donc trahi! dit Christian; elle m'a livré aux fers et à la mort pour satisfaire une folle passion, une passion sans espoir! Mais apprenez, Zarah, continua-t-il, en jetant sur elle un regard sombre, apprenez qu'en me conduisant à la mort, vous assassinez votre propre père.

La malheureuse fille le regarda d'un air égaré, sans avoir la force de lui répondre. — Vous m'aviez dit, s'écria-t-elle enfin, que j'étois fille de votre frère, qui a perdu la vie par ordre de cette dame.

— C'étoit pour vous décider à jouer le rôle que je vous destinois dans le drame de ma vengeance, autant que pour cacher ce que les hommes appellent l'ignominie de votre naissance. Mais vous êtes bien véritablement ma fille, et c'est du climat oriental sous lequel votre mère est née que vous avez reçu ces passions indomptables dont j'ai tenté de profiter, mais dont le torrent, se creusant un autre lit, a causé la perte de votre père. Je vais sans doute être conduit à la Tour?

Il parla ainsi avec le plus grand calme, et sans paroître faire attention au désespoir de sa fille, qui s'étoit jetée à ses pieds en pleurant et en sanglotant.

— Cela ne peut être, dit le roi, ému de compassion en voyant cette scène touchante. Christian, si vous consentez à quitter ce pays, il y a sur la Tamise un navire prêt à mettre à la voile pour la Nouvelle-Angleterre. Allez porter vos intrigues dans d'autres climats.

— Je pourrois appeler de cette sentence, dit Christian avec audace, et si je m'y soumets, c'est parce que c'est ce que j'avois déjà résolu de faire

Une demi-heure pouvoit me mettre en état de payer mes dettes à cette femme orgueilleuse; mais la fortune s'est déclarée contre moi. Lève-toi, Zarah, car tu n'es plus Fenella; dis à la comtesse de Derby que si la fille d'Édouard Christian, la nièce de la victime qu'elle a assassinée, s'est abaissée jusqu'à entrer à son service, ce n'étoit que par un espoir de vengeance malheureusement déçu. Tu reconnois ta folie maintenant. Tu voulois suivre un jeune homme ingrat; abandonner toute autre pensée pour obtenir de lui la plus légère marque d'attention; et à présent te voilà repoussée, proscrite, méprisée et insultée par ceux que tu aurois pu fouler aux pieds si tu t'étois conduite avec plus de prudence. N'importe, tu n'en es pas moins ma fille. Suis-moi, il y a d'autres astres que ceux qui brillent sur la Grande-Bretagne.

— Arrêtez-le! s'écria le roi. Il faut qu'il nous dise par quels moyens sa fille a pu s'introduire dans nos prisons.

— Demandez-le à votre geôlier protestant, dit Christian, et à vos pairs plus protestants encore, qui, pour obtenir une parfaite connoissance de ce qu'on appelle la conspiration des papistes, ont su trouver des moyens pour arriver, de nuit ou de jour, près des prisonniers. Si Votre Majesté désire faire une telle enquête, sa grâce le duc

de Buckingham pourroit lui être d'un grand secours.

— Christian, lui dit le duc, tu es le scélérat le plus effronté que la terre ait jamais porté.

— Vous pouvez avoir raison, répondit Christian, si vous en exceptez certains pairs.

Et, à ces mots, il se retira, et emmena sa fille.

— Suivez-le, Selby, dit le roi, et ne le perdez pas de vue jusqu'à ce que le bâtiment mette à la voile. S'il ose reparoître en Angleterre, ce sera à ses risques et périls. Plût au ciel que nous pussions nous débarrasser ainsi d'autres gens qui ne sont pas moins dangereux! Et je voudrois aussi, ajouta-t-il après un moment de silence, que toutes nos intrigues, toutes nos commotions politiques, se terminassent aussi tranquillement que l'affaire qui vient de nous occuper. Voici une conspiration qui n'a pas coûté une goutte de sang, et tous les éléments d'un roman, sans son dénoûment ordinaire. Une souveraine errante, — pardon, comtesse de Derby; un nain, une magicienne de Mauritanie, un scélérat inaccessible au repentir, un grand seigneur contrit et pénitent; et, pour conclusion, ni potence, ni mariage.

— Le mariage ne manquera peut-être pas, Sire, dit la comtesse, qui avoit trouvé quelques instants pendant la soirée pour causer avec Julien

Peveril : il existe un certain major Bridgenorth dont l'intention étoit de rester en Angleterre pour se soumettre aux poursuites que Votre Majesté pourroit ordonner relativement à l'affaire qui vient de vous occuper; mais qui, si votre volonté est qu'il n'y en ait aucune, a dessein, comme j'en suis informée, de quitter ce pays pour toujours. Or ce Bridgenorth est actuellement en possession légale de presque tous les anciens domaines de la famille Peveril, et il désire les rendre aux anciens propriétaires, en y ajoutant d'autres biens très-considérables, sous la condition que notre jeune Julien les recevra comme la dot de sa fille unique.

— Sur ma foi! dit le roi, il faudroit que la jeune fille fût bien laide pour que Julien eût besoin d'être beaucoup pressé à de pareilles conditions.

— Ils s'aiment comme des amants du siècle dernier, dit la comtesse, mais le vieux chevalier ne peut souffrir l'idée d'une alliance avec une Tête Ronde.

— Notre recommandation royale arrangera tout cela, dit Charles. Sir Geoffrey Peveril a tant perdu pour notre service, qu'il est impossible qu'il refuse d'avoir égard à notre intercession, quand elle aura pour but de l'indemniser de toutes ses pertes.

On peut supposer que le roi ne parloit pas ainsi sans connoître l'ascendant illimité qu'il avoit sur l'esprit du vieux Cavalier; car, un mois après, les cloches de Martindale-Moultrassie sonnèrent à double carillon pour célébrer l'union des deux familles dont les domaines avoient donné leur nom à ce village; et le fanal de la tour du château, jetant une lumière qui se répandit à travers les vallées et au-dessus des montagnes, invita à la joie tous ceux qui habitoient à vingt milles à la ronde.

FIN DE PEVERIL DU PIC.









